





François Brungs collector

Antennae

6, 7, 8, 9

Antennae of the

of the

A MUSEMENS
DU COEUR
ET
DE L'ESPRIT;
OUVRAGE PERIODIQUE.

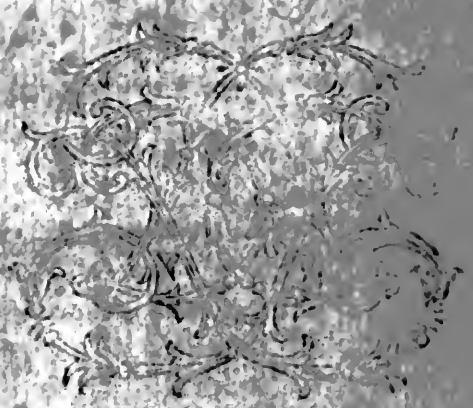


A PARIS,
Chez DIDOT, Quai des Augustins,
près du Pont saint Michel,
à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AMERICA

DE L'EST



Cher Directeur, Quel des Appellations
Près du P. d'Am. d'Am.
à la P. d'Am.

AP

20

A48

1734



AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E I.



E n'aurois pas eu assez de vanité pour oser étaler un titre si imposant , si les Auteurs périodiques n'avoient acquis depuis peu l'heureux droit de ne pas remplir celui qu'ils mettent à la tête de leurs Feüilles. Je sens la portée de mon génie , & en même tems la difficulté de plaire tout à la fois par la raison & par les sentimens : aussi n'espere - je y réussir qu'auprès de ces Lecteurs bénévoles , qui ne lisent que dans l'intention d'être amusez. Quant à ces esprits chagrins qui ne jettent les

yeux sur un Ouvrage , que pour avoir la triste satisfaction de le trouver mauvais , je renonce au plaisir que j'aurois de leur en faire : il s'en faut beaucoup que je ne présume assez de mes talens pour les croire capables de leur faire changer d'humeur , & de les amuser malgré qu'ils en ayent. Si nous sommes tristes , en vain un Auteur s'efforcera-t'il de nous divertir : il faut que nous portions en nous-mêmes le germe de la joye qu'on veut nous causer.


J'ai lû avec plaisir les deux différentes Feuilles qui courent à Paris , & l'envie m'a pris de me mettre en tiers sans prétendre au pair : je sçais rendre justice à ce qui sort de ma plume , & c'est peut-être le seul mérite qui ne me sera pas disputé. Les Auteurs de ces Feuilles écrivent si bien , que j'ai cru pouvoir me joindre à eux sans déplaire au Public , fondé sur la fantaisie qui porte les hommes à se délasser du beau par du médiocre. Il n'y aura d'ordre dans mes Feuilles , qu'à l'égard des Lettres qui s'y trouveront. J'avois pris la résolution de les donner en un ou deux volumes , lorsque celles de la Marquise de *** parurent ; elles me firent changer de dessein : je sentis d'abord le

tort qu'elles feroient aux miennes : quoiqu'elles soient extrêmement naturelles , l'art y brille sans s'y faire sentir ; avantages que celles que je donne au Public n'ont pas , parce qu'elles ont été écrites sans correction , suivant les mouvemens qui agitoient la personne de qui je les tiens. Si elle vivoit encore , je n'aurois pas la liberté de les mettre au jour ; mais je crois que l'amitié qui nous a liez , m'oblige à me servir de ce moyen pour rétablir entièrement sa réputation , que des discours calomnieux ont pû détruire dans l'esprit des personnes qui ont entendu parler de ces aventures. Elle écrit à un homme d'un mérite distingué , en qui elle avoit une extrême confiance. Elle lui fait l'histoire de son ame aussi bien que celle de sa vie.

Les Lettres de la Marquise de *** ayant eu tout le succès dont elles étoient dignes , j'ai cru qu'il n'étoit pas de l'intérêt des miennes de les suivre de si près , ni d'être données toutes à la fois , afin que le parallèle en fût plus difficile , & que la bonté des unes ne dégoûtât pas de la médiocrité des autres. J'en ai quarante ou cinquante : toutes les semaines il en paroîtra quel-

ques-unes ; j'espere qu'elles me serviront à remplir la premiere partie de mon titre : ce n'est qu'en interessant le cœur qu'on peut l'amuser ; & l'on ne peut l'interessier qu'en l'obligeant à prendre part à l'infortune ou au bonheur de quelques personnes que l'on lui peint aimables ; c'est ce que doit faire une Historiette, & c'est ce que j'attens de celle que contiennent mes Lettres. En ce qui regarde le cœur, la mesure de l'interêt est la mesure de l'amusement : je n'avois que ce seul moyen pour parvenir à mon but : il en est plusieurs pour plaire à l'esprit ; mais souvent le nombre des expediens ne fait qu'augmenter le nombre des difficultez : j'ai choisi ceux qui m'ont paru les plus propres à mon dessein ; la Morale & la Poësie : l'une & l'autre ne laissent pas d'avoir encore quelque'ascendant sur le cœur ; la premiere ou en lui decouvrant des maximes utiles dont l'observation l'interesse, ou en jettant du ridicule sur des préjugés qui lui sont à charge ; la seconde, ou en flattant les sens par une modulation harmonieuse, ou en charmant l'imagination par des peintures vives & amusantes.

Par ce que je viens de dire , on peut se former une idée juste de mon plan. Je débiterai par quelques morceaux de Morale qui seront suivis d'une des Lettres dont j'ai parlé. Je finirai par quelque petit Ouvrage de Poésie. Commençons.

 Il paroît étonnant qu'avec le desir naturel qu'ont tous les hommes , d'être heureux , il y en ait si peu qui le soient en effet : est-ce la faute de la Nature qui nous auroit donné vers le plaisir un penchant qu'elle ne pourroit satisfaire ? Est-ce la nôtre , & nous égarons-nous sur la route qu'elle nous avoit tracée pour arriver à la félicité ?

Tout le monde s'amuse , peu de gens , personne peut-être n'est heureux.

On cherche en vain le plaisir ; on ne trouve que l'amusement. On s'en accommode , & bien-tôt il usurpe le nom de ce plaisir qui nous a manqué. Cependant ces deux sentimens se ressemblent peu ; que leurs effets sont differens ! L'amusement se contente de nous préserver de l'ennui : il nous aide à supporter la vie sans dégoût ; mais il ne nous donne point d'attachement pour elle ; le plaisir au contraire nous attache à notre être , & nous le fait

aimer ; il nous lie plus intimément à nous-mêmes , qui devenons heureux. Il semble que l'amour-propre renaisse avec lui , & qu'il en reçoive une nouvelle force. L'un occupe notre esprit seul , & laisse le cœur dans un état d'indifference & d'inertie : l'autre le saisit & l'occupe , & l'esprit est bientôt subjugué. L'un charme & séduit la tristesse ; l'autre la bannit absolument , & se met à sa place.

L'amusement nous occupe hors de nous-mêmes : il est fait pour l'esprit. Le plaisir est fait pour le cœur : c'est là sa source & son centre ; c'est ce qui fait que si peu de gens le trouvent , parce qu'ils ne le cherchent pas.

La plupart des hommes ont tous trop de défauts , en même tems trop de vanité pour oser compter avec eux-mêmes : ils seroient obligez d'ouvrir des yeux que la vanité éblouit , & de se désabuser sur l'opinion qu'ils ont de leur mérite : ils évitent tout ce qui tend à les convaincre : la dissipation leur offre un moyen facile de s'éloigner d'eux-mêmes qu'ils veulent fuir : ils l'embrassent & s'écartent toujours de plus en plus de la route qui pouvoit les conduire au plaisir.

Les plaisirs les plus vifs ne sont pas les plus capables de rendre l'homme heureux ; leur durée est trop courte : la sensibilité de notre cœur a des bornes comme les lumières de notre esprit : un sentiment trop animé l'épuise , & dégénère en langueur. Il y a plus , souvent ces plaisirs si vifs ne servent qu'à nous faire mieux sentir la misère de notre condition. La comparaison que l'on fait d'un instant à l'autre nous replonge dans de plus tristes réflexions : semblables à un corps que l'on veut élever de dessus la terre , & qui en y retombant , s'y enfonce plus avant.

Il semble que la Nature ne nous ait donné , si j'ose le dire , qu'un échantillon du plaisir , en nous donnant assez de sentiment pour le connoître & le désirer , trop peu pour être heureux.

Les plaisirs des sens sont mal à-propos appelez des plaisirs. Le nom d'yvresse leur convient mieux. Ils sont par rapport à la raison comme les plaisirs qu'on goûte en songe. Le charme disparoît au réveil , & ne nous laisse qu'un desespoir impuissant.

Rien de plus opposé au plaisir que la peine , & cependant ce sont les pei-

nes passées qui donnent le plus de vivacité au plaisir. *Et hac olim meminisse invabit.* Quelle étrange affinité !

Le plaisir devient un besoin plus pressant après les peines & les fatigues. Plus il nous a manqué de tems, plus nous le désirons avec ardeur ; & voilà la source de cette grande vivacité qu'il acquiert par les peines passées : car ce n'est pas la sensation agréable qui fait précisément le plaisir ; c'est l'ardeur avec laquelle on a désiré qui lui donne le goût de la volupté. Dans les bras de la plus belle femme du monde , on se livre au plaisir de jouir d'une belle personne , non pas tant parce qu'elle est belle , que parce que l'on a souhaité d'en jouir. Nous jouissons moins des momens du plaisir , que nous ne retournons sur ceux où nous l'avons désiré.

A cette morale qui paroîtra peut-être un peu trop méthaphysique , je crois qu'il est à propos d'en faire succéder une plus enjouée : Elle est contenue dans une Lettre d'un Hollandois retenu à Paris par quelques affaires , à un de ses compatriotes. On sera sans doute surpris de voir deux Lettres sur différens sujets dans une même

feuille : mais ce petit défaut s'évanouira aux yeux des personnes de bon sens qui jugent des choses par elles-mêmes plus que par la forme sous laquelle elles se présentent.

Lettre d'un Hollandois. De Paris.

JE vous ai promis , mon cher ami , de vous rendre compte de ce que je verrois à Paris , & de vous en écrire mon sentiment : vous voulez que je vous tienne parole ; je veux bien essayer de contenter votre curiosité ; mais je ne vous promets pas de la fatiguer. Je ne parlerai point de la magnificence des Palais qu'on voit ici en grand nombre , c'est un détail qui vous ennuyeroit sans vous instruire : d'ailleurs , je ne ferois pas état de le faire , n'examinant les plus beaux qu'avec cette indifférence que l'on doit avoir pour toutes les choses inutiles.

Il ne convient qu'à des Architectes qui voyagent pour s'instruire , d'examiner scrupuleusement ces superbes Edifices : pour moi qui suis homme , & ne suis que cela , je cherche des hommes , & le Concierge du Palais le plus magnifique offre plus d'exercice.

à mon esprit ; que le Palais lui-même n'en offre à ma vûe.

Ces Monumens par lesquels il semble que l'homme ait voulu instruire la posterité de son orgueil, ne m'apprennent que ce qu'il a voulu m'apprendre, l'excès de sa folie & de sa foiblesse que je connoissois déjà.

En voyant un superbe Edifice, ma vûe est frappée & n'est pas séduite : j'admire l'art & l'habileté de l'Ouvrier qui a fait un chef-d'œuvre, & je plains la vanité de celui qui l'a fait travailler.

Je vous laisse ce fonds inépuisable de réflexion pour passer à quelque chose de plus amusant.

Vous vous imaginez peut-être que Paris est un séjour bien extraordinaire, & que l'on y vit autrement que dans nos Provinces. Non, ce sont ici des hommes comme partout ailleurs ; des passions, des vices, des foiblesse : la Nature est partout la même, & tous les hommes se ressemblent.

Il y a cependant une différence des gens de Paris à nos Hollandois. Chez nous on nous décide du premier coup d'œil ; nous n'avons pas assez d'art pour cacher nos défauts, & notre caractère s'annonce dans toutes nos ac-

tions : ici c'est autre chose. Je vous l'ai dit ; ce sont bien les mêmes gens , les mêmes passions ; mais tout cela est comme enseveli sous un vernis de politesse , & de manieres communes à tout le monde. Il m'a semblé être à un Bal où chacun étoit convenu de se déguiser de la même façon , pour n'être pas reconnu.

Autant que j'en puis juger , le jeu est la grande passion , ou plutôt la grande fureur de ce pays.

Il y a ici plusieurs Maisons ouvertes où l'on joue du soir au matin ; les autres sont tristes , solitaires , & comme sequestrées de la société.

Avant que de s'informer de ce qu'est un homme, on demande s'il sçait jouer. Il lui est permis d'être un sot , & de n'avoir pas le sens commun ; mais il faut qu'il soit en état de perdre son argent ; & on lui passera cent impertinences , pourvu qu'il sçache faire une faute au Quadrille ou au Piquet. Les femmes & les Petits-Mâîtres sont l'âme de ces sociétés. Ces derniers sont des gens qui ont réduit l'étourderie en système à l'usage des femmes , pour qui le langage de la raison seroit trop barbare & trop difficile. Ils sont toujours

fortune auprès d'elles , parce qu'ils imitent tous leurs défauts , & sont quelquefois plus femmes qu'elles. Un Petit-Maître est un homme qui veut vous persuader de son mérite , à force de faire signifier à toutes les façons que lui-même en est très-convaincu. C'est là le point essentiel. La mesure de ses agrémens est celle de la bonne opinion qu'il a de sa personne. Cette espece d'hommes est si rare dans notre pays , que ma Lettre seroit trop longue , si j'entreprendois de vous les faire connoître à fond. Je remets ce dessein à une autre fois. Je suis , &c.

Premiere Lettre d'une Dame à un de ses amis en Province.


Vous croyez sans doute, Monsieur, que m'avoir écrit une seconde Lettre , sans attendre ma réponse à votre premiere , est un grand effort d'amitié. Vous applaudissez à votre bon cœur , vous condamnez le mien ; & si les murmures contre ma négligence ne se font encore qu'à l'oreille de Madame de *** , je suis bienheureuse : peut-être jurez-vous de ne m'écrire jamais : Vous croyez ma faute impardonnable,

mais vous êtes en Province , & je suis à Paris : peut-être mon stile vous déplaira-t'il autant que mon silence ; mais ce ne sera pas encore ma faute , votre dernière Lettre m'a donné le ton : Je n'aime point à être querellée : tout ce que je puis faire , à force de raison , c'est de convenir avec vous de mes torts véritables , & vous me proposez froidement d'avouer ceux qu'il vous plaît de me donner : Je vous pardonnerois plus facilement de me soupçonner de quelques absences d'amitié : il ne me seroit pas difficile de vous prouver qu'il faut de l'indulgence pour les gens qui arrivent dans cette Ville. L'air n'y gâte point le cœur , mais il est pernicieux pour l'extrême exactitude si respectable en Province. Je pourrois aussi vous appaiser en vous faisant des protestations dont le caractère de sincérité ne vous laisseroit rien à repliquer : mais c'est l'amour qu'il vous plaît de mettre en jeu ; je dois , selon vous , en être occupée jusqu'à oublier mes plus chers amis. Cela vous paroît facile par la seule raison que je suis femme , comme si vous aviez oublié que je n'en ai que la figure ; vous me réduisez à vous faire ressouvenir de ma façon

de penser : ne m'avez-vous pas dit mille fois qu'elle me rapprochoit de l'honnête-homme autant qu'il falloit pour me faire regarder comme un ami solide ? Dans vos quarts d'heure de gayerie, ne vous est-il pas échappé cent folles exclamations sur le bonheur que vous aviez de trouver en moi des sentimens qui pouvoient satisfaire la délicatesse des vôtres , avec une figure qui plaisoit à vos yeux , sans blesser votre cœur , que l'âge & la raison ont mis à l'abri du danger ! Vous connoissez mon aversion pour tout ce qui a l'air de passion : je vous ai craint vous-même , tout hérissé que vous êtes de misanthropie , & vous croyez qu'au premier coup d'œil d'un Petit-Maitre me voilà sortie de mon caractère pour devenir une Héroïne de Roman. En vérité , je ne sçais si vous méritez ma colere ; vous êtes si ridicule , que j'aurois mieux fait de persister dans mon silence : vous ne valez pas une explication ; peut-être aurois-je pris ce parti , si je n'étois fâchée que contre vous ; mais le même jour que j'ai reçu votre Lettre , j'ai trouvé à l'Opera ce fou de S. Far. *** qui a partagé mon indignation avec vous. Il a repris le ton que vous lui

avez vû autrefois ; je crois même que le séjour qu'il a fait à Paris lui a donné les grâces de nos Galans modernes ; sans qu'il en ait pris le ridicule : il m'a fait cent contes sur sa constance. Son indifférence pour toutes les beautés de Paris , est une des moindres vérités qu'il ait prétendu me prouver. Quel homme ! que ne m'a-t'il point dit ? pour moi , je n'ai jamais été plus en colère ; je n'ai pas entendu un mot de l'Opera ; j'en suis sortie de la plus méchante humeur dont j'aye été de ma vie. Votre Lettre & les Discours de S. Far. *** me rendroient l'amour insupportable , quand je ne le haïrois que de ce moment : Je suis toute prête à haïr aussi l'amitié : si vous continuez à me faire des plaisanteries de l'espece des dernières , je ne répons pas de ce qui en arrivera. Si une fois je prens mon parti , je serai cent fois plus Misantrope que vous. Je ne connois de plaisirs que dans la parfaite confiance & la liberté qui forment les nœuds de notre commerce : si vous y répandez du dégoût ; je n'aimerai plus que moi ; mais je m'aimerai bien. Adieu , Monsieur , faites vos réflexions sur la conduite que vous devez tenir avec une

personne aussi fâchée que je la suis. Ce n'est pas encore assez de vous querreller , je veux vous punir d'une façon sensible : vous ne sçavez comment vont mes affaires , qu'après avoir fait un désaveu authentique de vos soupçons extravagans.

 J'ai promis des Vers avant que de finir ma Feuille ; en voici : le sujet en paroîtra ennuyeux à bien des gens, mais peut-être la façon dont il est traité , le leur fera-t'il oublier : mais si le stile de ce morceau ne suffit pas pour le leur faire trouver amusant , je les renvoye aux Egyptiens ; qu'ils en fassent le même usage que ces Peuples faisoient des Momies qu'ils plaçoient dans leurs festins : elle leur inspiroit de la moderation dans leurs plaisirs , sans leur inspirer de la tristesse.

L' O R G U E I L.

QUand l'Eternel imprima son Image
 Sur du limon façonné de ses mains ,
 Et que d'un souffle achevant son ouvrage ,
 Il anima le premier des Humains :
 Sortant alors du sein de son Dieu même ,
 L'Homme se vit aux Anges presque égal :
 Comblé de biens sans connoître aucun mal,

Tout concouroit à son bonheur extrême ;
 Et jouïssant au gré de ses désirs ,
 Du monde entier créé pour son Domaine ,
 Il y goûtoit sans travail & sans peine ,
 Ce que la Terre a d'innocens plaisirs.
 Mais c'étoit peu que ce Maître du monde ,
 Pour son bonheur n'eût trouvé rien d'ob-
 mis ;

Sur cette Terre en délices féconde ,
 Lui seul fut libre , & tout lui fut soumis ;
 Pour élever enfin sa créature ,
 Et pour le prix de sa fidélité ,
 A tant de biens l'Auteur de la Nature ,
 Joignit le don de l'immortalité.
 O l'homme heureux , s'il eût été fidele !
 Mais d'un orgueil qui se crut tout permis ,
 Portant trop haut l'audace criminelle ;
 Ce grand bonheur qu'il nous auroit transf-
 mis ,

S'évanoüit sitôt qu'il fut rebelle.
 Tout prit alors une face nouvelle :
 Tout concourut pour punir un ingrat :
 Les maux en foule inonderent la Terre ;
 L'ordre y regnoit , & tout y fut en guerre ;
 L'homme au travail réduit comme un for-
 çat ,
 Connut sa peine & sentit sa misere :
 Misere dûë à son noir attentat ,

Et que rendoit encore plus amere
 Le souvenir de son premier état.
 Toi qu'une faute aux humains si funeste,
 Rend criminel avant que d'être né :
 Homme sur qui la vengeance céleste
 Punit l'orgueil d'un Pere infortuné ;
 Qui le croiroit que dans ton ame vaine,
 Regne un orgueil dont tu portes la peine ?
 D'un bonheur pur Adam avoit jouï ,
 Et sa grandeur dont il fut ébloüi ,
 L'excuseroit s'il étoit excusable ;
 L'affreux état où tu te vois réduit ,
 Ne t'offre point une excuse semblable ;
 Tu sens tes maux dès que le jour te luit ;
 Quand l'un te quitte un autre te poursuit ,
 Et la douleur à ton corps acharnée ,
 Te fait souffrir tant qu'il n'est pas détruit.
 Au même sort ton ame est condamnée :
 L'iniquité domine dans ton cœur ;
 Tu cours au vice , & la vertu te gêne ,
 Un reste heureux de la grandeur humaine
 Du crime encore te donne quelque hor-
 reur.
 Tu fais le mal que tu veux te permettre ;
 Source du trouble où mille fois t'ont mis
 Et tes combats avant de le commettre ,
 Et tes remords après l'avoir commis .
 Tes maux sont vrais , tes biens sont en
 idée ,

A ta raison je te vois recourir ;
 Mais dans tes maux quel secours peut t'of-
 frir

Une raison comme toi dégradée ?
 Pleine d'erreurs elle-même est un mal ,
 En te sauvant d'un gouffre qu'elle évite ,
 Le plus souvent un guide si fatal ,
 Dans un abîme ailleurs te précipite.
 Quelle ressource as-tu dans ton malheur ?
 Dans les plaisirs tu trouves l'amertume ,
 Cherchant partout un solide bonheur ;
 En vains projets ton esprit se consume :
 Tel qu'un Navire à la merci des vents ,
 Vers mille écueils tes caprices t'entraînent ;
 La paix te fuit , les passions t'enchaînent ;
 Et sous leur joug , vil esclave tu sens ,
 Que ta grandeur n'est plus qu'une chimère.
 Enfin tu meurs , Dieu te juge. Un cerçuëil :
 Voilà ton sort avec tant de misère :
 Homme , dis-moi d'où te vient ton orguëil ?

A P P R O B A T I O N.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Garde
 des Sceaux , un Manuscrit qui a pour titre :
Amusemens du cœur & de l'esprit : & j'ai cru
 qu'on pouvoit en permettre l'impression. A
 Paris , le 9. Juin 1734.

MAUNOIR.



PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main : *Les amusemens du cœur & de l'esprit, Ouvrage périodique ; Oeuvres diverses du Sieur Pelisson ; Oeuvres mêlées du C. de S. **** qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condi-

tion qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires , Imprimeurs & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns Extraits , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement de titre ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauvelin , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur

Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le seizième jour de Juillet l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 735. fol. 733. conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 17. Juillet 1734.

Signé, G. MARTIN.

De l'Imprimerie de J. B. LAMÉSLE, rue
vieille Bouclerie, à la Minerve. 1734.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E II.

Et adhuc sub judice lis est.



'E s t avoir une espece de Procez avec le Public, que de lui donner un Livre : il est vrai que tout l'avantage est de son côté, puisqu'il est Juge & Partie. Un Auteur a une ressource quand il est désapprouvé : il en appelle à la posterité, & il a la liberté de se soulager en rendant au Public le mépris qu'il a eu pour son Ouvrage. Il paye, à la vérité, les frais d'avance, & l'Arrêt s'exécute par provision : mais
B.

il vit dans l'esperance d'être vengé : il jouit de sa réputation future chez des Peuples éclairés qui mériteront mieux de le lire que le Siècle ignorant & barbare qui le méprise. Pour un homme qui a l'imagination un peu vive , cette espece de triomphe est un bien aussi réel que des suffrages actuels ; & quelque peu de chose que ce soit en effet , l'amour-propre d'un Auteur se prend à tout pour soustraire son Livre à la condamnation prononcée.

Je dis ceci , non que je prétende appeler du jugement du Public. Je ne suis pas assez mon Livre pour prendre ses intérêts contre un Juge toujours respectable ; lors même qu'on le croit injuste. D'ailleurs ce n'est ici que l'enfant du loisir & du désœuvrement. Le Titre même de l'Ouvrage annonce que je n'ai prétendu qu'amuser. Les veilles d'un Auteur Citoyen doivent être consacrées à l'instruction du Public. Il ne doit employer à son amusement , que les momens où lui-même se délasse d'un travail plus sérieux.

Ainsi je n'aurai pas beaucoup à me plaindre , si le Public désapprouve mon Ouvrage : je n'ai mis qu'un peu d'amour-propre au jeu. La perte ne sera

pas grande : cependant il y en a encore assez pour m'empêcher de continuer si j'ai déplû : dès que j'en serai sûr , je me tairai : en attendant je vais continuer mon projet.

R. E' F L E' X I O N S.

Tous les Legislateurs ont pros crit les criminels , & en cela ils ont eu raison. La sûreté de la Société consiste dans la rigueur des Loix : la crainte des châtimens éloigne plus sûrement du crime une ame commune , que le raisonnement ne l'approche de la vertu.

Je ne suis ni assez fou ni assez sage pour oser proposer des maximes nouvelles en Morale & en Politique : cependant il me paroît qu'en punissant les coupables , on n'observe pas ce juste degré des peines , que l'esprit des Loix semble suggerer.

En effet , quand la Société pros crit un coupable , dans quel esprit l'Arrêt est-il prononcé ? On ne punit pas tant le tort déjà fait à la Société , qu'on ne cherche à prévenir celui que le Criminel pourroit encore lui faire. Le Magistrat n'est jamais un vengeur :

B ij

c'est un Juge , un homme sage & éclairé , préposé pour prévenir les défordres de la Société.

En suivant ces principes, les supplices devroient moins se mesurer par le crime que par le motif du crime. Je m'explique.

Un homme né avec les sentimens de l'honneur , emporté par une passion plus forte encore chez lui que ne l'est celle de la probité ; cet homme innocent jusques-là , devient tout d'un coup un grand criminel.

Un autre, ame vile & basse, sans principes , de ces gens qui croient qu'ils existent précisément pour exister ; un de ces hommes commet un de ces crimes légers pour lesquels la Société rejette un de ses membres , sans le proscrire tout-à-fait.

Il me semble que le premier mérite plutôt l'indulgence que le second.

Et en effet , cet homme né avec des sentimens d'honneur , avoit besoin de toute sa passion pour oublier les Loix. L'autre est un misérable qui ne les a jamais connues. L'un est un homme qu'une espece de transport au cerveau met hors d'état d'écouter la Loi : l'autre est un scélérat qui ne la respecte

point. En un mot , ôtez au premier sa passion , il redeviendra Citoyen ; l'autre sera toujours un coupable , qui de dégrez en dégrez arrivera avec l'occasion aux plus grands crimes : au lieu que le premier n'eut pas été capable d'une moindre faute avec un moindre motif.

Le cœur de l'homme est susceptible de toutes les impressions : ainsi quelque profondément que la probité soit gravée dans notre cœur , nous ne savons pas s'il n'est pas encore capable d'une passion plus forte ; & si par malheur ce sentiment plus fort ne se trouve pas d'accord avec la probité , elle court grand risque. Je sçais que cela n'est pas ordinaire dans une ame bien née ; mais cela n'est pas impossible. Je me tais ; car je sens que je commence à ne dire ici que ce qui a déjà été dit souvent , & avec beaucoup plus de netteté.

Lettre deuxième du Hollandois , &c.

ON me mena ces jours passez dans une des Societez dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre. Je fus surpris en entrant : tous les Etats y étoient rassemblez & confondus. J'ai

erû voir un Tableau abrégé de l'Univers. Je vis un homme d'Eglise gagner dévotement l'argent de son prochain Financier , sans se soucier d'où il venoit. Je vis une jeune Coquette perdre l'argent que son Amant lui donne , & faire cent fautes au jeu par les distractions continuelles que lui caufoit un jeune homme pour lequel sans doute elle trahit son Amant. Je vis la fureur & le défefpoir éclater dans les yeux d'un Joueur qui perdoit , & qui se vengeoit du hazard par les imprécations les plus ridicules. On voyoit au contraire la gayeté & la sérénité répandues sur le visage de son Adversaire. Une seule carte changea le Tableau , & je vis en un instant mes deux hommes troquer , pour ainsi dire , de phyfionomie & de mouvemens.

La Maîtresse de la Maison me parut d'un caractère fort singulier : Alcédamire , (c'est son nom) est une femme d'environ quarante-cinq ans , que je crois avoir été belle : mais elle veut l'être encore , & qui pis est , passer pour jeune. Elle a la fureur de n'avoir que trente ans , & trente ans dont elle veut bien qu'on la soupçonne , mais qu'elle n'avouëroit jamais. Elle n'est

ni dévote , ni prude , ni coquette , mais elle est tout cela à la fois. C'est une de ces femmes qui méprisent leur sexe quand elles n'en ont plus que les défauts , & à qui l'envie de passer pour raisonnables , ne fait que donner un ridicule de plus , dont l'orgueil croit réfléchir , quand le sérieux que l'âge traîne après lui , les retire de la dissipation , & qui s'étudient à s'estimer elles-mêmes à force de mépriser les autres. Voilà Alcidadamire telle qu'elle m'a paru , & telle que des gens qui la connoissent bien me l'ont peinte. Comme j'étois bien annoncé , je fus bien reçu : après des complimens fort courts de part & d'autre , Alcidadamire se remit à son jeu , & moi qui ne me souciois pas de regarder jouer , je m'amusai à considérer les differens personnages , qui aussibien que moi , attendoient qu'on vînt les tirer de leur désœuvrement , en leur présentant des cartes.

J'en vis un entr'autres que je pris d'abord pour un jeune homme. Il en avoit les ajustemens , & l'air d'étourderie. C'étoit un de ces hommes constants qui ne veulent point quitter le caractère d'écervelé qu'ils ont adopté à dix-huit ans , & qui deviennent par

état ridicules avec l'âge. Il se regardoit dans un miroir : après une courte réflexion sur sa coëffure qu'il retoucha , il descendit au reste de sa parure. De l'air de complaisance dont il la confideroit , il sembloit la remercier de le rendre si aimable ; le tout en fredonnant un nouvel air d'Opera. Il fit trêve à sa musique pour m'aborder avec cet air de sérénité que l'on a quand on s'est assuré de plaire.

Il débuta par me demander si je sçavois des nouvelles : j'étois fort neuf & fort indifferant sur ce chapitre. Je le lui dis sans lui marquer d'envie d'en apprendre. Je ne sçavois pas encore , que c'étoit la formule honnête pour en débiter à tort & à travers , & que cette façon d'aborder les gens est comme le véhicule de toutes les impertinences dont on a dessein de les assommer. En effet , un moment après mon homme me conduisit par tout l'Univers : il n'ignoroit de rien ; les secrets des Cabinets , la politique des Cours , rien ne lui échappoit. Il sçavoit tout ou le devinoit. A l'entendre , on n'avoit fait tel Traité , gagné telle Bataille , que parce qu'il l'avoit prévu. Il connoissoit mieux les véritables in-

terêts de l'Etat que le Ministre lui-même.

Comme il vit que cela ne prenoit pas , & que je ne me donnois la peine ni de contester , ni d'épiloguer sur les Nouvelles , il rabattit sur les intrigues de la Ville. C'étoit là qu'il triomphoit ; la matiere étoit inépuisable : il étoit presque toujours le Héros ou le Confident des aventures qu'il me racontoit. Cependant un intérêt plus pressant le ramena dans le Cercle où nous étions. Il y a plus de la moitié de la médifance perdue , quand on ne fait pas connoître les gens dont on parle , & le ragoût de sa malignité est de faire du mal aux gens en en disant d'eux.

Il me dépeignit toutes les femmes de la compagnie d'une maniere à les deshonoré dans mon esprit , si je n'eusse sçu qu'il ne faut se prévenir contre personne que sur des raisons solides.

Après le jeu on soupa : après le souper on fit un cercle qu'Alcidamire ouvrit par l'Histoire scandaleuse d'une jeune personne connue de toute la compagnie. C'étoit une fille aimable qui s'étoit perdue par une extravagance

qui n'est que trop ordinaire à son sexe & à son âge. Pendant qu'Alcidamire parloit, je vis sur le visage de toutes les femmes qui l'écoutaient, une joye qui ne se donnoit pas la peine d'être secrète. Elles savouroient avec délices le plaisir de se venger de cette petite personne qui leur faisoit l'affront d'être plus aimable qu'elles. Le prochain de l'un & l'autre sexe ne fut pas épargné dans la suite. Il sembloit que chacun s'efforçoit de prouver par des exemples, qu'il y avoit au monde un homme plus ridicule que lui ; & c'est là la quintessence du sentiment d'un homme qui trouve du plaisir à médire. Je suis, &c.

Lettre deuxième d'une Dame, &c.

SI j'avois quelque disposition à me flatter, vous me feriez croire que je faisois tous les frais du bon sens qui a lié notre amitié. Vous ne raisonnez plus depuis mon absence, & vous bornez tout l'agrément de votre esprit à faire le mauvais plaisant sur l'amour. Vous avez tout-à-fait pris le ton du petit Président : si je sçavois une plus grosse injure, je ne vous l'épargnerois

pas. J'ai écouté S. Far.... dites-vous, donc je l'aime. Eh ! bien, M^r. je ne l'ai point écouté : je lui ai ordonné cent fois de sortir de ma loge ; mais ces gens-là font-ils tout ce que l'on veut ? Rayez donc les Commentaires que vous avez faits sur ma distraction, & ne vous avisez plus d'en faire d'aussi ridicules sur l'aventure qui m'arriva hier. S'il vous est encore possible de penser juste, elle vous fera connoître la fausseté de vos conjectures. Je me promenois aux Thuilleries avec ma Tante & quelques femmes de ma connoissance : nous rencontrâmes S. Far.... il passa plusieurs fois auprès de nous en nous saluant très-froidement. Vous sçavez quelle est l'exacitude de ma Tante sur ce qui regarde la politesse : je craignis qu'elle n'accusât S. Far.... d'en manquer. Je n'aime point que les gens qui semblent être faits pour vivre ensemble ayent lieu de se plaindre les uns des autres. Je voulus donner occasion à S. Far.... de réparer cette froideur. Je l'appellai, sous prétexte de lui demander des nouvelles de Madame sa mere. Le croirez-vous ? Il me répondit qu'elle se portoit bien, fit une profonde révérence, & nous quitta.

Nous continuâmes notre promenade : il repassa cent fois auprès de nous toujours aussi froidement. Graces au Ciel, m'en voilà défaite : avec toute votre malignité pouvez-vous en juger autrement ? Il y a des momens où j'en suis fâchée ; j'aurois voulu le corriger de son jargon d'amour , sans être privée du plaisir de vivre avec lui. Avouiez que vous êtes bien plus capricieux que nous : une femme ne s'est jamais avisée de se broüiller avec un homme , parce qu'il n'a point d'amour pour elle ; & vous autres , si l'on ne répond pas à vos fantaisies , c'est du tout à rien. Pourquoi S. Far.... ne vit-il pas avec moi comme vous faites ? Son mérite me feroit oublier sa jeunesse , & je ne trouverois aucune conséquence à en faire un ami. Si vous pouviez entendre toutes les injures que je dis à l'Amour , vous seriez bien rassuré sur la crainte où vous paroissez être que je ne m'en laisse toucher. Ne sçais-je pas qu'il dérange les plaisirs les plus sûrs , en présentant les siens qui n'ont que du séduisant : si quelquefois il en donne de véritables , en joignant l'estime à la tendresse , de quels troubles ne sont-ils pas accompagnés ? Si j'étois

capable de me livrer à ma passion , ne craindrois-je pas toujours de perdre un cœur que je croirois devoir posséder tout entier ? Je me donneroïs mille soins pour ne pas démentir ma conduite ; & peut-être ces soins ne serviroient-ils qu'à détruire ma réputation. Car il ne faut pas se flatter , quelques égards qu'ait une femme pour elle-même , elle ne peut parer à tout ; on la démêle , & souvent les plus grands ménagemens font juger la passion plus criminelle. Ne trouvez-vous pas que je raisonne bien sérieusement : c'est une suite naturelle de mon aversion pour tout ce qui s'appelle engagement de cœur. On dit volontiers du mal de ce que l'on hait souverainement : si j'aimois , je ne ferois pas plus fine : je vous le dirois avec la même franchise. N'en parlons plus , & cessez de me plaisanter ; je vous en prie avec douceur. Ce procédé doit vous toucher , puisqu'il ne tiendrait qu'à moi de continuer à vous quereller ; la disposition de mon esprit y est toute entière : c'est un sacrifice que je vous fais : je vais vous en faire encore un autre , en vous parlant de mon Procez , quoique je n'aye jamais eu moins de goût pour lui qu'à présent. Ce n'est

pas parce qu'il va mal ; je voudrois qu'il fût perdu , & qu'il ne m'eût pas attiré à Paris. Ce dégoût vous paroîtra singulier , après l'empressement que vous m'avez vû pour y venir : il n'en est pas moins vrai. La maison de mon Procureur est la seule qui me plaise ; je laisse parler ma Tante , & je ne dis pas un mot. J'y suis à mon aise ; par tout ailleurs il faut nécessairement se divertir , & cela m'impatiente. En vérité je suis devenuë bien raisonnable : vous avez craint que la dissipation ne fît tort à ma raison : Rassûrez-vous , M. j'en acquiers tous les jours , & de la plus sérieuse ; ma Tante doit vous le mander. Elle seroit fort contente de moi , si je voulois seulement me régaler tous les jours avec elle de deux heures de lecture dans de vieilles paperasses dont elle fait son divertissement jusqu'à l'heure des Spectacles. Votre sérieux ne tiendrait pas contre la gravité des remontrances que j'essuye tous les jours sur mon désintéressement. La bonne femme ne comprend point comment on n'est pas occupé d'un Procez dont la réussite doit ajouter quelques mille livres de rente à un bien déjà fort honnête. Pour rendre ses Sermons plus pathétiques , elle tâche de me faire

concevoir qu'ayant plus de bien je trouverai des partis à choisir pour me remarier, & que jeune comme je suis je devrois y songer un peu sérieusement. Enfin il n'y a peut-être pas dans le monde d'oppositions si complètes que celle qui est entre les vûes de ma Tante & les miennes. Je ne crois pas faire une médifance avec vous qui la connoissez : mais je me trompe fort, ou elle pense autant au mariage pour elle que pour moi, elle cherche à relever les restes de sa beauté avec des soins infinis. Le goût de la parure & des nouveautez l'emporte sur celui qu'elle a toujours eu pour le Procez. Elle ne se livre à l'un que quand elle a satisfait l'autre. Je serois en droit de lui faire des leçons à mon tour ; je n'en fais rien, ne suis-je pas bien prudente ? Je ne ris même qu'avec vous d'un ridicule naissant qui promettrait beaucoup à quelqu'un plus méchant que moi. Joignez, je vous prie, **M.** votre approbation à celle que je suis indispensablement obligée de me donner à moi-même ; je vous en aimerai davantage & j'en ferai de meilleure humeur. S'il vous vient quelques réflexions sur la modestie qui accompagne mon amour-propre, ne m'en dites mot. Je ne veux point me corriger ; il faut être

si modeste dans le monde , surtout avec les sots , qu'il doit nous être permis de parler de nous à nos amis comme nous parlerions d'un autre. Je suis , &c.

*Troisième Lettre d'une Dame
à un de ses Amis.*

O H pour le coup , M. vous êtes trop difficile. De quelle raison faut-il donc vous donner si vous ne trouvez pas la mienne d'une bonne espèce ? Sçavez-vous bien que je ne voudrois pas la troquer contre la vôtre ? Du moins ne tourmenté - je personne par une défiance qui tient plus de l'opiniâtreté que du bon sens. Quand quelqu'un dit qu'il n'aime pas , si les démarches ne sont pas contraires , je l'en crois sur sa parole. Il n'en est pas de même à la vérité quand on dit qu'on a de l'amour ; je suis un peu plus difficile sur les preuves , & je m'en applaudis de tout mon cœur. Par exemple , si je m'étois avisée de croire S. Far & que l'estime que j'avois pour lui m'eût aidée à faire des réflexions plus tendres , où en serois-je à présent ? Non seulement il ne me parle plus de cette passion qu'il disoit être si violente , mais même il manque à toute sorte d'égards. Il n'est point de jour où je ne le ren-

contre à la Messe ou aux Spectacles : s'il nous arrive de nous trouver ensemble à la porte , il dit quelque mot à ma Tante , & sort sans me donner la main ; à peine me saluë-t-il. Je vous l'avouë , la fausseté des hommes me devient tous les jours plus odieuse. Quel étoit donc le dessein de S. Far. . . . en feignant de m'aimer ? Est-il assez scélérat pour déguiser un caractère de Petit-Maître , sous le masque de la plus rigide probité ? Rien ne seroit assez fort pour punir une hypocrisie de cette espece. Qui ne seroit trompé à l'air de sincérité répandu dans ses discours ? Que je suis heureuse d'être née insensible ! mais vous , M. n'en avez-vous pas été la dupe ? Ne m'avez-vous pas fait cent fois l'éloge de son mérite ? N'étiez-vous pas étonné de trouver un caractère solide dans un jeune homme , élevé comme la plupart de nos jeunes Seigneurs , en qui d'ordinaire on cultive les agrémens du corps aux dépens des sentimens du cœur ? Est-il rien de si séduisant pour moi , que les loüanges que vous lui prodiguez ? Ah , M. si vous ne trouvez pas dans tout cela un juste sujet de loüer la prudence qui m'a fait échapper au danger , que faut-il donc pour mériter auprès de vous le titre de femme raison-

nable ? Vous avez beau faire des plaisanteries sur la confiance avec laquelle je parle de moi ; vous me passerez s'il vous plaît encore cette réflexion en ma faveur. Il faut bien se dédommager par quelque endroit des dégoûts de la raison. Cependant pour un peu moderer l'amour-propre excessif que vous me reprochez , je vais vous avouer un défaut qui me tourmente depuis quelques jours ; c'est la curiosité. Il est assez humiliant pour une femme qui ne peut souffrir de l'être : j'ai été tentée toutes les fois que j'ai rencontré S. Far. . . . de lui demander la raison du changement de ses manieres avec moi : non pas pour lui en faire des reproches , mais seulement pour sçavoir comment on peut passer si promptement d'une extrémité à l'autre. Cela m'auroit aidée à mieux connoître les hommes , & à me fortifier contre leurs faussetez ou leur inconstance. Cependant , j'ai fait réflexion qu'il pourroit prendre ma curiosité pour un prétexte ; je ne lui ai pas parlé. Je vous laisse le soin de louer ma conduite là-dessus. Depuis assez longtemps votre amitié n'est point flateuse : croyez-moi , n'hésitez pas à me donner votre approbation , je suis encore assez jeune pour fournir matiere à votre cri-

tique , réservez-la pour du vrai ; si vous n'y accoutumez quand je ne la mérite pas elle me deviendra inutile quand j'en aurai besoin. Je ne compte cependant pas m'y exposer de sitôt ; je suis sûr de ma raison jusqu'à l'âge de ma Tante : tant que je me souviendrai de S. Far. . . . (& ce sera longtems) son procédé me raffermira dans le goût que j'ai pris pour la vertu. J'avois besoin de cette aventure pour fortifier ma haine pour tout ce qui s'appelle homme à la mode , j'en vois ici les plus jolis du monde qui ne sont à mon égard que des marionnettes bien conduites qui représentent à merveille , mais dont on voit les fils. Ces sortes de gens me paroissent beaucoup moins dangereux que ceux de la figure & du caractère dont je croyois S. Far. . . . Quel bonheur d'être échappée au danger ! Je suis , &c.

TIRCIS ET CLIMENE,

EGLOGUE.

TIRCIS.

Climene arrêtons-nous ; laissons dans la prairie

Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie :

Daignez sur le gazon m'écouter un moment.

CLIMENE.

Je le veux bien, Tircis, mais ne fais point
l'Amant.

Tu me jure toujours la flâme la plus tendre,
Et tu sçais que mon cœur refuse de se ren-
dre.

TIRCIS.

Eh bien, Climene, eh bien, je contraindrai
mes feux ;

Le plaisir de te voir me rend assez heureux.

Je ne te dirai point tout ce que ton absence
Fit sentir à mon cœur d'ennuis, d'impatience :

Je te laisse à penser combien à ton retour,
De plaisirs imprévûs éprouva mon amour :
Sans qu'il me fût permis d'exprimer ma
tendresse,

Tu sçais de quels transports.....

CLIMENE.

Ah ! Berger, je te laisse :
Au moindre mot je fuis....

TIRCIS.

Je n'en dirai plus rien.
Me soumettre à tes loix est mon suprême
bien.

Vois-tu sur ce Côteau Silvandre & Celimene ;
L'amour les a liez de la plus douce chaîne :

Regarde ce Berger, dont le tendre Haut-
bois,

De son aimable Amante accompagne la
voix.

Les Oiseaux attentifs suspendent leur ramage ,

Ils inspirent l'amour au cœur le plus sauvage.

Ils sont toujours aimez & toujours amoureux ;

Le bonheur véritable est d'être unis comme eux.

CLIMENE.

Depuis quand cet Amant ? Car avant mon absence ,

J'en'ai point remarqué la même intelligence ;
Avec soin Celimene évitoit ce Berger.

TIRCIS.

Apprens par quelle adresse il a sçu l'engager.

Depuis deux ans Silvandre adoroit Celimene ,

Et depuis tout ce tems elle ignoroit sa peine,
Du moins elle feignoit de ne la pas sçavoir ,
Quoique par mille soins Silvandre l'eût fait voir.

Dans nos danses jamais il ne choisissoit qu'elle :

Il se paroît des fleurs qui plaisoient à la Belle ,

Il mêloit Celimene à tous ses entretiens ,
Et conduisoit toujours son troupeau près des siens.

Que faire ? que tenter pour apprendre qu'il aime ?

Un jour il s'avisa d'un nouveau stratagème.
Il sçut que la Bergere en gardant ses trou-
peaux ,

Tendoit pour s'amuser des pieges aux oi-
seaux ;

Silvandre en choisit un qu'il instruit avec
peine

A redire avec lui , j'adore Celimene.

Et quand enfin l'Oiseau sçut assez prononcer
Ces mots dont le Berger ne pouvoit se lasser,
En l'instruisant encore, il le porte à la cage
Où la Belle attendoit un Oiseau plus sauvage.

On ne l'apperçut point : le soir arrive enfin ,
Celimene contente emporte son butin ,

Et caressant l'Oiseau lui tenoit ce langage :

Tu ne gémiras point d'un trop dur esclavage.

Cher Oiseau de tes chants amuse-moi tou-
jours ,

Tu seras , s'il se peut , mes uniques amours.
Je veux fuir des Amans les trompeuses pro-
messes ;

Sauve-moi de leurs feux , jouïs de leurs ca-
resses.

Hélas ! un jeune cœur peut t'aimer sans
danger :

Il n'en est pas ainsi quand on aime un Ber-
ger.

A ce discours naïf qu'elle finit à peine ,

L'Oiseau captif répond : j'adore Celimene

Quelle surprise ! ô Ciel , quel langage nouveau !

Elle connoît Silvandre au discours de l'Oiseau.

Mais quoiqu'elle craignît des chansons si nouvelles ,

Elle ne laissa pas de lui couper les ailes.

Combien de fois depuis elle entendit ces mots ,

Qu'au milieu de la nuit ils troubloient son repos ?

Ils l'éveilloient avant le retour de l'Aurore.

Quoi ! seroit-il donc vrai que Silvandre m'adore ,

Disoit-elle ? je crains toujours de me flatter,
Mais je me sens réduite à n'en pouvoir douter.

Hélas ! il ne pouvoit choisir un cœur plus tendre.

Je me défens en vain , je n'aime que Silvandre.

A le cacher pourtant elle met tout son soin.

L'Oiseau de son amour étoit le seul témoin ,

Et devant le Berger lasse de se contraindre ,

Devant l'Oiseau cent fois elle oublioit de feindre.

Je n'aime que Silvandre étoit son seul discours ;

Elle vouloit le taire & le disoit toujours.

Un jour qu'on célébroit la Fête de Cythere,

Silvandre en vint lui-même avertir la Bergère ;

Lui présente un Bouquet : il sera trop heureux ,

Si la Belle veut bien s'en orner dans les jeux.
Mais quel bonheur plus grand vint alors le
surprendre !

L'Oiseau redit cent fois , je n'aime que Silvandre :

Discours qu'il entendoit & le jour & la nuit,
Et dont sans le vouloir on-l'avoit trop instruit.

Celimene rougit & Silvandre soupire.

Quoi ! dit-il , votre cœur voudroit-il s'en
dédire ?

Elle ne répond rien , mais son tendre embarras

N'en exprime pas moins ce qu'elle ne dit pas.

Depuis cet heureux jour ils s'aiment sans contrainte.

On ne voit point en eux de soupçon ni de feinte :

Pour eux les plus longs jours deviennent des momens ;

Ils sont comme tu vois l'exemple des Amans.

C L I M E N E.

La ruse est bien trouvée , & sans doute nouvelle :

Elle méritoit bien de vaincre une cruelle.

T I R C I S.

Je vais bientôt t'offrir un Oiseau que j'instruis.

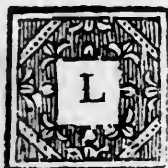
C L I M E N E.

Je me garderai bien de parler devant lui.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E I I I.



A carriere la plus difficile à courir dans la République des Lettres , c'est de penser & de se donner pour tel ; je veux dire , d'écrire des Réflexions Morales. Il faut pour cela penser mieux , non seulement que les autres ne pensent , mais même mieux qu'ils ne croient penser : sans cela vous ne réussirez point.

La Morale a même un écueil que les autres genres de Litterature n'ont point.

La plupart des Ouvrages que l'on

C.

appelle Ouvrages d'esprit , sont les enfans de l'Art & du travail , & le Lecteur à l'imagination duquel les mêmes choses ne se présenteroient point sans le même travail , s'accoutume insensiblement à se laisser séduire : il voit l'Ouvrage tout seul , & ne fait que se douter de l'Art qui l'a fait. En un mot , son amour-propre va bien jusqu'à se persuader , qu'il feroit aussibien , mais non pas jusqu'à imaginer qu'il l'a fait. Parlez-lui pure Morale , comme est le langage de la vérité , c'est le langage de la Nature : pour lors il vous entend tout d'un coup ; il vous entend même si aisément , qu'il croit vous avoir entendu avant que vous ayez parlé ; & il s'attribuë l'honneur de votre découverte qu'il a comprise trop aisément. Vous répétez ce que d'autres ont dit avant vous , ou ce que vos Lecteurs avoient déjà pensé.

Si par un heureux hazard vous forcez les gens à convenir que vous avez pensé , que vous vous êtes exprimé d'une façon neuve : pour lors vous êtes un homme ridicule , singulier dans votre façon de penser , bizarre dans vos expressions.

Ces sortes de vérités sont celles qui

ouffrent le plus le pour & contre :
elles offrent plus de subterfuges à un
homme prévenu & de mauvaise hu-
neur. Sur cet article il est difficile de
se convaincre, parce qu'il a toujours
quelque chose à dire. En un mot, de
quelque côté qu'on le prenne, ce
genre de Litterature est celui où l'a-
mour-propre des Lecteurs les séduit
plus aisément contre l'Auteur.

Au reste, ce que j'en dis n'est pas
pour moi. Qu'on me laisse l'honneur
d'avoir pénétré tout seul ce que j'ai
dit ; il m'importe peu qu'on l'attribue
aussi à d'autres, & que tous mes Lec-
teurs se l'attribuent à eux-mêmes.

Pour prouver avec quel désintéresse-
ment j'ai fait la réflexion précédente,
j'en vais écrire de nouvelles.

C'est l'appanage de bien des gens
de parler de ce qu'ils ne sçavent pas.
On m'en dira tout d'un coup la rai-
son : c'est que ces gens-là ignorent
beaucoup, & sçavent peu. J'irai plus
loin.

Ce que sçavent ces gens-là, tout le
monde le sçait : cependant ils veulent
briller, & ils s'embarquent sur la
bonne foi d'un amour-propre qui aime
mieux parler en ne disant rien, ou

même en parlant mal , que de se taire.

Je ne dis point ceci à propos de rien : La matiere la moins décidée , une des plus difficiles à décider , c'est la difference de l'esprit au bon sens : c'est la définition de l'un & de l'autre. Cependant j'ai vû mille gens choisir cette matiere préférablement à d'autres , qui les eussent rendus moins ridicules , & donner bonnement les définitions qui pouvoient plus aisément les ranger dans les classes d'homme d'esprit & de bon sens.

Comme nous ne sçavons pas absolument ce que c'est que l'esprit , nous croyons qu'il en est de mille façons différentes : nous les diversifions autant que nous voyons de caracteres diversifiez , de gens à qui nous donnons le titre de gens d'esprit.

Ce n'est point le cahos d'idées que je prétens débrouïller : je sens trop combien il est au-dessus de ma portée ; j'entreprendrai seulement de donner un léger crayon de la difference que j'ai apperçûë entre l'esprit & le bon sens.

Le bon sens est à mon avis le don de voir juste ; & l'esprit est le don de

voir. L'esprit est l'imagination brute dont le bon sens est la regle. Il est peut-être de l'esprit sans bon sens ; mais il ne peut point être de bon sens sans un peu d'esprit : car on peut voir sans voir juste , mais on ne voit pas juste quand on ne voit pas du tout. Le bon sens aidé de peu d'esprit , ne verra dans un objet que les choses qui y sont , & souvent il ne les verra pas toutes. Le bon sens aidé de beaucoup d'esprit , verra les objets par leurs endroits les plus brillans ; il ne lui échappera aucune de leurs convenances ; il leur prêtera tous les agrémens dont ils sont susceptibles. En un mot , pour finir cette légère esquisse de l'esprit & de la raison ; la raison c'est la regle de l'esprit , & l'esprit les graces de la raison.

TROISIEME LETTRE.

LEs Hommes & les Femmes vivent ici avec une liberté indécente qui va jusqu'au libertinage.

On fait trophée d'attaquer l'honneur d'une Femme , & il en est qui ne rougissent pas de succomber. Croiriez-vous bien qu'il est des belles manieres , & de ce que l'on appelle ga-

lanterie , de dire à une Femme engagée à un autre par la Loi , qu'on l'aime & qu'on l'adore , & de lui demander qu'elle se deshonore elle & son Mari ?

Le Mariage n'est regardé que comme un Contrat civil , qui donne à la Femme le nom de son Mari , & qui n'a point d'autre effet. Cette Loi , la plus nécessaire & la plus sainte de toutes les Loix , qui proscriit l'adultère , qui assure une Femme à son Mari , & les enfans à leur pere , est ici morte ou méprisée par l'impunité.

Ce n'est pas assez d'apprendre aux hommes leur devoir ; il faut leur montrer ce qu'ils gagneront à le remplir , ce qu'ils perdront à y contrevenir ; si la Justice ne sévit sur les coupables , ils ont bientôt oublié la Loi , & ne voyent plus qu'eux & leurs passions.

Je vois qu'on s'est mis sur le pied de ne plus rougir de l'affront fait par son voisin , dans l'esperance d'en être vengé le lendemain ; c'est ainsi que les hommes font , pour ainsi dire , un trafic honteux de prostitution & d'infamie , dans lequel ils ne voyent ni les crimes qu'ils commettent , ni les outrages qu'ils essuyent ,

Un honnête homme n'oseroit presque avouer qu'il est amoureux de sa femme : à force de ne plus rougir du crime , on en vient à rougir de la vertu.

Concevez-vous ce que deviendrait la Société , si les Femmes devenoient communes ?

Premièrement , cette liberté de contenter un penchant qui domine toujours , nous priveroit du plaisir le plus cher à notre cœur ; je veux dire le sentiment de l'Amour : guidez par un penchant brutal , que le changement d'objet excite & flatte , les hommes deviendroient comme les bêtes qui cedent à la Nature , qui les conduit au plaisir sans que ce sentiment arrive jusqu'à elles.

Je ne parle point de la confusion qui naîtroit dans cette monstrueuse Société , où les enfans n'auroient point de pere , & où les liens du sang seroient ignorés ; les meres , il est vrai , élèveroient leurs enfans ; mais les femmes étant la plus foible moitié de la Société , que deviendroient chez ce Peuple barbare des enfans que chacun regarderoit comme lui étant étrangers ?

Une Société ne peut se maintenir que par une parfaite égalité entre ses membres , ou par une compensation judicieuse , qui empêche les plus forts d'opprimer les plus foibles.

C'est ainsi que dans une Société policée un pere est engagé par son propre intérêt à élever des enfans dont il sera chéri & respecté ; qu'il aime , & dans lesquels il espere se survivre à lui-même. Comme tout le monde est pere , chacun est intéressé à autoriser les peres , & la Société renaît plus nombreuse & plus florissante , par les soins & sous les yeux de ses membres, que la révolution du tems anéantit.

Mais dans cette Société où personne ne seroit pere , l'enfant qui naîtroit seroit regardé comme un étranger qui voudroit usurper les avantages de la Société , sans en partager les fatigues.

Il y a plus , cet instinct machinal qui est le même chez tous les hommes, les conduit vers la beauté. Ainsi tous ces hommes guidez par un penchant uniforme , partageroient leurs inclinations entre un petit nombre de femmes. Quel trouble pour lors dans la Société ! Les passions sçavent enfreindre les Loix. Que seroit-ce quand la

Loi s'expliqueroit en leur faveur ! Un de ces hommes voudroit-il céder la femme qu'il aime à son Concitoyen , qui n'y auroit pas plus de droit que lui ? Concevez la fureur de ces hommes , qui dans ce moment d'ardeur & d'impétuosité , voudroient n'être hommes que pour eux. Concevez les troubles , les dissensions , les combats : Une seule femme fit périr une des Nations les plus policées. Que devien- droit cette multitude d'hommes sauvages , qui tous combattroient pour la même cause , tous pour leur intérêt particulier , & qui auroient autant d'ennemis que de Concitoyens ? Je vois périr cette monstrueuse Société , qui ne laisse d'elle qu'un souvenir effrayant , & dont la chute nous apprend qu'il est dangereux de se livrer aveuglément aux mouvemens de la Nature , quand elle n'est pas corrigée par la raison.

Ce n'est pas que nous ayons à craindre une aussi funeste catastrophe. Le bon ordre regne encore malgré la dissolution & la débauche. Mais si lorsque la Loi défend l'adultère , lorsque la bienséance le dissuade , lorsque chaque homme est engagé par son intérêt

particulier à prévenir les infractions de la Loi ; si malgré cela le crime regne encore , que seroit-ce quand cette fureur seroit autorisée par la Loi , quand la bienséance seroit ignorée , quand chaque membre de la Société auroit un droit réel à soutenir contre les autres , qui en auroient autant que lui ?

La Loi quoiqu'elle ne soit nullement observée , n'est pourtant pas inutile. Elle est toujours d'un grand poids ; elle empêche la corruption de gagner ; elle aide & nourrit la bienséance qui est un grand frein ; l'infamie est un châtiment terrible pour ceux même qui ne craignent pas les remords. D'ailleurs l'honneur des Maris peut bien être trahi , mais il veut être ménagé ; c'est assez qu'ils aient le droit de se plaindre pour qu'on tâche de leur cacher les infidelitez qu'on leur fait. Les sermens quoique presque oubliés , inspirent toujours un certain respect ; on les trahit , mais on n'ose se l'avouer à soi-même.

Le crime quoiqu'à la mode , n'ose encore se montrer à découvert : il faut qu'il se couvre du Manteau de la vertu. Tout apprivoisez que les cœurs

soient avec lui , les oreilles ne sont pas encore accoutumées à entendre son nom ; & toutes ces raisons empêchent le désordre & le tumulte qui sans cela deviendroient inévitables..

QUATRIEME LETTRE.

LE préjugé qui attache l'honneur d'un Mari , du moins un certain honneur , à la vertu de sa femme , n'est pas tout-à-fait sans fondement.

Quand un homme est trahi par sa femme , il y a souvent un peu de sa faute. C'est qu'il n'a pas sçu lui faire aimer la vertu ; c'est qu'il n'a pas été un devoir assez aimable pour elle ; c'est qu'il lui a peut-être présenté la vertu avec cette âpre sévérité que le nom de vertu augmentoit encore à ses yeux : souvent il a été le premier infidèle , & encore en étant vertueuse , veut-on y trouver son compte.

Cependant ce préjugé-là perd beaucoup de son crédit : on s'est fait là-dessus une espece de raison ; & d'ailleurs il n'y a presque plus personne qui soit en état de jeter la pierre : il a dégénéré en un autre. Le ridicule tombe sur ceux qui implorent le secours des Loix.

Il semble que par une espece de Traité tacite, on soit convenu d'abroger la Loi, & de se deshonoré de concert : quelle folie !

Si des hommes s'assembloient pour former une Société, la premiere de leurs Loix, l'esprit de toutes les autres seroit de veiller à la conservation de la Société en général, & de ses membres particuliers.

Si ces mêmes hommes lassés d'une regle importune rompoient la convention, & convenoient de s'entredéchirer, que diroit-on de ces extravagans qui ne se seroient assemblez que pour se détruire ?

Un homme trahi par sa femme se trouve ici entre deux feux : il faut ou qu'il souffre patiemment & qu'il enrage tout bas, ou qu'il consente à se rendre ridicule. S'il parle, s'il menace, la femme fait beau bruit, & elle a recours à la Loi qui la sépare d'avec un brutal qui ne veut pas être à la mode ; & voilà un homme devenu la fable du Public.

C'est ainsi que tout se ressent de la fureur de la mode ; jusqu'à la vertu.

Le premier Mari qui a été outragé s'est plaint : le second voyant que cela

ne prenoit pas , s'est vengé sur un troisiéme , qui a aussi voulu prendre sa revanche , & ce cercle de vengeance a corrompu toute la Societé.

Car on ne voit ici que des ames moutonnieres : l'exemple est la regle universelle : la dissipation éternelle où l'on vit leur fait perdre l'habitude d'estimer & de connoître les choses ; & ils ne les apprécient que suivant le taux qu'ils voyent que les autres y mettent. Les passions peuvent tout sur un cœur qui ne sçait que sentir , qui ne connoît que les mouvemens de l'instant , & qui ne retournant jamais sur lui-même , n'est pas en état de les regler. Ils connoissent bien les devoirs ; mais les passions leur en cachent l'importance , & l'exemple général leur en a bientôt fait oublier jusqu'au nom.

Quatriéme Lettre d'une Dame , &c.

QUE je m'ennuye, M: que je m'ennuye ! sans vous je tomberoís infailliblement dans cette maladie , dont les Anglois se délivrent par la mort. J'ai un dégoût pour la vie , une aversion indolente pour les plaisirs , une crainte embarrassée de me trouver dans le grand monde , qui me rend insup-

portable à moi-même. Vos Lettres seules peuvent m'amuser ; la continuation de vos conjectures me divertit. Je lis vos plaisanteries sans colere , & je trouve un plaisir singulier à deviner les Fables que vous arrangez sur un si beau plan. Je suis fâchée de n'avoir plus de matiere à vous fournir ; mais je sors si peu , que je rencontre rarement S. Far.... Ma Tante le voit plus souvent , mais je ne sçais où ; elle m'en parle quelquefois. Voyez s'il y a là-dedans de quoi ranimer votre veine satyrique : son nom ne sera aujourd'hui qu'une fois dans ma Lettre : tirez - en parti , si vous le pouvez ; mais si vous en faites quelque chose , je vous en tiendrai d'autant plus de compte ; votre réponse éloignera l'ennui pendant une demie heure ; c'est beaucoup pour moi dans l'état où je suis. Je me fais des efforts pour vous écrire qui me causent des remords. La délicatesse de mon amitié est blessée de l'excès de ma paresse. J'ai besoin de penser que ma Lettre aura une réponse pour ne la pas finir à present. Je ne sçais de quoi vous entretenir ; comment exprimer des sentimens ? Ils ne sont plus de ma connoissance : des

Nouvelles ? Dieu me préserve d'en sçavoir. Mon Procez ? je l'ai oublié. Je n'ai rien à vous dire de ma Tante ; mon humeur ne lui convient plus ; elle sort de bonne heure , & ne rentre que fort tard. Elle ne me propose plus d'aller avec elle ; je n'en suis pas fâchée. J'aime la solitude ; je ne reçois personne chez moi. Je passe les jours dans un repos qui tient assez du non-être.

Ma Lettre a été interrompue par une reprise d'indolence : pendant cet intervalle il m'est repassé dans la mémoire une conquête que j'ai faite presque en arrivant ici , & dont j'avois oublié de vous parler. C'est le Comte de.... Il y a beaucoup de contrastes dans sa figure , mais son esprit en est l'assemblage complet. Il est grand , assez bien fait , mais son air est ignoble ; son visage est agréable sans aucun trait : il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai à présent pour vous donner une idée de son caractère. Dans le goût où vous êtes d'étudier les hommes , celui-ci vous donneroit de l'exercice ; le mélange bizarre de vices & d'agrémens qui se rencontre en lui vous divertiroit. A mesure qu'il

me fournira quelques traits singuliers ; je vous promets de vous en amuser. Il n'est amoureux de moi qu'en conséquence de son génie, le cœur n'y a point de part : il affecte d'avoir de l'amour par vanité ; il le méprise avec une apparence de raison dont il se pare ; & sans connoître l'amour ni la raison, il parle parfaitement le langage de l'un & de l'autre. La première fois que je le vis, ce fut chez la Marquise de... Ce jour-là on y parla beaucoup de l'Amour : j'en dis à mon ordinaire tout le mal que j'en sçais. Le Comte, qui dans la dispute se détermine toujours contre les plus opiniâtres, prit parti contre moi ; & pour me ramener plus sûrement à son sentiment, il jugea à propos d'être amoureux de moi. Je le vis tout prêt à parier que je l'aimerois : jusqu'à présent il auroit perdu ; quoiqu'il m'ait rendu tous les soins d'un Amant dans les formes. Je ne me souviens pas de cent galanteries qu'il m'a faites. Je l'ai perdu de vûe ; depuis que j'ai pris du goût pour la retraite, je n'ai pas voulu recevoir ses visites ; il m'a fait rendre plusieurs Billets ; j'en ai lu quelques-uns qui m'ont paru assez bien tournés. Enfin

me voilà parvenue à vous dire quelque chose , & à donner à ma Lettre une honnête longueur. Amusez-vous de cette Histoire ; faites-en un Roman : dites que j'aime le Comte , tout cela m'est indifférent. Adieu , M. je suis toujours , &c.

CINQUIÈME LETTRE.

JE ne m'ennuye plus , M. n'en faites pas honneur à votre Lettre , elle n'y a aucune part ; votre ironie sur ma tristesse n'a pas le mérite de la nouveauté : les interprétations que vous donnez à ma méchante humeur sont usées ; vos expressions sont bien tournées , mais je prends peu garde au style. J'ai mieux que tout cela : que ne donneroîs-je pas pour vous faire deviner ce qui m'a tirée de ma mélancolie ? J'ai pensé prendre la poste pour aller jouir de votre surprise en apprenant que S. Far.... est amoureux de ma Tante : pourquoi ne vois-je pas votre mine ? Oûi , M. il est amoureux de ma Tante. Votre premier mouvement est sans doute de me donner un démenti enveloppé d'une phrase bien polie. Donnez-m'en tant qu'il vous plaira ; étonnez-vous, n'en croyez

rien ; vous n'ôtez pas pour tout cela une circonstance à la vérité. Je veux bien me donner la peine de justifier une chose si peu vraisemblable : dans tout autre cas je voudrois être cruë sur ma parole.

Je vous ai dit que je voyois très-peu ma Tante depuis quelque tems ; ses démarches ne me paroissent pas assez intéressantes pour m'engager à m'en informer : le hazard me les a fait découvrir. On m'apporta ces jours passez une Lettre que j'ouvris sans faire attention à l'adresse. Je reconnus l'écriture de S. Far.... Je crus qu'il recommençoit ses importunités. Jugez de ma surprise quand je vis qu'elle étoit pour ma Tante. Je l'ai copiée ; je vous l'envoie. On ne peut trop apporter de preuves pour rendre croyable une aventure si bizarre.

Quand ferez-vous cesser la dure contrainte où vous me retenez , Madame ? Pourquoi ne m'est-il pas permis d'aller chez vous à toutes les heures du jour ? La Maison que vous avez choisie pour nous voir est ouverte à tout le monde. On ne manquera pas de conjecturer ce qui vous y attire. Quelles conséquences n'en tirera-t-on pas ? Les visites que je pourrois

vous rendre seroient bien plus naturelles. Il faut les souffrir, Madame, ou rompre le silence sur les raisons qui vous ont engagée à me défendre votre Maison en arrivant à Paris. Ne craignez-vous pas qu'au milieu du tumulte vos bontez pour moi ne soient trop remarquées? Faites cesser, Madame, une contrainte qui devroit vous coûter plus qu'à moi, si vous m'aimiez comme vous le dites.

J'ai gardé ce Billet; je ne sçais pas ce qu'a produit ce qui-pro-quo: mais j'ai fait observer ma Tante. Je sçais la Maison où elle voit S. Far.... Je lui ai proposé d'y faire une visite, & j'ai eu un plaisir singulier à voir son embarras. Elle a trouvé mille raisons de goût & de bienfiance pour m'empêcher d'y aller: le monde qui s'y assemble est, dit-elle, en trop grand nombre. Je suis trop jeune pour m'y exposer; il ne me plairoit pas; ce sont des gens sans esprit qui ne songent qu'à jouer: je m'y ennuyerois infailliblement. Je n'ai point insisté, de peur de la fâcher. Je suis résolue à avoir pour elle tous les égards qu'exige le soin qu'elle prend de mes affaires. D'ailleurs, il y auroit trop de conséquence pour moi à me broüiller avec elle pendant mon séjour ici. Elle

n'est pas bonne ; sa prudence en impose dans ma famille : quoiqu'elle pût m'imputer , elle auroit toujours raison. Toutes ces considérations m'ont empêchée d'aller voir la mine de S. Far... aux pieds de sa nouvelle Amante ; mais je ne sçais si elles me retiendront toujours : je me fais une idée charmante du désordre où le jetteroit ma présence. Quel plaisir n'aurois-je pas à lui demander ce qui l'a empêché de me rendre au moins une visite ? Je ne risque plus rien à lui faire des questions ; son parti est pris : il est charmé du mérite solide de ma Tante. La délicatesse de son esprit le ravit ; il adore des commencemens de rides qui sont sans doute des graces séduisantes pour un cœur revenu des erreurs de la jeunesse. Quel monstre ! Sans doute il étoit enivré de cette belle passion , quand il me parla avec tant d'emportement à l'Opera. Son aveuglement lui faisoit prendre mon visage pour celui de ma Tante. N'est-il pas bien divertissant d'être le plastron des impertinences que fait dire une erreur si ridicule ? peut-être ne m'a-t'il dit tant de choses emportées , que pour les faire entendre à l'objet de ses vœux : peut-être étoient-ils convenus ce jour-là de me rendre

leur dupe : le joli rôle à jouer ! Je sens augmenter de moment en moment ma haine pour tous les hommes : Je n'en excepte aucun, à moins qu'il n'ait passé cinquante ans ; ou plutôt je hais S. Far... pour tous les autres ensemble. Je ne veux rien faire remarquer à ma Tante ; elle me divertit telle qu'elle est. Je veux seulement faire connoître à S. Far.... que j'ai vû son Billet. Je veux le mettre dans la nécessité de me confier toute l'intrigue : Je m'en amuserai , & j'aurai le plaisir de l'accabler de méchantes plaisanteries : J'ai des projets là-dessus qui me rendent ma vivacité. Je serois fâchée qu'il n'aimât pas ma Tante ; car mes plaisirs seroient perdus. N'y voyez-vous pas bien de l'apparence ? Aime-t-on les gens de cet âge ? Je suis bien folle de n'y avoir pas pensé plutôt ; mais s'il ne l'aime pas , quel est son but ? Oh ! je me perds dans ces contradictions-là. Aidez-moi à les débrouïller, & rions-en ensemble. Je suis, &c.

L' A M O U R V E N G E , *R E C I T A T I F.*

DAns ce séjour charmant qui jadis vit
éclorre
Les amours de Petrarque & de la belle
Laure ;

La jeune Iris faisoit admirer sa beauté :

Mais son indifférence

Bannissoit des cœurs l'espérance

Aussitôt que la liberté.

On eût dit que l'Amour dans ses yeux
pleins de charmes

Avoit mis ses plus sûres armes ,

Et n'avoit plus de traits pour surprendre
son cœur.

Non , disoit-elle , Amour , ne sois jamais
vainqueur.

A I R.

Regnez , aimable Paix ,

Regnez dans ce séjour tranquille.

Lieu charmant , servez-nous d'azile

Contre l'amour & ses attraits.

Amour , ce n'est pas nous que tu pourras
surprendre :

Il est aisé de dompter

Un cœur qui cherche à se rendre :

Mais quand on veut se défendre ,

On est sûr de résister.

Regnez , aimable Paix.

R E C I T A T I F.

C'est ainsi que la jeune Iris

S'applaudissoit d'être insensible.

Hélas ! elle ignoroit que l'enfant de Cypria

Cet enfant invincible ,
La puniroit de ses mépris.

Elle parloit encore alors que dans la Plaine

Elle apperçoit Tircis :

De quel trouble nouveau tous ses sens sont
saisis !

Quel doux penchant l'entraîne !

Elle y veut résister , la résistance est vaine :

Peut-on échapper à l'Amour ?

Dieu cruel , dit Iris , aimerois-je à mon
tour ?

Ta victoire est-elle certaine ?

A I R.

Aimable Paix , revenez dans mon cœur ;

Venez en banir les allarmes.

Revenez , prêtez-moi des armes

Contre un trop aimable vainqueur.

Mon cœur n'ose étouffer ni suivre ses désirs ;

Et sa peine a pour lui des charmes.

L'amour vit & croît dans les larmes :

Il se nourrit de mes soupirs.

Aimable Paix , &c.

RECITATIF.

Tandis que la Bergere inquiète , incer-
taine

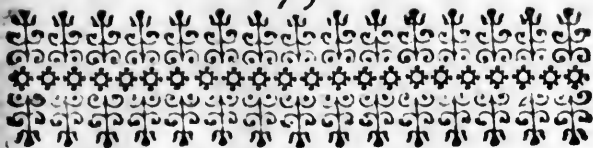
Aux échos des Forêts raconte ses tourmens,

L'amour dans Tircis & Climene
 Couronne deux parfaits Amans.
 Dieux, que devient Iris ? quel succès pour
 ses feux ?
 Que t'ai-je fait, dit-elle, Amour impitoya-
 ble ?

Ne rends-tu tous les cœurs heureux
 Que pour me rendre misérable ?
 La belle Iris succombe à sa douleur amère ;
 Au trait dont son cœur est blessé,
 Elle veut en vain se soustraire,
 Et les larmes de la Bergere
 Vangent le Dieu puissant qu'elle avoit of-
 fensé.

A I R.

Que sert-il d'attendre ?
 Cédez, rendez-vous.
 Plus on cherche à se défendre,
 Plus l'Amour est sûr de ses coups.
 Ce Dieu pour combler vos desirs,
 Vous offre les plus douces chaînes :
 Mais craignez d'éprouver ses peines,
 Si vous refusez ses plaisirs.
 Que sert-il d'attendre, &c.




AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E I V.

L E T T R E

*A l'Auteur des Amusemens du Cœur
& de l'Esprit.*

 E ne sçay , Monsieur , ni
vôtre nom , ni votre demeure , & j'ay pris le party d'adresser la Lettre que j'ay
l'honneur de vous écrire , chez votre
Libraire : Y pensez-vous , Monsieur !
commence-t'on un Ouvrage periodi-
que pour l'abandonner à la troisième
feuille ! Convient-il de prendre avec
le Public des Engagemens qu'on ne
peut , ou qu'on ne veut pas remplir !

D

Qui vous a fait quitter si brusquement la partie ? Ce ne seroit pas le deffaut de materiaux , & vous aviez sans doute fait vos provisions d'esprit pour en fournir au Public ; ce n'est pas le mauvais succès de votre feuille ; vous ne vous êtes donné le tems ni de tomber , ni de réussir. Le Titre de votre ouvrage sembloit annoncer l'utile & l'agréable ; Titre vaste , je l'avoue , & peut-être un peu fastueux , qu'importe ? Ce que nous en avons vu nous faisoit esperer que vous ne resteriez pas au-dessous de vos promesses. Vos reflexions sont solides. Vos lettres sont pleines de feu , & vous n'entendez pas mal la Métaphysique du cœur ; *je ne suis pas assez votre Livre* pour l'entendre aussi-bien. Je ne vous diray rien de vos petits morceaux de Poësie , je ne suis pas assez connoisseur pour en juger , mais on dit qu'ils annoncent du talent. Si vous êtes déterminé à renoncer à votre entreprise , que deviendront les Lettres de S. Far ! Elles doivent être interessantes à en juger par celles que nous avons déjà lûes. Ne vous en rapportez pas tout-à-fait aux décisions du Caffé : on se trompe là comme ail-

leurs , & j'ay vû des Ouvrages estimés de la plus saine partie de la République des Lettres , dégradés par ces Messieurs qui se font souvent une gloire de résister au torrent.

Je vois avec douleur des Hommes d'un mérite rare aller tous les jours se donner en spectacle & étaler de l'esprit & de l'érudition dont on leur tient peu de compte , ou par ignorance , ou par jalousie , tandis qu'ils se sequestrent du commerce des plus honnêtes Gens qu'ils instruiroient , & qui seroient charmés , en profitant de leurs lumières , de rendre justice à leurs talens. Je ne doute pas que cette façon de penser ne me fasse des ennemis ; mais je seray bien dédommagé de leur haine , si je réussis à persuader ceux qu'il est important de désabuser. Reprenez la plume , Monsieur , faites-nous part de vos réflexions , vous trouverez plus de lecteurs que vous ne pensez. Il m'a paru par vos premières Feuilles que vous avez étudié les ridicules des Hommes , vous ne pouvez nous refuser le fruit de vos Méditations ; l'objet de votre étude est noble & louable. Ne vous rendez pas criminel par un

silence qui feroit également tort à l'Homme de Lettres, & au Citoïen.

Un intime Amy de Monsieur Richer, Auteur du malheureux Sabinus, vient de m'envoïer une lettre aussi offensante pour le Public, qu'elle est consolante pour l'Auteur; c'est une déclamation sur le mauvais goût & l'injustice de notre siècle. Sabinus, à l'en croire, est un Chef-d'œuvre dramatique qui méritoit tout le succès qu'il n'a pas eu. Je crains bien que l'amitié indiscrete de cet honnête Avocat ne fasse encore plus de tort à cet Ouvrage, que la prétendue cabale qui l'a étouffé dans sa naissance. Quoiqu'il en dise, & quelque penchant que j'aie à louer Monsieur Richer, il me semble pourtant que si sa Tragedie n'a pas tout-à-fait mérité sa chute, on n'y voit aussi aucunes de ces situations heureuses & interessantes, aucuns de ces traits frappans qui mènent au grand succès. La situation du cinquième Acte ressemble tout-à-fait à cet endroit de Gustave qui fit tant de plaisir; *ah ! c'est son Fils*. On dit que Monsieur Richer avoit fini sa Tragedie longtems avant que celle de Monsieur Piron ait été jouée, en ce cas c'est un

malheur pour luy d'être venu le dernier ; il peut dire avec le Chevalier d'Acilly.

L'Antiquité l'avoit dit avant toy.

C'est une plaisante Donzelle !

Que ne venoit-elle après moy ,

Et je l'aurois dit avant elle ?

A l'égard de la versification elle n'est pas mauvaise au point qu'on l'a dit d'abord. La fabrique des Vers est même assez harmonieuse , mais les caracteres sont absolument manqués. Domitien paroît dans toute la Pièce moins cruel que severe , & moins soupçonneux que prudent. Titus est un amant froid , dont la passion ne produit aucun effet : un Heros fanfaron qui compte trop sur sa valeur ; Eponine , une étourdie qui va reveler une conjuration dont elle ne connoît les Auteurs que par ouï-dire , & qui ne remplit pas l'objet de sa délation. N'étoit-il pas naturel qu'elle fût des conditions avec l'Empereur , & que la grace de *Sabinus* fût le prix du service qu'elle rendoit à l'Empire , en sauvant la vie des Maîtres du Monde. L'amour & la rivalité des deux Césars n'est point fondée. Domitien se déclare ainsi à Pâris , son confident.

Hier je vis au Temple une jeune inconnue,
 Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vûe :
 Je la vis, je l'aimay : mon cœur fut enchanté,
 Et ne reconnut plus d'autre Divinité ;
 Mais cet amour naissant fut troublé par la
 crainte,

Ses beaux yeux dont l'image en mon ame est
 empreinte

Sur Titus seulement parurent se fixer.

D'un mouvement jaloux je me sentis presser,
 Peut-être qu'en secret cette beauté soupire :
 J'ay vû couler des pleurs qui semblent me le
 dire.

Cherchons-là, découvrons le sujet de ses pleurs.
 S'ils coulent pour Titus, irritons ses douleurs.

Quel étrange soupçon, pourquoi
 Titus feroit-il verser des pleurs à Eponine,
 & cette Princesse choisiroit-elle
 le Temple pour y faire éclater son
 amour & sa douleur ?

Voicy maintenant l'amour de Titus,
 il s'allume au même endroit.

Dans le Temple d'Isis, Ciel, j'ay crû recon-
 noître

La beauté qu'à la Cour jadis je vis paroître.
 Mon cœur qui fut alors touché de ses attraits,
 La retrouve en ces lieux plus belle que jamais.
 En Judée autrefois le Jourdain sur sa rive
 En des liens moins forts tint mon ame captive.

Cette jeune inconnue en proie à ses douleurs ,
 Baissoit modestement ses yeux baignés de
 pleurs.

La timide pudeur qui relève ses charmes ,
 D'un cœur qu'elle a soumis ignore les allarmes.
 Mais doit-elle ignorer que Titus fut toujours
 De celui qui gémit le plus ferme secours.
 Pour essuyer les pleurs d'un objet adorable ,
 Ne puis-je luy prêter une main favorable ?
 Je souhaite la voir & je crains ses regards ;
 Faut-il que dans un Camp au milieu des ha-
 zards ,

Où regnent les fureurs de la fiere Bellone ,
 Au pouvoir de l'amour mon ame s'abandonne !
 Revoyons cependant cet objet enchanteur ,
 Goutons le doux plaisir d'être son protecteur.
 Eh ! quel plus doux employ de la toute-puissance
 Que de finir les maux dont gemit l'innocence ?

Titus confond icy les sentimens
 d'une compassion generale pour tous
 les malheureux , avec cet intérêt
 tendre qui naît de l'Amour.

Eh ! quel plus doux employ , &c.

Ce Prince ne semble-t'il pas oublier
 qu'il est amoureux pour dire qu'il est
 équitable , & compatissant ?

A l'égard de *Sabinus* il se respecte
 & s'admire trop en verité ; il dit en
 D iij

parlant de luy-même à l'Empereur ;
 Sorti du grand Césarc'est sa vivante image ,
 S'il n'en a le bonheur , il en a le courage.
 Sans le fort ennemi qui borna ses exploits ,
 Sa Patrie étoit libre & rentroit dans ses droits.
 A tous ses Citoyens sa disgrâce est commune ,
 Et l'espoir des Gaulois tombe avec sa fortune.
 Je dis plus , s'il est mort l'univers est soumis ,
 Sabinus t'eût cherché par tout des ennemis.
 C'est tout ce que je sçais du sort de ce grand
 Homme.

Et dans un autre endroit :

Que du grand Sabinus le nom seul t'épouvante.

On dit pour justifier l'éloquence de
 ce Gaulois à se louer luy-même, qu'il
 ne parloit ainsi que pour mieux trom-
 per l'Empereur : eh ! ne couroit-il pas
 les mêmes risques en élevant si fort
 l'Ennemy le plus redoutable de ce
 Prince ? Il savoit Sabinus, je l'avouë,
 mais il exposoit beaucoup son Pane-
 gyriste ; ne faites part à personne ,
 Monsieur , de tout cecy , j'estime trop
 Monsieur Richer pour vouloir le dé-
 sobliger ; mais aussi je respecte trop les
 Jugemens du Public pour les fronder,
 comme fait l'Auteur de la Lettre qui
 a donné occasion à ces Remarques.
 Vous serez peut-être bien aise de la

voir , c'est un Plaidoïer pour une Cause perdue.

*LETTRE DE M. D. R.
Avocat au Parlement , à M. ***
au sujet de Sabinus.*

JE puis enfin, Monsieur, vous rendre un compte exact de *Sabinus*, Tragedie nouvelle. Elle est imprimée. En effet, l'impression est la véritable pierre de touche pour connoître à fond un Ouvrage Dramatique; Comme elle est l'écuëil des mauvais Ouvrages, elle est aussi la ressource des Auteurs que l'envie tâche de décrier. Les Graces que prête à une Pièce le jeu des Acteurs, le tort que leur fait la negligence; les bruits favorables ou injurieux que sèment les Partisans ou les Ennemis du Poëte, tout s'évanouit sous les yeux du Lecteur, & l'Ouvrage n'a plus que son seul merite pour se soutenir. Ses défauts, il est vray, paroissent à découvert; mais en recompense la malignité de ses Envieux ne peut dans le silence du Cabinet, empêcher l'esprit d'en appercevoir les

Beautés, & le Cœur de les sentir. Sabinus vient donc par l'impression de subir son dernier arrêt, un arrêt définitif & irrefragable. Il va être apprécié à sa juste valeur.

Pour & contre. Que peut-on en effet penser de cette Pièce, si l'on n'écoute que les bruits publics. Icy l'on prend un ton plaintif, & l'on me dit que l'Auteur avant de *risquer* sa Pièce, devoit relire sa fable des Fourmies, qui, lassés de ramper, demandèrent imprudemment des aîles, & devinrent la proie des Oiseaux. Là, on m'assûre que M. Richer tient un rang distingué dans la Republique des Lettres. C'est un Successeur de *Rousseau* pour les Cantates, de *La Fontaine* pour les Fables. Animé de l'Entouffiasme du plus Galant des Poètes, il a, dit-on, fait passer dans nôtre Langue toute la force & toutes les graces de ses Heroïdes; & sans trop s'expliquer, quant à present sur *Sabinus*, on me laisse entendre que M. *Richer* ne peut rien faire de mediocre. Ailleurs, j'entends l'*Opinion* publier que dans cette Tragedie, Melpomene s'est égarée dans de sombres Forêts qu'elle ne connoissoit pas. Une Eponine aussi

Lettre imprimée, Mercure Janvier 1735.

Ovide.

Pièce des ennemis du Carnaval, jouée au théâtre italien.

aimable que celle du Théâtre François, vient se plaindre de ce qu'on a altéré son caractère, en faisant d'elle une Pleureuse continuelle, s'intéressant pour les Romains, pendant qu'elle devoit être, d'après l'Histoire, une Heroïne & leur ennemie déclarée. Parmi des Jugemens si opposés, mon esprit est resté incertain : si mes occupations (comme disoit autrefois un ancien Avocat à l'occasion d'*Inès de Castro*) m'ont empêché d'assister aux Représentations de *Sabinus*, j'ay trouvé le tems de lire cette Pièce, & la lecture m'en a fait plaisir. C'est un des beaux Sujets qui pût être mis sur nôtre Théâtre. On y voit au naturel les sentimens les plus vifs de l'amour conjugal & de la tendresse paternelle, sentiment dont on rougira moins depuis l'ingenieuse Comédie du *Préjugé à la Mode*. *Titus* est un Heros plein de clemence, amy sincere d'*Eponine*, quand il ne peut plus être son Amant. *Domitien* y est peint, Jaloux, Furieux, Cruel. *Sabinus* conserve un courage & une fermeté dignes des premiers Gaulois. *Eponine* enfin toujours vertueuse, ne peut pas survivre à son

Diétion
naire de
Arrêts. A
mot :
Chaillot.

Epoux , après en avoir innocemment trahi les Projets. Tous ces Caracteres puisés dans le vray ont dû plaire ; néanmoins j'apprends que plusieurs Cabales d'Auteurs se sont réunies contre la Pièce , & qu'ils en ont troublé la premiere representation. Croiriez-vous , Monsieur , qu'il y en a eu d'assez mauvais goût pour avoir ri des Vers suivans , où l'Auteur peint , conformément à l'Histoire ancienne , la Vertu & le Courage des Dames Gauloises. C'est *Eponine* qui parle à *Sabinus*.

Dans ce climat , Seigneur , fertile en grandes
ames ,

La *moleffe* n'est pas le partage des Femmes ;
Et jalouses souvent du nom de leurs Epoux ,
Leur bras s'est signalé par les plus nobles coups.

Je serois très-fâché que l'Auteur n'eût pas rétabli dans l'impression plusieurs vers de cette nature qu'il a retranchés dans les representations pour se prêter à la mauvaise humeur de ses Critiques ; & je suis parfaitement du sentiment du Théophraste François. « Un Auteur serieux , selon luy , n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances , de toutes les saletés , de

» tous les mauvais mots que l'on peut
 » dire, & de toutes les inéptes ap-
 » plications que l'on peut faire au
 » sujet de quelques endroits de son
 » Ouvrage, & encore moins de les
 » supprimer. Il est convaincu que
 » quelque scrupuleuse exactitude que
 » l'on ait dans la maniere d'écrire, la
 » raillerie froide des mauvais Plaifans
 » est un mal inévitable, & que les
 » meilleures choses ne leur servent
 » souvent qu'à rencontrer une sottise.

Outre les mauvais tours que vous
 m'avez mandé avoir été faits à M.
 Richer, comme d'interrompre pen-
 dant onze jours la Representation
 de sa Pièce, de donner une nouvelle
 Pièce aux jours destinés à *Sabinus*,
 vous sçavez, Monsieur, qu'il luy a
 été fait un larcin de son Plan, par
 l'Auteur des *Amusemens Historiques*,
 publiés quinze jours avant la pre-
 miere representation de sa Tragedie.
 La Litterature est-elle donc une
 Forêt où l'on puisse impunément
 dépouiller ainsi ses Confreres ! Et
 l'Auteur a-t-il dû abuser de la con-
 fiance qu'a eue en luy Monsieur
 Richer de luy communiquer son
 Ouvrage ! On ne pourra donc

Le Re.
 veil d'Epi-
 menide.

plus consulter les Gens de Lettres sans craindre l'usurpation ! Je voudrois qu'il y eût des peines contre les Plagiaires. Cette Police manque au bon ordre de la Republique des Lettres.

Quoiqu'il en soit, si *Sabinus* a eût ses Censeurs, il a eût ses Apologistes. C'est le sort des ouvrages d'Esprit. Il est difficile de réunir tous les Suffrages. Plusieurs representations de cette Tragedie ont été brillantes, malgré la Cabale & l'Envie. Les illustres Suffrages dont elle a été honorée à Paris & à la Cour, devroient satisfaire l'Auteur : si les Hommes, sur-tout les Poètes, pouvoient être contents, que M. Richer méprise donc la basse jalousie & les cris de ses adversaires. Ne doit-il pas se souvenir de l'ancien Proverbe : *Figulus figulo invidet*. Le Potier porte envie au Potier. Voilà le sujet d'une Fable que je ne doute pas qu'il ne mette quelque jour en œuvre, luy qui a le Genie si fabuliste. Pour moy je ne puis, Monsieur, résister à la tentation de vous faire voir comment je l'ay rimée.

Sabinus a
7. Re-
presenta-
ons à Pa-
s, & 1. à
Cour.

LES POTIERS.

F A B L E.

Jadis certain Potier blâmoit , dit-on , l'ouvrage
 D'un Potier son voisin ; & disoit que ses Pots
 Mal tournés , ne seroient achetés que des sots ,
 Qu'il n'en étoit encore qu'à son apprentissage.
 Les uns étoient trop grands , les autres trop
 petits.
 Celui-cy repartit : alte-là , mon Confrere ,
 Mes Pots n'ont qu'un défaut , mais qui doit
 vous déplaire ,
 C'est que de vôtre moule ils ne sont point
 fortis.

Voilà de quoy consoler M. Richer,
 en attendant que la lecture de sa
 Pièce dissipe l'illusion de ceux qui se
 sont laissé prévenir sur des rapports
 peu fidèles de sa Tragedie , & qui
 ont pris pour une décision des cris
 tumultueux & des railleries concer-
 tées.

Pour moy , Monsieur , je l'ay lûë
 sans prévention : j'y ay trouvé de la
 Noblesse & du Naturel dans l'Ex-
 pression , de la Conduite dans le Des-
 sein ; des Mœurs , des Sentimens , des

Caracteres vrais & soutenus, & des Situations interessantes. Je vous exhorte à la lire dans le même esprit, & vous conviendrez avec moy que ce n'est pas sans raison qu'elle a fait verser des larmes. Je ne vous envoie point d'Extrait de la Pièce ; c'est l'affaire du Mercure, il s'en acquittera bien mieux que moy. D'ailleurs la lecture que vous en ferez, en vous instruisant, vous procurera le plaisir de la surprise. J'ay l'honneur d'être, &c.

IL m'est tombé entre les mains deux petites Pièces de Vers dont je pense que vous pouvez faire usage ; la première est une Epître dont l'Auteur ne m'est point connu ; la seconde qui est une allegorie, est de M. l'Abbé de G. si connu par la délicatesse de son génie.

SUR LES TALENS.

A MONSIEUR DE LA P****

EPI TRE.

PAr quel malheur dis-moy la P****
 Voit-on chez nous les talens avilis ?
 Pourquoi faut-il que des Peuples polis
 Du sot mépris arborent la banniere

Contre Apollon ? Qu'ont fait tous nos Auteurs ?
 Toujours en butte aux traits de l'ignorance ,
 Pourquoi voit-on languir dans l'indigence
 Les Descendans de nos Legislatours ?
 Car tu le sçais , la grossiere nature
 Laisa longtems les beaux Arts ignorés :
 Par l'instinct seul les hommes éclairés
 Vils animaux erroient à l'avanture
 Sans Loix , sans Dieux , sans vices , sans
 vertus ,
 Et distingués par la seule figure
 D'un reste impur de monstres peu connus ;
 Le Dieu des Vers exilé sur la terre
 A la Vertu fit dresser des Autels ,
 Et l'homme instruit connut les immortels :
 Au vice enfin il declara la guerre ,
 Il fit des Loix : & la société
 De ses besoins emprunta sa beauté :
 On voit la pierre à tes accents docile ;
 Tendre Amphion , te bâtir une Ville ;
 De Citoyens tu peuples ses remparts ;
 Et ton genie enfante les beaux Arts.
 L'Amour alors vient regner à Cythere ;

Tel qu'il est peint par Virgile & Racan.
 Ce n'étoit point cet Amour mercenaire
 Qui de nos jours met ses traits à l'ancan.
 Le simple Amour amy de la sagesse ,
 Sans la troubler , égayoit la raison ;
 Il détestoit la noire trahison ;
 Rempli d'attraits il étoit sans foiblesse ;
 Il dévançoit l'Hymen pour le presser ,
 Et le servoit sans jamais l'offenser.
 Tant de candeur étoit l'heureux ouvrage
 Du Dieu des Vers ; on luy rendit hommage
 Chez les Humains objets de sa bonté ;
 Par ses bienfaits ce Dieu fut regretté ,
 Quand Jupiter oubliant sa colere
 Pour le revoir se montra moins severe.
 Ses Nourrissons jouïrent peu de tems
 Des noms flatteurs prodigués à leurs Peres ;
 Et les Mortels coupables , inconstans ,
 Avec le goût de la solide gloire
 De ses leçons perdirent la memoire.
 L'Or & l'Argent métaux empoisonnés ,
 Pour perdre l'Homme , à l'Homme abandonnés ,

Sortent du sein de la terre entr'ouverte ;
 Et des talens précipitent la perte.
 Dans tous les cœurs la folle ambition
 Porte le feu de la dissention.
 L'Amour jadis cet Enfant si modeste ;
 Trahit déjà la vertu qu'il déteste ;
 Il marche seul & dans l'obscurité ,
 Toujours suivi du coupable mystère ;
 A sa noirceur qui pourroit se soustraire ?
 Le trait qu'il lance est un trait infecté ,
 Et son flambeau l'émule du tonnerre
 Brûle aujourd'huy pour embraser la terre.
 On applaudit à sa ferocité ,
 De ses forfaits l'univers est complice.
 Par son penchant je vois l'homme emporté
 A la candeur succède l'artifice ,
 L'intemperance à la frugalité.
 Où conduis-tu cette belle adúltere ;
 Paris , arrête : hélas ! que vas-tu faire ?
 Je parle en vain , ses vœux sont satisfaits ?
 L'Amour luy-même éclaire ses forfaits.
 Un Siège affreux & dix ans de carnage
 Font perir Troye , & vangent cet outrage.

Le grand Homere illustre le trépas
 De cent Heros qu'on ne connoîtroit pas ;
 Sans ses beaux Vers. Quel en fut le salaire ?
 L'obscurité , l'opprobre , la misere ,
 Pendant le cours de vingt Lustres complets ;
 Meritiez-vous , lâches Grecs , un Homere ?
 Pour tout honneur plus de cent ans après ,
 Peuple orgueilleux & plein de suffisance ,
 Moins amateurs que jaloux des talens ,
 Vous ignoriez le lieu de sa naissance.
 La vanité vous fit tous ses parens.
 C'est de tout tems que la noire imposture
 Sur les talens a versé son poison ,
 Le sot rampant déteste la raison.
 Si vous pensez , redoutez sa morsûre.
 Le Fabuliste adoré de Cresus ,
 Aux Delphiens , race avare & perfide ,
 Reproche un vice , & ce peuple homicide
 A sa fureur immole ses vertus.
 Imitateur du tendre Théocrite ,
 Malgré tes Vers , ta perte étoit écrite.
 Sans doute Auguste en eût fait peu de cas ;
 S'ils n'avoient pas attendri Mecenas.

Dans cet instant quelle tête est proscrite ?
 Amours plaintifs suivent de toutes parts
 Un malheureux sur les bords du rivage.
 Dieux , c'est Ovide , à mes perçans regards
 Son crime échape , un temeraire hommage
 Offert au sang du Maître des humains ,
 Ne rendit point ce bel esprit coupable ;
 C'est un détour du flatteur qui l'accable ,
 Pour disculper le Tiran des Romains :
 Rares Talens il fut vôtre Victime ,
 De ses malheurs n'accusons point l'amour ;
 Trop de merite , hélas ! fut tout son crime ,
 Et c'en est un qu'on punit à la Cour.
 Quel Monstre vient à mes yeux de paroître ;
 A sa noirceur je crois le reconnoître ,
 C'est la Satire , elle a le dos froissé ,
 L'air inquiet , le ris noir & forcé :
 Du plus illustre elle ternit la vie ,
 Les grands talens la font vivre & mourir
 De leurs débris la barbare est nourrie ,
 De leurs succès vous la verrez perir :
 A sa fureur le Parnasse en est proie ;
 Mordant Boileau Copiste original ,

De tout Auteur qui sçus dire du mal ;
 Tu t'illustras par une étrange voïe ,
 Il n'est Rimeur si distingué qu'il soit ;
 Que par tes soins Paris ne montre au doigt ;
 Et tes bons mots arrachés de leur place ,
 Du plus illustre operent la disgrâce.
 Mais, quoy ! le Pinde aujourd'huy refleurit ;
 Le préjugé cede enfin à l'Esprit ,
 LE FRANC se montre & ses Vers pleins de
 charmes ,
 Pour sa Didon nous arrachent des larmes ,
 La P. * * * * ainsi de tes talents ,
 Le Pinde heureux s'applaudit & s'honore ,
 Malgré les sots ose chanter encore ,
 Le tendre amour repetera tes chants ,
 Lors Appollon consolé par tes Rimes ;
 Pour t'écouter oubliera tous leurs crimes ;
 S'il ne devient jaloux de tes accents.



LES ROSES ET LES LIS.

U N jour les Roses & les Lis
Resolurent d'aller ensemble
Loger sur le sein de Philis ;
La troupe aussi-tôt se rassemble ,
Pour executer ce dessein.
Dans son lot la Rose eût la jouë ,
Et je ne sçay quoy sur le sein ,
Qu'aux lèvres sur-tout on devoüe ;
Bien plus amplement partagé ,
Le Lis épars , se vit logé
Sur tout le reste du visage.
Plus on a , plus on veut avoir ,
Le jaloux s'ennuïa de voir
La Rose en son petit menage :
Pour l'en chasser , il appelle à son secours
L'erreur d'une surprise extrême ;
Silvandre est mort depuis deux jours ,
Dit-il , Philis l'apprend , & devient blême .

Mais le fait étoit supposé :

Silvandre arrive , & portes closes ;

Avant de s'être reposé

Il changea tous ses Lis en Roses.

Je suis , &c.

APPROBATION.

J'A Y lû par ordre de Monseigneur
le Garde des Sceaux, la quatrième
Feuille des Amusemens du Cœur
& de l'Esprit. A Paris le 22. Mars
1735.

MAUNOIR.

A P A R I S ,

Chez CHAUBERT , Quay des Augustins ,
à la Prudence , & à la Renommée.



AMUSEMENS DU CŒUR

ET
DE L'ESPRIT.

NOMBRE V.

In tenui labor : at tenuis non gloria ; siquæm
Numina læva sinunt. . . . *Virg.*

LETTRE

à Madame la Marquise de



O u s m'ordonnez , Ma-
dame , la continuation des
Amusemens du Cœur & de
l'Esprit. Quelles que soient
les raisons qui m'en ont fait interrom-
pre le cours , elles cedent à la loi in-
dispensable que je me suis prescrite
de vous obéir : cependant je n'ose

E

pas me flatter d'intéresser un goût aussi délicat que le vôtre ; mais au défaut du succès j'aurai toujours le mérite d'avoir cherché à vous plaire.

Je vais donc commencer par une Histoire qui vous paroîtra singulière. Vous y verrez des crimes aussi grands que ceux d'Œdipe & autant de malheurs. Vous l'aurez telle que je l'ai reçue.

Après l'événement du Combat de la Boyne , le Roi Jacques II. abandonna le Trône de la Grande-Bretagne. Cependant on vit encore quelque tems en Irlande un Parti dans ses intérêts. Mais ce Parti étoit aux abois ; & quoiqu'il semblât montrer assez de vigueur à Limerik , ce n'étoit plus que le dernier effort d'une constance prête à succomber. Limerik se rendit aux Loix du Vainqueur ; & les trois Royaumes étant soumis à Guillaume III. chacun songea à faire sa paix. Le Comte Horace de Rosfield avoit combattu longtems pour la querelle du malheureux Prince détrôné : mais voyant le Ciel & sa Patrie suivre un autre Parti , il ne s'opiniâtra pas. Il demanda sa grace & l'obtint. Le séjour de la Cour ne lui permettant pas

l'exercice de la Religion Catholique , il se retira à une Terre qu'il avoit à huit lieuës de Dublin. Là éloigné du tumulte , appliqué à l'étude , il s'occupa entierement de son salut. Il est vrai qu'il ne pouvoit s'empêcher de gémir à la vûe du triste état où le Fanatisme réduisoit la Religion : mais dans l'attente d'un changement favorable , il avoit le plaisir délicat de secourir la vertu persécutée. Tel étoit son bonheur , lorsqu'il résolut de le partager avec Elisabeth de Codron , fille de condition , riche , belle , jeune & d'un mérite achevé. Il l'épousa. Jamais le Ciel n'assembla des nœuds si parfaits. L'union de ces deux Epoux ne produisoit qu'un enchaînement de desirs. C'étoit une attention , une complaisance , une vivacité d'ardeur toujours renaissante. On en vit bientôt des fruits. Au bout de neuf mois Elisabeth accoucha d'un fils ; & l'année suivante elle devint grosse pour la seconde fois. Quelle joye ! Mais quel sujet de pleurs ! A peine étoit-elle au septième mois de sa grossesse , qu'elle se sentit vivement pressée ; & dans l'excès des douleurs , après m'avoir donné le jour , elle expira. Tel fut l'Astre



qui présida à ma naissance , & le funeste début des malheurs qui m'ont toujours poursuivi. Mon pere conçut , de la perte qu'il faisoit , un chagrin si violent , que sa vie parut en danger : mais le tems & la raison l'ayant rendu plus tranquille , il s'appliqua à l'éducation de ses enfans. Mon frere , d'un naturel féroce , parut peu propre aux Sciences ; aussi méprisa-t-il les soins qu'on prit de son éducation. Pour moi , dans qui l'on trouvoit d'assez heureuses dispositions , je fus envoyé de bonne heure à Oxford où je fis mes études avec succès. Quand elles furent achevées , mon Pere me rappella à la maison. J'y menai pendant quelques années une vie tranquille ; mais étant en âge de choisir un état , un de mes Parens qui commandoit un Vaisseau sur le point de faire voile pour la Jamaïque , me proposa son Bord. J'acceptai ce parti ; & après avoir pris congé de mon Pere , les larmes aux yeux , j'allai m'embarquer à Plimouth. Notre voyage fut heureux. Le bon Vent & le Punch * , le rendirent court & gai. Tout l'Equipage étoit en joie. Nous arrivâmes à la Jamaïque au mois de Mai de l'an-

* Liqueur Angloise.

née 1712. Dès que nous fûmes à terre nous pensâmes à nous bien divertir ; & je peux dire que je ne m'oubliois pas. Chacun fit ses connoissances. Pour moi , je liai une amitié tendre avec un Habitant du Pais nommé Dorby. La sympathie de nos caractères étoit entière. Il voulut absolument que je prisse un logement chez lui. Je m'obstinois d'abord à refuser son offre , mais enfin je fus contraint de l'accepter. On verra bientôt que la répugnance que j'avois sur ce point n'étoit autre chose qu'un pressentiment de l'accident qui devoit m'arriver. Mon ami faisoit tout au monde pour me procurer des plaisirs. Ce n'étoit que parties de Table , de Jeux & de Chasse. Sur tout notre amitié étoit libre ; on étoit convenu de ne se gêner en rien. J'avois lieu de me féliciter de mon bonheur, lorsque je m'apperçus aux manieres réservées de Dorby qu'il étoit jaloux de moi. Sa femme , qui étoit fort jolie , & dont il étoit éperduement amoureux , avoit beaucoup d'attention à tout ce qui me regardoit. Il s'imagina que j'en étois favorisé. Il avoit tort. Elle ne lui étoit point infidelle , & elle ne pouvoit être tout au plus coupable que de quelques

légères distractions, qui n'étoient pourtant point contraires aux bienféances usitées dans les sociétés : d'ailleurs je n'étois point homme à manquer à mes amis sur des points aussi essentiels. Cette découverte me fit prendre le parti de retourner au Vaisseau où je demeurai trois jours sans sortir. Ce tems écoulé, j'eus la curiosité d'aller voir si la mauvaise humeur de mon ami étoit dissipée. Quelle fut ma surprise à la réception qu'il me fit ! Après m'avoir reproché, en termes emportés, mon ingratitude prétendue, il me fit entendre que j'eusse à me retirer au plutôt, si je n'aimois mieux m'exposer à sa fureur. Vif comme j'étois, un pareil compliment ne pouvoit que m'irriter beaucoup. Je répondis d'un ton qui lui déplut, que je ne savois absolument de quoi il me faisoit un crime ; que je ne me sentois coupable en aucune façon, & que j'avois tout lieu d'être surpris d'une menace si brusque. Quoi ! traître, s'écria Dorby, c'est donc peu de m'avoir deshonoré, tu oses encore me braver. Je vais te répondre comme tu le mérites. A ces mots, il se saisit d'un pistolet, qu'il tira sur moi. Sa précipitation lui fit manquer son coup.

& la balle ne m'atteignit pas. Cette action me fit perdre toute patience , je lui passai mon épée au travers du corps , & il tomba mort à mes pieds. Lorsque je le vis étendu sans mouvement , je considérai pour lors l'horreur de mon crime , & je le détestois , lorsque les enfans de ce pauvre malheureux entrèrent dans l'appartement où cette scène sanglante venoit de se passer. Ils accouroient au bruit qu'avoit fait le pistolet. A la vûe de leur pere mort , & de mon épée toute fumante de son sang , leurs cris & leurs transports éclaterent si haut , que tout le voisinage survint pour en apprendre le sujet. Ce fut alors que j'eus besoin de force & d'adresse pour me dérober à la fureur de cette populace émue. A force de coups , je m'ouvris un passage & regagnai le Vaisseau. Mon Parent , à qui je fis en peu de mots le récit de cette catastrophe , me fit aussitôt descendre dans la Chaloupe , pour aller joindre le Vaisseau la Victoire, mouillé à demie lieue du nôtre , & qui devoit mettre à la voile dès le lendemain. J'y fus bien reçu , & même en ma faveur on appareilla quelques heures plutôt qu'il n'étoit fixé. Ce me fut un grand

bonheur de trouver une occasion si prompte de fuir la colere du peuple , qui , comme je l'ai sçu depuis , avec des Chaloupes & des Barques rassemblées , vint investir le Vaisseau de mon Parent presque aussitôt que j'en fus sorti , & qu'on ne put satisfaire qu'en faisant passer tout l'Equipage en revûe , pour faire voir que je n'étois pas caché parmi eux. Pendant toute la route je ne sortis point de la mélancolie la plus profonde. On avoit beau tâcher de m'égayer ; l'idée de Dorby expirant sous mes coups , accabloit mon esprit & épouvantoit mon cœur. Malheureux , me disois-je , conçois-tu l'énormité de ton crime ? Cet homme aimable , & qui t'aimoit , tu l'as percé de coups. Ne crains tu pas les foudres célestes ? C'est ainsi que je m'accusois , & que je me reconnoissois coupable. Cependant je ne l'étois pas autant que je m'imaginois l'être. Dorby , il est vrai , m'avoit comblé d'amitié , mais j'y avois répondu. Il se fioit à moi , mais je ne l'avois pas trahi. Je l'avois tué , mais lui-même avoit excité mon bras. Je n'étois donc pas réellement criminel , mais seulement malheureux. La suite de cette Histoire fera encore mieux voir pour quelles

horreurs le Ciel barbare m'avoit formé. Comme les Commissions de notre Capitaine l'obligeoient de relâcher en différens Ports , notre voyage dura quinze mois , au bout desquels nous vînmes débarquer à Portsmouth. Aussitôt que je fus à terre , je volai au Château de Rosfield dans une impatience incroyable d'arriver. J'aimois mon Pere. Je l'avois laissé exposé aux duretez de mon frere , dont le caractere dénaturé n'avoit déjà que trop percé. Je craignois tout pour lui. Hélas ! j'en avois de justes sujets. J'arrivai ; mais je trouvai les choses bien changées. Mon frere avoit quitté la Religion Catholique. Devenu Protestant, il s'étoit emparé , par autorité , des Biens de mon Pere , & l'avoit confiné dans la Tour de Dublin , où depuis six mois il étoit mort de misere. Un procédé si indigne me toucha sensiblement. J'en fis à mon frere des reproches , qu'il méprisa , & même il vint au point de m'insulter. Je me vis donc contraint de l'en faire repentir. Affreuse nécessité ! de ne pouvoir punir un Coupable , qu'en se rendant plus coupable soi-même , & de ne pouvoir tirer vengeance d'un Parricide que par un crime

de la même nature. Nous nous battîmes, & je le blessai à mort. Aussitôt par des sentiers écartez, je pris la fuite & me rendis à Londres, d'où j'appris qu'en Irlande on faisoit passer mon action sur le pied d'assassinat. Pour éviter la Justice, je passai en France; & comme je me sentoís capable de quelque chose, j'allai à Paris demander du service dans quelque Régiment de ma Nation; mais il me fut impossible de parvenir à rien. Le défaut de protection m'empêcha d'obtenir le moindre emploi. Rebuté de ce mauvais succès, je quittai la France, & m'embarquai pour Cadix, où je trouvai un ancien ami de mon Pere nommé Brundeley, qui, après la dernière révolution d'Angleterre, s'étoit réfugié en Espagne, & y avoit fait une fortune considérable. Quand il fut au fait de mes affaires, il me conseilla de prendre le même parti que lui, c'est-à-dire de commercer. Je suivis son conseil, & je ne m'en repentis pas. En peu de tems je me trouvai vis-à-vis d'un Bien assez raisonnable. J'avois bon crédit. J'étois aimé dans le País. Ma situation sembloit heureuse. Je n'avois ni ambition ni amour. Mes seules passions étoient pour la Lecture & la Chasse. En un

mot, j'avois lieu de croire que la fortune vouloit réparer, par une vie paisible, les injustices dont elle m'avoit accablé. Mais je ne demeurai pas long-tems dans cette erreur; & je compris bientôt qu'elle ne m'avoit laissé jouir d'un calme si doux, que pour me faire mieux sentir dans la suite tous les excès de sa rigueur. Elle insinua dans mon cœur une funeste passion; dernier coup de sa haine, d'autant plus cruel que je le reçus avec plaisir, & qu'il me sembla d'abord séduisant. L'esprit du Lecteur prévient déjà ce qu'il me reste à lui dire. Il s'imagine un Amant au comble de ses vœux les plus ardens, ensuite en proie aux sentimens les plus noirs, & le plus affreux de la jalousie & de la fureur. Mais, comme j'écris mon Histoire, il me permettra de circonstancier un peu le détail de mes peines. Quoique le souvenir m'en soit dur, je sens cependant quelque consolation à dévoiler l'injustice du sort qui m'a précipité dans le comble des malheurs. Etant allé au Spectacle, un de mes Amis qui m'y accompagnoit, me fit remarquer dans une Loge une jeune personne d'une beauté au-dessus de toute expression. C'étoit un teint de

lys & de rose ; des yeux où l'Amour sembloit avoir placé tout ce qu'il y a d'attraits les plus séducteurs. De la douceur , de la majesté , de la vivacité , de la langueur ; une bouche En un mot c'étoit le portrait le plus achevé de la Mere des Graces. Je crus qu'il n'étoit pas permis de voir un si bel objet sans l'aimer. Je demandai son nom. On me dit que c'étoit Dona Louise de Ribeira ; qu'elle n'étoit point mariée , & que sa fortune n'étoit pas considérable. Je sentois , en apprenant ce dernier point , une joye qui n'étoit sans doute autre chose qu'un commencement d'amour très-vif. Peu à peu mon ardeur devint si violente , que j'en tombai malade. Brundelej , qui s'apperçut du changement de mon humeur , m'en demanda la cause. Je la lui dis. Il ne desapprouva pas ma fiâme ; au contraire , il me fit espérer que mes soupirs ne seroient pas dédaignés de la charmante Ribeira. Effectivement , après quelques légères difficultés , je me vis possesseur de cet objet adorable. Quel étoit mon bonheur ! mais quelle devoit être mon infortune ! Mon Epouse m'aimoit , mais j'en devois être haï : je l'aimois , mais elle devoit me trahir. Je goûtai pen-

dant une année le plaisir de me voir le seul maître de son cœur. Mais enfin le tems de ma honte arriva ; & voici comment du comble de la joye , je tombai dans l'excès des afflictions. Un jeune François , nouvellement débarqué à Cadix , vit un jour mon Epouse , & en devint amoureux. Il fut bientôt faire connoître ses sentimens ; & comme il les exprimoit à la façon de son País , on ne tarda gueres à lui répondre. Je fus averti de l'intrigue. Quelle fut ma rage à cette horrible nouvelle ! Je fis serment de massacrer les perfides. Hélas ! j'eus bientôt occasion de le remplir ce funeste serment. Je les trouvai. je me vangeai sur l'heure , & la mort fut le prix de leur crime. Ma honte étant devenue publique , je ne crus pas devoir demeurer plus longtems à Cadix. Je revins à Paris où je vis depuis cinq ans trop tranquillement pour un homme qui a donné la mort à sa Mere , à son Frere , à sa Femme & à son Ami. Je passe les jours entiers chez moi , & je ne sors que la nuit pour prendre l'air. La lumiere du Soleil est trop pure pour un misérable aussi chargé de crimes que je le suis.

Cinquième Lettre du Hollandois.

JE continue , mon cher Ami , à vous faire part de ce que je vois dans ce Païs-ci. Je puis vous assûrer que le ridicule n'y manque pas. On en trouve de toute espece ; & certes quelqu'un qui seroit chargé de le saisir par tout où il se montre , auroit prodigieusement à travailler. Les Caffez seuls fourniroient à la vigilance la plus exacte. J'entrai dernièrement dans un de ces endroits-là. Après avoir pris une caraffe d'Orgeat , je m'amusai à regarder ce qui s'y passoit. Dans un coin , c'étoit un Avocat qui se tuoit à tracer le Plan d'Asoph à un honnête Procureur. Ici c'étoit un Officier qui détaillait ses exploits à quiconque avoit le malheur de l'approcher. Là deux Abbez parloient d'Operas. Dans un autre coin on entendoit un mauvais Poëte & un sot dire du bien des Observations ; & tout près d'eux un Marchand Bonnetier faisoit la critique du Journal des Savans. Ces différens personnages me réjouissoient beaucoup. Mais l'heure du Spectacle étant venue , j'allai voir jouer une Tragédie nouvelle intitulée *Pharamond*. Si ce

Héros étoit tel que le dépeint l'Auteur de la Piece, on peut dire que c'est un vieux talent des François que celui de Petit-Maître. Jugez-en par ce trait. Pharamond vient voir sa Maîtresse, & lui demande si elle est bien amoureuse de lui, qu'au moins il a lieu de s'en flatter. Elle lui répond, que sans doute il n'y a point de cœur à l'épreuve des charmes d'un Prince aussi accompli. Mais encore, reprend il, m'aimez-vous ? Car je veux savoir absolument sur quoi compter ; parlez-moi sans détour. Arminie, c'est le nom de la Maîtresse, après quelques autres subterfuges, lui déclare enfin qu'elle ne l'aime point du tout. Quoi ! s'écrie Pharamond, je suis François, & vous ne m'aimez pas ? Je ne vous parle point de mes autres qualitez ; mais sachez que ce premier titre suffit, & que si le cœur n'est prévenu d'une aveugle passion, *tout François est aimé*. Ayant voulu rire de cette Gasconade avec quelques Messieurs qui étoient dans la même Loge que moi, un d'eux me répondit sérieusement par ces deux Vers de M. de Fontenelles :

Avec une gloire éclatante

On est aisément écouté.

Cette application fanfaronne acheva de m'atterrer. En vérité, les François sont naturellement bien prévenus en leur faveur ; ils n'ont rien sur ce point à reprocher aux Espagnols. En passant sur le Quai des Augustins , mon Libraire voulut absolument que je prisse l'*Ennui d'un quart d'heure* , petite brochure de Poésie , qui paroissoit , me dit-il , du jour même. Il ne savoit pas sans doute , cet officieux pourvoyeur d'ennui , que je venois d'entendre Pharamond. Je me vis contraint d'acheter la Piece. Le titre en est juste à une minute près. On y trouve sept bons Vers. Les voici , de peur que vous n'en ignoriez. L'Auteur trace un crayon de son bonheur & de sa sagesse.

Je suis heureux , & je fais l'être.
Sans éclat & sans embarras.

Et il ajoute :
Le Grand-Seigneur , avec fracas ,
Perd tout son tems à le paroître.

Dans un autre endroit , la Mort courroucée contre la Peinture , lui dit :

Sachez que je puis être aimable
Malgré vos Tableaux odieux.
J'en appelle à la Gloire ; & la Gloire a des yeux.

Sixième Lettre d'une Dame, &c.

EN vérité , Monsieur , vous êtes bien obstiné. Vous voulez absolument trouver de l'amour où il n'y en eut jamais , & où il ne peut y en avoir. Quoi donc ? Selon vos belles imaginations , rire d'un homme qui place mal son inclination , & en témoigner de la jalousie , ce sera la même chose ? Ainsi on ne pourra plus désormais critiquer des sentimens mal assortis. Vous mériteriez bien que je vous punisse , d'une opiniâtreté si ridicule , par un silence éternel. Mais j'aime mieux vous pardonner : à condition cependant que vous vous déferez entièrement de certains soupçons qui m'offensent.

Je vais vous raconter toutes les suites du qui-pro-quo de la Lettre de Saint Far. . . . Vous vous souvenez des galanteries qu'il écrivoit à ma Tante , que je découvris par le plus grand hazard du monde , & dont je vous fis part dans ma dernière Lettre. Je vous mandois que mon dessein étoit d'éclaircir cette intrigue ; & vous voyez comment je m'en suis divertie.

Saint Far. . . . n'ayant point reçu de réponse au Billet en question , vint,

tout intrigué, chercher ma Tante à la maison. Elle étoit sortie , & devoit revenir dans une demie heure. Je saisis cette occasion de me réjouir un peu. Je liai conversation avec le Galant ; & dans la suite du discours , en tirant mon mouchoir , je fis semblant de laisser tomber par mégarde la Lettre des douceurs. Saint Far. . . . se leva pour la ramasser. Mais quelle fut sa surprise , lorsqu'il reconnut son écriture ! Vous auriez trop ri , de voir sa contenance. Il changea au moins cinquante fois de couleurs pendant l'espace de trois minutes. Il n'osoit lever les yeux sur moi. Je prenois un plaisir extrême à son embarras , & ne pensois pas à l'en tirer, lorsque ma Tante entra. Elle me parut un peu émue de trouver son Amant seul avec moi. Mais ce trouble n'étoit rien en comparaison de ce qu'elle sentit , lorsque s'étant approchée de Saint Far. . . . & lui ayant pris la Lettre , elle lut ce qui y étoit contenu. La fureur aussitôt se peignit sur son visage & dans ses yeux. Elle jeta un regard sur son Amant , & la consternation de ce pauvre malheureux augmentant ses soupçons , elle éclata en invectives contre lui & contre moi. Elle n'épargna aucun des

termes que peuvent suggérer les plus violens ressentimens de la jalousie. Il étoit impossible de se retenir en voyant ces deux portraits originaux , d'une Maîtresse en furie , & d'un Amant consterné. J'éclatai de rire. Mais la pitié succédant à la douceur maligne que je goûtois à m'épancher , je résolus de faire cesser l'inquiétude de ma Tante , & de tirer Saint Far. . . . de l'anéantissement où il étoit tombé. Je leur fis entendre que j'étois au fait de leur commerce , & que je n'avois pas intention d'y mettre obstacle. J'assûrai ma Tante , que la Lettre qu'elle venoit de lire lui étoit adressée , & je lui dis par quelle aventure elle étoit dans mes mains. Pour Saint Far. . . . je le félicitai beaucoup sur le choix qu'avoit fait son cœur ; & je finis par les prier tous deux de me mettre de la confiance. Ce discours les fit revenir. Cependant ma Tante , pour paroître un peu confuse de la découverte de son intrigue , ne jugea pas à propos de se défaire du rouge que la colere lui avoit procuré. Je la laissai libre avec son Amant ; & je me retirai dans mon appartement , charmée de ce qui venoit de se passer. Je suis, Monsieur , &c.

Septième Lettre d'une Dame, &c.

L'Intrigue de nos Amans est en bon train. Depuis que j'ai donné la liberté à leurs sentimens, ils goûtent une tranquillité parfaite. Peut-être que pour tout autre que moi, il seroit dangereux de voir leur bonheur de si près. Mais vous me connoissez, Monsieur; mon indifférence est exacte, & ma raison laisse encore ignorer à mon cœur ce que c'est que l'amour.

Je puis cependant dire, sans me flatter, qu'il ne tient qu'à moi d'en prendre. Plusieurs jolis Cavaliers, & quelques Abbez même, m'ont assez souvent fait entendre que je ne leur déplaisois pas. Je sais comment le Baron de Saint-Yon soupire, & de quels termes se sert l'Abbé de Ronceval dans ses protestations amoureuses. Mais j'adresse à ma Tante toutes leurs tendresses. Comme elle a infiniment plus de mérite que moi, je me ferois scrupule de profiter des sentimens qui lui sont dûs. Ses avantages sur moi sont solides; & je me garderai bien de manquer de respect à ses cheveux gris.

Vous ne ferez peut-être pas fâché de savoir ce que c'est que les deux Sou-

pirans , dont je viens de vous parler. Je vais vous en crayonner les portraits.

Le Baron de Saint-Yon est un homme de ces figures ordinaires auxquelles on ne fait presque point d'attention. Il a des yeux noirs, mais chargez. Sa bouche est bien formée , mais ses lèvres sont pâles. La proportion de ses traits est régulière , mais sa physionomie n'est pas assez ouverte. Au reste , il est d'une taille à peindre. Il danse & chante joliment. Voilà pour le corps. Il a infiniment de ce qu'on appelle simplement , esprit : l'imagination vive , la conception aisée , l'expression la plus variée. Il sait peu , même de ce que doit absolument savoir un homme du monde. Il est surtout fort ignorant en Histoire , comme vous l'allez voir par ce trait. Il me soutenoit l'autre jour que Cyrus étoit Consul Romain , & que le Maréchal de la Palisse , dont parle la Chanson , tué sur les remparts de Pavie , vivoit encore en 1702. Il se dit Gentilhomme , & il ne l'est pas. Il ne se donne que vingt six ans , & il en a trente-cinq. Voilà quel est le premier de mes Amans.

L'Abbé de Ronceval a le visage admirable. Imaginez-vous les plus beaux

yeux bleus du monde. Ils pétillent d'un certain feu , qui , en vérité , paroîtroit dangereux. Sa bouche est régulière. Ses dents sont parfaitement blanches. Il a d'ailleurs le plus beau teint que l'on puisse voir. Sa taille n'est ni bien ni mal. Il chante passablement. Il a l'esprit solide & brillant ; il en est convaincu. Il fait des Vers pour ses Maîtresses. Il est de bonne maison ; jouit de dix mille livres de rente , & n'a que vingt-deux ans. Voilà mon second Adorateur.

Que dites-vous de ces conquêtes, Monsieur ? Ne faut-il pas haïr bien l'amour pour ne vouloir pas se laisser toucher par les discours passionnez de deux hommes tels que je viens de vous les dépeindre ? Reconnoissez mes triomphes , & avouez que je suis insensible.

Le Comte de ne l'avouera jamais. Je vous ai dit autrefois quel étoit le personnage. Il a juré que je l'aimerois avant le jour de l'an. Je ne vois pas encore que mon cœur ait adopté ses sermens. Mais en attendant , il me fait cent galanteries. Ce n'est tous les jours que Cadeaux & Billets doux. Il me suit par tout si exactement , qu'on le croiroit commis à ma garde. Je

souffre ses importunités , parce qu'il y mêle un certain bizarre qui ne laisse pas de me desennuyer quelquefois.

Vous ne sauriez croire à quel point je suis dégoûté de la vie que je mène dans ce maudit païs-ci. Je ne joue point du tout. Je suis lassé des Spectacles, & il m'est impossible de posséder ma Tante. Elle ne songe qu'à ses amours. Ainsi , devenue indifférente pour tout ce qui n'y a point de rapport , elle néglige absolument le Procès, dont nous devrions pourtant voir la conclusion , & qu'elle pressoit si fort autrefois. Voyez ce que c'est qu'aimer. Adieu , Monsieur , écrivez-moi souvent ; vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Je suis , &c.

Il m'est tombé entre les mains ces jours passez une petite Piece de Vers que je crois que vous trouverez jolie. C'est par elle que je finis ma Feuille.

Les besoins de l'Homme.

IL faut penser, sans quoi l'homme devient
Un Animal, un vrai Cheval de somme.
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
Car, sans amour il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société
 De Gens d'esprit , instruits sans suffisance
 Et des plaisirs grande variété ;
 Sans quoi les jours sont plus longs qu'on
 ne penle.



Il faut avoir un Ami , qu'en tout tems
 Pour son bonheur on écoute , on consulte
 Qui sache rendre à votre ame en tumulte
 Les maux moins vifs & les plaisirs plus
 grands.



Il faut le soir un Souper délectable
 Où l'on soit libre , où l'on goûte à propos
 Force bon Vin , avec quelques bons Mots
 Et sans être ivre il faut sortir de Table.



Mes chers Amis , avouez que voilà
 Ce qui feroit une assez douce vie :
 Or dès le jour que j'aimai ma Sylvie ,
 Sans plus chercher , je trouvai tout cela.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Gardien
 des Sceaux , *les Amusemens du Cœur & de
 l'Esprit.* A Paris le 12. Septembre 1736.
 Signé, MAUNOIR.



AMUSEMENS DU CŒUR

ET

DE L'ESPRIT.

NOMBRE VI.

§. I.



AM A I S le goût
n'a été aussi déli-
cat qu'il l'est, ja-
mais on n'a tant
déclamé contre son déreglement. Les
invectives sont les plus communes res-
sources des Ecrivains mécontents. Dès
que le Public refuse de souscrire à la
bonne opinion qu'ils ont de leurs ta-
lens & de leurs lumieres, ils l'accu-
sent d'injustice & de prévention. L'a-
mour-propre s'inscrit en faux contre

F

les décisions de nos Contemporains, & nous persuade que les plus séveres Critiques approuveroient nos travaux, s'ils étoient mieux en état d'en juger. S'il y a des Peres trop rigides, il en est aussi, que la tendresse aveugle sur les imperfections de leurs Enfans : il en est qui trouvent des principes de vertu & de grandeur d'ame, dans ce qui paroît aux autres vice & bassesse de sentimens. Un de ces Peres insensé me disoit un jour, que le Fils de son Voisin, jeune homme d'un très-bon naturel, demandoit sa Fille en mariage : *mais je ne consentirai point à cette Alliance*, ajoûta-t-il, *parce que l'Amant est louche. Vous n'y pensez pas*, lui dis-je ! *Avez-vous oublié que votre Fils est borgne ?* Il ne s'étoit jamais apperçu que la perte d'un œil rendit son Héritier difforme. Ma sincérité lui déplut : elle fut le terme de notre amitié.

Je fais cette Réflexion, à propos des Auteurs de l'Ouvrage que je continue. Je conjecture que les Critiques qu'on en a faites les ont déterminés à l'abandonner. Si c'est ce motif qui a réduit au silence l'Auteur des trois premières Feuilles, je ne hazarde rien de l'en blâmer. Le tour ingénieux de ses

Réflexions, les agrémens de ses Lettres, la légèreté de son stile, le but même qu'il s'étoit proposé d'instruire, en amusant, & auquel il faisoit servir des talens peu communs ; tout enfin devoit contribuer à nous conserver un Auteur de ce mérite. Ceux qui entreprirent de continuer cet Ouvrage, ne se flatoient pas de l'égaliser ; mais ils devoient profiter des avis de leurs Lecteurs, pour perfectionner leurs compositions.

Je pense que je serai le quatrième Continuateur des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*. J'entre dans cette épineuse carrière, sans me flatter de la fournir au gré de mes Lecteurs. Mais peut être ne me refuseront-ils pas une partie de l'indulgence qui est dûe à la droiture de mes intentions, & aux efforts que je ferai pour marcher à la suite du premier Auteur de ces Feuilles. Je vais essayer mes forces, & sans me révolter contre les Critiques qu'on fera de mon Ouvrage, j'en profiterai, pour le rendre moins défectueux. Je trouve à me satisfaire en écrivant ; mais je ne suis pas assez imprudent pour négliger la satisfaction que le Public doit avoir d'une Production qui lui est destinée.

Je me conformerai au goût de mes Lecteurs , ou je cesserai de les fatiguer par des *Amusemens* qui leur paroîtroient insipides.

Je connois toutes les difficultez de mon entreprise ; je fais que pour plaire aux honnêtes-gens , il faut beaucoup de délicatesse dans les pensées , de noblesse dans les sentimens , de légèreté dans le stile , de choix dans les expressions : rien de bas , rien de fade , rien d'usé. Si le desir sincere que j'ai d'acquiescer ces rares talens , pouvoit me tenir lieu des talens mêmes , je serois assuré du succès. Mais tout ce que j'ose promettre , c'est de consacrer tous mes soins à rendre mon Ouvrage agréable & utile. Si j'ai le malheur d'échouer , ce ne sera ni de ma faute , ni de celle du Public. Peut-être serois-je assez hardi pour en accuser le bon M*** s'il s'avisoit de louer mes Ecrits.

SIXIEME LETTRE

D'un Hollandois à un de ses Amis.

De Paris , le 13. Novembre 1736.

S. 2. **I**L est minuit , j'ai besoin de repos , & cependant je vous écris , pour vous dire que je viens d'assister à

la seizième Représentation de *l'Enfant Prodigue*. C'est une Piece nouvelle , dont le succès étonnant m'a fait penser que les gens de ce Pays-ci ont la fureur des Spectacles , sans en avoir le vrai goût. J'y ai remarqué du brillant , de l'extraordinaire , des saillies , de l'emportement , du desordre , de l'esprit , des sentimens , peu d'art , moins de raison encore , nulle économie. J'ai vû les Spectateurs passer avec une rapidité inconcevable de l'excès de la joye à la mélancholie. Ce contraste n'est pas dans les routes simples & unies de la Nature. C'est l'effet de l'imagination impétueuse de l'Auteur , qui ne s'est attaché qu'à faire naître des saisissemens , tout opposez les uns aux autres , mais qui ne permettent pas de réfléchir sur les défauts de la composition. Il semble qu'on ait uniquement voulu distraire les Spectateurs , les empêcher de faire d'utiles retours sur eux-mêmes , & de profiter des exemples qu'on leur met sous les yeux , & dont le but devoit être de rectifier les sentimens , de diriger le cœur à l'amour de la vertu , d'inspirer l'horreur du vice , de corriger ce qu'il y a d'irrégulier dans les mœurs. Il faudroit pour cela qu'on suivît une

méthode simple , qui ne fatiguât point l'attention des Spectateurs sensez. Il ne suffit pas de rassembler un nombre de traits vifs & spirituels , des sentimens nobles , des caracteres héroïques. Ces beautez sont essentielles aux Pièces dramatiques ; mais si elles y sont déplacées , elles ne produisent que des mouvemens convulsifs , dont la nature ne peut souffrir les efforts.

Cependant les Auteurs paroissent si persuadés qu'on ne pense point , qu'ils ne se donnent pas même la peine de garder la vraisemblance. Croiriez-vous qu'une absence de quelques années avoit tellement effacé les idées de l'*Enfant Prodigue* , qu'à son retour , il ne connoît ni la maison du Pere de sa Maîtresse , ni ses plus proches Parens ? Et son erreur fait un jeu de Théâtre assez ridicule. N'est-ce pas se moquer du Public , & témoigner sans respect le mépris qu'on en fait , que de supposer des faits si contraires à la vérité d'une Histoire , dont personne n'ignore les circonstances ?

Mon attention n'a pas été bornée au Spectacle ; j'ai étudié les caracteres , j'ai démêlé les passions , j'ai observé les mouvemens variez des Spectateurs.

Rien n'est ni plus réjouissant , ni plus instructif que ces sortes d'observations , & pour vous donner une idée de ce que j'ai vû , je vous prie de vous souvenir des effets qu'on attribue à la piquûre de la Tarentule , & vous serez au fait de plusieurs singularitez , que je ne pourrois vous décrire qu'imparfaitement. Un Vieillard s'attendrit aux déclarations d'amour , & aux soupirs languissans d'une Reine de Théâtre : vous voyez couler ses larmes , & il les essuye avec autant d'affectation , que s'il se proposoit de faire mieux sentir le ridicule de sa foiblesse. Une vieille Coquette s'intéresse vivement à la passion d'un jeune homme , qui ne trouve pas , dans l'exécution de ses projets amoureux , toutes les facilités qu'il désiroit : vous diriez qu'elle va lui prêter son ministère , & l'aider de ses conseils à conduire une intrigue rarement innocente. Plusieurs n'ont des yeux que pour les Actrices. Les Petits-Mâîtres donnent le ton au Parterre. Des ignorans disent assez haut : *Cela ne vaut rien ! Ce caractère est excellent ! Voilà un trait impayable !* Il n'est pas rare d'y voir des Abbez , qui , oubliant la modestie de leur état , imitent parfaitement les ma-

nieres libres des Officiers. Je suis, &c.

REFLEXIONS MORALES.

§. 3. On ne refuse pas l'instruction ; on veut qu'elle soit délicate & persuasive. On n'aime pas les longs préceptes de Morale , & si l'on s'avisait d'écrire dans le goût de *Senèque* , on ne se feroit gueres de réputation. Quel a été de tout tems le fruit de ces Leçons austeres de quelques Misantropes ; qui ne s'appliquent qu'à effrayer les consciences ? Les a-t-on vû contribuer beaucoup à la régularité des mœurs ? On daigne à peine jeter quelques regards inquiets sur leurs Ecrits. Il faut se rendre maître du cœur , pour le toucher , feindre quelquefois d'approuver ses faiblesses pour l'en guérir , & saisir le ridicule de la conduite , pour la rendre plus réguliere.

Tout l'art de la Morale se réduit aux insinuations. Les passions défendent l'entrée du cœur : ce sont des ennemis que la force ouverte irrite & rend invincibles. On ne peut en triompher que par stratagème. Voulez-vous les surprendre ? Vous devez les flatter. Laissez-leur un cours libre : elles s'é-

puiseront , & succombant sous leurs propres efforts, vous les vaincrez. Il est des instans, ou accablées & réduites à une espèce d'anéantissement, il est facile de leur prescrire des Loix. Ces momens sont précieux ; on en doit profiter.

J'ai mauvaise opinion de la prétendue insensibilité d'un *Stoïcien*. Sa tranquillité extérieure n'est souvent qu'un masque bien coloré , qui couvre à nos yeux l'agitation de son cœur , & le dérèglement de ses desirs.

Ce n'est point par de graves déclamations , que la vertu s'insinue & se soutient dans le cœur des hommes. Le sérieux nous fatigue. On lui préfère l'ingenieux badinage des Auteurs qui ont l'art d'instruire , par d'heureuses fictions.

Donnons quelque chose à l'amour-propre : s'il est assez souvent la source du vice , il l'est aussi de la vertu. Ayez soin de lui tracer une bonne route ; il vous conduira sagement. Retenez-le , s'il veut s'écarter. C'est tout ce que vous avez à faire , pour tenir le chemin de l'honneur , de la gloire & de la probité.

HUITIEME LETTRE

*De Madame de *** au Marquis de ****

§.4. **V**OS reproches, Monsieur ; offensent ma vertu ; & ma raison veut que je me délivre de la servitude, dans laquelle vous me retenez ; mon penchant combat encore pour vous ; mais j'espère de le vaincre. Vous connoissez ma délicatesse ; craignez qu'elle ne me détermine. Les confidences que je vous fais, ne devroient-elles pas dissiper vos soupçons ? La tyrannie de votre amitié me désespère : celle que j'ai pour vous est plus circonspecte, plus douce & plus riante. Si vous n'y prenez garde, vos travers me dégageront. Vous n'êtes pas moins ingénieux, à vous tourmenter sur mes démarches qu'à troubler mon repos. Vous trouvez trop de vivacité dans mes Lettres ! Les railleries que j'y fais de mes Adorateurs, vous paroissent forcées ! Vous voulez enfin que j'aye pris de l'amour au préjudice de votre amitié ! Vos idées sont justes : vous méritez cet aveu. Oüi, Monsieur, j'aime l'Abbé de Ronceval ; le Baron de Saint-Yon, tout ridicule qu'il est, ne

m'est pas même indifférent , & pour vous convaincre entièrement de l'absence de ma raison , du changement de mes idées & de mon libertinage , je vous avoue encore , que je fais tous les jours cent petites caresses au Comte de *** Je vous parle ainsi , pour vous rendre sage. Est-il possible que vous n'ayez pas apperçu la supercherie que je vous ai faite , dans les deux dernières Lettres qu'on vous a rendues de ma part ? Elles n'étoient pas de moi. J'avois imaginé de vous les faire écrire par le petit Abbé de L*** pour vous jeter dans de nouvelles allarmes : j'ai réussi ; mais vantez-vous à présent de vos finesses ! Ne croyez rien de ce que je vous dis là : c'est un nouveau jeu , pour vous en imposer. En vérité , Monsieur , vous êtes un Ami bien à charge ! Ne cesserez-vous point d'ajouter à l'ennui de mon séjour à *Paris* , la douleur que me cause le tour injurieux de vos Lettres ? Un cœur droit ne veut point être soupçonné : ne comprendrez-vous jamais qu'il est imprudent de faire connoître à une femme que l'on craint son inconstance , & que lui témoigner de la jalousie , c'est le moyen de la rendre infidelle ? Faites-y vos af-

flexions. Le dépit pourroit me faire prendre des résolutions & des engagements qui vous seroient désagréables. Rassûrez-vous contre ces frayeurs. La vertu m'est chere. Elle & vous occupez toute l'étendue de mon cœur. Mon esprit se joue, s'amuse, se divertit, se dissipe ! Hé bien ! Monsieur, permettez à mon esprit ces petits délassemens. Il faut l'occuper : l'oisiveté lui fourniroit trop d'empire sur mon cœur, & trop d'occasions de le séduire. Il ne me laisseroit peut-être pour vous qu'une estime froide & languissante, & je sens qu'il faut à mon bonheur toute la tendre amitié qui m'attache à vous. Comment ai-je la foiblesse de vous faire cet aveu ? Abuserez-vous encore de mes bontez ? Ne me persécutez plus, si vous ne voulez pas m'entendre dire que je vous hais. Que je suis folle ! Je voudrois vous intimider, & je vous donne contre moi des armes dont vous saurez bien vous servir.

Je suis obligée de finir, sans vous avoir rien dit : on vient de m'annoncer *Saint Far* * * *. Je ne sais ce qu'il veut me dire ; mais je sens en moi-même beaucoup de satisfaction de la démarche qu'il fait. Un pressentiment secret

me dit qu'il va me parler d'amour. Ses folies me réjouiront : Adieu, je ne vous cacherais rien , & je serai toujours , &c.

REMARQUES LITTERAIRES.

I. *Sur la Lettre XC. des Observations ;* &c.

§. 5. **J'**A I été surpris de trouver dans la quatre-vingt-dixième Lettre des *Observations sur les Ecrits modernes*, un dessein marqué de décrier le *Dictionnaire des Hérésies* , & de répandre sur le R. P. Pinchinat, qui en est l'Auteur, un ridicule qu'on ne peut lui attribuer sans injustice ; l'Observateur auroit dû profiter des belles Réflexions par lesquelles il commence sa Lettre ; il m'auroit évité le chagrin de lui faire sentir, qu'il s'en écarte.

Dans l'Article de *Claude Clement* ; Evêque de *Turin* , le P. *Pinchinat* dit, que l'erreur qu'il prêcha avec le moins de ménagement fut celle des *Iconoclastes*. Son Critique attribue d'autres erreurs à cet Evêque , & accuse l'Auteur de n'avoir pas consulté les bons Guides , pour dresser cet Article. Cette vaine parade d'érudition ne fait point au sujet. Je suppose que le P. *Pinchinat* n'ait con-

sulté nⁱ *Dungal*, ni le *P. le Cointe*; en conclura-t-on qu'il a eu tort de dire, que l'erreur prêchée par l'Evêque de *Turin* avec le moins de ménagement étoit celle des *Iconoclastes*? A-t-il nié qu'il eût d'autres erreurs? Et celles que le Critique spécifie ne sont-elles pas des conséquences de la première? Qu'il approfondisse le *Système des Iconoclastes*, & il verra combien il lui seroit difficile de prouver que ces Hérétiques ont toujours respecté la Croix. Il est vrai qu'ils témoignioient contre elle moins de fureur, que contre les Images des Saints; mais ils ne se mettoient gueres en peine de la sauver de leurs horribles saccagemens. Elle subissoit dans les lieux où ils étoient les plus forts, la proscription générale qu'ils avoient prononcée contre toutes les Images.

L'Article de la prétendue *Papesse Jeanne*, fournit à l'Observateur une nouvelle occasion d'étaler sa science critique. Le *P. Pinchinat* après avoir rapporté la Fable, telle que plusieurs Auteurs l'ont débitée, prétend que les Historiens qui les ont suivis ne l'ont point rapportée comme certaine. L'Observateur dit là-dessus, qu'il est certain que depuis la fin du sixième siècle

jusqu'en 1450. personne ne s'inscrivit en
 faux contre cette Histoire. J'en conviens,
 & ce sont les Auteurs qui ont écrit dans
 cette intervalle, qui rapportent cette
 Fable comme une vérité: il ne dit donc
 rien que le P. Pinchinat ne suppose.
 Mais depuis *Æneas Sylvius* jusqu'à nous,
 il s'est écoulé un bon nombre d'années;
 & c'est durant ce second espace, que
 selon l'Auteur du Dictionnaire, les
 Ecrivains ont rapporté ce fait comme
 incertain. Il ne falloit pas un grand
 effort de génie pour faire une distinc-
 tion de deux espaces de tems, dont l'un
 a précédé, & l'autre a suivi l'an 1450.
 Il ne falloit qu'un peu moins d'envie
 de critiquer. Il paroît au reste que l'Ob-
 servateur ne connoît pas les Démon-
 strations, quand il appelle ainsi les no-
 tes d'*Onufre Panvini*, sur l'Article de
Jeanne ou *Jean VIII.* dans *Platine*.
 De tous les Auteurs qui ont écrit con-
 tre cette Fable, *Blondel* est celui qui l'a
 réfutée le plus solidement. Mais pour
Panvini, j'avoue qu'il ne me convain-
 croit pas de la non-existence de la pré-
 tendue Papesse, quoiqu'il pût m'en-
 gager, en faisant naître des doutes, à
 examiner plus sérieusement le fait qu'il
 nie.

L'Observateur se plaint de ce que le P. *Pinchinat* a confondu, dans l'Article de *Marcellin*, l'autorité du Pape avec sa Primauté. Mais ce fameux Critique peut-il ignorer que l'autorité du Souverain Pontife n'est appuyée que sur sa Primauté? L'Eglise universelle seroit-elle soumise au Gouvernement du Saint Siège, si elle ne reconnoissoit pas le Pape pour son premier Pasteur? Il est facile de concevoir, que si le Successeur de saint Pierre n'étoit pas le premier des Evêques, il seroit indifférent d'attacher le principe de l'Unité de l'Eglise, à tel autre Siège qu'on voudroit. La soumission des Fideles au Saint Siège n'est donc appuyée que sur la Prééminence du Souverain Pontife, & l'autorité que l'Eglise Universelle attribue au Pape, est un écoulement nécessaire de cette Prééminence, *Tu es Petrus, & super hanc Petram, edificabo Ecclesiam meam*, &c. Ainsi l'autorité du Pape ne sauroit être distinguée de sa Primauté, que comme l'effet peut l'être de la cause qui le produit nécessairement.

Mais il seroit inutile & trop long de marquer ici les différentes méprises de l'Observateur; ce que je viens de dire suffit.

pour vous faire comprendre qu'il faut se
désier un peu d'un pareil Guide.

2. Sur les Eglogues * de Virgile ,
traduites en François , &c.

On connoît , par divers Ouvrages ,
les talens de M. Richer pour la Poësie ,
& sa Traduction des Eglogues de Vir-
gile. Si j'en parle , ce n'est ni pour cri-
tiquer , ni pour louer ce Traducteur ,
dont le Public a déjà fixé la réputation.
Mon dessein est uniquement de vous
apprendre que cette nouvelle Edition
est préférable à la premiere , par les
corrections que M. Richer y a faites , &
par une Vie de Virgile , dont elle est
augmentée. Cette Vie nous représente
un Poëte sage , vertueux , honnête
homme , & peut servir à résoudre le
Problème que vous m'avez quelquefois
proposé , ou sérieusement , ou en badi-
nant , sur la probité des Favoris d'A-
pollon.

La conversation de Virgile étoit
pésante , & c'est assez le défaut de celle
des bons Auteurs : il parloit peu ; mais
il étoit dangereux de le railler sur son
silence. Il arriva un jour à un certain

* A Paris , chez Louis - Etienne Ganeau-
fils , 1736. in 8°. page 185.

Philiste, Orateur & Poëte médiocre, de l'insulter, en présence de l'Empereur, sur sa taciturnité, *Tais-toi, Babillard*, lui dit Virgile, *ce silence que tu me reproches m'a donné pour Défenseurs Auguste & Mécenas*. Adressant ensuite la parole à l'Empereur : César, dit-il, *si cet homme savoit quand il faut se taire, il parleroit rarement. On doit garder le silence, à moins qu'il ne nous fasse préjudice, ou qu'il ne soit à propos de le rompre, pour l'utilité de quelqu'un. A l'égard de celui qui conteste, sans se proposer un but raisonnable, les gens sensés croient qu'il faut le mettre au rang des fous. Nous connoissons beaucoup de Philistes, qui s'alterent à parler continuellement de choses inutiles ou pernicieuses : mais il y a peu de Virgiles, peu de gens qui n'emploient l'heureux talent de la parole, que pour l'utilité d'autrui, ou pour leur propre instruction.*

Virgile avoit pour maxime, que la patience est la plus utile de toutes les vertus : il apprenoit, sans s'émouvoir, le mal que l'on disoit de lui. Quelqu'un lui ayant rapporté que *Cornificius* déchiroit sa réputation : *Je me vengerai de lui*, répondit-il, *d'une manière qui me sera glorieuse & utile. Je tâcherai de*

me rendre plus parfait , & par ce moyen
j'augmenterai le supplice de cet envieux.

Nous devrions tous imiter cet exemple , & profiter de la malice de nos ennemis , d'une maniere qui nous fît plus d'honneur , que ces contestations aigres & satyriques , méprisées du Public.

M. *Richer* trace ainsi le portrait & le caractère de Virgile : « Il avoit la
» taille grande , le teint fort brun , &
» les traits grossiers. Il étoit valétudinaire , travaillé souvent de maux de
» tête , de gorge & d'estomac , & sujet à l'hémorragie. Sobre dans le
» boire & le manger ; ses mœurs
» étoient pleines de candeur , & la
» probité étoit peinte sur son visage.
» Si modéré dans sa conduite , & si
» retenu dans ses discours , qu'on lui
» donna à *Naples* le surnom de *Parthenias*. Quoique Savant & Poète , il
» étoit humble & modeste. Loin de
» prendre plaisir à se donner en spectacle , s'il arrivoit que sa réputation
» attirât sur lui les regards du Public ,
» il se retiroit aussitôt. Il avoit l'ame
» belle & désintéressée. *Auguste* lui
» ayant donné les biens d'un Affranchi , il ne voulut point les accepter. »

Pour bien connotre toutes les beautez de ce caractère, il faut avoir dans le cœur les principes développez des mêmes vertus que Virgile possédoit.

3. *Sur l'Apologie * des Femmes, appuyée sur l'Histoire.*

Le stile simple de cette Apologie, me fait croire que vous la lirez avec plaisir. Nous la devons à une Dame, qui a pris généreusement la défense de son Sexe, contre les préventions ridicules d'un Gentilhomme de la Campagne, qui s'étoit imaginé, que toutes les Femmes étoient du caractère de *Jézabelle* & d'*Athalie*. On lui donne ici des preuves incontestables du mérite du beau sexe; on lui fait voir des Femmes spirituelles, savantes, politiques, Auteurs, courageuses. On parcourt l'Histoire sacrée & profane, pour en tirer tout ce qui fait au sujet. Le Martyrologe même n'y est pas oublié: il fournit divers exemples de la piété & de la constance d'un grand nombre de saintes Femmes, qui ont répandu leur sang pour la vérité de la Religion Chrétienne. On justifie avec

* A Paris, chez Didot 1737. 1. vol. in 12. de 270. pages.

esprit notre bonne Mere *Eve* , du crime qu'elle commit , en prêtant l'oreille aux discours séducteurs du Serpent , & en mangeant cette fatale Pomme , qui nous assujettit au péché , aux souffrances , & à la mort , dès le premier instant de notre conception ; & si on ne la disculpe pas entièrement , on tâche de prouver qu'elle étoit beaucoup moins coupable que son Mari. Lisez cet Ouvrage , vous en ferez content. Il est meilleur que celui qui parut à la Haye chez *Vanden Kieboom* , il y a six ans , sous le titre d' *Apologie du beau sexe* , contre l' *Art de connoître les Femmes*.

4. Sur quelques nouveautez.

J'ai vû dans le panier d'un Colporteur , un volume in 12. assez épais , sous le titre de *Justification des Discours & de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury* , 1736. sans nom d'Auteur , & d'Imprimeur. En parcourant la Table des Articles , on voit que cet Ouvrage est d'une main suspecte. Le desir de l'acheter m'est venu trop tard.

Il court en Manuscrit un petit Poème que je n'ai point vû : il est intitulé , *le Mondain*. On en parle avec éloge.

LAURE à PETRARQUE.

EN vain vous combattez un projet salutaire ,

Petrarque, ç'en est fait, rien ne peut me distraire ,

Si je vous aimois moins je ne vous fuirais pas ;

L'hymen , je l'avouerai , n'a pour moi nul appas :

C'est le tombeau fatal de l'ardeur la plus tendre.

A peine quelques feux renaissent de sa cendre

L'Amant le plus soumis & plus empressé ,

Epoux, devient un Maître impérieux, glacé

Jaloux sans amour, même esclave du caprice ,

Dont le front inquiet sans cesse se hérisse ,

Et qui lassé d'un bien dont il est possesseur ,

Souvent d'un vil objet injuste adorateur ,

Laisse une Epouse aimable aux pleurs abandonnée ,

Accuser en secret sa triste destinée.

Vous me jurez, Petrarque, une constante foi,

Mais l'homme est si léger ; si vous changez pour moi ;

Ah ! je m'en fais d'avance une image cruelle.

Oui , je craindrois toujours de vous voir infidèle ,

Et je cherche un Amant qui ne change jamais.

D'ailleurs le tems jaloux effacera mes traits,

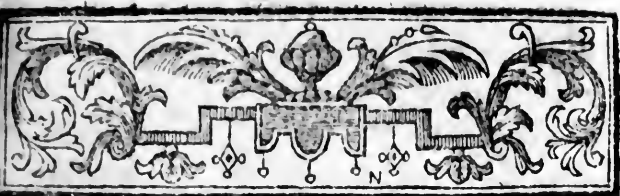
Vous ne trouverez plus en moi les mêmes charmes ,

Vous faites mon bonheur, vous causerez mes larmes.

Mais pourquoi m'arrêter à ces motifs humains :

Elevons-nous par eux à de plus hauts des-
 feins ,
 Qu'un feu plus pur succède à de terrestres
 flammes ,
 De l'empire des sens affranchissons nos âmes,
 Dieu m'appelle, sa voix excite mes remords,
 Je fais pour les calmer d'inutiles efforts ,
 Dès mes plus tendres ans je lui fus consacrée,
 Trop longtems loin de lui je me suis égarée:
 Il a versé sur nous ses plus rares présens ,
 Vous devez à sa gloire employer vos talens,
 Et c'est moi contre lui qui vous prête des
 armes :
 De ma foible beauté vous célébrez les char-
 mes ,
 J'ai troublé le repos de votre heureux séjour,
 Mes yeux vous ont appris à connoître l'A-
 mour,
 Cet Amour vous arrache à votre solitude ,
 Vous ne pensez qu'à moi, la sagesse & l'étude
 N'ont pour vous aujourd'hui que de tristes
 plaisirs ,
 Seule je suis l'objet de vos tendres desirs.
 La vertu dites-vous , regle notre tendresse ,
 La plus pure amitié tous deux nous intéresse,
 Ne nous engageons pas dans un combat dou-
 teux ,
 De tels amis que nous sont toujours dange-
 reux ,
 Cette ardeur délicate est une idolâtrie :
 Sous des traits vertueux dans votre âme
 nourrie,
 Elle fait la séduire en cachant le poison
 Dont la douceur perfide enivre la raison.
 Le Dieu que nous servons ne veut point de
 partage ,
 Ne dites point qu'en moi vous avez son
 image ,

Il lit au fond des cœurs, cessons de nous
 tromper,
 A ses regards perçans rien ne peut échapper
 Gardons-nous d'alléguer d'invincibles ob-
 stacles,
 Son bras n'interrompt pas le cours de ses
 miracles,
 Sur un fatal penchant l'homme s'excuse en
 vain,
 Aussi tendres que nous, Magdelaine, Au-
 gustin,
 Cherchant le vrai bonheur & lassés dans leur
 course,
 N'en ont trouvé qu'en Dieu l'inépuisable
 source,
 Comme eux nous le cherchons, il nous fuit,
 mais hélas !
 Peut-on le rencontrer où Dieu ne regne pas ?
 Eh ! regne-t-il, Petrarque, où triomphent
 les crimes ?
 D'un Monde séducteur déplorables victimes,
 Nous avons trop suivi ses pompes & ses jeux,
 Il alluma nos sens, a-t-il rempli nos vœux ?
 Aspirons l'un & l'autre à des biens plus so-
 lides,
 Que la raison, la Foi, la Grace soient nos
 guides,
 C'est Dieu seul qui sur vous l'emporte dans
 mon cœur,
 Vous pourrez avouer un si noble Vainqueur ;
 Mais ce n'est pas assez, il faut nous interdire
 La douceur de nous voir, celle de nous écrire,
 Au danger qui nous plaît imprudemment
 s'offrir ;
 Est-ce combattre ? Non , c'est chercher à
 périr.



AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE VII.

§. I. **L**E succès d'un Ouvrage dépend du respect que l'Auteur y fait paroître pour la Religion, pour la Nature, pour les Sciences, & pour les Loix de l'Etat. Le Déisme pourroit seul s'accommoder de l'irréligieux systême d'un Ecrivain impie; mais le Déisme est si honteux de ses propres principes, qu'il n'ose les produire qu'à la faveur des ténèbres dont il s'enveloppe. Le libertinage applaudiroit aux idées voluptueuses d'un Dis-

ciple outré d'*Epicure*. Les faux Savans n'improuveroient point de vagues déclamations sur l'incertitude des Sciences. Des Sujets indociles recevraient avidement un Projet de révolte. Et quoiqu'il n'y ait, dans le monde, rien de plus lâche, de plus odieux, de plus méprisable, de plus criminel, qu'un Ecrivain assez ennemi des hommes, pour se prêter à l'irréligion, à la dégradation de la nature humaine, à la destruction des Sciences, & au mépris des Loix; on en connoît pourtant qui font un abus dangereux du sacré & du profane.

Spinoza, Hobbes, Collins, Tolland, Wolfston, & tant d'autres ont osé lever l'étendart de l'impiété, dans des Ecrits affreux, qui ont trouvé des Imprimeurs pour les publier, & une jeunesse imprudente & libertine, pour les lire. D'autres que je ne nommerai point, employent à des Ouvrages frivoles, la mémoire, l'esprit, le jugement, Dons précieux de la Nature, qu'ils avilissent. Il en est d'autres dont les Ecrits pernicieux marquent l'abus criminel qu'ils ont fait de leurs lumières; & quelques-uns, qui se sont attachez à corrompre les mœurs publiques, ont mérité, s'ils

n'ont pas subi les plus severes châtimens. Je laisse aux Lecteurs le plaisir d'appliquer ces Réflexions. Il me suffit de blâmer ces excès , pour donner une idée de l'horreur qu'ils m'inspirent , & pour faire comprendre que la Lettre suivante n'est qu'un jeu de l'imagination d'un homme sobre & vertueux.

§. 2. *Lettre d'un Gentilhomme Allemand.*

De Wurtzbourg , le 4. Novembre 1736.

VOtre belle Morale , au sujet du dommage que la gelée a fait aux Vignes de *Bourgogne* , ne sauroit , Monsieur , trouver place dans mon esprit. Vos idées de sobriété ne changeront rien à notre maniere de vivre : j'ai fondé les sentimens de mes Amis , & voici un précis exact & fidele des raisons qu'ils m'ont alléguées contre vous.

C'est au vin , m'ont-ils dit , que nous devons notre candeur , & les *Suisses* leur naïveté. L'espérance , dans les affaires les plus difficiles , se trouve toujours au fond du verre , & le courage naît dans les cœurs les plus lâches , à mesure que les vapeurs du vin affoiblissent

L'importune raison. Le vin dissipe toutes les inquiétudes qu'on peut avoir sur l'avenir : il bannit les idées funestes de bassesse , de pauvreté , de misère. C'est le Maître des Sciences , des Arts , de l'Eloquence , particulièrement de la Poësie. Martial à jeûn , étoit un ignorant ; mais le verre en main , il pouvoit , dit-il , tenir tête à quinze Poëtes. Ce ne fut ni par son humeur aigre & caustique , ni par sa figure , qu'*Horace* eût le bonheur de plaire à *Auguste* & à *Mécène*. Ce fameux Poëte étoit un petit homme (*homuncio*) , brusque dans ses manieres , chagrin dans ses discours ; mais il savoit boire , & le vin , qui échauffoit sa conversation , le rendoit éloquent. Moins il paroissoit Philosophe , plus il étoit agréable. C'étoit le matin un Stoïcien , un Satyrique impitoyable , qui ne pardonnoit rien à ses Concitoyens : à table , il oublioit la sévérité de ses maximes : c'étoit alors un *Epicurien* tendre , délicat , voluptueux. Ses Satyres étoient ses Ouvrages du matin : il ne travailloit à ses Odes qu'après avoir vuïdé quelques coupes du vin délicieux de *Falerne*.

Nos Ancêtres connoissoient , Monsieur , tous les bons effets que le vin

produit. Ils ne délibéroient que dans les Festins des affaires les plus sérieuses de l'Etat. *Tacite* qui nous a conservé le souvenir de cet usage, le justifie par deux considérations importantes; l'une, c'est que le cœur se développe, l'ame se montre à nud, au milieu des repas où l'on boit beaucoup; l'autre, c'est que le vin donne au sang le degré de chaleur qui lui est nécessaire, pour former de grandes entreprises. Il reste encore parmi nous des traces fort marquées de cette bonne coutume. En plusieurs de nos Villes, les Magistrats ont la sage précaution de faire charger de pots & de verres la Table du Conseil, & de boire, en opinant.

Je vous ai parlé d'*Horace*; j'y reviens encore; il mérite bien qu'on le nomme deux fois dans une Lettre Bachelique; puisqu'il a décidé, qu'un Poëte qui bûvoit de l'eau ne parviendroit jamais à l'immortalité. *Eschile* composoit ses Tragédies le verre à la main, parce que le vin met les esprits en mouvement, réveille l'imagination, que les gens sobres ont quelquefois un peu pesante, & lui donne de la force, de la hardiesse, de l'invention. *Platon* & *Aristote* ont dit que *Bacchus* étoit le

Dieu de la fureur poétique ; & j'ajoute, Monsieur, qu'il n'y a point d'autre *Hypocrene* que la fameuse Tonne de *Heidelberg* (a), ou les Caves de notre Sérénissime Prince. (b) Les Devins mêmes ne trouvent les Livres des Destinées ouverts que dans les Tonneaux. Ce n'est qu'après en avoir bû la liqueur, que les Hiéroglyphes qu'ils y apperçoivent leur apprennent à connoître les événemens futurs. Il y a un an qu'il parut, dans ces quartiers-ci, un Docteur en avenir, le plus sot personnage du monde, quand on s'avisait de le consulter le matin. Mais s'il avoit bû deux pots de vin, il s'exprimoit comme un Livre : il voyoit tout ce qui devoit arriver durant la Guerre. Il affûroit que *Landau* seroit pris, sur la fin de l'année dernière, par les Troupes P. & que le distribuerait, à chacun de ses Soldats, deux bouteilles de vin de *Champagne*, sur la Place d'armes de cette Forteresse.

Si vous avez lû l'Ode 39. d'*Anacréon*,

(a) M. Miffon l'a décrite dans ses *Voyages d'Italie*, &c.

(b) Voyez ce qu'il est dit des Caves de Wurtzbourg, dans les *Mémoires du Baron de Pollnitz*, à l'Article de cette Ville.

& les Notes que *Longe-Pierre* y a faites ; vous conviendrez que ce Grec aimoit le bon vin. *Properce* n'étoit pas moins bon Bûveur , que bon Poëte ; témoin sa quinzième Élégie du troisième Livre , où il dit :

Je consacre à *Bacchus* le reste de ma vie ;
Ma Cave désormais est mon sacré Valon ;
Oui , *Bacchus* , si je verse ,
Tu seras seul mon *Apollon*.

Vous savez, Monsieur , que plusieurs Modernes ont suivi l'exemple des Anciens. *Muret* s'enivroit de tems en tems , pour se conformer au précepte d'*Hypocrate* , qui ordonne , pour la santé , de violer les regles de la tempérance une fois par mois. *César Ursin* , dans la Préface de ses *Macaroniques* , avoue qu'il avoit composé un grand nombre de ses Vers , pendant que le vin lui échauffoit la tête. Il falloit que *Jean Boëer* fût à demi yvre pour versifier , & il faisoit , en cet état , de très-bons Vers , avec une facilité surprenante. *Pontus de Thiard* avoit un estomach que les plus grandes Cuves n'auroient pû remplir , & pour s'endormir , il bûvoit régulièrement un pot de vin dans son lit. *Dominique Baudius* n'étoit

pas moins fameux à *Leyden*, par ses petits excès de débauche, qu'il l'étoit, dans toute l'*Europe*, par ses Ecrits. Vous n'ignorez pas que les Journalistes de *Léipzig* ont dit du pauvre *Beronicius*, que le vin le faisoit vivre, & que l'eau le fit mourir. *Erasme*, cet homme célèbre, pour qui la Ville de *Rotterdam* a fait les frais d'une Statue de bronze, avoit des sentimens plus tendres pour la bouteille, que pour les femmes. L'un des principaux services qu'*André Ammonius* lui rendit, fut de lui envoyer, à *Cambridge*, une provision du meilleur vin qu'il pût trouver. La Peste étant, dans cette Ville, *Erasme* en sortit : il se retira dans un lieu où le vin lui manquoit ; ce qui l'obligea de retourner à *Cambridge*, aimant mieux être, dit *M. Bayle*, dans un lieu pestiféré, que de boire de l'eau.

Je n'oublierai pas le Poète *Camillo Querno*. Le verre en main, il faisoit d'admirables *Impromptus*, sur toutes sortes de sujets. Le Pape *Leon X.* qui l'aimoit, à cause de son génie délié, lui ordonna, un jour, de faire des Vers à sa propre louange. *Le Querno* exprima d'abord, par un Distique, la facilité qu'il avoit à versifier. Mais sa

Muse ayant soif, il hésita, & demanda à boire, assurant que le bon vin produisoit les bons Vers.

C'en est assez, Monsieur! Si tant d'exemples, & beaucoup d'autres que je pourrois y ajoûter, ne faisoient nulle impression sur votre esprit, rien ne seroit capable de vous faire connoître l'utilité & les avantages de nos mœurs Germaniques. Je suis, &c.

R E F L E X I O N S.

§. 3. Le vin a de grandes utilitez; mais il en faut user modérément, & conserver toujours l'élevation de son esprit, & la pureté de sa raison. Devons-nous avilir notre espece, & détruire les éminentes prérogatives, qui nous distinguent de toutes les autres Créatures animées? Il est des personnes que le vin rend furieuses: elles sont plus à craindre qu'un Lion rugissant. On doit les fuir avec autant de précautions, qu'on en apporte à éviter la rencontre d'un Loup affamé. J'en connois qu'il rend stupides: elles sont au-dessous des Ainmaux les plus lourds, dont on peut tirer de bons services. Il en fait parler d'autres avec une inconsideration, qui ne leur est pas moins

pernicieuse, qu'à la réputation du Prochain. Il est dangereux d'être lié avec elles. Une vérité que personne ne conteste, c'est que l'intempérance est la source des vices les plus contraires au bien, aux agrémens, aux douceurs de la Société. Les excès du vin affoiblissent les meilleurs tempérammens, préviennent le terme de la vieillesse, nous assujettissent à d'insupportables infirmités, & il arrive presque toujours que l'on perd l'usage de la vie, pour avoir voulu en jouir avec trop de précipitation.

Il est sans aucun doute, que Dieu n'a privé les Animaux de l'usage de la raison, que pour les laisser jouir des sensualitez de la vie. L'Homme tout au contraire, a été doué de l'intelligence, pour prévenir l'abus qu'il pourroit faire des sens. Tel est le dessein du Créateur. Notre crime seroit énorme, si nous négligions de répondre aux vûes sages de l'Être suprême. Laissons aux Brutes les plaisirs trompeurs des sens : c'est le partage que la prudente Nature leur a fait. Employons toutes les forces de notre raison à regler nos appetits sensuels : c'est un devoir que l'Auteur de la Nature nous impose.

Si nos discours sont trompeurs , notre conduite n'est - elle pas aussi très-équivoque & pleine de contradictions ?

L'Abbé de *Saint Real* comparoit les actions des hommes aux bouts-rimez , que chacun tourne comme il veut. Sujets à une infinité d'erreurs , à des passions très-vives , il ne se peint à notre imagination, que de faux biens , des espérances frivoles , souvent ridicules, presque toujours chimériques. Notre raison [nous sert-elle d'appui ? Non : ses inquiétudes & son orgueil rendent le Philosophe , ou odieux ou ridicule.

Vil atôme imparfait , qui croit , doute ,
dispute ,
Rampe, s'élève, tombe & nie encor sa chute :
Qui nous dit: Je suis libre, en nous montrant
ses fers ,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer
l'Univers.

Telle est notre superbe raison ; ses sophismes sont trompeurs , & toutes ses peines , même imaginaires , sont des maux réels. Désirs inquiets , espérances douteuses , goûts déreglez : voilà les Tyrans qui nous font agir chacun à son tour. Nous sommes en guerre perpétuelle avec nous-mêmes : tantôt nous rendons à la nature humaine un culte

profane , tantôt nous sommes ses plus mortels ennemis : semblables à ces insensés *Chinois* , qui prient leurs Dieux avec ferveur , & qui les foulent aux pieds , dès qu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils leur demandent. L'opinion , l'ambition , la volupté sont les grands mobiles de toute notre conduite.

§. 4. SEPTIÈME LETTRE.

D'un Hollandois , à un de ses Amis.

De Paris , le 20. Novembre 1736.

J'Avois entendu louer l'éducation que la Jeunesse reçoit en *France* , & je m'en étois fait de très-belles idées. Il est vrai , Monsieur , que pour l'esprit & pour le corps , elle ne laisse rien à désirer ; mais il me semble que le cœur & la raison y perdent beaucoup de leurs droits.

Dès qu'un Enfant commence à parler , il fait dire cent jolies choses : on l'instruit à répondre aux petits Complimens qu'on lui fait : on le façonne aux manières polies : on tâche de le rendre vif , & il arrive assez souvent qu'on le rend étourdi & brouillon. A force de faire parler les Enfans , d'exiger d'eux des Relations de tout ce qu'ils

ont vû , d'applaudir à leurs petits discours ; on forme une Jeunesse indifcrete qui ne connoît plus ni les loix du secret , ni les bienséances de la Société. C'est ce qui fait tout le brillant du Génie François , & c'est ainsi que leur esprit est cultivé. Le corps n'est point négligé. On donne à un jeune homme des Maîtres pour la Danse , pour la Musique , pour la Géographie , pour l'Histoire. Il fréquente les Salles d'Armes, & les Académies où l'on apprend à monter à Cheval. Après avoir fait tous ses Exercices , on le pousse dans le Service. S'il a fait quelques Etudes, on lui persuade d'embrasser l'Etat Ecclésiastique. On ne connoît ici que ces deux routes pour conduire à la Fortune.

Chez nous , l'éducation est plus simple , mais elle tend à un but plus utile. Nous faisons consister la Politesse dans la droiture du cœur. Nous nous attachons à faire de nos Enfans d'honnêtes gens ; nous leur inspirons l'amour de la Patrie , l'indulgence pour le Prochain , le pardon généreux des injures , la compassion qu'on doit avoir pour les malheureux , une prudente économie , une sage libéralité , une grandeur d'ame à l'épreuve du danger , des mœurs pu-

res , une conduite réglée , de la bonne foi , de la sincérité. Nous tâchons de former des Hommes & des Citoyens : Ici on fait des Machines , qui représentent à merveille , qui amusent , qui plaisent , qui réjouissent. Notre Jeunesse est moins vive , moins brillante ; mais elle est plus discrete: elle a plus de solide, peut-être même plus de vertu. Si elle fait des fautes , elle en rougit ; elle ne fait point s'en glorifier. Nous travaillons pour la raison & pour les sentimens : les *François* travaillent pour les yeux , & ils réussissent. Leur éducation est un pur Méchanisme : je la compare aux reglemens de l'Ethiquete des Souverains d'*Allemagne*. Je suis, &c.

§. 5. NEUVIE'ME LETTRE

*De Madame de *** au Marquis de ****

L'Amour est-il donc un si grand mal , qu'il faille , Monsieur , pour s'en garantir , employer les incommodes précautions que vous m'indiquez ? Ne comptez-vous plus , ni sur ma vertu , ni sur mon tempérament ? Quoique vous puissiez me dire , je ne me donnerai pas la torture. J'ai vu *Saint Far **** : je l'ai écouté avec

plaisir. Tout ce qu'il m'a dit de ma Tante est inconcevable & m'a fort réjouie. Il se moque d'elle & de sa folle passion ; il m'a juré qu'il ne l'aimoit point ; que son cœur n'avoit des sentimens que pour moi. Je ne le crois pas fort sincère , mais j'ai voulu lui donner la satisfaction de penser , qu'il pourroit aussi m'en imposer. Les hommes sont de grands fourbes ! Je suis charmée de connoître la malice de celui-ci , & de voir jusqu'où elle ira. J'ai du dégoût , de l'horreur même , pour toute votre espèce. Je plains ma bonne Tante ! Sa sincérité m'inspire de la compassion. Si le Scélerat qui la trompe eût été vrai , le ridicule d'une Femme amoureuse , après le dixième lustre , m'auroit divertie. Je ne saurois rire du mauvais tour qu'on lui joue : je veux la défabuser. Mais *Saint Far* *** n'est peut-être pas si criminel que je le pense ! Voici ce qu'il m'a dit.

Il m'a protesté que ma Tante , jalouse des attentions qu'il me marquoit , avoit cherché les occasions de lui parler : qu'après lui avoir dit bien du mal de moi , elle avoit tâché de lui persuader de m'abandonner , pour s'attacher à elle : qu'elle lui avoit fait envisager

tout le brillant de sa fortune , & la médiocrité de la mienne , qui ne pouvoit se soutenir , que par l'espérance de son Héritage : qu'enfin , il lui avoit offert , sans façon , & son cœur & ses biens. Il ajoûta qu'il avoit fait tout ce qui étoit humainement possible pour se défendre de ce ridicule engagement ; c'est ainsi qu'il en parle ; que ma Tante s'étoit mise en fureur , & l'avoit menacé de m'éloigner : que la crainte de me perdre l'avoit contraint de feindre une tendresse qu'il n'auroit jamais que pour moi : il s'est jetté à mes pieds , il a soupiré , il a pleuré. J'ai été touchée de son état. J'ai entendu sans chagrin les sermens qu'il m'a fait de n'aimer que moi : que ses vûes étoient légitimes ; que l'espérance d'un Emploi considérable le mettroit en état de soutenir mon rang , sans les secours de ma vieille Tante. Je lui ai permis de me voir quelquefois : j'ai seulement exigé de la prudence , pour ne point inspirer à sa Belle sexagenaire, une jalousie qui me priveroit du plaisir de suivre pas à pas les fourberies de *Saint Far* ***. Je suis fâchée qu'il soit un Scelérat ! Il y a quelques mois que j'aurois pû l'écouter ; mais il a eu soin de me four-

nir un excellent préservatif. Ma mélancholie est pourtant augmentée depuis cet entretien. Que je voudrois ne pas connoître *Saint Far* * * * ! Je suis distraite ; j'évite la Compagnie : rien ne m'amuse. Aidez-moi à développer mon cœur : j'y travaillerois inutilement sans votre secours. Je crains de me trouver engagée sans l'avoir prévu. Il est des momens de foiblesse , où je ne suis maîtresse ni de mes sentimens , ni de ma conduite. J'en rougis dans mes quarts-d'heures de réflexions , quoique je ne connoisse aucun crime dans mes démarches. La lecture a perdu pour moi la plûpart de ses attraits : j'ai des insomnies qui me font passer des nuits très-fâcheuses. Je me représente continuellement *Saint Far* * * * aimable & traître. Ce contraste me livre à de cruelles réflexions , qui troublent mon repos : je ne sais où j'en suis : je ne me connois plus. Adieu , Monsieur , qu'un peu de compassion vous fasse entrer dans mes peines. *Je suis , &c.*

§. 6. REMARQUES LITTERAIRES.

I. *Sur les Mémoires Historiques de M. de Saint Gervais , &c.*

L'Auteur , sans aspirer à la gloire de bien écrire , sans chercher à se faire un nom , sans trembler pour le succès de son Ouvrage , livre cette Production avec la liberté d'un homme , qui , n'ayant rien à craindre , n'a rien aussi à ménager. Il a présumé que ses Remarques seroient utiles à ceux qui seroient chargez , comme lui , de l'Emploi de Consul de France à Tunis , & c'est le but qu'il s'est proposé. Il entre dans le détail des Révolutions & du Gouvernement de cette Ville , qui passa sous l'obéissance des Turcs en 1574. Il parle de la Religion , des Usages singuliers du Pays , du Jeûne , des Oblations , du Pélerinage de la Meque , des Mœurs des Turcs , des Mores , de la maniere de vivre des Marchands , & du Peuple , du Mariage , des Médecins , de la conduite d'un Consul avec sa Nation , avec ses Collegues , avec les personnes en place , & avec la Cour ; à quoi il ajoute quelques Réflexions sur le Commerce. Il y a bien des choses curieuses dans cet Ou-

vrage ; mais il est assez connu , pour me dispenser d'en faire un Extrait suivi. Je n'en tirerai que deux ou trois singularitez , qui me paroissent mériter l'attention de mes Lecteurs.

Rien n'est plus surprenant que l'élo- Page 108.
quence des Payfans. » Vous les voyez
» accroupis à terre , plaider leur cause
» avec une facilité d'expressions des
» plus heureuses , propres aux choses
» qu'ils expriment , & placées fort à
» propos ; ces hommes pésans en ap-
»arence , cachent sous des de-
»hors grossiers une vivacité & une
» force de discours , que ne promet-
»tent pas des physionomies basses &
» sauvages. Interrompez-les au milieu
» de leurs discours , dans le fort de la
» dispute qui les emporte , car ils s'a-
»gitent extrêmement ; ils s'arrêtent
» de sang froid , sans marquer la moin-
»dre surprise , & avec un visage qu'ils
» montent & démontent à leur fan-
»taisie ; ils regardent fixement leur
» Juge en personnes hâtées de pour-
» suivre ce qu'elles ont commencé ,
» & semblent lui reprocher la lenteur
» du Jugement qu'ils demandent. Po-
»stures , gestes , roulemens d'yeux ,
» agitations de tête , tout parle , tout

» rit en eux , & représente cette élo-
 » quence naturelle , qui rend les ob-
 » jets présens , & les peint indépen-
 » damment du secours de l'art & des
 » préceptes. »

Page 151. C'est un usage , parmi les *Turcs* , de défendre aux Femmes l'entrée des Mosquées. M. de *Saint Gervais* prétend que leur félicité est bornée à la jouissance du présent , & que *Mahomet* les place , après leur mort , dans un état où elles ne sentent ni bien ni mal. J'ai de la peine à concilier cette idée de l'Auteur , avec ce que l'on fait du *Paradis* des *Mahometans* , dont l'une des principales joyes consistera , selon leur Système , dans la jouissance des Femmes. L'insensibilité du beau Sexe borneroit ce plaisir , & le rendroit fort insipide. S'il étoit possible que toute une Nation donnât dans cette folie , je ne serois plus surpris de celle d'un fameux Artiste de l'Antiquité , qui devint amoureux d'une Statuë.

Page 167. L'Auteur accuse les *Turcs* & les *Mores* d'une honteuse avarice ; mais il n'oublie pas de parler aussi d'un usage très pieux , qui a force de loi , & que la plûpart des Marchands pratiquent avec une extrême régularité. Le jour de

L'an , ils comptent avec eux-mêmes , les profits de l'année , & ils en distribuent le dixième aux Pauvres.

Les filles qu'on marie à onze ou douze ans , s'étudient à s'engraisser , par des moyens assez singuliers : elles mangent souvent de jeunes chiens & de jeunes chats , & avalent de petites boules faites d'une pâte légère , & de morceaux de chair hachée fort menus , enveloppez dans cette pâte. Cette nourriture , jointe à la vie oisive & sédentaire que menent les Femmes , les rend extrêmement puissantes & d'un embonpoint prodigieux , en quoi consiste parmi elles , la plus grande partie de la beauté. Page 185.

Il regne parmi les Femmes une maladie fort commune & singulière , dont plusieurs meurent. Les gens du Pays l'appellent le Janou. Elle fatigue le corps de la malade par des mouvemens convulsifs , qui l'agitent avec violence. Durant ces accès une femme bat du tambour , & aux sons lugubres qu'il rend , la malade danse , tourne avec rapidité , se dépouille de tous ses habits , s'affoiblit , jusqu'à perdre la respiration , & tombe par terre , d'où elle est portée dans son lit , & parfumée avec toutes sortes d'aromates extrêmement forts. Les femmes attribuent cette maladie à une pos- Page 193.

session du malin Esprit , qui s'empare du corps , & qui n'en peut être chassé qu'au bruit du tambour , ou par des caractères magiques , qu'on applique sur différentes parties du corps de la malade.

2. *Sur les Mémoires de M. de la Colonie,*
2. vol. in 12.

J'ai commencé la lecture des *Mémoires de M. de la Colonie*, Maréchal de Camp des Armées de l'Electeur de *Baviere*. J'y trouve beaucoup d'Anecdotes , des faits très-curieux & bien développés , des narrations intéressantes. Les Officiers y peuvent apprendre à éviter des fautes que l'Auteur fait appercevoir , dans les Campemens & dans la Marche des Armées , & tout le monde doit être satisfait d'y lire un détail exact de la fameuse Guerre de *Baviere*, dont la plûpart des circonstances ont été inconnues à nos Historiens. Voici quelques endroits du premier Volume.

Tome 1. M. de V * * * natif de *Rodez* , &
page 75. Capitaine de Dragons , se trouvant dans *Namur* , lorsque cette Ville fut assiégée par les Alliez , trouvoit si beau d'avoir été commandé pour une sortie , qu'il en rapportoit des faits de valeur

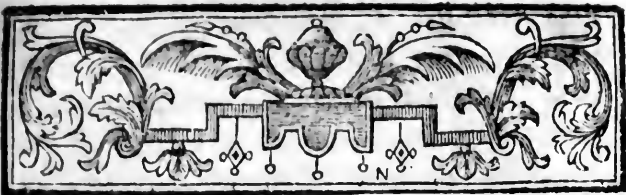
miraculeux, dont il se disoit l'Auteur. Il demanda un jour à M. de Boufflers de le mettre dans un lieu où il pût donner de nouvelles marques de sa bravoure. Le Maréchal fatigué de ses discours, le fit Gouverneur du Fort Guillaume, où les Ennemis avoient fait brèche. Mais V * * * qui n'avoit pas dessein d'être exposé dans un Poste si dangereux, chercha une défaite Gasconne : Monseigneur, dit-il, ce n'est pas là où il faut mettre V * * * je n'aime pas à être renfermé entre quatre murailles : l'ardeur que j'aurois à courir sur cette canaille, & à me porter de la droite à la gauche, seroit trop à l'étroit, & j'étoufferois de rage dans un si petit endroit ; mais lâchez la bride à ma valeur en pleine campagne, & vous verrez ce que V * * * sait faire. Ce faux Brave devint l'objet des railleries de toute l'Armée.

Le même homme avoit contracté Page 72.
une dette à Thuin en Flandres, & la veuve qui lui avoit fait crédit, se donna de grands mouvemens pour être payée. Prêt à partir pour Aix-la-Chapelle, & fatigué des importunités de sa Marchande, il se fit apporter une Ecritoire, & écrivit au bas du Compte : Si je meurs, je le passe : si je vis, à

revoir , Signé , de *Vigouroux* , & sur le champ il partit en Poste.

L'Auteur parle d'une Cérémonie qu'il a vû pratiquer à *Arras* , au sujet d'une grosse Chandelle de cire , qu'on dit avoir été apportée par la sainte Vierge sur l'Autel de la Cathédrale , pour terminer une querelle d'intérêt entre deux Joueurs de Violons. On vient de dix à douze lieues la prier avec ferveur , en répétant souvent ces mots : *Notre bonne Dame sainte Chandelle , priez pour nous , ou , ayez pitié de nous*. On lui attribue un grand nombre de guérisons miraculeuses. L'Evêque , ni le Clergé n'ont pû réformer cet abus.

H. *Scheurleer* , Libraire à *la Haye* , propose au Public d'imprimer , par Souscriptions , les Œuvres de M. G. de P. en 2. volumes *in folio*. On y trouvera tous les Ouvrages connus de cet infatigable Auteur , & un Recueil complet de ses Epigrammes , qui seront placées à la suite de ses Causes célèbres. Par le Temple de Pollux , quelle entreprise !



AMUSEMENS DU CŒUR

ET

DE L'ESPRIT.

NOMBRE VIII.

§. I. **L**ES Auteurs conviennent de bonne grace, qu'ils sont sujets à l'erreur; mais s'agit-il d'avouer qu'ils se sont trompez! Vous les trouvez indociles. Ils se cachent à eux-mêmes les travers d'une imagination déreglée, & les écarts d'une raison égarée. *Je reconnois mon erreur : une Critique judicieuse la rend sensible. Mais donnerai-je à mon Adversaire la satisfaction d'un désaveu? Ornerai-je son triomphe par ma défaite? Ah ! non, non ! je me*

H

deshonorerois. C'est le langage de l'amour-propre & d'une aveugle présomption ; qui ne nous permettent pas de connoître cette vérité ; *que l'obstination à soutenir un faux système est le comble du deshonneur.* Je ne me contenterai pas d'établir cette Maxime ; je me propose de la suivre avec exactitude. Toujours disposé à me soumettre aux Loix & à l'empire du bon sens , on ne me verra jamais combattre les avis des personnes savantes & raisonnables. Par un effet de cette disposition , je fais un cas tout particulier des *Lettres Hollandoises* qui m'ont été confiées , & je les publie avec plaisir , persuadé qu'elles peuvent être utiles à ceux qui ont du goût pour la saine Morale , & qui reçoivent le bon , sans examiner scrupuleusement de quelle main leur vient un don si précieux , & si rare.

§. 2. HUITIÈME LETTRE

D'un Hollandois à un de ses Amis.

De Paris , le 30. Novembre 1736.

JE dois , Monsieur , rendre justice aux *François* : ils naissent avec des sentimens nobles ; ils ont tous de grandes dispositions à la probité : si quel-

que chose leur manque ; ce n'est qu'un peu de culture. On en fait , à peu de frais , les plus honnêtes gens du monde , & quoiqu'il en arrive , ce sont toujours les plus délicats & les plus spirituels des hommes. Leur société a mille agrémens qui leur sont particuliers ; ils sont affables , gracieux , polis , complaisans : Vous voyez des Grands sans fierté , des Prélats sociables , des Financiers accessibles , des Marchands fideles dans leur Négoce , de jeunes Dames sans coquetterie , des Vieilles sans pruderie. Vous êtes partout en liberté : nulle gêne , nulle contrainte dans le Commerce de cette aimable Nation. Ne m'accusez pas , Monsieur , de vouloir détruire ce que je vous ai marqué dans ma précédente Lettre : je vous parle ici de quelques cas particuliers , & ailleurs il s'agissoit d'une Proposition générale ; qui n'est pas sans exceptions.

Je m'entretenois hier avec un François dont la vivacité me parut être sans étourderie. Le bon sens fut le sujet de notre conversation. Ce qu'on appelle de ce nom , me dit-il , n'est , à le bien définir , qu'une sorte de folie sombre , mélancholique , sérieuse , revêche , en-

emie de la société. L'instinct qui conduit les Brutes ne les trompe jamais. Il les dirige constamment vers le bien de leurs corps , & leur fait goûter en pleine liberté tous les plaisirs des sens. Il leur fait rechercher tout ce qui leur est utile, & éviter tout ce qui leur est pernicieux. Mais ce qu'on appelle communément *la Raison*, ne sert qu'à nous tromper , qu'à nous égarer , qu'à nous remplir d'idées fausses , qui nous conduisent presque toujours à notre perte.

N'avez-vous jamais réfléchi sur le ridicule de ces hommes insipides & ennuyeux , qui , toujours montez sur la Raison , seroient fâchez de mettre un pied devant l'autre , sans avoir un motif à vous alléguer ? Ils ne demeurent jamais courts , & à tous les *pourquoi* ils ont une réponse préparée , & toujours appuyée sur la *Raison*. Par exemple , ils ne seront point embarrassés de vous dire *pourquoi* ils tournent le bouton de leur chapeau sur l'oreille gauche ? *Pourquoi* ils portent en hyver des habits plus épais qu'en été ? *Pourquoi* ils écrivent de la main droite ? *Pourquoi* ils boivent & mangent ? *Pourquoi* ils dorment ? Et sur chaque *Pourquoi* , vous devez toujours vous attendre à une Disserta-

tion. Cette maniere d'agir est-elle raisonnable ?

Vous ne trouverez point en *France* de si profonds *Raisonneurs*. Les *François* ne se proposent aucun but fixe , dans la plûpart de leurs actions , & l'évenement ne les trompe jamais : la chose qu'ils entreprennent est-elle permise ? Peut-elle leur être agréable ? C'en est assez. Le plaisir qu'ils trouvent à se satisfaire leur tient lieu de Raison. Dans le vrai, tout est *Folie* , parmi les hommes , & les *François* savent choisir , dans les diverses especes , celle qui a le plus d'agréments , & qui contribue à la douceur & aux charmes de la Société. Mais , pour ne pas se rendre odieux à ceux qui sont peut-être moins sages , mais plus sévères , ils gardent de justes mesures , dans leurs folies.

Toute l'harmonie de la Société , n'est fondée que sur les divers genres de folie , qui se prêtent un mutuel secours. Cette liaison produit la faveur , la fortune & l'amitié. Mais quand deux especes de folie se combattent & se repoussent mutuellement , on voit naître de cette antipathie , la haine , les que-

relles , les Procès , les disputes & cent autres désordres qu'il seroit inutile de spécifier. Je suis , &c.

S. 3. R E' F L E X I O N S.

Ne prêtons point à nos actions des motifs épurez : Si l'on oublie le monde , on ménage avec soin les intérêts de l'amour-propre ; on tâche d'augmenter sa réputation , par des actions généreuses : On travaille pour soi-même , en soulageant le Prochain. On peut donner tout son bien aux Pauvres , sans être libéral : On peut se réconcilier avec son ennemi , sans être généreux ; de même qu'il est possible de pécher contre l'honnêteté , sans cesser d'être honnête homme ; & d'extravaguer , dans quelques circonstances particulières de la vie , sans être fou. Cette Réflexion me conduit naturellement au sujet de la Lettre suivante.

S. 4. DIXIÈME LETTRE

*De Madame de *** au Marquis de ***.*

Rien n'est plus plaisant que l'air contraint de *Saint Far**** , quand il se trouve avec ma Tante. Les caresses que cette bonne Dame lui fait sont

une autre décoration , qui devoit me réjouir , & qui m'afflige. L'Amant paroît froid & deconcerté : ma Tante fait de grands efforts pour l'échauffer , & pour le remettre. Je disois hier à *Saint Far**** : *Ne vous gênez point : dites à ma Tante des choses obligeantes : répondez à sa tendresse , si vous voulez prévenir ses soupçons. J'entendrai tout ce que vous lui direz avec la même satisfaction , que si vous vous adressiez directement à moi : Recevez aussi toutes ses caresses comme si je vous les faisois. La singularité de cette imagination me plaît. Je suis ravie qu'une autre fasse les frais de la passion que vous m'avez inspirée.* Il me répondit cent folies galantes , que l'Amant le plus touché n'exprimeroit point avec la même vivacité. Plus j'examine sa conduite , moins je la trouve coupable. Je commence à ne plus douter , qu'il n'ait pour moi un véritable attachement. Je veux m'en divertir , comme il a voulu se faire un jeu de la passion de ma Tante. Elle fait que j'ai pénétré son secret. Elle fut d'abord dans un grand embarras ; je ne saurois vous décrire sa situation. Elle m'a dit depuis , que c'étoit à ma considération qu'elle cultivoit *Saint Far**** , qu'elle me le destinoit , & avec lui tout.

son bien. Je l'ai remerciée avec une affection , en apparence , aussi sincère , que si je n'étois pas au fait de l'intrigue. Il est pourtant vrai , qu'elle parle souvent de moi à *Saint Far**** ; Mais n'est-ce point un soupçon jaloux qui la fait agir ? Ne cherche-t-elle point à pénétrer les motifs de la froideur de son Amant ? *Saint Far**** vouloit éclater : je l'ai retenu. Je lui ai fait promettre , qu'il paroîtroit uniquement attaché à ma Tante : il témoigne beaucoup de répugnance pour ce manège ; je ne fais quelle en sera la conclusion. L'intrigue est bien forte : comment pourra-t-elle se dénouer ? J'en crains les suites. Des affaires si compliquées se terminent toujours mal. Mais étoit-il possible de suivre des voyes simples , dans un cas si extraordinaire ?

Ma mélancholie continue , & peut-être ne vous trompez-vous pas , dans la cause que vous lui attribuez. Mais serois-je fort coupable d'aimer *Saint Far**** ? L'indifférence que j'ai toujours eue pour les hommes : les raisons particulières que j'aurois de haïr celui-ci , prouveroient son mérite , si je devenois sensible , & pourroient en même tems servir à ma justification. Je me

trouve dans une crise bien douloureuse ! Ne m'abandonnez pas à mes propres réflexions. La parfaite confiance que j'ai en vous , exige pour retour les avis les plus fideles qu'un véritable ami puisse donner , dans les cas périlleux. Je vous expose mon cœur & ses sentimens. Je ne vous dissimule rien. Assûrée de votre discrétion & déterminée à suivre vos conseils , je vous prie de me dire , si je peux écouter *Saint Far**** ou si je dois l'éloigner ? S'il m'est permis de songer à un établissement , ou s'il faut persister dans mes idées de liberté & d'indépendance ? C'est vous dire assez nettement que , dans l'état fâcheux auquel je suis réduite , je présume peu de la force que vous m'avez connue. Je sens que ma raison devient esclave de mon cœur : elle suit aveuglément les impressions qu'elle en reçoit. Elle ne fait que d'impuissans efforts , pour se conserver libre. Mais toute la raison du monde résisteroit-elle aux protestations de l'aimable *Saint Far**** ? Voilà dans quelle disposition je me trouve , au moment que je vous écris. Demain peut-être ce seront d'autres idées ; & c'est cette inconstance , dont je ne me serois jamais crue capable , qui m'affi-

flige. Adieu ; Monsieur : j'attens votre réponse avec la dernière impatience , & suis , &c.

§. 5. REMARQUES LITTERAIRES.

I. *Sur les Mémoires de Monsieur de la Colonie , &c.*

La fameuse Bataille d'*Hochstet* attira sur le Maréchal de *Talard* un blâme qu'il ne méritoit pas , & dont l'Auteur le justifie. Un succès heureux fait l'Apologie des entreprises les plus téméraires ; mais on condamne avec précipitation les Auteurs des desseins les mieux concertez , dès qu'ils sont suivis d'un événement fâcheux. On devrait cependant faire attention , que le sort des Batailles dépend quelquefois de certaines circonstances que toute la raison humaine ne sauroit prévoir. Il est vrai que , pour sortir en sûreté des retranchemens d'*Augsbourg*, on auroit dû renforcer notre Armée de quinze mille *Bavarois* , accoutumés à vaincre , & qui formoient ailleurs un Camp volant. Cette jonction étoit nécessaire , contre une Armée beaucoup plus nombreuse que la nôtre. Le Maréchal de *Talard* n'ayant pas dessein de combattre , ne fit pas cet-

te réflexion. Ses projets se bornoient à délivrer *Ingolstat*, que les Ennemis menaçoient d'un Siège, & ce qu'il avoit de Troupes suffisoit pour cette expédition. Mais les Alliez, avertis des mouvemens de ce Général, firent une marche si secrète, qu'ils le surprirent dans la Plaine d'*Hochstet*, lorsqu'une partie de son Armée étoit au fourrage. Les mouvemens précipitez qu'on fit, pour se mettre en bataille, à la vûe de l'Ennemi, jetterent la confusion dans les rangs. Les Fourrageurs arriverent, avec leurs Escortes, plus consternez, que disposez à combattre. On auroit pû arrêter les Ennemis sur le bord d'un ruisseau marécageux, qui nous couvroit: mais ils le passerent sans obstacles, à la faveur de notre desordre, & ils enfoncerent notre droite, avec une facilité surprenante. Le Général de *Marcin*, qui commandoit l'aile gauche, les repoussa trois fois, & ce ne fut qu'à la quatrième attaque, qu'ils gagnèrent un peu de terrain. Notre perte fut très-considérable, par le feu de l'Action, & plus encore par la difficulté de la retraite. Plusieurs, voulant éviter le fer des Ennemis, périrent dans les eaux du *Danube*.

Cette fatale journée ranima le courage des intrépides *Bavarois*. Quoique leur Prince eût été contraint de les abandonner, ils délivrèrent *Ingolstad*. Les *Imperianx* réduits à la fuite, se rallierent dans la Plaine de *Ratisbonne* : ils en furent bientôt chassés ; les intrépides *Bavarois* les poursuivirent jusqu'à *Oberkirken* ; & en nettoyerent entièrement la *Baviere*. Mais la timide prudence du Conseil de *Munich* rendit tous ces succès inutiles. L'Electrice, munie d'un Plein-pouvoir du Prince, entra en négociation avec la Cour de *Vienne*, qui mit sous sa puissance tous les Etats de son Ennemi, sans qu'on eût la pensée de payer les Troupes, qui, selon le Traité, devoient être congédiées, ni de pourvoir à la sûreté du Régiment des Grenadiers *François*, dont M. de la Colonie étoit Lieutenant Colonel, & qui s'étoit extrêmement distingué durant cette Guerre. Cette négligence du Conseil de *Munich*, déterminâ la Garnison d'*Ingolstad* à s'y maintenir, contre les ordres qu'elle reçut de remettre cette Place aux *Imperiaux*. Le Prince *Eugene* satisfit à tout, & accorda à cette Garnison des conditions fort honorables.

Les *Imperiaux* s'établirent difficilement en *Baviere*. Les Peuples prirent les Armes , & défendirent quelque tems leur liberté ; ils furent enfin soumis ; mais il est certain que si l'on avoit sçu profiter de leurs dispositions , la *Baviere* seule étoit en état de résister aux forces de l'Empereur , & le sort des Habitans auroit été plus heureux ; car les *Imperiaux* les traitèrent avec la dernière rigueur , & manquerent même , à l'égard de l'Electrice , à plusieurs Articles de leur Traité. (a)

La Bataille de *Ramilly* , donnée le 23. de Mai 1706. ne fut pas moins funeste à la *France* & à ses Alliez , que celle d'*Hochstet*. (b) Les Alliez occupoient un Camp très-avantageux. Un Marais impraticable à la Cavalerie , appuyoit leur gauche , & des ravines rendoient leur droite inaccessible. Il est vrai que notre Armée pouvoit tirer du Marais l'avantage d'y appuyer aussi sa droite , en marchant ; mais on ne s'apperçut pas des ravines , & ce fut l'une des principales causes de la perte de la Bataille ; car notre gauche , qu'on avoit renforcée , en affoiblissant la droite , ne put pas agir. D'ailleurs , nos Généraux s'apperçurent trop tard de

(a) Pag

458.

(b) Tom

2. pag. 68

& suiv.

l'utilité qu'ils pouvoient retirer de la situation du Village de *Favier*. Les Alliez l'occupèrent. On fit une faute essentielle dans l'ordre qui fut donné pour les en déloger. » On oublia d'expliquer » le nombre de Troupes, qui devoient » former le Détachement, & de leur » assigner un rendez-vous, avant de » passer le Marais, afin qu'elles n'entreprissent rien, que quand tout seroit assemblé. Les Brigades commandées pour cette expédition, étoient éloignées les unes des autres, & ne sachant pas à qui elles devoient se joindre, chacune marcha en particulier pour gagner le Village; sans savoir s'il étoit défendu, ce qui rendit impossible le succès de cette entreprise. » Notre perte fut si considérable, qu'il fallut tout le reste de la Campagne pour nous rétablir. Les Ennemis firent de rapides Conquêtes : ils prirent *Louvain*, *Anvers*, *Malines*, *Bruxelles*, *Gand*, *Bruges*, *Ostende*, *Ménin*, *Dendermonde* & *Ath*. La levée du Siège de *Turin*, n'eut pas des suites moins fâcheuses, pour la *France*; & en 1708. nous eûmes encore à *Oudenarde*, un échec que nous aurions évité, si l'on eût déferé à l'avis de M. de *Kerdema*.

Les Alliez commencerent à menacer nos frontieres. Ils firent le Siége de *Lille*, entreprise hardie & difficile, qu'on auroit fait manquer, si dans l'attaque d'un Convoi, nos Troupes, qui auroient pû se diviser par pelotons, pour couper les traits des chevaux, pendant que le gros auroit attaqué l'escorte, ne se fussent attachées au combat dans les bruyeres; ce qui donna la liberté aux chariots de poursuivre leur chemin. (a)

(a) Page

L'année suivante, *Tournay* & sa Citadelle, manquant de provisions de bouche, se rendirent aux Alliez. (b)

145.

La Bataille de *Malplaquet* suivit cette Conquête. Notre Armée, qui occu-

(b) Page

155.

poit un Camp avantageux, pouvoit espérer une belle Victoire, si deux Régimens n'avoient pas abandonné leur poste dès le commencement de l'attaque, & qu'on n'eût pas dégarni une partie des Retranchemens, pour soutenir ceux qui défendoient le Bois de la gauche. Les Ennemis profiterent de ces deux fautes, & nous enleverent le Champ de Bataille. (c)

» Cependant, dit l'Auteur, il est certain que si M. de *Villars* n'avoit point été blessé, nous n'aurions jamais abandonné la partie; car quant à la Cavalerie en-

(c) Page

158.

» nemie , qui avoit pénétré dans la
 » plaine , & qui s'étoit mêlée avec la
 » Maison du Roi , rien n'étoit plus
 » facile que de la repousser , parce que
 » nous avions toute notre Cavalerie
 » de la droite & de la gauche de la
 » Maison du Roi , qui n'avoit pas en-
 » core trouvé occasion de tirer un coup
 » de pistolet. On auroit pû la faire
 » replier dans le centre , pour acca-
 » bler celle des Ennemis ; & l'Infan-
 » terie qui n'avoit presque pas perdu
 » de terrain , n'étoit pas assez rompue ,
 » pour quitter prise. Enfin , si les Enne-
 » mis eurent la liberté de faire le Siège
 » de *Mons* , ils en eurent l'obligation
 » à celui qui blessa le Maréchal de *Vil-*
 » lars. » (*a*) La surprise de *Denain*
 fut un effet de l'habileté de ce grand
 Général , qui trompa la vigilance du
 Prince *Eugene* , & força les Retranche-
 mens des Alliez. Ceux qui échaperent
 aux Armes de nos Soldats , ou à la
 captivité , trouverent la mort dans
 l'*Escant*. Le Prince *Eugene* reconnut
 trop tard son erreur : il fut Spectateur
 de la déroute d'une partie de son Ar-
 mée , sans pouvoir la secourir. (*b*)

2. 192.
 iv.

La Paix de *Rastad* rendit la *Baviere*
 à son Prince légitime. Les premiers

soins de l'Electeur , en rentrant dans son Pays , furent de le délivrer des Impôts onereux que les Imperiaux y avoient établis. Mais les Sujets pleins de zele & d'affection pour leur Souverain , donnerent des preuves éclatantes de leur joye & de leur fidélité. Malgré l'affreuse misere , dans laquelle dix ans de malheurs continuels les avoient ensevelis , on les vit faire de louables efforts pour témoigner leur satisfaction. L'Auteur en donne (a) un exemple qui mérite d'être proposé à nos fideles *François*. En attendant que les *Imperiaux* évacuassent les Places qu'ils occupoient , on avoit logé les Troupes de *Baviere* dans les Villages. M. de la *Colonic* déclara aux Mayeurs , » que » l'Electeur n'entendoit point que ses » Troupes , en revenant dans son Pays , » fussent à la charge à des Peuples qui » avoient tant souffert pendant son » absence. Et nous , Monsieur , répondirent-ils , il ne sera pas dit , que les » Troupes de notre Maître reviennent dans le Pays , & que nous ne les régalerons pas. Nous vous assurons qu'en quelque pauvreté que les » *Imperiaux* nous aient laissez , nous ferons jusqu'au dernier effort , pour

(a) P. 25

» nous divertir avec nos Soldats. Nous
 » avons un bon Maître, il nous lais-
 » sera jouir en repos du peu qui nous
 » reste , & il ne dépendra pas de lui
 » que nous ne soyons bien-tôt à notre
 » aise.

L'Empereur , délivré de la Guerre qu'il nous avoit faite , tourna ses Armes contre les *Turcs*. L'Electeur de *Baviere* lui donna six mille hommes de Troupes auxiliaires , à qui l'Empire dut le gain de la fameuse Bataille de *Bellegrade* , & la conquête de cette importante Place. A juger de l'événement par les regles de la prudence humaine ; l'Armée Chrétienne paroïssoit menacée d'une perte totale & inévitable. Elle faisoit le Siège de *Bellegrade* , & deux cent mille *Turcs* la tenoient elle-même assiégée dans ses Retranchemens. La nécessité de vaincre ou de périr par une mort glorieuse , inspira au Prince *Eugene* l'Action la plus hardie dont l'Histoire fasse mention. Il fit sortir son Armée des Lignes , à la faveur de la nuit. Un brouillard épais favorisa encore le succès de cette entreprise , & les *Bavarois* chasserent les Ennemis d'un Poste à l'autre , jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de leur Camp.

Les *Turcs* s'exposèrent lâchement à tous les dangers d'une honteuse fuite, & perdirent vingt-huit mille hommes dans cette Action. Cette Victoire les obligea de renouveler la Trêve avec l'Empereur, & de céder à sa Majesté *Imperiale* les Conquêtes importantes qui la suivirent. C'est par le récit de cette Campagne que M. de la Colonie finit ses *Memoires* : Ouvrage curieux & utile, que j'ai lû sans ennui.

2. *Troisième Partie de l'Histoire du Prince Titi.*

Le caractère de bonté, de générosité & de grandeur d'ame, que M. de S. H *** donne à son Héros, dans les deux premiers Volumes, est fort bien soutenu dans le troisième, qui paroît depuis douze ou quinze jours. Le Prince *Titi* se dérobe au plaisir d'une partie de Chasse, avec deux de ses Favoris, pour reconnoître l'état des Habitans de la Campagne. Il y trouve une misère affreuse, & des gens qui l'aiment, malgré la rigueur du joug dont ils sont accablez. Il épuise sa bourse & celles de ses deux Amis pour soulager tous les malheureux qu'il rencontre. Touché de ce qu'il voit, il fait

d'utiles réflexions sur les maux de ses Sujets: il voit, dans leur indigence, l'affoiblissement & la décadence de l'Etat, par la diminution du Peuple

P. 53. & du produit des terres: (a) il se plaint du malheur des Rois, qui ne peuvent marquer une égale attention à tous leurs Sujets, quoique tous leur appartiennent également, & qui ne sont instruits de l'état des Peuples que par des Relations, ou fausses, ou incertaines. (b) Il prend enfin la généreuse résolution de soulager les Habitans de la Campagne. » Répondons, dit-il,

P. 64. » (c) aux intentions de la bonne nature, qui ne veut pas que ceux qui la cultivent soient privez de ses bienfaits. Mere commune de tous les hommes, elle veut qu'ils jouissent également de ses richesses. C'est à nous à veiller à ce que la distribution en soit égale, & à empêcher que ceux qui les procurent, soient ceux qui en jouissent le moins. » Non seulement cette attention est digne d'un Roi, elle est aussi l'un de ses principaux devoirs. Le grand *Cyrus* s'en acquittoit avec une exactitude, que l'Histoire propose pour modele à tous les Rois; & en effet le moindre Paylan

n'appartient pas moins au Prince que le plus grand Seigneur, & il lui doit la même justice. (a)

(a) P. 13

La Fée *Diamantine* donne aux Princes *Titi* & *Forteserre* une excellente leçon, en leur faisant des poches de la toile d'une besace. Ils pouvoient tirer de la poche gauche les deux tiers de la somme qu'ils y trouveroient, & transporter cet argent dans la poche droite, pour en faire des libéralitez. » Quelque puissans que vous soyez, leur dit la Fée, souvenez-vous que vous n'avez rien que ce qu'on vous donne ; que vos poches ne sont que des besaces qu'on doit vous remplir, mais que votre reconnoissance & votre intérêt vous obligent à vider de même, en rendant à ceux qui vous donnent. L'avarice du Prince empêche la circulation des Biens d'un Etat ; elle appauvrit ses Sujets, en les empêchant de s'enrichir, & il s'appauvrit enfin lui-même, s'il arrive quelques cas extraordinaires, où la dépense augmente. Ce n'est pas l'argent qu'on possède qui rend riche ; c'est celui qui circule. Il est vrai, poursuit la Fée, que comme vous devez être extrêmement atten-

» tifs à ne rien demander à vos Sujets
 » que de juste , vous devez de même
 » l'être beaucoup , à ne donner qu'à
 » ceux qui ont besoin. Donner à ceux
 » qui ont assez n'est pas libéralité ; c'est
 » une prodigalité criminelle , puisqu'il
 » est injuste de faire qu'un bien qui
 » seroit nécessaire à l'un , devienne le
 » superflu d'un autre. » Cette maxi-
 me est très-solide ; mais il est difficile ,
 peut-être même est-il impossible , de
 l'établir. La parole évangélique se jus-
 tifie tous les jours : on donne à ceux
 qui possèdent. C'est l'usage établi.

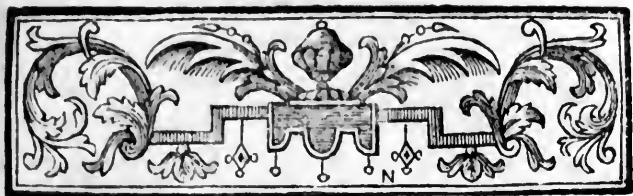
Les Princes de *Fulfoi* & le Duc
 d'*Eerhart* , montrèrent beaucoup de
 raison , dans le refus qu'ils firent des
 Tabatieres que la Fée vouloit leur don-
 ner , & par lesquelles , en regardant
 l'intérieur du dessus , ils apprendroient
 ce que feroient leurs femmes : « Nous
 » sommes mariez , dirent-ils ; nous
 » sommes très-contens de nos femmes ;
 » nous ne voulons point être tentez
 » d'avoir sujet de l'être moins. Quand
 » on est engagé dans un lien indissolu-
 » ble , le plus sage est de ne chercher
 » qu'à voir des roses ; où on ne trouve-
 » roit peut-être que des épines. Si tous
 les maris avoient la même prudence ,

on verroit moins de ménages scandaleusement defunis , par les fureurs de la jalousie.

Un accident arrivé au Roi de *For-teserre* l'obligea de séjourner chez le Gouverneur d'*Alburgetstad*. Pour se desennuyer , il fit éprouver à toutes les femmes de la Ville un sabot de diamant qui rendoit boiteuses toutes celles qui avoient manqué aux Loix sévères de la chasteté. Parmi ce grand nombre de femmes de toutes conditions & de tous âges , il n'y en eut que quatre qui ne boiterent pas. Les maris entrèrent en fureur contre leurs femmes ; mais le Roi leur fit comprendre qu'ils étoient plus coupables qu'elles. » Vous n'avez , leur dit-il , attaché la vertu des femmes qu'à une seule chose, ou vous avez encore moins consulté la vertu , que vos intérêts , & votre esprit de domination : car si c'est une vertu que de s'abstenir de ce que vous leur défendez , pourquoi vous le permettez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas deshonoré d'une faute qui deshonore vos complices , qui n'y tombent souvent point , si vous n'employiez toute sorte de soins & d'artifices pour les séduire ? C'est vous

» qui les rendez coupables , & vous ne
 » voulez pas l'être : ce sont vos fautes
 » qui les deshonnorent , & vous ne
 » voulez pas être deshonorés : il n'y
 » a rien de plus injuste. » Les maris
 se rendirent à ces raisons , & aux or-
 dres du Roi : il n'y eut que des hom-
 mes du bas Peuple , qui persisterent
 dans le noir dessein de vanger leur hon-
 neur , par la mort de leurs épouses ,
 & qui *traiterent leurs voisins de lâches ,*
qui n'avoient pas plus d'honneur , que s'ils
étoient des gens de condition.

Malgré les décisions de l'*Observateur*
sur les Ecrits des Modernes , ce petit Ou-
 vrage d'imagination me paroît bien con-
 çu , & la Morale qu'il présente con-
 vient à tous les états de la vie. Il seroit
 à souhaiter que tous les Auteurs fissent
 un usage aussi utile de leurs talens que
 M. de S * H * *, la vertu seroit plus
 respectée & mieux suivie.



AMUSEMENS DU CŒUR

ET
DE L'ESPRIT.

NOMBRE IX.

§. I. *REFLEXIONS.* *

* Cet Article a été communiqué à l'Auteur.



'AIGRIR, s'emporter, déclamer contre les violences de son Ennemi, c'est lui donner des armes contre soi-même. On ne peut mieux se venger d'un insolent, qu'en marquant beaucoup d'insensibilité pour les injures qu'il dit.

Les honnêtes gens sont assez communs. Où est l'homme de bien ? Cherchez.

Eubiste & *Ptochus* sont arrivez à une heureuse vieillesse. Ils se voyent Peres, & même Ayeux d'une belle & nombreuse famille, dont ils sont tendrement aimez : ils meurent l'un & l'autre entre les bras de leurs Enfans : *Eubiste* ne quitte la vie qu'avec larmes & regrets, & je vois *Ptochus* en sortir avec joye. Le premier a vécu dans les plaisirs, dans la mollesse : l'autre n'a tiré sa subsistance que du travail de ses mains. De quel côté est l'avantage ?

Ce qu'on dépense, dit *Plaute*, pour une méchante Femme, ou pour un Ennemi, est une vraie perte. C'est un gain au contraire que ce qu'il en peut coûter pour bien traiter un Hôte & un Ami, & c'est se faire un trésor solide que d'ouvrir sa bourse pour l'honneur & pour la gloire des Dieux. Sur ce pied, que de folles dépenses ! Combien peu de vrais gains ! Qui se fait des trésors solides ?

On lit, ou l'on raconte un fait extraordinaire & nouveau : on l'écoute avec cette avidité qui nous est naturelle, d'apprendre & de connoître. On ne perd pas un mot : on est saisi, on est ému, selon l'art de l'Ecrivain, ou la grace de celui qui parle. L'intrigue

attache, intéresse, le dénouement transporte. Mais d'où vient que j'entends aussitôt quelqu'un qui s'écrie : *Cela est il bien vrai ?* Et que d'autres ajoûtent : *Pour le croire, il faut que cela soit confirmé.* Alors je ne reconnois pas la vérité de cette pensée de *la Fontaine* :

L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

Pour mettre en pratique ce beau précepte d'*Epictète* : *Qu'il faut se retrancher dans un profond silence, ne dire que des choses nécessaires, & les dire en peu de mots ;* il faut se déterminer à passer pour un stupide, ou pour un original.

§. 2. DIXIÈME LETTRE

D'un Hollandois à un de ses Amis.

De Paris, le 8. Décembre 1736.

ON ne connoît pas assez les devoirs que la sage nature nous impose à l'égard de nos Enfans. Elle ne se contente pas de la propagation de l'espece, elle veut que nous ayons un soin particulier des fruits précieux de nos amours. L'exemple des animaux les plus féroces, est dans ce fait, un modèle à suivre. L'Ours ne feroit

qu'une masse de chair informe, si la femelle, qui vient de s'en délivrer, n'avoit soin de la débrouiller, par les prompts secours de sa langue bienfaisante. Les hommes seroient dans la morale, des Monstres encore plus hideux que les Ours dans la nature, si les préceptes d'une sage éducation, ne leur inspiroient l'horreur du vice & l'amour de la vertu ; car il est certain que les imperfections du cœur sont plus odieuses que celles du corps. Mes yeux s'accoutument insensiblement aux traits irréguliers d'un Borgne, d'un Bossu, d'un Boiteux : mes oreilles se font aussi à la fatigue de la conversation d'un Begue, & aux gestes ridicules d'un Muet ; mais ma raison se révolte constamment contre un esprit caustique & dangereux, & plus encore, contre un homme dont tous les sentimens sont bas, lâches & intéressés, qui se glorifie de la corruption de ses mœurs, qui suit le torrent de ses passions, qui ne connoît ni les regles de la bienfiance, ni les loix de l'honneur. Les hommes de ce caractère sont de vrais Monstres, la honte éternelle de leurs Parens.

Inutilement les Peres voudroient

se disculper des vices de leurs Enfans. Il est vrai que le vice naît avec nous , mais nous ne naissons pas sans quelques principes de vertu ; & c'est l'éducation qui fait germer , ou qui étouffe ces heureux principes. Il en est de nous comme d'un champ , qui , laissé inutile , ne produit que des ronces , des épines , des herbes venimeuses , ou de nul usage ; mais une main laborieuse & assidue venant à le défricher , il devient propre à faire véger toutes les semences qu'on lui confie.

C'est une vérité incontestable en morale , que l'éducation héroïque fait des Héros. Plus un jeune homme a de talens naturels , plus il est dangereux de le négliger. Avec des qualitez éminentes , on peut faire beaucoup de bien , ou beaucoup de mal , & pour en prévenir l'abus , les Peres & les Meres ne doivent rien négliger. Sils sont incapables de s'acquitter eux-mêmes de ce devoir , ils sont obligez de choisir des personnes sages qui tiennent leur place , & qui , sous leur l'autorité , puissent corriger les inclinations vicieuses qu'ils découvrent dans leurs Eleves , & employer avec prudence , ou la douceur , ou la rigueur.

Qu'un Pere dise à son Fils : *Votre jeunesse m'a coûté dix mille livres ; je n'ai rien négligé pour vos études ; je me suis privé de plaisirs innocens , pour vous faire apprendre des choses curieuses !* Combien d'Enfans seroient en droit de répondre : « Il eût été plus à propos de me rendre plus honnête homme , que de dépenser une somme si considérable , pour me surcharger la mémoire de Grec & de Latin. Si j'ai oublié la vertu dans ma jeunesse , si je vous ai causé des chagrins très-vifs , si je me suis soustrait à votre autorité , pourquoi , mon Pere , m'avez-vous livré à toute la vivacité de mon tempéramment ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas imposé la nécessité de me corriger , d'une manière conforme à mon génie ? La sévérité m'irritoit , & jamais vous n'avez usé de douceur , pour prévenir mes égaremens. Je porte la peine de vos fautes , autant que des miennes : trouvez-vous que cela soit juste ! Une absence de dix ans a fait manquer ma fortune : ce malheur n'est-il pas assez grand ? N'en êtes-vous point touché ? Voulez-vous encore m'accabler du poids

» de votre indignation ? Quoi ! mon
 » Pere, mon retour, ma soumission,
 » mon repentir, ne feroient que vous
 » irriter ? »

Mais il y a des champs ingrats, que les soins d'un Laboureur vigilant ne peuvent rendre fertiles. N'est-il pas aussi très-possible de trouver des naturels si revêches, que l'attention la plus exacte ne sçauroit les corriger ? J'ose dire, pour répondre à cette question, que de cent jeunes gens qui se perdent, on en rendroit quatre-vingt-dix-neuf très-vertueux, si les Peres connoissoient le grand art de l'éducation. Il y a des Enfans que la sévérité revolte : il en est d'autres, dont on ne fait rien qu'à force de coups. Il s'agit de bien démêler cette différence, & de dispenser à propos les caresses ou les châtimens. *J'ai châtié très-séverement mon fils, pour une faute considérable, me disoit un Pere en s'applaudissant. Je plains ce jeune homme, lui répondis-je : vous venez de la perdre. J'affecte, ajoûta-t-il, de caresser ses freres, de louer leur bon naturel, & pour l'humilier, je jette sur lui des regards irrités ; je le menace de l'exclure de ma succession ; je relève tous ses défauts, & je lui en fais des reproches continuels.*

Ah ! Pere inhumain , m'écriai-je , vous jetez dans votre famille , les semences d'une éternelle désunion. Vous inspirez à vos enfans chéris , du mépris pour ce Fils que vous prétendez corriger , & ce Fils , loin de goûter des leçons si ameres , concevra pour ses Freres une haine immortelle. Quelle éducation ! Pourquoi cet Enfant est-il né ? Je suis , &c.

§. 3. REMARQUES LITTERAIRES.

1. *Vie de M. Gassendi , &c.*

Le favant P. B * * * de l'Oratoire , fait connoître M. *Gassendi* dans le détail de ses actions : il examine son érudition , presque universelle ; les graces de son stile , la clarté de ses raisonnemens , la justesse de ses preuves : il fait voir ce Philosophe comparant les visions de *Fludd* & les opinions des Sectateurs d'*Aristote* , dévoilant les secrets les plus impénétrables de la Nature , expliquant les mouvemens les plus extraordinaires des Cieux , décrivant les actions des grands Hommes , surtout de *Peyresc* & de *Tycho-Brahé*. Passant ensuite des qualitez de l'esprit à celles du cœur , il le fait connoître sous l'idée d'un homme doux , facile , liant , que les mauvais procédez n'étoient pas ca-

pables d'émouvoir , qui favoit aimer & non pas haïr , & dont le cœur étoit la droiture , la candeur & la probité même. Tâchons de suivre l'Auteur dans ce curieux détail.

PIERRE GASSEND ou *Gassendi* naquît le 22. Janvier de l'an 1592. à *Chanterfier* , petit Village de *Provence* , à une lieue de la Ville de *Digne*. *Antoine Gassendi* son pere , & *Françoise Fabry* sa mere , ne se distinguoient des autres Habitans de leur Village , que par la douceur de leurs mœurs , & par leur solide piété. Dès l'âge de quatre ans , il déclamoit de petits Sermons : à sa septième année , il se déroboit souvent de la vûe de ses Parens , pour aller contempler les Astres , pendant une partie de la nuit. Le Curé lui apprit les premiers élemens des Lettres: « Son » ardeur pour l'étude étoit extrême. » Le jour ne suffisoit pas ; il étudioit » encore une partie de la nuit , à la » lueur de la lampe de l'Eglise ; le » plus souvent , il ne prenoit pas même quatre heures de repos. » En 1603. il alla continuer ses études à *Digne* ; il y fit de grands progrès dans les Humanitez. Il fit son cours de Philosophie à *Aix* , selon les idées

Page 6

d'*Aristote* , & les questions les plus abstraites lui devinrent si familières , que son Maître lui remettoit souvent ses Cahiers , pour les expliquer à ses Condisciples. Après son cours de Philosophie , il disputa publiquement la Chaire de Rhétorique à *Digne* , & quoiqu'il n'eût alors que seize ans , il l'emporta , & la remplit pendant un an. Ensuite il voulut embrasser l'état Ecclésiastique ; il retourna à *Aix* , & s'appliqua pendant quatre ou cinq ans à la Théologie Scholaistique , à l'étude de l'Ecriture sainte, aux Langues Grecque & Hébraïque : » Il faisoit de » grands progrès; son esprit vif & pé- » nétrant lui permettoit de s'adonner » à plusieurs Sciences à la fois, qu'il » concevoit aussi facilement, que s'il » n'en eût étudié qu'une seule. Il prê- » cha dans ce tems-là avec beaucoup » d'applaudissement ; il s'acquit même » une telle réputation par son éloquen- » ce , qu'il fut pourvû d'abord de la » Théologale de *Forcalquier* ; mais » comme sa Prébende étoit trop mo- » dique , le Parlement lui assigna qua- » tre cent livres pour son entretien. » Peu de tems après il fut pourvû de la » Théologale de *Digne* , qu'il préféra

» à la premiere ; ce qui l'obligea l'an
 » 1614. d'aller prendre le Bonnet de
 » Docteur dans l'Université d'*Avi-*
 » *gnon*. » Les Chaires de Philosophie
 & de Théologie étant venues à vaquer
 à *Aix*, *Gassendi* se mit sur les rangs, &
 les emporta toutes les deux à la dispu-
 te: mais il se contenta de la premiere,
 & dicta son premier cours par cœur,
 retranchant de la Philosophie les chi-
 cannes de l'Ecole, & la plûpart de ces
 questions sophistiques & inutiles, qui
 s'y sont malheureusement introduites.
 Il n'y avoit gueres qu'un an qu'il en-
 seignoit, lorsqu'il fut ordonné Prêtre,
 en 1617.

Joseph Gautier, Prieur de la *Valetta*, Page 9.
 réveilla le goût que *Gassendi* avoit reçu
 de la Nature pour l'Astronomie. Il
 commença ses Observations à *Aix* le
 28. Novembre 1618. par une Come-
 te, sur laquelle il fit des conjectures,
 que l'événement vérifia: il continua sur
 le même plan jusqu'à sa mort. & il a eu
 soin d'indiquer ses Observations dans
 son Commentaire des choses célestes.
 Le désir de tout savoir l'avoit jetté
 dans l'Astrologie judiciaire. Il recon-
 nut bientôt la vanité de cette préten-
 due science: il l'abandonna, mais il eut

toujours un grand goût pour l'Astronomie , dont il conseilloit l'étude à tout le monde.

Il enseigna pendant six ans la Philosophie , & la dernière année (1621.) il fit soutenir des Thèses pour & contre *Aristote* , qui augmentèrent considérablement sa réputation. Deux ans après le Chapitre de *Digne* l'envoya en Députation à *Grenoble* , où il eut le plaisir de guérir son bon ami *Valois* des visions astrologiques , dont il étoit fort prévenu. Il publia dans la même Ville, ses *Exercitations* contre les Sectateurs d'*Aristote*. Il fit ensuite quelques voyages , & l'Historien donne des Extraits curieux des Lettres qu'il écrivit à divers Savans.

Le P. *Mersenne* , savant Minime , l'engagea à réfuter les sentimens de *Fludd* , Docteur *Anglois* , qui avoit fait l'Apologie des Cabalistes , & des Freres de la *Rose Croix* ; il y travailla d'abord ; mais avant que cet Ouvrage fût fini , il alla voyager dans les *Pays-Bas* & en *Hollande*. Il y fit connoissance avec plusieurs Savans , & particulièrement avec le célèbre Médecin *Vanhelmont* , qui , dans l'examen de la nourriture la plus convenable à l'homme ,

s'étoit déclaré pour la viande contre le sentiment de *Gassendi*, qui tenoit pour les fruits. Cette question fut d'abord traitée entr'eux à *Bruxelles*, & ils vinrent ensuite aux *Ecrits*. C'est cette dispute qu'un fameux Critique a traitée de *frivole* & de *ridicule*. Il y a, dans cette décision, une grandeur d'ame plus qu'héroïque. Quel est le *Stoïcien* capable de mépriser assez la vie, pour négliger de s'instruire de la nourriture la plus propre à la conserver ? Quel est le Héros, qui voulût manger indifféremment, ou des fruits empoisonnez, ou de la viande qu'un habile Médecin lui diroit être plus convenable à sa santé ?

Dans cette dispute, *M. Gassendi* avoia que son sentiment n'étoit fondé que sur des conjectures, & qu'il n'avançoit rien sur cette matiere qu'il crût au-dessus de la probabilité. C'étoit un effet de sa modestie, qui parut encore avec la même sincérité dans sa Dissertation sur les *Parhelies*, ou faux Soleils, que plusieurs Astronomes avoient observez à *Rome*, le 20 de Mars 1629. Il dit, que de toutes les choses naturelles, on n'en fait presque rien que l'Histoire ; mais il se déclare affirmativement contre l'opinion des Anciens,

& des Modernes , qui ont cru , que ces sortes de Phénomènes présageoient de grands malheurs. *Gassendi* laissa , dans la *Hollande* & dans les *Pays-Bas* , une grande idée de sa sagesse & de son savoir.

ge 89. A l'âge de trente-huit ans , il com-
mença de donner quelques heures à l'étude de l'*Arabe* , & il s'appliqua à l'éducation du fils naturel de *Luillier* , qui devint si fameux dans la suite , sous le nom de *Chapelle*. Mais ces occupations ne nuisoient ni à ses Observations astronomiques , ni à son commerce épistolaire. Il étoit si peu amoureux de son nom , que dans un voyage qu'il fit à *Grenoble* , en 1632. avec *Maridat* , il ne dit pas un mot qui eût pû le faire connoître. Cet exemple de modestie est une belle leçon pour les prétendus beaux Esprits de ce siècle.

ge 117. Le malheur qui arriva l'année suivante à *Galilée* , fut un coup de foudre pour *Gassendi* , qui pensoit comme lui , & qui ne trouvoit pas que ce Philosophe eût rien écrit qu'on ne dût approuver. Cet événement l'intimida , & le rendit fort circonspect ; mais il ne l'empêcha pas de s'appliquer toujours à sa Philosophie & à ses Recherches. Il s'acquit-

toit aussi avec exactitude des devoirs de son état. Il écrivit à *Peyrecs*, le premier Janvier 1634. qu'il étoit presque épuisé, pour avoir trop prêché. » Il » n'étoit pas seulement un homme d'u- » ne grande érudition, mais encore » un homme d'une politesse & d'une » douceur infinie : Ses Lettres ne res- » pirent que la paix & l'union : il ne » pouvoit supporter que les Savans se » broüillassent entre eux, encore moins » qu'on parlât mal des grands hom- » mes. »

Il y avoit longtems que le Chapitre de son Eglise lui en avoit conféré la Prevôté ; mais elle lui étoit disputée, & le Procès traînoit depuis dix ans. Le Parlement d'*Aix* rendit enfin un Arrêt favorable le 19. Décembre 1634. qui le mit en possession de ce Bénéfice.

Page 14

Depuis le mois d'Octobre 1637. jusqu'au 30. Juillet de l'année suivante, nous n'avons aucune des Lettres de *Gassendi*. L'Auteur attribue son silence à ses voyages, à sa maladie & à ses grandes occupations. Quelques Prélats de la Province d'*Ambrun* vouloient le nommer à l'Agence du Clergé : d'autres s'y opposoient. L'Abbé

ge 190. d'*Hugues*, neveu de l'Archevêque, étoit son concurrent ; mais il n'eut que deux voix. *Gassendi* eut la pluralité, & partit aussitôt pour *Paris*, parce que son Compétiteur ne vouloit pas céder.

» Passant par le Village de *Mane*, il
 » vit une femme âgée de plus de 80.
 « ans, à qui depuis quatre ans il avoit
 » poussé de nouvelles dents, après les
 » avoir toutes perdues depuis quinze.
 » Elle souffroit des douleurs inconce-
 » vables. » Il se rendit à *Mante*, dans
 le *Vexin Francois*, où l'Assemblée du
 Clergé avoit été indiquée pour l'année
 1641. L'Archevêque de *Toulouse* fit
 regler l'affaire de l'Agence, par un

ge 194. Accommodement : » *Gassendi* céda
 » son droit à son Compétiteur, qui
 » s'engagea à lui compter la somme de
 » 8000. liv. dont quatre lui seroient
 » payées après la tenue de l'Assemblée,
 » & les autres quatre à la fin de l'an-
 » née. » Le Roi ne permit point que
 l'Abbé d'*Hugues* exerçât sa Charge. Il
 n'y fut retabli qu'en 1646. & il
 refusa de satisfaire aux engagements
 qu'il avoit pris avec *Gassendi*. Il fallut
 un Procès pour les mettre à la raison,
 & cette affaire fut enfin terminée par
 des Arbitres, qui condamnerent l'Ab-

bé d'*Hugues* à payer quatre mille livres. C'est ainsi qu'ils partagerent le différend.

Gassendi, toujours avide de nouvelles découvertes, en fit une extraordinaire le 29. Décembre 1643. Il découvrit neuf Satellites de Jupiter, & il en donna avis à *Naudé*. L'Historien a traduit une très-belle Lettre Latine, dans laquelle notre Philosophe rend compte à *Louis Decormis* de *Beaurecueil* son ami, des derniers momens de Louis XIII.

» Ce grand Prince, dit-il, a vû venir
 » la mort avec plus d'intrépidité que Page 217
 » *Socrate*..... Son visage étoit tous
 » jours le même, son esprit d'une tranquillité admirable, de sorte que je
 » ne crois pas qu'on puisse mourir avec
 » plus de fermeté, & regarder ce dernier moment d'une manière plus
 » assurée. »

La querelle étoit engagée entre *Gassendi* & *Descartes*, au sujet des Méditations de celui-ci, que notre Philosophe avoit réfutées très-solidement. Le P. B*** représente *Gassendi* toujours doux, toujours modéré, & *Descartes* évaporant sa bile, par des injures. Je ne croirai jamais que ce fait puisse servir à excuser les Critiques,

lorsqu'il leur arrive de ne pas garder toutes les mesures convenables. Il faudroit être en vérité dans une grande disette d'Apologies , pour chercher à se justifier par les fautes des grands Hommes. Voici un exemple plus utile à suivre. *J. B. Marin composa sans aucun ménagement un Ouvrage imprimé à Paris en 1643. sous ce titre : Les Autels de la Terre brisez.* Il attaqua *Gassendi* sur le mouvement de la Terre ;

age 232. & » il fit paroître dès le commence-
 » ment de cette dispute une conduite
 » si irrégulière & si impolie, qu'il ne
 » faut pas douter qu'elle ne lui ait at-
 » tiré toutes les disgraces & toutes les
 » réponses vives qu'il eut à essuyer dans
 » la suite. » *Gassendi* lui répondit sans aigreur. N'est-ce pas cet exemple de modération que les Critiques devroient imiter ?

age 238. Le Comte d'*Alais* , Gouverneur de
 249. *Provence*, étant à *Marseille*, vit plusieurs fois , dans sa chambre , un spectre lumineux , sur lequel il consulta notre Philosophe. *Gassendi* ne doutant point du fait , examine si ce spectre est envoyé de Dieu , & si son apparition est physiquement possible ? S'il n'y a point eu d'illusion ? & si cette illusion ne

peut pas venir ou de l'imagination , ou de la disposition des yeux ? Il décida que le Démon de *Socrate* n'étoit que la prudence de ce Philosophe , & que le Phantôme de *Brutus* étoit une illusion de ce *Romain*. Que d'érudition perdue ! Le spectre du Comte d'*Alais* n'étoit qu'un Phosphore , & trois ans après la Comtesse avoua ingénument à son mari , qu'elle avoit joué elle-même cette Comédie par une de ses Femmes de Chambre , parce qu'elle n'aimoit pas le séjour de *Marseille*.

En 1645. *Gassendi* fut fait Professeur de Mathématiques au Collège Royal. Ce grand Philosophe, l'homme de son tems qui méritoit le mieux ce beau titre , avoit un respect infini pour la vérité. *David Guiraud* lui ayant envoyé ses Observations sur l'apparente grandeur du Soleil , il en fut si satisfait , qu'il changea aussitôt de sentimens. En 1647. il donna au Public la Vie & l'Apologie d'Epicure : il avoit emprunté de ce Philosophe le vuide & les Atômes , sans adopter ses opinions dangereuses. A peine cet Ouvrage commençoit-il à paroître , que le Prieuré de *Roumoules* en *Provence* , au Diocèse de *Riez* , étant venu à va-

Page 28

Page 30

» quer , le Prince de Conti le conféra
 » à *Gassendi* ; mais lui ayant été disputé
 » & enlevé par un autre , il reçut ce
 » revers en vrai Philosophe Chrétien.
 Il étoit toujours au-dessus de la fortune.
 L'année suivante 1648. l'Abbé d'Etrées procura la réconciliation de *Gassendi* avec *Descartes* , & ces deux grands hommes se rendirent leur amitié. Mais il n'en fut pas ainsi de la réconciliation de notre Philosophe avec *Marin* , qui lui fit de nouvelles insultes , *n'étant pas* , dit l'Historien , *assez sage pour garder le silence , mais étant assez plein de lui-même , pour s'imaginer qu'il avoit écrasé tous ses ennemis , & qu'il pouvoit impunément leur insulter.*

age 363. Mais ces attaques ne pouvoient effleurer un homme qui jouissoit de l'estime publique , & de l'amitié de tous ceux qui le connoissoient. Sa réputation étoit si solidement établie , que la Reine *Christine* de *Suede* se fit honneur de lui écrire , & de lui demander son amitié & sa correspondance. Il avoit un Neveu d'alliance , qui exerçoit la Profession d'Avocat. Il se crut *obligé de lui donner des Avis très-sages & très-*
 age 402. *chrétiens* , dans une Lettre du 26. Fé-

vrier 1655. » C'est le moyen , lui dit-
 » il , de devenir bientôt Maître , que
 » de faire les choses par soi-même ; &
 » le moyen de former bientôt son ju-
 » gement , c'est de ne s'attendre point à
 » celui des autres : il faut bien consul-
 » ter les sages , mais il faut première-
 » ment se consulter soi-même pour
 » éprouver si l'on ne seroit pas assez
 » heureux de se rencontrer dans leur
 » sentiment. » Il lui recommande
 ensuite la clarté & la netteté dans ses
 discours , & particulièrement de ne se
 charger de la défense d'aucune Cause ,
 qu'il ne la juge bonne , ou du moins
 tellement problématique , qu'elle pa-
 roisse même plus vraisemblable que
 l'opposée : » car , dit-il , Dieu vous
 » ayant destiné pour être un des orga-
 » nes de la Justice , vous êtes obligé à
 » ne procurer rien que de juste ; si vous
 » faisiez autrement , vous seriez tenu à
 » restitution. Quand une Partie s'a-
 » dressera à vous , il faudra bien exa-
 » miner sa Cause , & lorsque vous trou-
 » verez qu'elle ne vaudra rien , il fau-
 » dra conseiller constamment à la Par-
 » tie de s'accommoder , & de quelque
 » manière que la chose se tourne , ne

» lui point servir d'instrument à faire
 » une injustice Quand vous
 » vous ferez fait la réputation d'hom-
 » me de bien , tous les gens de bien
 » auront recours à vous , & vous em-
 » ployeront : les Juges même étant
 » une fois prévenus de votre probité,
 » déféreront beaucoup à vos sentimens,
 » & feront scrupulé de vous condam-
 » ner , persuadez que [vous ne soute-
 » nez que des Causes justes. C'est pour
 » cela que *Quintilien* , définit l'Ora-
 » teur , *vir bonus dicendi peritus*. »

Dès la fin de 1655. *Gassendi* étoit
 retombé malade , & sa santé empirait
 de plus en plus , en sorte qu'il fut obli-
 gé de se priver de ses longs & fréquens
 entretiens avec ses amis , de toute étu-
 de particulière , même de ses prome-
 nades. Le 22. Février au soir (1655.)
 il fut attaqué d'une colique furieuse ,
 qui fut suivie d'un flux de ventre &
 d'un vomissement , qui l'agiterent
 cruellement toute la nuit. Les Mé-
 decins vinrent à son secours , & lui
 firent des saignées si fréquentes , qu'
 ils acheverent de l'épuiser. La mort
 ne l'effraya point : il s'y prépara avec
 beaucoup de piété & d'édification. Il

expira le 24. d'Octobre , âgé de soixante-trois ans & neuf mois. Son Historien le justifie de l'accusation d'impiété. Ainsi mourut le célèbre *Gassendi* , que plusieurs Savans ont loué. Il étoit d'un esprit agréable & doux ; d'une conversation aisée , qui rendoit claires les choses les plus obscures , d'une science profonde , humble , modeste ; d'une politesse & d'une candeur admirables , d'un esprit fin , vif , délicat & pénétrant sans ambition , sobre dans le boire & dans le manger , complaisant , ami fidele : » Il se levoit à trois heures du matin, quelquefois à deux, » jamais plus tard qu'à quatre , & étudioit jusqu'à onze, à moins que quelqu'un ne le vînt détourner sur les trois heures après midi , il se remettait à l'étude jusqu'à huit : il soupoit alors assez légèrement , & se couchoit entre neuf & dix . . . Rien n'est plus noble & plus élevé que sa maniere d'écrire : on y trouve ce beau naturel qui mérite seul notre estime. »

Je voudrois que le P. B * * * pour rendre son travail plus instructif , eût exposé avec précision les sujets des

principales Disputes que *Gassendi* foutint contre les Savans contemporains. Il me semble qu'un Historien doit toujours se considérer comme le seul Ecrivain qui ait traité une matiere. S'il nous suppose trop savans, il nous laisse ignorer des circonstances qui piquent la curiosité, ou du moins il nous donne la peine de consulter d'autres Livres, & la paresse ne s'accommode point de ce travail.





AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E X.



E vous entretiens, M O N-
S I E U R , pour la dernière
fois de S. Far , je ne puis
plus démêler son caractère.

Je l'ai crû amoureux, je l'ai crû four-
be, je l'ai crû intéressé; la preuve qu'il
n'étoit rien de tout cela, c'est que de-
puis je l'ai vû prodigue, je l'ai vû li-
bertin, bel-esprit, dévot, & en un mot
soutenir du plus grand cœur du monde
cent caractères directement opposés à
ceux que j'avois crû lui remarquer. On
s'est lassé de sa comédie; le malheureux

K

a effuyé des disgraces ; il a vû qu'il n'étoit plus qu'un acteur ennuyeux , toujours sifflé des spectateurs , il a pris le parti de quitter le théâtre du monde , & s'est retiré dans une campagne , où il ne fait aujourd'hui d'autre personnage que celui d'être à charge à lui-même & aux autres.

S. Far, Monsieur, avoit de l'esprit, il montrait des sentimens, ses manieres étoient aimables, & il figuroit parmi nous autant qu'aucun que j'aye connu. Comment se peut-il qu'avec de pareils avantages on ne puisse trouver chez soi-même aucune ressource dans la disgrace ? Est-ce que l'ame de S. Far ennuyée de ne pouvoir trouver de repos avec lui, auroit pris le parti de l'abandonner pour toujours ?

Un mérite si brillant disparu tout d'un coup est un prodige pour moi, Monsieur, que je ne puis expliquer : l'on m'assûre cependant que rien n'est de plus commun que ces sortes d'éclipses. Comme ce sont des phénomènes encore plus intéressans pour le Public que tous ceux que nos Astronomes ont observés jusqu'à ce jour, je ne doute point, Monsieur, qu'il ne vous sçache gré de la peine que vous voudrez bien prendre

à nous en rendre raison. Il ne faut pas d'autre motif pour engager un Philosophe comme vous à prendre la plume. Ainsi il seroit inutile de vous dire combien vous obligerez en particulier ,
 Monsieur , votre , &c.

R E P O N S E.

IL ne seroit rien de plus facile, Mademoiselle , que de résoudre le phénomène [de S. Far , s'il étoit permis d'adopter le système de ces Anciens qui prétendoient que notre ame n'étoit qu'une harmonie universelle dans tous nos sentimens. Dans cette opinion ils devoient regarder comme de purs automates ceux qui n'étoient jamais d'accord avec eux-mêmes ; ils auroient donc conclu sans façon que S. Far n'en avoit point , puisqu'il n'a pû accorder les siens.

S'il ne s'agissoit que de S. Far la conséquence seroit peu effrayante ; mais comme à ce compte bien d'autres n'en auroient point , on est obligé d'abandonner ce sentiment , dont on peut démontrer la fausseté par une preuve de fait ; c'est , Mademoiselle , que loin de voir rien de tel que l'harmonie chez l'homme , il est sensible au contraire

que toutes ses actions résultent d'une discorde universelle dans tous ses sentimens.

C'étoit aussi ce qu'établissoit Plutarque après toute l'antiquité. Il prétend que chaque homme porte avec lui jusqu'au tombeau deux ames qui se font une guerre perpétuelle. Dans ce démêlé, dit-il, chacune attire les passions à son parti, cette discorde partage tous les sentimens dont il est susceptible, ces deux ames regnent tour à tour, & de-là naît cette contradiction qu'on remarque dans sa conduite.

Il faut avouer que cette opinion paroît très-conforme à l'expérience, & je ne suis nullement surpris que tant de Philosophes l'aient adoptée ; cependant outre qu'il n'est pas bien certain que tous les hommes souffrent ce combat jusqu'à la fin, comme il le faudroit pour prouver la vérité de son système, il ne résoudroit point la difficulté de S. Far, puisque loin d'avoir deux ames ; il paroît n'en avoir plus du tout, ainsi il faut en chercher un autre.

Celui qui me paroîtroit le mieux expliquer le phénomène proposé, seroit de l'*ame universelle* de Platon bien entendue. Par les différentes influences il

rendroit raison de la variété de l'univers ; comment il s'y formoit des Dieux, des Héros, des bons & des mauvais génies, des esprits célestes & des brutes. Ce grand Philosophe n'y trouvoit pas plus de difficulté qu'à expliquer la nature des différentes eaux : leurs qualités, dit-il, dépendent des terres où elles séjournent. Il en est de même des ames particulieres enfermées dans celle du monde.

Sans entrer dans tout ce détail de Physique, c'est ainsi que je la conçois : *le plus grand nombre, selon lui, est toujours* Plat. *trop heureux de pouvoir se conduire par des* l. 5. *lumières d'emprunt.* Nos ames, selon ce système, ne pensent que par celles des autres ; l'ame du monde les entraîne nécessairement dans son tourbillon avec elle ; donc quand ce tourbillon ne les soutient plus, elles doivent nécessairement tomber, & disparaître de sur notre horizon.

La raison, l'expérience, & l'écriture se concilient à merveille dans ce sentiment. La raison nous démontre qu'il est aussi impossible de former notre jugement sans le secours de l'instruction, que de voir cent objets qui soient exposés à nos yeux. Nos connoissances &

nos sentimens dépendent des objets qu'on nous présente : il est au pouvoir des hommes de nous offrir ceux qu'ils veulent , c'est donc le monde qui nous mène , & nous sommes obligés de le suivre.

Il est de fait que tous les hommes sont différens selon les pays qu'ils habitent : cette variété ne vient certainement pas de la nature : tels qui sont fous aujourd'hui , & qui n'aiment que le crime , sous le même climat différemment instruits étoient sages autrefois & le modèle des vertus ; c'est donc l'instruction qui nous change , & la forme de notre ame dépend de celle du monde.

L'Evangile achève de nous développer tout ce système. Le péché originel a fait un si étrange ravage sur toutes nos facultés , que nous ne sommes plus maîtres d'arrêter l'impression des objets qui nous frappent. Au moment de l'union de notre ame avec le corps , elle devient dépendante des sens , elle n'a plus de mouvement d'elle-même , & ne voit que par les yeux d'autrui. Que les objets nous soient bien ou mal représentés , il faut les recevoir tels qu'ils arrivent : & comme ils n'abordent jusqu'à nous qu'accompagnés de sentimens qui

nous y font faire attention , nous en sommes aussi peu maîtres que du jugement des objets qui les suivent. Nos sentimens dépendent de la façon dont nos organes sont frappés , les nôtres ne le sont point , mais ceux de notre mere ; nous ne recevons donc que l'impression qu'elle a reçûe , par conséquent ses sentimens.

Cette vérité , qu'un de nos Philosophes a mise dans son plus grand jour , se remarque sensiblement dans les enfans qui ont reçû quelque violente impression de leur mere. Si c'est une peur dont elle a été frappée à la vûe de quelque objet , il fera pareille impression sur son enfant ; si sa mere a reçû une sensation de plaisir , son enfant l'aura comme elle ; ainsi de tous les sentimens qu'un objet peut faire naître.

Si le seul contrecoup des impressions de notre mere peut causer un tel dérangement chez nous ; lorsque nous recevons directement l'action des objets sur nous-mêmes , il est aisé de juger qu'ils doivent former des traces tout autrement profondes. On remarque peu de passions distinctes chez un enfant , & il faut des événemens extraordinaires pour qu'il apporte des preuves si sen-

sibles de cette communication de mouvemens ; mais à peine est-il au monde que vous en voyez chaque jour paroître de nouvelles , & souvent toutes différentes de celles qu'il avoit montrées d'abord.

Si vous voulez sçavoir d'où lui viennent celle-ci , regardez qui il copie , vous reconnoîtrez aussi-tôt qu'il ne les a pas puisées dans sa propre nature , mais qu'il les a reçues de tous les objets qui l'environnent ; & si vous craignez encore de vous y tromper , feignez quelque passion devant lui , vous verrez s'il ne vous montre pas au moment votre portrait à vous même.

L'union de l'ame avec le corps explique naturellement tout ce mystère. Les loix de cette union n'étoient peut-être pas les mêmes dans l'état d'innocence , c'est le sentiment le plus commun ; mais le supposant pour un moment avec un de nos Philosophes , il doit toujours y avoir une grande différence entre l'état d'Adam , & celui de l'homme pécheur.

Malbran-
ne.

Que je voye chez un autre des sentimens réglés , ils me frapperont peu ; ils seront long-temps à aborder jusqu'à mon imagination ; ils n'empêcheront point les autres sentimens de se faire

appercevoir ; ils ne troubleront donc point ma raison , & celle-ci présente décidera du parti que je dois prendre en conséquence des sentimens qui me naissent.

Dieu forma tous ceux d'Adam , lorsqu'il le mit au monde , en lui faisant passer toutes les créatures devant lui , & lui faisant appeller chaque chose par son vrai nom ; sa raison ne se forma donc point dépendamment des sens , mais par l'instruction de Dieu même. Dans une nature innocente il ne pouvoit voir que des mouvemens reguliers, rien par conséquent ne pouvoit le surprendre , ni lui donner de passions capables de l'altérer : ainsi sa raison comme dans un homme sage prémunie par le secours de ses premières connoissances , devoit toujours disposer des mouvemens qu'il lui falloit suivre à la vûe des objets qui lui étoient présens.

Dans une nature corrompue cela est tout différent. Nous n'avons point d'autres regles que les sentimens pour discerner les objets , conséquemment tout doit nous être nouveau : cette nouveauté cause nécessairement une surprise , & la surprise ne peut plus avoir de bornes , puisque la nature dérangée n'a plus

de regle : elle doit donc exciter sans cesse mille mouvemens convulsifs qui par leur violence, leur durée, & leurs différentes formes, doivent infailliblement écarter tous les sentimens qui nous auroient fait réfléchir, & nous obliger de suivre ceux qui les accompagnent.

C'est principalement en quoi consiste la différence de l'état d'Adam & du nôtre. Les objets, si l'on veut, lui faisoient naître des sentimens comme à nous. Il est difficile en effet de concevoir comment ils auroient pû être apperçûs sans cela ; mais ils l'avertissoient modestement, & sa raison préparée étoit toujours en état d'arrêter les suites de l'impression qu'ils causoient. Chez nous non seulement notre raison, lorsque nous entrons dans le monde, ne l'est point ; non seulement les objets nous font naître des sentimens, mais ils produisent indépendamment de notre volonté des mouvemens qui nous disposent mécaniquement à les suivre, & cela si puissamment, que quelque défaveu que nous puissions donner à la cause qui les produit, nous restons malgré nous dans la même disposition que si elle nous gouvernoit.

C'est en quoi consiste le désordre du peché originel. Ma raison me donne

une loi, dit S. Paul, mes sens m'en imposent une autre, & ils me tiennent captif sous la loi du péché qui regne dans mes membres. Ce n'est pas seulement à l'occasion du plaisir que nous sentons cet empire étranger comme on pourroit le croire, il est aussi impossible de déguiser la peur, la colère, le chagrin, & l'inquiétude, qu'il l'est de ne pas faire appercevoir des sentimens de plaisir, lorsque la vûe de quelqu'un qui nous plaît flatte agréablement nos sens.

Il ne faut que concevoir cette vérité que l'Ecriture nous développe si parfaitement, pour conclure d'abord que l'homme, s'il ne se fait une violence continuelle, ne peut être aujourd'hui que l'écho des sentimens des autres, & un miroir qui réfléchit toutes les passions du monde qui rayonnent sur lui.

Son ame par son péché ne peut plus empêcher la révolte des sens; les objets malgré nous s'entretiennent; ils apportent avec eux mille sentimens trompeurs: il doit donc être le jouet de la nature entière. Je m'explique. Que j'apperçoive une personne qui à la présence de quelque chose soit saisie de frayeur, la peur me surprendra comme elle, & si ma raison ne me rappelle, je fuirai toute

ma vie cet objet sans en avoir d'autre motif que la peur d'autrui que j'imité. Que dans une autre occasion elle me fasse paroître la plus grande satisfaction dans le plaisir le plus insipide, la même sensation de plaisir me saisira, & il n'est forte de vices, quelques monstrueux qu'ils soient, qu'il ne puisse me faire trouver beau, si des sentimens plus délicats déjà formés chez moi ne me font appercevoir la difformité de ceux-ci.

Les pleurs des autres me font verser des larmes, dit un Poëte Italien, leurs soupirs m'en font naître à moi-même, leurs délires pourroient bien aussi me rendre extravagant.

Pianger, fauno i pianti altrui

Sospirar gli altrui sospiri

Ben potrian gli altrui deliri

Insegnar mi a delirar.

En effet par le même principe je dois adorer l'idole, lui immoler mes jours comme à la plus charmante maîtresse, j'éprouve en sa présence toutes les passions du monde, comme pour quelque chose de réel, & l'unique raison de tout cela, c'est que j'aurai vû un autre trompé, comme moi saisi de frayeur, pe-

nettré de respect , ou transporté d'amour lorsqu'il étoit devant elle.

Ce ne sont point les objets qui forment nos passions ; le plus ravissant me frapperait peu , si je n'y avois attaché auparavant une idée de bonheur ou de plaisir : je ne peux former cette idée que sur la façon dont je vois que les autres sont affectés en sa présence. Il n'est si furieuse passion chez nous à laquelle d'autres peuples ne soient très-insensibles ; nous en sommes de même pour ce qui les agite le plus : cela prouve invinciblement que ce ne sont pas les choses mêmes , mais le jugement qu'en portent les hommes, ou plutôt leur exemple qui forment nos sentimens. Adam a été trompé : il n'en falloit pas davantage pour n'en faire naître que des faux dans toute la nature. Qu'on me donne , dit M. de Fontenelle , une seule personne à qui je puisse persuader que deux & deux ne font pas quatre , je le fais croire à tout le monde. C'est ici le cas , une seule imagination dérangée nous explique suffisamment comment il s'est formé des mondes d'idolâtres stupides effrayés de leur ombre , de voluptueux emportés vers les plus méprisables objets , de loups ravissans saisis de fureur.

à la vûe de leurs semblables , & enfin comment l'ame universelle doit corrompre les autres , & de l'univers entier former un fantôme.

Je comparerois volontiers les hommes dans l'état où le peché les a réduits naturellement , jusqu'à ce que la grace & l'instruction les en délivre , à autant de singes qui ignorans le motif des actions qu'ils voyent faire , ne peuvent que copier , & copient toujours le plus ridicule personnage. La raison , c'est que rien ne les conduit qu'un instinct orgueilleux , qui leur fait imiter ce qui flatte le plus leurs sens. Leur orgueil , pour être satisfait , dépend uniquement de l'attention des autres , ainsi ils se tournent de tous côtés pour tâcher de l'attirer. La plus grande extravagance sera constamment la plus remarquée ; ce sera donc sur celle-là qu'il fixera son choix.

S. Far , Mademoiselle , & tous ceux qui se laissent emporter par leur imagination comme lui , sont dans le cas , du singe qui doit imiter nécessairement ce qui le frappe le plus. Un homme de bon sens , qui cherche à consulter en tout la raison , qui parle avec modestie , qui n'ose s'exposer au grand jour

qu'il n'ait appris à se connoître lui-même, & connoître les autres, fera peu de bruit dans le monde, mais on y distinguera à merveille un pedant, un faux brave, & un fameux libertin; ce seront donc ceux-là qui serviront de modèle.

On ne peut les attraper que par imitation, puisqu'eux-mêmes n'ont pas de principes, il faut par conséquent être singe, & figurer comme eux; si la première figure n'attire pas assez d'attention, on fait comme S. Far, on en prend une seconde; si on s'ennuye encore de celle-ci, on va à la troisième; mais si le spectateur ne peut plus vous goûter, il ne reste qu'à disparoître, & se retirer comme lui.

C'est à cette triste époque, Mademoiselle, que le malheureux a perdu l'ame. Il n'en avoit d'autre que celle du monde qui le portoit. Comme elle change souvent, S. Far changeoit de même; mais cette ame du monde en changeant se renouvelle sans cesse, & il se forme un autre monde tout différent du nôtre. Chez les hommes c'est toujours la nouveauté qui l'emporte. S'il paroît quelque nouvel astre lumineux, il entraîne tout après lui; son tourbillon s'augmente, & le nôtre diminue à pro-

portion : ces nouvelles planetes venant à se mettre entre la nôtre , elles empêchent nécessairement que nous ne soyons apperçûs : elles interceptent la lumière , & elles nous ensevelissent dans leur ombre , & conséquemment produisent une éclipse. C'est-là que perdus dans les ténébres , comme le pauvre S. Far , notre ame ne sçachant plus de quel côté se tourner , elle reste sans action , & cela produit le même effet que si nous n'en avions plus.

Quelque bizarre, Mademoiselle, que soit cette solution , j'ose cependant assurer qu'elle suffiroit pour rendre raison d'une infinité de phénomènes qui surprennent dans le monde ; mais pour en justifier la témérité aussi bien que la grossiereté de la comparaison du singe , je vous rapporterai un des Auteurs les plus polis de l'Antiquité , qui en parlant des petits maîtres comme moi , & de la conduite surprenante du monde , n'a pas crû qu'on pût en rendre autrement raison , que par les principes que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

C'est Platon , liv. XV. pag. 182. ed. Mar. Fic. (a) *Nous n'avons point* , dit-il ,

(a) *Jocandi speciem nullam habes magis artis , sciosam jucundamque quàm imitationem.*

de plus plaisant jeu que celui de l'imitation. Vous paroissez faire toutes choses , quoique vous ne fassiez rien , & vous pouvez montrer toutes les vertus sans en avoir aucune. Il est, continue-t-il (b), deux sortes d'imitations , l'une fantastique, & l'autre réelle. La première n'est que pour nous donner une idée imparfaite , & surprendre notre imagination par quelques traits de ressemblance qui nous empêchent d'examiner le reste. L'autre est une copie exacte de ce qu'on veut imiter , dont on peut juger par des règles certaines , parce qu'il n'est point permis au peintre d'y mettre rien du sien. L'une est toujours conforme à la réalité ; l'autre ne produit que des fantômes. Ceux qui possèdent le premier art , nous les nommons des Peintres ; ceux qui ne savent que le second , nous les nommons des magiciens &

(b) An non intelligimus eum qui arte unâ cuncta se facturum pollicetur , pingendi arte fingentem ejusdem nominis rerum simulachra , dementes etiam pueros posse decipere , dum picta eminens spectanda proponit , quasi quodcumque velit efficere possit. Nonne etiam circa sermones talem esse artem putamus , quâ seductores , quasi quibusdam prestigiis utentes , ad aliquantulas procus à veritate rerum adhuc existentes decipere valeant , imagines quasdam verisimiles loco verarum rerum auribus inculcando , adeo ut vera eloqui , omniumque hominum esse sapientissimi videantur , &c.

des faiseurs de prestiges. Tels sont ceux , dit-il , qui par des voyes abrégées instruisent notre jeunesse , & prétendent communiquer tout le sçavoir auquel l'homme peut atteindre sans qu'il lui en coûte ni peines ni travaux. Ils ne forment que des fantômes , en ne leur inspirant que des vertus imparfaites , & ils les rendent encore cent fois plus vicieux qu'ils n'étoient par l'orgueil que ce faux sçavoir leur inspire. (a) Il faut donc examiner cet imitateur d'opinion , pour voir s'il est solide & d'une simple masse , ou s'il n'a point quelque chose de double. Certainement , dit-il , non seulement il est double , mais c'est un composé de tant de pièces , qu'on ne peut rien y distinguer.

S. Far , Mademoiselle , étoit cet homme de Platon , un composé des sentimens du monde , & qui n'en avoit aucuns qui fussent véritablement de lui. Quand on a des principes , il est aussi impossible de se démentir dans la vie , que de se renoncer soi-même ; mais pour en avoir , dit Socrate , il faut les avoir reçûs des autres , ou les avoir acquis

(a) *Hunc itaque opiniosum hominem tanquam ferrum examinemus si ne solidus , simplexque , an contra geminum duplexque , in se quiddam habens. R. Certe multiplex.*

par sa propre reflexion ; or il n'a jamais hanté personne capable de lui en inspirer. Il se seroit même crû insulté par quiconque auroit osé le faire , sa vie a été continuellement étourdie de plaisirs , un quart-d'heure avec lui-même l'auroit jetté au désespoir , comment donc auroit-il pû avoir quelque règle certaine pour distinguer dans les actions les justes bornes qui font reconnoître un homme raisonnable.

Avez-vous appris des autres , dit Socrate , ou trouvé quelque chose de vous-même , lorsque vous n'avez voulu ni rien apprendre , ni rien chercher ? Vous êtes-vous jamais avisé de vouloir chercher ou apprendre ce que vous croyez sçavoir. Vous avez appris , si je m'en souviens bien , à lire , à écrire , à jouer de la lyre , voilà tout ce que vous sçavez. Il en est de même de nos petits maîtres. Ils n'apprennent rien , parce qu'ils croient tout sçavoir , & on peut leur dire , comme Socrate à son disciple : Vous êtes dans une ignorance très-honteuse , comme vos paroles le font voir , & comme vous le témoignez contre vous-même par toutes vos actions.

On prétend chez nous que dès l'âge de quinze ans , ou de vingt tout au plus un homme soit formé. Les Anciens

qui avoient plus étudié l'homme que nous , en
 pensoient tout différemment. » Platon ne les
 » abandonnoit à eux-mêmes qu'à l'âge de
 » cinquante , & jusques-là il vouloit qu'on
 » prît soin de les instruire. A cinq ans , qu'on
 » leur apprît tous les exercices du corps , à dix
 » à lire , à écrire , à chanter , & jusqu'à quin-
 » ze qu'on formât leurs manieres. Quand on
 » les auroit rendus dociles ; & capables de
 » commerce dans la vie , alors il vouloit qu'on
 » les conduisît dans des occupations plus sé-
 » rieuses : qu'on leur enseignât toutes les par-
 » ties des Mathématiques , principalement la
 » Géométrie , pour leur rendre l'esprit juste ,
 » & qu'on leur formât le cœur sur l'exemple
 » des grands hommes. Parvenus à vingt ,
 » on pourroit connoître de quoi chacun se-
 » roit capable , on pourroit occuper de quel-
 » ques arts mécaniques ceux qui ne seroient
 » point propres à l'étude ; mais ceux qui y au-
 » roient d'heureuses dispositions , on les dis-
 » tinguerait , on récompenseroit leurs tra-
 » vaux , on les combleroit d'honneurs , on
 » leur inspireroit l'amour de la belle gloire ,
 » on leur feroit connoître les premiers de la
 » République , ils en écouteroient les discours
 » en public , & s'exerceroient eux-mêmes en
 » secret à pouvoir les imiter un jour.

Ce n'étoit qu'à ce période qu'il leur permettoit
 de se regarder comme des hommes , mais des
 hommes modestes qui étudioient les autres
 sans disputer avec eux , » parce que n'étant pas
 » encore suffisamment instruits , ils auroient pû
 » être deçûs par de mauvais Sophistes qui leur
 » apprenant à contredire tout , les auroient
 » empêché de sçavoir jamais rien. Sur ce prin-
 » cipe il ne leur permettoit l'étude de la Dia-

3 lectique qu'à trente ans. Il vouloit qu'ils
 3 employassent jusqu'à cinquante à démêler
 3 le vrai du faux , le juste de l'injuste , l'a-
 3 propos & le hors de saison. Quand leur es-
 3 prit sera fixé sur toutes ces choses , & qu'ils
 3 auront des principes certains , alors , dit-
 3 il , ils entreront dans les affaires de la Ré-
 3 publique , ils en partageront les soins , ils
 3 en occuperont les dignités ; & elle jouira sans
 3 danger des fruits de leur éducation.

Ce sont-là , dira-t-on , des idées platoniques, mais d'une exécution impossible. Je veux Plat. XXX
de leg. p. 62
 pour un moment qu'il ait fixé trop loin les
 bornes qu'il nous prescrit ; ses principes en
 sont-ils moins certains ? Si les hommes n'ont
 de raison & de sentimens qu'autant qu'on leur
 en inspire , ou que l'expérience leur en fait
 naître ; si , comme dit Socrate , ils ne sont
 bons qu'à brouiller tout jusqu'à ce qu'ils aient
 appris à discerner le meilleur , ne m'avouera-
 t-on pas qu'il faut un long espace de temps
 avant que l'homme puisse atteindre à ce point ;
 qu'il soit stable dans sa conduite , qu'il agisse
 par des regles certaines , & qu'il suive un but
 uniforme dans tout le cours de sa vie.

Les peuples du monde les plus sages en ont
 jugé comme Platon , & à peu d'années près ils
 ont exécuté ses loix. Chez les Egyptiens tout
 ce qui regardoit l'éducation de la jeunesse étoit
 réglé par des édits publics , ils n'admettoient
 au Gouvernement que ceux qui étoient initiés
 aux Mystères , & il falloit pour cela les plus
 longues épreuves.

On voit encore aujourd'hui à la Chine le sy-
 stème de cette République , qu'on croit si im-
 praticable , exactement observé dans ce qu'il a
 d'essentiel. Il n'est que des Philosophes qui

gouvernent les autres , on regarde comme des hommes indifferens , & faits uniquement pour obéir, ceux qui ne le sont point , & les Lettrés seuls peuvent occuper les Charges de l'Etat.

» En effet, dit Socrate (a), si vous ne les
 » confiez qu'à gens qui n'ont aucun principe ,
 » qui n'agissent que par opinion, qui ne con-
 » noissent d'autre mérite que l'adresse aux
 » exercices du corps, une fausse bravoure & des
 » talens de Comédien , ne faudra-t-il pas dans
 » un pareil état que tout aille à l'aventure se-
 » lon les passions de ceux qui le gouvernent ;
 » sur-tout si vous voyez qu'un chacun de ceux-
 » là n'est conduit que par une ambition de-
 » mesurée, qu'il voudroit pouvoir rassembler
 » sur sa tête toutes les dignités de l'Etat, qu'il
 » n'est occupé que de l'envie de dominer ; que
 » loin de chercher le bonheur de ses sembla-
 » bles , il ne sçait que les tyranniser , & que
 » pour tout le reste de la vie il est dans une si
 » parfaite ignorance , qu'il n'agit que par opi-
 » nion , & par caprice , ne diriez-vous pas
 » qu'une pareille République doit être le cen-
 » tre de la discorde & de tous les vices du
 » monde ; oui , de par tous les Dieux, répond
 » l'autre , recte quidem per Jovem.

Tel est cependant le portrait de notre jeu-
 nesse , lorsqu'ils ont appris les exercices du
 corps avec les principes des Lettres , nous les

(a) *Qualem igitur civitatem eam putabis quæ ex pe-
 ritis sagittariis & tibicinibus , athletisque , ac cæteris ar-
 tificibus constat. Sint insuper admisti militarem artem cal-
 lentes, & qui ad interimendum prompti necnon inflati, ob ci-
 vilium rerum administrationem : desit autem optimi scientia,
 & qui norit quomodo unoquoque illorum æti præstat. R.
 prorsus ignobilem . &c.*

croisons parfaits , & ils figurent dans le monde ; chez ces sages Anciens on ne les regardoit alors que comme des enfans disposés à écouter la raison. En Perse on leur donnoit des gouverneurs à quinze ans , & des écuyers à sept , nous prenons tout le contrepied ; nous leur donnons des précepteurs à sept , & des écuyers à quinze. Chez les Perses la raison venoit perfectionner les manieres , & leur apprenoit à faire un usage judicieux de ce qu'ils avoient appris , ainsi comme elle finissoit l'ouvrage , elle s'y faisoit par tout remarquer. Chez nous on la fait oublier à l'âge où on l'enseignoit aux autres , & nous commençons par la raison , & finissons par les manieres.

Je ne ferai point sentir le ridicule de la méthode que nous suivons. Chacun voit assez combien il est facile d'apprendre toutes sortes d'exercices dans l'âge le plus tendre , mais qu'il est impossible d'acquérir le vrai sçavoir & la sagesse , lorsqu'on ne sçait pas encore s'exprimer.

Si notre jeunesse s'écarte , ce n'est pas tout-à-fait sa faute , nous aurions grand tort de lui insulter sur ses défauts. Il n'en est point qui ait de plus belles dispositions que la nôtre. Si elle ne sçait rien , que par cette raison elle aille à l'aventure , c'est qu'on ne lui apprend rien , & que nous-mêmes ne sommes pas en état de l'enseigner.

(a) *Fingit equum tenera docilem cervice magister
Ire viam , qua monstret eques ; venaticus ex quo
Tempore cervinam pellem latravit in aula
Militat in sylvis catulus. Horat.*

(a) L'Ecuyer habile en gouvernant à propos les rênes de son cheval , sçait l'obliger d'entrer dans le chemin qu'il lui montre , & quand on a dressé chez soi un jeune chien avec la peau d'un cerf , il ne manque jamais de le poursuivre dans les bois.

Qu'on exerce de même les jeunes gens à courir après la vertu, laissons-en après nous la bonne odeur. Ils ne s'y tromperont point ; mais s'ils ne remarquent pas chez nous, quoique dans un âge plus mûr, plus de principes que chez eux, ils préféreront, comme dit encore Platon quelque part, l'étourderie à de lâches passions ; ils aimeront mieux être folâtres qu'avaritieux, pedans, chicaneurs, hypocrites & ils n'auront pas de tort.

Pourquoi donc les tourner en ridicule ? C'est chez nous & chez nos voisins la plus grande injustice qui fût jamais. De tous les différens états du monde il n'en est point à qui on doive moins reprocher leurs défauts qu'aux jeunes gens. *Notre corruption vient proprement de deux causes involontaires, & qui nous rendent méchans malgré nous, dit Platon, & bien loin de nous en accuser, il ne faut accuser que nos précepteurs & nos peres.* C'est aussi à eux que j'en veux, & nullement à ceux qui les imitent. Je les traite de singes, il est vrai, mais c'est pour faire voir qu'ils copient, & faire honte à notre siècle de l'exemple qu'on leur donne. *Où avez-vous appris, disoit Socrate à Alcibiade, l'art de vous conduire ? Pericles le plus habile de notre République ne l'a jamais pu enseigner à personne : on est en état d'enseigner tout ce que l'on sçait bien ; si personne n'a pu vous l'apprendre, donc personne ne le sçait ?* Il faut qu'il en soit de même, Mademoiselle, des Docteurs de notre siècle, puisque leurs disciples leur font si peu d'honneur. Il seroit donc inutile d'aller chercher plus loin la cause de la bizarrerie qui vous surprend dans leur conduite. J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible,

Mademoiselle,

Votre, &c.



AMUSEMENS
DU COEUR
ET
DE L'ESPRIT.

N O M B R E X I .

L E T T R E .

*Nunquam volui populo placere : qua ego scio, non
probat populus; qua probat populus, ego nescio.*

M O N S I E U R ,



E m'occupe si peu des Ecrits
du temps , que je ne suis
nullement en état de déci-
der de leur mérite : l'unique
moyen donc qui me reste de pouvoir
satisfaire aux ordres que vous me don-

L

nez de vous en entretenir , est de vous communiquer au moins les raisons qui m'en empêchent ; & je m'en vais le faire avec toute l'ingénuité que vous me connoissez.

Personne, Monsieur , n'a été dans une plus grande admiration que moi du savoir de notre siècle. J'en jugeois par la multitude des Livres qu'on y publie , comme des Sciences qu'on embrasse : il me paroissoit qu'il devoit être immense , & je ne pouvois croire qu'avec un travail assidu je ne parvinsse pas à la fin à acquérir les connoissances que je cherchois.

J'étois dans un état , comme vous sçavez , où les plus nombreuses Bibliothèques étoient en ma disposition ; ainsi j'entrepris de me satisfaire avec toute l'ardeur possible. Comme un autre Socrate je lus tous les Auteurs de quelque nom , j'examinai les Sciences de toute espèce , je consultai les hommes de toutes conditions ; mais ma raison me rendit toujours la même réponse qu'à lui , que j'étois encore le plus sage de tous.

J'étois si peu satisfait de mon sçavoir , que je fis naturellement le même raisonnement qu'il fit en pareil cas : *Il se peut fort bien*, disois-je , *que ni eux ni*

moi ne sçachions rien ni de beau ni de bon : mais il y a une différence entre nous ; c'est qu'ils croient tout sçavoir , quoiqu'ils ne sçachent rien , & que moi ne sçachant rien j'avoue du moins la dette. Cette réflexion me conduisit de même à trouver le sens de l'énigme : puisqu'il n'y a de différence entre eux & moi que l'aveu de mon ignorance : donc , conclus-je aussi-tôt , l'aveu de notre ignorance devoit faire tout notre mérite , & la méprise de notre siècle , c'est de croire tout sçavoir.

J'en étois resté, M. à l'aveu de la mienne, & j'avois renoncé à chercher davantage, lorsqu'un heureux hazard me força de lire les Anciens. D'abord ce fut un travail pour moi : leurs idées sont si différentes des nôtres , qu'elles me paroissent étranges : ils emploient si peu de système pour appuyer ce qu'ils disent , que souvent je crus qu'ils discouroient au hazard , & la façon simple & familière dont ils traitent leur sujet ne m'en faisoit attendre rien de grand. Mais que je fus agréablement surpris , lorsque j'eus lié commerce avec eux assez de temps pour pouvoir les entendre !

Je me rappelai alors l'aventure de cet homme qui étoit venu de si loin chercher Platon , & qui pendant tout

son voyage s'étoit entretenu avec lui sans le connoître, par la simplicité de son commerce. J'avois été de même pendant un espace de temps assez considérable à m'entretenir avec les Anciens, sans pouvoir encore distinguer leur mérite. Quand ils se furent découverts à moi, je leur fis comme lui mille excuses de mon peu de respect. J'examinai avec une nouvelle attention leurs Ecrits. J'y découvris alors mille trésors cachés, & j'eus peine à comprendre comment les hommes avoient pû perdre assez le goût du bon pour ne s'occuper, comme ils font aujourd'hui, qu'à lire les Modernes.

Je crois, Monsieur, qu'une des grandes raisons de ce mauvais goût est la même qui fait que les Charlatans ont beaucoup plus de pratique que les habiles Médecins. Ceux-ci paroissent toujours étudier; les autres au contraire nous parlent avec confiance, & nous aimons à être assurés. Il en est de même des Modernes; ils ne promettent jamais moins que des démonstrations géométriques sur toutes sortes de sujets; ils embrassent les plus vastes matières, ils discourent à perte de vûe, ils employent un enchaînement de prin-

cipes qui vous entraînent malgré vous, ils ne laissent rien à votre réflexion, & il semble que vous n'ayez qu'à vous laisser conduire pour aller sûrement au but que vous souhaitez. Rien ne seroit plus grand que ces avantages, & on pourroit être sçavant sans peine, s'ils tenoient leurs promesses; mais loin de cela, c'est toujours *obscurum per obscurius*; à la fin du Livre on est beaucoup moins éclairci qu'à la Préface, & après y avoir été si souvent trompés, je ne sçai comme nous avons le cœur d'y revenir encore.

Pour moi, Monsieur, la patience m'est échappée: je me suis ennuyé de lire continuellement sans rien apprendre, & j'ai conçu à la fin une idée si défavantageuse de leurs Ouvrages, que j'ai crû que la première règle que doit se prescrire une personne qui veut sçavoir quelque chose de solide dans la vie, est de renoncer entièrement à leurs Ecrits, d'oublier, s'il se peut, tout ce qu'il y a jamais lû.

Et justement enchanté
De la belle Antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

L iiij

Ce sentiment, Monsieur, vous paroîtra bizarre, & vous me direz qu'à ce compte on a grand tort de tant écrire aujourd'hui, & qu'on doit sçavoir peu de gré aux Sçavans des peines qu'ils se donnent ; je suis bien éloigné de tirer une conclusion si injuste, & personne ne sent mieux que moi combien le Public leur est redevable de leurs travaux. Nous naissons avec les idées de notre siècle, il faut nous laisser instruire le tiers de notre vie ; il est donc impossible que nous n'ayons pas le goût & la raison du temps : parler le langage des Anciens à un homme qui ne connoît que les Modernes, c'est vouloir qu'il entende une langue inconnue ; il faut donc qu'on nous y amène par degrés. Or nous avons l'obligation à une infinité de Sçavans de nous en avoir si fort approchés, que je ne doute point que malgré tous les obstacles, nous n'atteignions à la fin à cet heureux période où nous verrons revivre le siècle d'or des Poëtes.

Si ce but, Monsieur, étoit toujours suivi constamment, il ne seroit point d'éloge que les Modernes ne méritassent ; mais malheureusement tant de petits Sçavans nous troublent dans la route, & font effort pour nous en dé-

tourner , que je vois avec chagrin que nous sommes bien tôt prêts de la perdre de vûe.

Nous ue prenons point garde que nous ne sommes que des enfans de deux jours ; qu'il en a coûté des travaux infinis à nos peres pour nous amener au suportable degré où nous sommes ; que s'ils nous ont donné quelque goût , ç'a été en puisant dans les Anciens ; que nous ne devons nos succès qu'à la peine que quelques-uns ont pris de les imiter , d'autres de les éclaircir ; & que dès-lors que nous quitterons ces guides, nous irons à l'avanture.

Je n'en voudrois point d'autre preuve que l'Histoire de notre siècle. Lorsque nous n'avions point encore conçu la folle vanité d'être Auteurs de nous-mêmes , nous avons eu d'excellens Ecrivains en tout genre, On ne peut lire les Ouvrages de plusieurs de nos Auteurs sans apprendre à penser en Romain : le siècle d'Auguste auroit adopté volontiers nos premiers Poëtes pour ses enfans ; & nous avons des Philosophes qui auroient été bien reçûs au Lycée & au Portique : mais combien peu ont duré ces beaux jours ! Mille Ecrivains se sont attachés à déprimer ce

qu'il y avoit de plus beau dans l'Antiquité. Ils nous l'ont fait regarder comme dangereuse ; ils ont décrié les seuls Auteurs qui en avoient le goût : pour nous en détourner ils y ont substitué un tas de maximes mal entendues qu'ils croyoient revenir à leur système ; ils ont adopté avec passion une Philosophie de pure imagination, qui ne dit rien du tout, & qui n'est propre qu'à faire de glorieux ignorans : enfin par mille Ouvrages qui, quoiqu'admirés du siècle, n'avoient dans la vérité d'autre mérite que celui de dire des injures en beau François, ils ont trouvé l'art d'amuser les hommes, de les détourner absolument des études qui auroient pû leur former la raison ; & depuis qu'ils nous ont fait quitter les Anciens, nous n'avons eu qu'un jargon dans toutes les Sciences intéressantes, auquel tout homme de bon sens ne peut plus se reconnoître. Si la confiance de ces prétendus Maîtres est sans excuse, il n'en est pas de même de ceux qui les ont suivis dans leur bévûe. On nous a toujours représenté l'Antiquité dans un faux jour. Il n'est donc pas étonnant que nous l'ayons peu goûtée : nous som-

mes entés sur des siècles qui avoient trouvé l'art de faire dire aux Anciens toutes leurs rêveries ; c'est ce qui a trompé nos Docteurs modernes, & il leur a été bien aisé de leur donner du ridicule. Il faut convenir de bonne foi que si nous prenons les premiers Scholastiques pour interprètes de l'Antiquité, Platon, Aristote & tous ces autres grands hommes sont autant de personnes en délire ; mais peut-on bien concevoir qu'à Rome & à Athenes on ait pû admirer si long-tems gens qui ne disoient que des choses inintelligibles, & d'un ridicule à faire honte à l'homme le moins éclairé.

M. Paschal fait dans pareil cas un raisonnement des plus judicieux. *Lors, dit-il, que je lis l'Evangile j'y vois des choses d'une simplicité & d'une grossièreté apparente, qui seroit capable de me revolter ; mais si je regarde plus loin j'en aperçois nombre d'autres d'un sens si profond, qu'il m'est impossible de ne pas juger que celles qui me paroissent si grossières doivent cacher un sens aussi sublime. Socrate l'avoit dit avant lui : Quæ intellexi proba sunt, credo quæ non intellexi.*

Il ne falloit que cette règle si simple

L. v

pour débrouiller tout le cahos dans lequel nous nous sommes perdus. Si nous l'avions suivie nous nous serions épargnés l'étude pénible de mille nouveaux systèmes, qui à peine ont survécu à leurs Auteurs ; & loin d'être entraînés par le grand nombre des Sçavans , nous aurions connu que ce ne devoit être qu'un verbiage de Sophistes , puisque dans tous les tems le nombre des Sages a toujours été infiniment petit.

Lucret.

*Parvus ut est cygni melior canor, ille gruum quam
Clangor in athereis dispersus nubibus auri.*

Nous devons donc consulter les Maîtres reconnus par les siècles les plus éclairés , plutôt qu'une foule d'Auteurs qui ne raisonnoient que d'imagination ; mais nous avons fait tout le contraire , nous avons jugé des Docteurs par la multitude qui les suivoit ; les Sciences ont été en parti , chacun en a appelé au Peuple , il a toujours décidé pour ce qui lui paroïsoit de plus admirable , & qu'il entendoit le moins. On a raisonné sans principes connus , & méprisé les Sciences utiles qui faisoient tout l'objet des Anciens. Quelques-uns ont voulu s'opposer au torrent , on s'est

servi du même artifice pour les noircir qu'on avoit employé contre ceux qu'ils défendoient. Les injures des Devots sont toujours dangereuses. Nous avons cessé de rechercher les Anciens par la peur qu'on nous a faite de leur commerce. En les quittant nous avons abandonné la victoire : au lieu que si nous avions continué notre route avec eux, ou nous aurions déjà trouvé ce que nous voulons sçavoir, ou nous aurions appris aux faux Sçavans à se taire, & borner leur curiosité pour leur propre repos.

Nous faisons, Monsieur, de notre sçavoir comme de nos habits : si nous en avons quelqu'un d'un peu distingué, ce n'est pas pour le plaisir que nous trouvons à le mettre ; souvent même il nous est incommode ; tout l'usage que nous en voulons est de pouvoir le montrer, & par-là d'attirer l'admiration du Public. Les Anciens pensoient tout différemment ; leur simplicité & leur modestie trompoit toujours le vulgaire ; ils se servoient de cet innocent artifice pour lui inspirer peu à peu la raison, mais ils se reservoient le secret de leur sçavoir, & ne le communiquoient qu'à gens incapables d'en abuser, & de trahir leur confiance : *Qui co-*

*gnitione imbuti, nec ipsi populo placent;
nec populus ipsis.*

La Science, disoient-ils, n'est pas faite pour les peuples : ils n'ont ni le temps de s'y appliquer, ni l'esprit assez préparé pour l'acquiescer, & une Science médiocre ne peut causer que des désordres. Si vous leur expliquez physiquement tous les phénomènes de la nature, ils s'occuperont moins de la Providence qui dirige tout cet ordre admirable, & cela diminuera leur respect pour les Dieux. Si vous leur apprenez les principes des Loix, toutes leurs vûes sont bornées à leur propre intérêt. Ils ne conçoivent point que leur bonheur dépend d'une harmonie universelle, & ils feront servir à leur ruine ce qui n'étoit établi que pour leur conservation. *C'est peu entendre les intérêts de l'humanité*, disoit Salluste le Philosophe, *que de vouloir enseigner également tous les hommes, & leur apprendre à raisonner sur tout.* *Maximum Deum, totumque mundum dicimus inquirendum non esse. nec rerum causas multo studio indagandas, nec pium id ducimus*, disoit Platon. Sur ces sages maximes, ils ne parloient jamais de ces sujets importants que sous les énigmes les plus

obscures ; ainsi nous ne devons pas nous étonner que leurs principes sur la Physique , la Politique & les Loix nous paroissent si embrouillés. *Ils craignoient* , dit judicieusement M. Dacier, *d'exposer des verités si sublimes à la raillerie des méchans , & ne les découvroient qu'à ceux qui se rendoient dignes de les apprendre , & qui se donnoient la peine de développer leurs énigmes.* Cette méthode cause souvent de grandes obscurités dans leurs *Ecrits* , & Platon même a pris soin de les augmenter en se servant de termes qui souvent signifient des choses contraires. C'est pourquoi Antiphane un de ses amis comparoit ses *Ecrits* avec une ville où les paroles se geloient en l'air si-tôt qu'elles étoient prononcées ; mais l'été suivant , disoit-il , quand elles venoient à être échauffées & fondues par les rayons du Soleil , les Habitans entendoient alors ce qui avoit été dit l'hyver.

On ne reprochera pas , Monsieur , la même retenue à nos Auteurs ; assurément ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous faire entendre ce qu'ils croient de plus sublime ; si le premier a eu quelque succès , mille autres aussitôt travaillent à l'envi à amplifier la matiere , & les volumes se multi-

plient si fort , qu'on ne peut plus suffire à les lire. A l'égard des Anciens , cela est fort différent : leur travail se borne bien vite , il y a long-tems que nous avons perdu le goût d'étudier d'après eux , & d'éclaircir leurs sentimens ; si nous n'y trouvons nos systèmes , nous n'y goûtons plus rien , & il y a toute apparence que nous sommes les Habitans de cette ville pour qui toutes leurs paroles se sont gelées en l'air ; du moins la façon littérale dont nous les entendons , comme le ridicule que nous y avons trouvé , le prouveroit assez. Je crois que c'est cette méprise uniquement qui a arrêté tout le progrès de nos Sciences. Nous avons crû que pour penser nous n'avions que faire des Anciens : comme nous ne les avons jamais connus , nous les avons méprisés : sur cette fausse idée quelques esprits se sont imaginés que nous les avions même surpassés , parce que nous avions scû donner peut-être plus de délicatesse & de cadence qu'eux à nos périodes : ainsi n'en jugeant plus que par les règles de bien dire , on ne les a étudiés que pour apprendre leur art ; chacun les a pillés de toutes parts pour orner ses ouvrages , & on n'a fait

servir leurs beautés qu'à illustrer nos rêveries.

Dans cette erreur vous jugez , Monsieur , que cela a dû faire crever tout d'un coup la nuée la plus épaisse d'Auteurs ; il ne faut que de l'usage pour acquérir les regles de l'art , & vous voyez tous les jours les esprits les plus pesans y être les plus exacts. Dès lors qu'il ne faut ni recherche , ni étude , ni même beaucoup d'esprit , rien n'est de plus aisé que d'écrire , tout le monde peut l'entreprendre , & avec un peu d'imagination on est sûr d'occuper bientôt à ce Parnasse le poste le plus éminent. Vous n'ignorez pas combien les hommes sont flattés de pouvoir instruire leurs semblables , & on réfléchit peu quand la vanité nous conduit. Sur l'exemple de quelques - uns qui sans grands frais de sçavoir avoient reçu des applaudissemens , on a vû qu'il n'étoit pas difficile d'acquérir la même gloire ; aussi-tôt tout le monde s'en est mêlé : on a traité de toutes les Sciences , & l'on a dit cent choses plus ridicules les unes que les autres , sans sçavoir encore où l'on en est.

Il ne falloit cependant , Monsieur , qu'un peu de jugement pour nous ra-

mener dans le vrai chemin. On ne pensera pas aisément que des Peuples libres, polis, spirituels, chez qui les Études & les Sciences ont été cultivées sept ou huit cens ans par les plus heureux génies, ayent été moins éclairés que des hommes de deux jours qui sortent des plus épaisses ténèbres. Quiconque a un peu suivi le progrès des Lettres, sçait qu'à peine nous avons deux générations, depuis qu'on entreprit à vouloir nous inspirer quelque goût à former notre raison ; or je demande à tout homme qui conçoit ce que c'est que sçavoir, si ce ne seroit pas le plus grand phénomène du monde que dans un si court espace de temps un Peuple, qui sort de la Barbarie, eût pû acquérir de lui-même, comme il prétend, ce qui a coûté à tous les hommes avant nous des milliers d'années, de travaux & de peines.

Si en cela, Monsieur, notre vanité est inconcevable, & même la preuve littéraire de notre parfaite ignorance, nous en avons été bien punis. Depuis que nous avons eu le malheur de perdre de vûe ces guides éclairés, nous n'avons plus fait qu'aller au gré des vents, sans avoir pû encore aborder aucune terre,

& il paroît enfin que fatigués d'une si longue route nous avons pris le parti de finir les recherches, & de rester chez nous pour exercer au moins notre stile sur mille bagatelles, telles que les ouvrages du temps.

Ce sont, Monsieur, de petites Pièces de Théâtre, des Romans en abondance, des Réflexions en l'air sur toutes sortes de sujets, & sans aucun principe, des Ouvrages qu'on appelle de goût, des Critiques pointilleuses, & souvent mal fondées.

Ce mauvais goût, Monsieur, m'a fait renoncer absolument aux Modernes, & chercher ailleurs quelque chose d'utile; je ne suis cependant point si brouillé avec eux, que je ne m'y reconciliaffe de tout mon cœur, s'ils ne faisoient de leurs Ouvrages qu'un amusement innocent; je sçais que les Romans & toutes ces autres petites Pièces ont leur partie dans les Sciences; ils peuvent être utiles quand ils sont bien menagés, & contribuent au goût; mais qu'on y borne ses études comme on fait aujourd'hui, qu'on en fasse un sujet de vanité, & qu'on en prenne le titre de Sçavant, c'est, je crois, ce qui rendra notre siècle plus ridicule qu'au-

cun autre. *Parùm enim mihi placent eæ Litteræ quæ ad virtutem suis Doctoribus nihil profuerunt.*

Je n'aurois osé , Monsieur , me hasarder à vous envoyer ces réflexions sur un sujet où l'on est si délicat , si en m'en occupant je n'étois tombé sur un Auteur qui n'a pas une idée plus avantageuse que moi de notre siècle. Comme c'en est un des plus beaux génies , & qu'il a l'art de répandre de l'agrément sur tout ce qu'il écrit ; pour vous délasser de l'ennui que vous auroit pû causer ma Lettre , j'ai crû ne pouvoir mieux faire que de vous envoyer une Fable qu'il a composée à ce sujet.

Je suis , &c.

F A B L E.

Une Abeille curieuse voulant visiter un jour l'ouvrage d'une Araignée la terreur des autres Mouches , elle profita d'une vitre cassée , & volant avec force elle renversa tout l'ouvrage. Ce monstre sortit aussi-tôt de son antre , résolu de se venger ; mais voyant que l'abeille s'étoit mise à une sûre distance . elle tâcha par des injures de l'attirer au combat.

Peste de la nature, lui dit-il, qui te porte à faire ces ravages ? Il faut que tu sois bien étourdie pour ne pouvoir regarder devant toi. Penses-tu donc que je n'aie d'autre chose à faire que de réparer les dommages que tu causes dans tous les endroits où tu passes ?

Ma chere amie, dit l'Abeille, vous ne devez point avoir d'inquiétude pour la suite. Je vous promets sur la foi la plus sacrée du serment, de ne revenir jamais voltiger où vous êtes. Vous voyez que je dois y avoir autant de regret que vous, jamais je n'ai été si gâtée que je suis.

Gueuse, repliqua l'Araignée, il me semble que tu devrois parler avec plus de respect à une créature que tout le monde reconnoît être si fort au-dessus de toi.

La comparaison est assez divertissante, & je serois réjouie de sçavoir, dit l'Abeille, sur quoi l'on se peut fonder dans une dispute d'aussi grande espérance que celle-ci. L'Araignée aussi-tôt entreprit la dispute. Elle s'enfla comme un Docteur sur les bancs, & prenant le parti de soutenir vigoureusement sa thèse, elle se détermina d'abord à ne faire aucune attention aux raisons de

son adverfaire , & sur-tout à le charger d'injures accablantes.

Ce fut par où elle débuta. Il ne me convient pas , dit-elle , de faire comparaison avec une canaille comme toi ; car dis-moi un peu , qu'est-ce que tu es , sinon une vagabonde qui n'a ni feu , ni lieu , ni provisions , ni héritages ? Le partage que la nature t'a donné , c'est une paire d'aîles pour aller dérober par-tout , & une trompe pour avertir par ton bourdonnement ceux qui craignent tes approches. Tu tires ta subsistance aux frais de la nature entière ; & sans cesse à la maraude , tu vas piller sur l'ortie comme sur la violette. Pour moi je suis un animal domestique , & sans faire tort à personne je trouve dans moi-même tout ce dont j'ai besoin. Tu peux en voir la preuve : considère ce château où toutes les regles de l'architecture sont si exactement observées , s'il te montre mon profond sçavoir dans les Mathématiques , il te prouve en même temps le riche fond dont je dois être pourvûe , puisque les matériaux sortent de mes entrailles , & que ce sont mes propres mains qui les arrangent dans cet ordre admirable.

Je suis charmée, dit l'Abeille, que vous reconnoissiez au moins que je ne dois qu'au ciel l'avantage des aïles & de ma voix. Vous devez juger aussi que la providence ne m'auroit point accordé de si précieux talens, si ce n'avoit été pour quelque noble fin. Vous me reprochez que je vas sans cesse parcourir les champs & les jardins, pour en piller les fleurs. Il est vrai qu'elles me nourrissent : mais ce que je prends d'elles fait-il le moindre tort à leur beauté, leur odeur, ou leur goût ?

J'ai peu de chose à dire, il est vrai, sur votre sçavoir dans les Mathématiques ; cependant à quoi aboutit tout ce sçavoir ? A faire des ouvrages de rien comme nous venons de l'éprouver tous les deux. Mais vous vous vantez de n'être redevable des matériaux qu'à nous-mêmes : tout ce que cela prouveroit c'est que vous devez porter chez vous un grand magasin de saletés, & je ne vous disputerois pas cet avantage ; cependant faites y attention, vous verrez que sans secours étranger vous n'irez pas fort loin. Vous ne tirez certainement pas votre substance des exhalaisons de la terre ; les demeures que vous choisissez prouveroient le con-

raire : ce n'est donc que du sang de l'Insecte que vous avez tué, dont vous vous servez pour former un poison qui détruise l'autre ? Or ce que cela fait voir, c'est que vous êtes en état de tout corrompre.

L'apologue est des plus justes , dit notre Auteur sous la forme d'Esopé. Rien ne ressemble mieux dans son air, ses travaux & ses paradoxes, qu'un Moderne à l'Araignée. Il se vante comme elle qu'il a tout puisé dans son heureux génie, & ses ouvrages ne sont jamais que le fruit de ses propres réflexions : sur-tout il fait sonner bien haut son grand sçavoir dans les Mathématiques & les regles de l'Art. Si nous en jugeons par les rares inventions qu'il a produites, sa vanité paroît bien mal fondée. Mais supposez tant d'art qu'il vous plaira dans ses Ecrits, à quoi aboutissent toutes ces belles méthodes ? Si ce n'est qu'à embellir les rêveries que son imagination produit, tout son travail n'aboutira qu'à former une toile d'Araignée.

Pour les Anciens, ils imitent l'Abaille ; ils regardent tout le sçavoir comme le fruit de l'étude. Ils ne prétendent avoir du ciel que les aîles &

la voix : ce qu'ils ont pû acquérir du reste , c'est par un travail infini , & en cherchant de toutes parts ce qui leur convenoit. La difference donc des Anciens & des Modernes , c'est que les Modernes ont corrompu toute la nature des choses , & tournent tout en poison ; au lieu que les Anciens sans faire tort à rien , ont choisi par tout le meilleur , & par ce moyen , comme l'Abeille , n'ont formé que du miel & de la cire. C'est d'où viennent aux hommes les deux plus précieux dons de la vie , la douceur & la lumiere. Qu'on juge donc maintenant lesquels méritent la préférence.

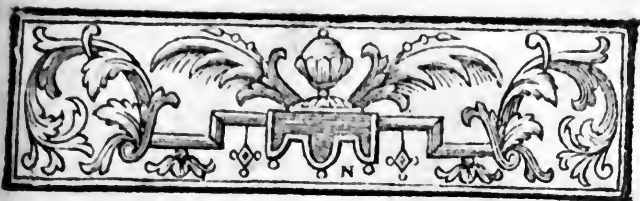
Telle est , Monsieur , l'explication que le Democrite de notre siècle donne lui-même à sa Fable. J'y ajoute une réflexion qui vient encore plus directement à mon sujet ; c'est que si la vitre est jamais cassée , & que les Anciens viennent comme l'Abeille visiter notre Ouvrage , ils le détruiront en passant , comme celle-ci la toile d'araignée.

Hoc puta vatem dixisse.

En adoptant néanmoins ces idées , j'aurois souhaité que pour railler un peu la présomption des Modernes l'Auteur eût choisi tout autre exemple que les

Mathématiques. Il est certain que si notre siècle peut prétendre à quelque supériorité sur les Anciens, c'est par les nouveaux progrès qu'on fait tous les jours dans cette science, dont ils n'ont connu que les élémens. Mais l'Auteur en veut peut-être à ces esprits superficiels, qui se parant de quelques lambeaux du sçavoir d'autrui, affectent un air de doctrine qu'ils ne sont point capables de soutenir aux yeux des Juges éclairés. La République des Lettres n'offre aujourd'hui presque autre chose, & c'est aussi sur cette seule espèce de Sçavans que j'ai prétendu faire tomber mes réflexions critiques.





AMUSEMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT.

NOMBRE XII.

Sermonem nunc quemdam mirum , & rursus quodammodo non mirum auditurum te puto. Multi enim hujus vitæ fluctibus agitati illud prædicant humanum genus felix atque beatum esse non posse . . . impossibile arbitror homines præter admodum paucos , felicitatem & beatitudinem posse consequi. Plat. Epinomis. p.911. ed. Marres.

Vous allez entendre un discours qui vous paroîtra surprenant , & qui cependant ne l'est point. C'est que plusieurs combattus par les peines de cette vie , se persuadent qu'il n'est point au pouvoir des hommes d'être heureux. Je ne crois point que cela soit impossible , mais je crois que très-peu sçavent les moyens de l'être.

M

TOUS les hommes veulent être heureux, dit-on, aucuns ne le font, est-ce la faute de la Nature ?

Qu'on m'explique ce qu'on entend par nature, je répondrai aussi-tôt.

Si c'est Dieu qui nous anime sans cesse, & qui produit toutes nos connoissances comme nos sentimens, il y a de l'impiété à s'en plaindre; si c'est notre raison, à qui il ne refuse jamais son secours, c'est que nous ne sçavons pas nous en servir.

(a) *Que les Dieux me donnent de la santé & des richesses, disoit Horace, je sçaurai vivre content.* Il parloit plus juste que nous : il distinguoit à merveille la nature & le sort. La nature de l'homme, c'est ce dont il est capable; le sort, ce sont les événemens étrangers, qu'il y a de la folie à vouloir soumettre à nos

Hierocl. in caprices. (b) *Nous ne sommes pas maîtres,*
 carm.pyth. dit Hierocles, *de ce qui se passe hors de la*
 p. 87. *sphère de notre raison, mais pour l'impres-*

(a) *Det vitam, det opes, æquum mihi animum ipse parabo.*

(b) *Neque enim eorum domini sumus quæ sunt à nostra rationis particeps natura separata; sed quod in iis accedere potest, atque recedere id deum nostra facultatis est, & natura proprium,*

sion que ces événemens peuvent faire sur notre esprit, elle est en notre pouvoir.

Si vous appelez les événemens la nature, vous ne serez jamais content d'elle : ils dépendent de mille causes que le seul hazard gouverne, ou si elles sont entre les mains des hommes, le plus grand nombre combattra toujours la raison. (a) La cause de ceci, dit Platon, c'est que les hommes ne conçoivent point d'eux-mêmes que l'avantage public doive faire le leur propre, & si quelques-uns le connoissent, ils ne veulent pas toujours, ou souvent n'ont pas la liberté de suivre ce qu'ils voyent de meilleur.

Plat. dub.
9. de leg. p.
862.

L'homme sensé doit donc s'attendre à avoir sans cesse devant les yeux des objets de chagrin, s'il fait aux autres un crime de leur peu de jugement, mais sa raison ne peut-elle point empêcher son mécontentement ? Doit-il exiger des trois quarts du monde ce qu'il ne peut avoir ? Sçait-il, comme dit Platon, si celui dont il se plaint a connu ses devoirs, ou s'il a pû les pratiquer ? A-t-il

(a) *Cujus rei causa est, quia nullius hominum ingenium ita à natura institutum est, ut quæ ad publicum humanæ vitæ bonum conferunt sufficienter cognoscat, & si cognovit, ut optimum id quod novit semper agere velit ac possit.*

pensé lui-même sans apprendre ? N'a-t-il point bronché cent fois avant que de pouvoir marcher droit ? Ceux qui l'irritent si fort ont-ils eu des maîtres comme lui ? Et s'ils n'en ont point eu , sont-ils donc bien coupables de ne sçavoir se conduire ? Si , comme dit Plutarque , (a) *nature sans l'instruction ne voit goutte.*

Plat. de vi-
æ inst. p.
§ I.

Il le croit , sans quoi apparemment il ne leur en sçauroit pas si mauvais gré. Sur quoi fondé ? Sur la vanité. Il ne pensera pas qu'il n'est raisonnable que parce qu'à force de châtimens , de disgraces , de réflexions , il a été contraint de le devenir ; cela seroit trop humiliant. Quiconque seroit discipliné de même , pourroit atteindre à son point. On n'admire pas beaucoup un artisan qui a appris son métier ; c'est un petit mérite , dit-on , chacun n'a qu'à donner du temps , il deviendra de même. Fort bien. Horace vous en dit autant de la sagesse & de la science. (b) *Il n'est personne de si barbare qui ne puisse adoucir ses mœurs , s'il veut prêter une oreille docile à ceux qui sont en état de l'instruire.*

(a) *Cæca enim veritas sine disciplina natura.*

(b) *Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit ,
Si modo cultura patientem præbeat aurem.*

Les Anciens étoient persuadés que sans les secours nécessaires il étoit impossible que les hommes devinssent raisonnables. (a) *Quelle folie, ô mortels, dit Plutarque, de prétendre que vous ne pouvez apprendre à danser, à chanter, & tous les autres exercices du corps sans le secours d'un maître, & de croire que vous pouvez apprendre la sagesse sans avoir besoin de leçons !* Thales rendoit grâces aux Dieux de ce qu'il étoit né homme, & non pas bête, mais Grec, & non pas Barbare. S. Clément d'Alexandrie fondé sur cette même maxime, croyoit qu'il n'y avoit que les Grecs qui pussent philosopher ; & Lactance dit d'Anacharsis, parce qu'il étoit Scythe, que l'imagination même ne lui en feroit pas venue, s'il n'avoit étudié les Grecs. *Philosophiam ne somniasset quidem, nisi & Linguam & Græcas Litteras antè didicisset.*

Plut. de
virt. p.
105.

Nous n'aurions pas tant de complaisance dans notre sçavoir, si nous pensions comme eux ; mais nous sommes bien éloignés de cette antique modestie.

(a) *Qua malum ! dementia est, ô mortales, ut hac omnia (canere scilicet, saltare, &c.) præter disciplinam non liceat commode agere ; ut vos probi hominis vitam instituisse, nulla adhibita ratione aut arte sed fortuito putatis posse contingere.*

Plutar.

Plut. de li-
ber. edu-
candis, p. 5.

Chez nous tout est un présent de la nature, & nous sommes autant de petits Alcibiades qui n'avons besoin de personne, tant nous croyons qu'elle nous a avantageusement partagés des biens du corps & de l'esprit. *Je sçais, disoit celui-ci, qu'avec mes seuls talens naturels je surpasserai tous les autres.* Les Atheniens le croyoient comme nous; mais Solon le plus sage d'entre eux leur prouva aisément le contraire par l'exemple de Laridon. (a) *Pour acquérir la vertu, leur dit-il, je vais vous faire voir de quelle conséquence il est d'avoir d'habiles maîtres, de former de bonnes habitudes, de bien régler ses mœurs, & de s'appliquer à l'étude. Il fit amener aussi-tôt deux petits chiens, & mit devant eux une marmite pleine de viande d'un côté, & un lièvre de l'autre. L'un s'élança aussi-tôt après le lièvre, & l'autre se jeta sur la marmite. Tous deux, dit-il, sont de la même*

(a) *Ad parandam, inquit, virtutem ingens est momentum consuetudo, disciplina, doctrina, & vita institutio, quæ vobis illicò manifesta esse faciam. Duos subinde catulos adducens, cum ollam in medio leporemque coram eis posuisset, alter quidem in leporem, alter in ollam magno erupit impetu. Hi ambo, dixit, iisdem orti parentibus, ceterùm diversam affecuti vitæ consuetudinem, alter gulosus, alter venator evasere.*

race, mais différemment élevés ; l'un n'a eu de goût que pour la cuisine ; & l'autre que pour la chasse.

Vous êtes richement équipé, il est vrai ; vous marchez fierement & de bonne grace : vous avez appris à disputer à votre égal l'avantage sur vous ; vous mourriez plutôt dans la course que de céder le pas ; j'admire vos belles qualités.

Mais parlons sincèrement. Il a dû vous en coûter une longue académie pour vous distinguer de la sorte. On ne court point naturellement à la gloire à ses propres dépens, dit Plutarque. Voyez votre camarade, s'il part comme vous sur le bon pied, & s'il se donne le même tourment pour marcher du bel air. Est-il moins spirituel dans sa sphere que vous ne l'êtes dans la vôtre ? Non. Il fait parfaitement tout ce qu'on lui a appris. Quelle différence donc entre vous deux ? C'est celle que vous dit Aristippe, *que les sages diffèrent des autres hommes, comme les chevaux faits de ceux qui n'eurent jamais de manége.*

Diogen.
Laërt. vit
Aristip.

Quel discours ! Est-ce là la nature dont tout le monde se plaint ?

Je ne vous déciderai pas ; mais si ce l'étoit, avouez que vous auriez grand

tort de concevoir tant de vanité, & encore plus de vous prendre à elle de vos imperfections. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la doctrine de tous les sages est que la nature est la raison.

✎ C'est une opinion généralement reçue, que nos ames sont toutes égales devant Dieu. Celle d'un Crocheteur peut faire autant que celle d'un Héros. Nature est donc parfaite.

✎ Je ne sçai comment les hommes peuvent faire d'eux-mêmes un monstre aussi inconcevable qu'ils nous le représentent. Pour moi il me semble qu'il ne feroit rien de plus simple à expliquer, s'ils vouloient se rendre justice. L'homme est raisonnable, c'est à-dire, il peut apprendre à raisonner, voilà sa nature. Mais s'ensuit-il que pour être susceptible d'une infinité de belles qualités, il doive les avoir. Si quelque nature est coupable de celles qui lui manquent, c'est la sienne qui ne veut pas les acquiescer, lorsque Dieu les lui offre. Sa paresse & sa stupidité sont étonnantes; la nature ne l'est pas.

Ces réflexions sur la nature pourroient peut-être nous conduire à sçavoir ce que c'est que le vrai bonheur après lequel l'homme soupire si ardemment,

Je n'en sçais encore rien, éprouvons ; toutes les verités se tiennent , il n'en faudroit qu'une bien suivie pour démêler tout le cahos de nos erreurs.

L'homme a toujours mille desirs à remplir. Il est de fait qu'il ne peut les satisfaire tous , sur-tout à même temps. Il est donc naturellement malheureux.

J'en conviens , si c'est la nature qui lui inspire ces desirs ; mais si c'est sa corruption , ses préjugés & son ignorance , il a grand tort de se plaindre. Quand il m'aura prouvé que non , je lui avouerai qu'il souffre sans l'avoir mérité.

En quoi fait-il consister son bonheur ? C'est , me dira-t-il , à n'être point tourmenté de mille passions qui nous agitent sans cesse : c'est d'être exempt de vains desirs , c'est d'aimer constamment ce que la raison nous suggère , & la suivre avec joye.

Votre bonheur dépend donc de votre raison ; or dites-moi , je vous prie , votre raison peut-elle point guérir ces passions dont vous êtes la victime ? Peut-elle point vous faire honte de ces ridicules projets dans un atôme comme vous ? Peut-elle point vous borner , à

avez, sans croire que tous les événemens doivent conspirer uniquement à votre bonheur ? Etes-vous bien sûr que toutes ces qualités que vous ambitionnez si fort, puissent être compatibles avec votre foible nature ? Avant que de vous plaindre de toutes celles que vous dites qu'on vous refuse, avez-vous acquis celles qu'il étoit en votre pouvoir d'obtenir ? Si cela n'est point, vous êtes un extravagant personnage de prétendre être un Dieu, lorsque vous ne voulez pas seulement prendre la peine d'être un homme raisonnable. Commencez par celui-là, & lorsque vous l'aurez acquis, vous ne fouhaiterez plus l'autre.

Je le fouhaite, me direz-vous, mais la raison n'est pas commune à tout le monde.

J'en tombe d'accord. A qui en est la faute ? Si c'est la nature qui donne tant, c'est une injustice de vous avoir si mal partagé. Si la raison n'est naturelle, que parce qu'il est dans notre nature de pouvoir l'acquérir, quel est le sujet de votre querelle. Les moyens de devenir comme ceux dont vous enviez le sort, vous sont-ils cachés ou interdits ? Si vous ne voulez pas les prendre, c'est la nature qui a droit de vous faire un

procès, & non pas vous à elle, puisque par les desirs qu'elle vous inspire sans cesse, qui font le sujet même de votre plainte, elle vous avertit continuellement de ce qu'elle pourroit faire si vous vouliez l'aider.

Ces moyens me manquent.

Plaignez-vous donc des événemens, & non pas de votre nature, qui feroit tout ce que vous souhaitez, si vous pouviez les lui fournir.

Je serai par conséquent malheureux.

Point du tout, vous serez fou de vouloir que votre nature soit d'être maître de l'univers.

Pour être malheureux il faut être privé de ce qui nous appartient, ne pouvoir être content sans ce qui nous manque, & n'avoir pas les moyens de satisfaire à ce qu'on doit. Or qui vous demande plus que vous ne pouvez (a).

Horat.

Sçait-on mauvais gré à un homme de Ep. n'être pas riche, s'il n'a été en pouvoir de le devenir? Est-on offensé de voir un homme brute qui n'entendît jamais parler raison? Il me semble qu'on ne se fâ-

(a) *Non possis oculo quantum contendere lynceus;
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi;
Nec est quoddam prodire tenus, si non datur
ultra.*

Horat.
Epist.

che point sérieusement de voir un autre en carrosse à six chevaux , pendant qu'on marche à pied , quelque mérite qu'on ait. Quelle en est la cause ? C'est qu'on sçait qu'il ne faudroit que de l'argent pour briller autant que lui. Sçachez de même ce que c'est qu'esprit & raison , vous n'en serez pas plus jaloux que des biens de la fortune. (a) *L'unique principe qui puisse nous rendre heureux , mon cher Numicius , c'est de ne rien admirer , dit Horace , avant de le connoître.*

Après avoir parlé des biens & des talens , parlons maintenant des plaisirs. Tous ont de l'amertume ; donc , conclut l'Italien , *la nature est imparfaite qui offense la loi ; ou la loi est trop cruelle qui blesse la nature.* (b)

Le Concetti est joli , & il y auroit quelque raison à celui-là , si le bonheur de l'homme pouvoit se trouver à ne point avoir de loix dans ses plaisirs , mais si sans ce secours il devoit être la plus stupide & la plus folle créature du monde , ne seroit-il pas bien déraisonnable

(a) *Nil admirari prope res est una Numici ,
Solaque qua possit facere & servare beatum.*

(b) *Troppo imperfetta natura ,
Che repugnar a la legge ;
Troppo imperfetta la legge ,
Che la natura offendi.*

de s'y voir borné avec tant de chagrin ?

Que souhaite-t-il ? Veut-il être brute ? A la bonne heure qu'il le soit ; mais je l'avertis qu'il y perdra plus que d'obéir à la loi qui le défend. Si le Sauvage est plus heureux que la bête, on peut ambitionner son état ; s'il est exempt de plaisirs, comme il l'est d'inquiétudes, l'Italian a grand tort. *L'amour grossier, dit Seneque, ne cause que des dégoûts, & est aussi contraire à nos plaisirs, que les viandes trop pesantes le sont à l'estomach.*

Qui fait donc le malheur de l'homme ?

En ceci, comme dans tout le reste ; c'est de ne point penser, ou plutôt de penser mal : *opinioe sapius quam re laboramus*. S'il se plaint de ne pouvoir assouvir sa cupidité, il a tort, le sauvage s'en regorge. Jamais il n'a pensé que ce fût un bonheur : si celui qui envie son sort est malheureux, c'est qu'il soupçonne du plaisir où il n'y en auroit plus. (a) *L'excès nous trompe en tout, dit Horace, il change la nature des choses jusque dans l'amour de la vertu.*

C'est justement cet article qui fait une de ses plus grandes peines ; il se plaint

(a) *Insani sapiens nomen ferat æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.*

amèrement de se voir privé de mille connoissances qui lui serviroient à l'acquiescer.

L'ambition est noble , & de ce point dépend véritablement son bonheur.

Virg. *Heureux , dit Virgile , qui peut connoître la cause de ce qu'il voit , n'est point inquiet de vaines craintes , il ne pense point que la sagesse ne peut vaincre le sort , & jamais son imagination troublée ne crut entendre le bruit affreux de l'Acheron , qu'on publie devoir nous engloutir sans retour. (a)*

Celui qui se plaint de ne pouvoir contenter son esprit , a-t-il pris les mesures nécessaires pour comprendre ce qui l'inquiète ? A-t-il étudié sérieusement ce qu'il cherche. Je suis persuadé que sur cent de ces malades d'esprit pas un peut-être n'a cherché à se guérir ; & s'il s'en trouve qui se fatiguent après les livres , ce sont toujours leurs préjugés qui les conduisent ; ils iroient ainsi éternellement sans avancer d'un pas.

Un homme pris de vin seroit-il bien reçu à se plaindre de ce qu'il s'égare ; prenez la route , lui diroit-on. *Il en est*

(a) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas ?*

Ille metus omnes , & inexorabile fatum

Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis
avaris.

(a) *qui sans crainte considèrent les Cieux, & voyent avec plaisir les astres par leur course nous marquer nos quarts-d'heure.* Horat. Epist.

Vous dites qu'il y a dans la nature dix mille effets incompréhensibles. La preuve que votre plainte est injuste, c'est que vous la condamnez vous-même dans ceux qui accusent la nature sur ceux que vous concevez. Ne vous y trompez pas, ce langage est commun dans tous les pays du monde. Ce qu'on n'y conçoit point passe pour inconcevable. L'Indien qui voit une éclipse est effrayé, il croit que toute la nature va se confondre. Est-il sot ou malheureux ? Dans ce que nous ne pouvons comprendre nous sommes des Indiens. Un phénomène imprévu nous (b) surprend également tous deux. Qu'importe quelle impression nous frappe, de joye, de chagrin ou de crainte ? Si à tout ce qui surpasse nos lumières comme nos espérances nous demeurons étourdis. Horat.

Ne dites point, l'homme est malheu-

(a) *Hunc solem, & terras, & decedentia certis
Tempora momentis, sunt qui formidine nulla
Imbuti spectant.*

(b) *Improvisa simul species exterret utrumque
Gaudeat an doleat . . . metuatur quid ad-
rem ?*

*Si quidquid vidit melius pejusse sua spe
Defixis oculis, animoque, & corpore torpet;*

reux d'ignorer une infinité de choses qui l'intéressent. Dites , tel homme est malheureux ; dix mille qui ont cultivé leur raison n'ont nulle peine sur ce qui vous en fait.

Pour prouver que l'homme l'est d'être borné dans ses connoissances , il faut établir auparavant qu'il ne peut jamais espérer de franchir ces bornes. Auriez-vous bien cette confiance ? Parce qu'en Asie on ne connoît point une chose , est-ce une raison pour qu'on ne puisse l'entendre en Europe. Ne peut-on pas également ignorer en Europe ce qu'on conçoit fort bien ailleurs ? Si quelque chose choque votre raison , n'y supposez-vous point le faux ? Est-il à plaindre de ne pouvoir trouver de suite dans votre erreur :

Ter.

*incerta hac si tu postulas
Ratione certa facere , nihilo plus agas
Quam si des operam ut cum ratione insanias.*

Quel orgueil d'Ecrivain ? Comprend-t-il tout ce qui nous embarrasse pour nous parler de la sorte ?

Votre argument n'est pas juste. Je n'ai pas la même vanité que vous. Je ne crois point que les choses sont inconceva-

bles, parce que je ne les connois point, ni que je doive les concevoir, parce qu'elles sont concevables. Il faut avoir perdu l'esprit, pour penser qu'un homme ou qu'un siècle puisse suffire pour acquérir toutes les sciences. Je croirois assez volontiers qu'une personne née dans une heureuse époque peut dans le cours de sa vie en sçavoir autant qu'il lui en faut pour connoître tout ce qui l'intéresse véritablement, ne se point plaindre de la nature, & vivre content de son sort. Si vous en voulez davantage, il faut plus d'hommes & plus de siècles, dont toutes les lumières rassemblées pourroient fort bien convaincre un jour qu'il n'est rien où la raison ne puisse atteindre, dumoins, de tout ce qui nous embarrasse aujourd'hui. *Pour-quoi ne pas espérer, dit Platon, que quelque grande ame viendra nous développer tous ces biens.* Plat. rep. lib. 4.

Vaine espérance, sur quoi la fondez-vous ?

Sur l'expérience. La nature se développe sans cesse à vos yeux. Votre raison se décharge de jour en jour du poids des préjugés qui l'accablent. Elle commence à donner des raisons plausibles de tout. Bientôt elle en donnera de

vrayes. Dieu forma la vérité dans tous les siècles, dit un Ancien, ce sont les préjugés des peuples qui l'accommodent à leurs préjugés, qui l'empêchent de croître.

Tant de siècles avant nous n'ont pû perfectionner nos connoissances. Pourrons-nous nous flatter de surpasser leurs lumières.

Il n'y auroit en cela rien d'impossible. Supposons que vous ne puissiez les surpasser; pouvez vous bien compter que vous les ayez égalées? Je n'en crois rien. Si cela étoit, vous tienderiez le même langage qu'eux, & leurs sages parloient tout différemment. Heraclite disoit :

Diogen. *que jeune il ne sçavoit rien, mais que l'âge*
Laërt. *lui avoit appris tout ce que l'homme peut*
souhaiter raisonnablement de sçavoir.

Plat. rep. *Le Sage, disoit Socrate, conçoit la fin*
& l'accord de toutes choses. Le présom-
ptueux n'en connoît que les parties, sans en
connoître le rapport.

Plat. rep. *Quand on est parvenu au faite de la sa-*
li. 7. *gesse, dit Platon, les chaînes tombent, le*
commerce avec les ombres finit. Le mal
d'yeux oblige de ne pas trop les exposer au
grand jour : de l'autre les plus forts des
liens, par lesquels on tient à la nature, se
rompent. On passe dans un horison nouveau.

Ce sont des payens qui nous parlent.

Oui : mais des Payens qui ont toujours été cités pour faire honte aux Chrétiens peu raisonnables , que les Pères ont traité de prophètes , qu'ils ont copiés sur cette matière même , & enfin des Payens qui trouvoient l'accord de tout dans Dieu , & leur bonheur dans leur raison.

Que concluez-vous de-là ?

J'en conclus que selon toute l'Antiquité il y a une façon de penser , qui peut rendre l'homme heureux , dont on nous a caché le secret : que ne la connoissant point , vous êtes mal fondé à en contester la réalité , & que les regles du bon sens m'obligent de croire plus à gens sensés qui m'assurent qu'ils savent , qu'à gens qui avouent qu'ils ignorent.

Nous sommes plus éclairés que ces siècles , & nous ne le sçavons point.

Vous pouvez l'être plus sur une infinité de choses , mais ils pouvoient avoir étudié cet article plus sérieusement que vous.

S'ils sçavoient ce secret , que ne nous l'ont-ils appris ? C'est apparemment qu'il n'étoit pas à la portée de tout le monde. *Thyrfigeri multi* , dit S. Clément d'Alexandrie , en alléguant Platon , *pauci quoque Bachi*.

A quoi servent leurs discours, s'ils ne peuvent nous causer que de nouvelles inquiétudes.

C'est justement de cette inquiétude que doit naître votre bonheur, s'ils vous en avoient causé davantage, ils vous auroient conduit directement au but.

Nouvelle énigme.

Elle est facile à expliquer. C'est que pour être heureux il faut auparavant s'y donner bien des peines. Il faut dompter ses passions, se défaire de ses préjugés. Commencer par douter, dit S. Clément d'Alexandrie, étudier sur de nouveaux frais, & tout cela n'est pas l'affaire

Synefius de faite d'un moment. (a) *Il faut essuyer les*
 infomniis, *travaux d'Hercule*, dit Synefius, *pour at-*
 142. *teindre à ce point.*

Si notre bonheur dépend de connoissances si difficiles à acquérir, qui formera cette entreprise?

C'est justement par cette raison que Platon croit que très-peu peuvent jouir du bonheur dont leur nature seroit capable d'ailleurs. Je pense en cela comme

(a) *Haud absurde dixerimus id sibi ea experimenta velle in qua subisse Herculem sacra historia testantur, aut si quis alius in libertatem se asserere conatus est, viriliter donec eo traduxissent spiritum quo natura manus pertingere non possunt.*

lui, & je n'ai rien de plus satisfaisant à vous répondre. Mais d'où vient cette difficulté? N'est-ce point de la longue suite de nos préjugés, dont il faut des temps infinis pour pouvoir rompre la chaîne? Dans ce cas les hommes n'en feroient que plus ridicules dans leurs plaintes, puisque ce sont eux-mêmes qui sont la cause de leurs maux, & c'est tout ce que je prétends établir.

(a) *Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est*

Non radii solis, nec lucida tela diei

Discutiant, sed natura species, ratioque.

Je dirai cependant avec Platon, en faveur de ces malheureux qui se trouvent privés par l'injustice & l'aveuglement des autres du droit que leur donnoit leur naissance, *que l'ignorance n'est pas un fardeau bien pesant, ni un si grand mal qu'on pourroit le penser; mais qu'une fausse science en est un très-dangereux.*

Plat. dial.
7. de leg.
p. 86.

En effet on conçoit difficilement

(a) Ces terreurs ne peuvent être bannies par le brillant du soleil, ni par la splendeur du jour, mais par la nature même des choses qui se fera d'elle-même appercevoir, dès que les ténèbres de vos préjugés n'offusqueront point son éclat.

qu'une ignorance parfaite ait des peines , parce que nos desirs répondent nécessairement à l'étendue de notre esprit. Pour le faux sçavoir cela est tout différent , rien n'est de plus orgueilleux , par conséquent de plus entreprenant. Il est impossible qu'il se concilie en tout. Nature doit lui opposer cent mille difficultés qui doivent choquer continuellement ses principes. Son esprit travaille sans cesse à pouvoir les y ramener. Il ne peut jamais réussir de façon à se satisfaire. Il doit donc être dans un tourment continuel.

Qui forme cet orgueil ? C'est l'exemple des autres. Ils nous font accroire qu'ils sçavent tout ; nous souffrons impatiemment de nous voir au-dessous d'eux. Ils paroissent goûter mille plaisirs , nous ambitionnons le même sort. Pour pouvoir les obtenir nous les suivons aveuglément. Nous amassons toujours , chemin faisant , de nouveaux vices & de nouvelles erreurs. La chaîne devient à la fin si pesante , qu'on ne peut plus la rompre ; nous sentons notre mal ; nous jettons les hauts cris : à qui en est la faute ! Nature nous laissoit fort tranquilles. Que n'attendions-nous ses momens ? Si nous ne l'eussions pas gâtée ,

nous n'aurions pas besoin d'un si puissant effort pour la ramener au vrai chemin. Ce n'est point *Nature*, dit Epicure, mais l'opinion qui forme nos douleurs. Qu'on nous ait représenté quelque chose comme la plus grande des peines, si elle nous arrive, nous nous croyons aussi-tôt au comble du malheur, mais la raison, dit-il, peut chasser toutes ces opinions qui font naître nos troubles.

Quel nom qu'Epicure ?

A tort vous vous en offensez ici, puisque rien ne prouve mieux que ce principe le chimerique de ces plaisirs ; & je ne le cite que pour vous concilier tous. Mais si ce nom vous offense, croyez-en à Zenon. C'est le chef de la Secte qui aime le plus ardemment la vertu. (a) Avant lui, dit Cicéron, tous les Anciens croyoient que les passions de

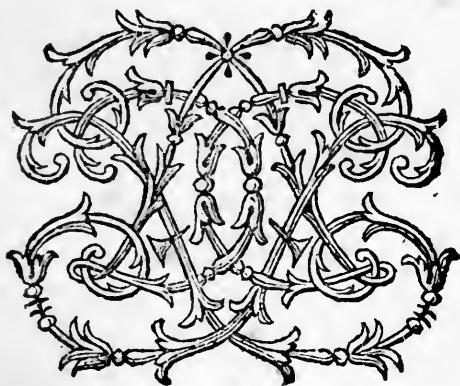
Cic. acad.

(a) Cum antiqui perturbationem animi ex homine non tollerent, & concupiscere, & condolere, & extimescere, & efferrilatiitiâ dicerent. Xeno omnibus his quasi motibus voluit carere sapientem : cumque eas perturbationes antiqui naturales dicerent, & rationis expertes, aliaque in parte animi cupiditatem, & in alia pacem collocarent, ne his quidem assentiebatur : nam & perturbationes voluntarias esse putabat, opinionisque judicio suscipi, & omnium perturbationum arbitrabatur esse matrem immoderatam quamdam intemperantiam.

L'ame lui étoient naturelles. Que d'elle-même elle choisissoit ses plaisirs, elle formoit ses souhaits, ses chagrins & ses craintes. Zenon prétendit que le Sage pouvoit se dépouiller de tout cela. Le principe sur lequel s'appuyoient les Anciens, étoit que ce désordre devoit lui être naturel, puisque notre ame étoit composée de deux parties différentes, qu'on y voyoit regner tour à tour, sçavoir la cupidité & la raison. Qu'il étoit donc impossible qu'elle n'éprouvât jusqu'à la fin un combat chez elle-même. Zenon contesta leur principe, & pour expliquer la difficulté qui naissoit de la contradiction de ses sentimens, il soutint que les troubles dont elle est agitée ne venoient que des impressions étrangères que l'opinion faisoit naître, & qu'elle ne devoit toutes ses peines qu'à une certaine intempérance qui lui faisoit prendre son parti avant que d'être en état de juger.

AMUSEMENS
DU CŒUR
ET
DE L'ESPRIT.

OUVRAGE PERIODIQUE.
TOME SECOND.



A P A R I S,
Chez DIDOT, Quai des Augustins,
près du Pont Saint Michel,
à la Bible d'or.

M. DCCXXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

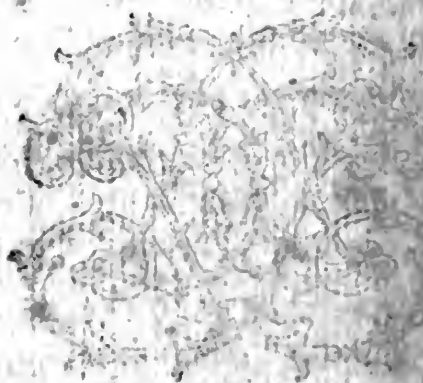
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

CHICAGO BOTANICAL GARDEN

CHICAGO, ILL.



ALBA 11.3

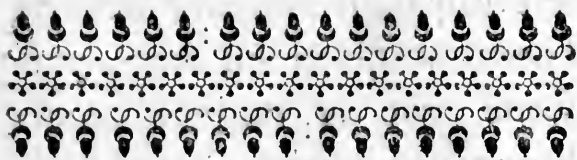
CHICAGO BOTANICAL GARDEN

CHICAGO, ILL.

1911

CHICAGO BOTANICAL GARDEN

CHICAGO, ILL.



AVERTISSEMENT.

LE Titre de cet Ouvrage périodique est un appas qui m'a séduit ; & le sort qu'il a eu d'être abandonné par ceux qui s'en étoient chargés successive-ment, loin de me dégoûter, n'a fait que me le rendre plus cher. C'est un enfant délaissé, que j'ai adopté, & qui m'a paru promettre beaucoup. Je souhaite que le Public agrée les soins que j'en prendrai. Je tâcherai de le rendre digne de ses suffrages & de sa critique, & de le garantir seulement de son indifférence. Si on le reçoit bien, j'en serai charmé ; si on

le critique , je me consoleraï de
l'honneur qu'on lui fera , per-
suadé que la critique amuse
beaucoup , & alors j'aurai rem-
pli le Titre.





AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E I.



N Auteur célèbre assure que tout est dit sur les mœurs & sur les caracteres des hommes, & que nous venons trop tard, pour qu'il nous reste encore à faire quelque découverte dans le cœur humain. En effet, il semble d'abord que rien n'a dû échapper à tant de siècles qui nous ont précédé, & que le cœur de l'homme doit être entièrement développé, depuis le tems qu'on le cherche & qu'on l'étudie. Ne diroit-on pas que les Modernes ont re-

gardé cette décision comme un défi qui leur étoit donné, & qu'ils ont voulu se venger d'un arrêt qui mettoit des bornes à l'esprit, & qui le condamnoit à *glaner* après les Anciens? Notre Siècle s'est en effet vengé, & a pénétré bien avant par une étude noble & hardie dans le cœur & dans la nature. Que d'heureuses découvertes, que de portraits nouveaux & vrais, que de caractères pris dans la nature, & jusqu'alors inconnus! J'ose donc dire que, quoiqu'à la suite de tant de siècles, il est encore permis aux Modernes d'avoir du génie, & que nous ne sommes pas réduits à la condition de *Glaneurs*. Qui a montré avec plus d'éclat que tout n'étoit pas dit, que l'Auteur même de cette pensée! qui a jamais été si loin dans le cœur de l'homme! L'ouvrage immortel de ce grand Génie lui donne un démenti, le seul qui ait jamais fait honneur.

M. de la Bruyere a cru que depuis le tems qu'on étudie les mœurs & les caractères des hommes, qu'on traite de tout ce qui regarde la vertu, le vice, les passions, on avoit pensé sur ces grands objets tout ce qu'on pouvoit penser, & qu'on étoit parvenu

au dernier période : mais lorsque l'on considère la profondeur du cœur humain, l'étendue de la vertu & du vice ; quand on envisage les différentes formes que peut prendre l'amour propre, & la multiplicité des caractères qu'il peut produire, on reconnoît que tout n'est pas pensé, & qu'il y a encore bien des portraits à faire.

On a dit en quoi consiste la valeur en général ; mais on n'a point marqué sous les différens caractères de valeur. Chaque Héros a son caractère particulier. La valeur de César n'étoit pas la valeur d'Alexandre ; la valeur de M. de Condé n'étoit pas la valeur de M. de Turenne. Les vertus prennent le caractère particulier des hommes en qui elles se trouvent, & deviennent par-là des vertus particulières & comme nouvelles. Dans un homme vif & emporté, la valeur prend un caractère féroce & cruel ; dans un homme tranquille & modéré, elle prend un caractère d'humanité & de modération. L'organisation des corps étant une chose aussi variée que la forme du visage, produira toujours des caractères différens ; & les vertus & les vices seront toujours susceptibles de cette va-

riété. Tant qu'il y aura des hommes ; il y aura donc des caracteres differens de vertu & vice ; il y aura aussi de nouveaux portraits à faire. Je crois que la pensée de M. de la Bruyere ne sera vraie, que lorsqu'il n'y aura plus d'hommes.

Tout ce que l'on avoit pensé sur la valeur, remplit-il l'idée que l'on peut avoir de cette vertu ? Voici un caractere nouveau de valeur, qui ne ressemble peut-être à aucun qui ait jamais été, & que l'on peut appeller une valeur nouvelle. C'est de Charles XII. Roi de Suede, dont je veux parler. Ce Prince a sans doute fait naître de nouvelles idées sur la valeur & sur l'héroïsme. Le portrait que j'en vais faire, n'est certainement point *glané*. Un Prince insensible aux plaisirs les plus naturels : dont le cœur ne pût jamais être assujetti par l'amour, en qui on ne trouve que la passion des conquêtes, dont l'objet étoit la gloire de faire des Rois. Le courage dans ce Prince n'étoit ni réglé par la prudence, ni ébranlé par la grandeur des périls. Charles XII. ne vouloit rien devoir aux mesures & aux moyens ordinaires. Toujours gui-

dé par la valeur, il ne vouloit surmonter que par elle les plus grands obstacles. Un Trône renversé, un autre déjà ébranlé, ses ennemis mis en fuite, tout le Nord dans la consternation; voilà les rapides effets de sa valeur; mais ils ne sont pas les plus surprenans. Charles XII. par une seule bataille perduë, obligé à fuir pour la première fois & à chercher un azile, dépourvû de tout secours & n'ayant plus que sa valeur; dans un état si déplorable, ce Prince forme les plus grands projets; & dans des conjonctures, où il eût pû oublier qu'il étoit Roi, il pense encore à faire des Rois. Voilà les traits les plus marquez de la valeur de Charles XII. Voilà un caractère nouveau, sur lequel il est à souhaiter que tout soit dit.

On trouve un grand rapport entre ce Prince & Alexandre le Grand. L'un & l'autre avoient la fureur des conquêtes, & affrontoient la mort; mais la valeur dans Alexandre n'excluoit point les autres passions; au lieu que dans Charles XII. elle absorboit, pour ainsi dire, toutes les autres, & remplissoit le cœur.

La passion de subjuguier des Peu-

plus étoit aussi forte dans Pyrrhus ; mais elle n'avoit pas tant d'étendue que dans le Roi de Suede. Pyrrhus se proposoit du moins d'aller se reposer dans le sein de ses Etats , & d'y rire à son aise après l'exécution de ses vastes projets. Charles XII. n'auroit jamais pensé à revenir dans son Royaume , tant qu'il auroit trouvé à exercer son courage. Peut-être aussi que la Suede n'eût point eû d'attraits pour lui ; parce qu'il ne l'avoit pas conquise.

Je passe à un caractère qui présentera des images plus agréables & plus nobles , & sur lequel on conviendra que tout n'étoit pas dit. L'idée qu'on avoit autrefois d'un grand Ministre ne s'étendoit pas au delà du Politique habile & consommé : le talent de pénétrer les desseins des Princes étrangers , & de ménager les intérêts généraux d'une Nation , avoit caractérisé jusqu'à notre siècle les plus grands Ministres. Après cela tout étoit dit. Quelles idées sublimes n'avons-nous pas conçu du caractère de Ministre depuis le Gouvernement paisible sous lequel nous vivons ? Quels nouveaux traits de grandeur & d'amour nous présente le Ministre dont je vais parler ! Oublier

dans le rang suprême ses intérêts particuliers, pour n'être occupé que de ceux de l'Etat; sous le nom de Ministre gouverner en Pere du Peuple; se rendre aussi cher & aussi nécessaire à une Nation entiere, qu'un pere à sa propre famille; ne causer aux François d'autre inquiétude que la crainte de le perdre, & la douleur de ne pouvoir prolonger ses jours au-delà des bornes ordinaires; sçavoir réunir dans un même objet la gloire & les vrais intérêts d'un Etat, & les rendre inséparables; tirer des événemens les avantages les plus réels, & agrandir le Royaume d'un pays vaste & abondant, sans répandre le sang des Sujets; faire regner la justice & la paix; gagner la confiance des Etrangers, & devenir comme le Ministre de toute l'Europe. Le portrait que je fais de ce grand homme, est dans le cœur de tout le monde; & le souvenir de son heureux Gouvernement passera dans toute la postérité.



*COPIE D'UNE LETTRE
écrite par un Moscovite rési-
dant à Paris, à un de ses amis
à Petersbourg.*

JE commence M. à remplir les engagements que j'ai pris avec vous en partant de Petersbourg ; & pour le faire avec un certain ordre, je vais d'abord vous donner une idée générale de la façon de penser, & du goût de cette Nation, en attendant que j'entre dans les détails.

Tous les plaisirs sont ici de l'invention des hommes ; on s'est entièrement dégoûté de ceux de la nature. L'amour a passé du cœur à l'esprit, & est devenu un art. On a substitué à son vrai caractère des figures empruntées, des signes & des gestes étudiés : on a même fait un jargon d'amour avec des préceptes. Croiriez-vous qu'une femme à qui la nature auroit libéralement donné tous les avantages, auroit besoin de ces figures empruntées, de ces gestes, & de ce jargon d'amour, pour jouir de ces attraits naturels, & que sans cette batterie elle ne remporteroit peut-être aucune victoire, ou du moins

qu'elle ne seroit pas long-tems victorieuse ? Il faut que les hommes aiment bien peu la nature ; puisque pour leur plaire les femmes s'en éloignent tant qu'elles peuvent.

Il y a ici des Spectacles tous les jours , & on les suit avec beaucoup d'empressement. On y va voir (dit-on) la nature , & elle n'y est presque jamais. Il est vrai qu'on distingue deux natures , l'une belle , & l'autre commune. On se sert de la belle nature dans les Tragédies : voici ce que c'est. Le premier personnage de la Piece est un Héros pris dans l'Histoire , & quelquefois dans le cerveau du Poëte. Ce Héros , quoique pris dans l'Histoire , devient l'esclave de l'imagination de l'Auteur , qui commence par le faire sortir de l'humanité , en lui donnant un caractère chimérique , & qui lui prête des sentimens que son imagination échauffée lui suggere ; & ce sont toujours des sentimens outrez : mais tout cela est dans l'ordre de la belle nature. J'ai cependant vû quelques Tragédies , dont les caractères m'ont paru sortir du fond du cœur , & qui ont fait sur moi les plus tendres impressions. Pour rendre

la Tragédie intéressante, on la fait rouler sur l'amour, & on oppose d'autres passions à l'amour. Ce combat fait passer le Spectateur d'une passion à une autre ; & le tout se termine par un dénouement inattendu, où l'amour, qui est la plus forte des passions, est presque toujours vaincu.

On cherche des sujets de Tragédie jusques dans le nouveau Monde. On pourroit bien en aller chercher dans la Moscovie. Notre Pierre le Grand sera peut-être un jour sur le Théâtre François. On aime beaucoup les Héros de lointain pays.

Après la Tragédie on jouë une Comédie, pour essuyer les larmes qui ont dû couler des yeux des Spectateurs. Cette précaution n'est pas toujours nécessaire. Les Comédies me paroissent meilleures que les Tragédies ; parce qu'on rit beaucoup à la représentation des Comédies, & qu'on ne pleure presque jamais à la représentation des Tragédies. On dit pourtant qu'il est plus difficile de faire rire, que de faire pleurer : mais on distingue deux façons de rire dans ce pays ; l'une est noble & sérieuse ; l'autre est commune & plaisante. Les Comédies nouvelles font

rire, dit-on, sérieusement, & les anciennes font rire plaifamment. Cette diftinction eft bien rifible.

L'Opera feroit un vrai enchantement fans la longueur des Scenes, qui ont la vertu de défanchanter. On dit cependant que les Scenes font l'ame de l'Opéra; je le veux. Mais c'eft la Simphonie, ce font les beaux Airs, les Chœurs, les Ballets, les Décorations, qui en font les plaifirs. Voilà ce qui m'y attire. Je ne vois rien qui exerce plus la patience des Spectateurs, que d'entendre deux Amans fur le Théâtre chanter pendant long tems leurs fentimens, leurs reproches, & leur défefpoir. Le langage du cœur n'eft tout au plus fufceptible que de la plus fimple déclamation; encore faut-il que le tems qu'on y employe, foit bien court. Les yeux & les foupirs font les meilleurs acteurs de l'amour.

Ce n'eft ici qu'une légère ébauche du Tableau que je vous ai promis. Je vous ferai dans la fuite un détail particulier de ce que j'ai obfervé depuis mon arrivée. J'efpere que vous y trouverez quelque amufement. Le récit de ce qui fe paffe dans cette grande Ville, eft l'hiftoire d'un petit monde. Je fuis, &c.

REFLEXIONS MORALES.

Seneque a écrit , dit - on , sur une Table d'or son Livre du mépris des richesses. Il y a eu de tout tems des Seneques.

Des personnes guidées par une véritable pieté se déchargent de leurs possessions , pour être en état d'élever plus facilement leurs affections vers le Ciel. Des ames charitables se chargent obligement de ces pesans fardeaux , qui les courbent vers la terre , & les attachent à la vie. Peut-on pousser plus loin l'amour du prochain ?

✂... La distance prodigieuse qui se trouve entre un homme extrêmement pauvre , & un autre fort riche , empêche celui-ci d'appercevoir la misere de l'autre. C'est ce qui rend insensibles la plûpart des riches.

On peut cependant dire qu'il s'en trouve quelquefois qui sont nez avec une telle inclination à faire part aux misérables des biens que la Providence leur a distribuez ; que rien ne les afflige tant , que l'impossibilité où ils se trouvent quelquefois d'accorder leur secours à ceux qui l'implorent. En

voici un exemple qu'on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici.

Le Comte Henri, gendre de Saint Louïs, passant par Troyes, accompagné d'un de ses Favoris, qu'il avoit comblé de ses bienfaits, un pauvre Gentilhomme vint le trouver, & le pria de lui accorder une somme modique, pour l'aider à pourvoir une de ses filles. Vous prenez bien votre tems, dit brusquement le Courtisan, de demander de l'argent au Prince, tandis que ses trésors sont épuisez par ses liberalitez. Le Comte fut indigné de la dureté de son Favori. Vous êtes bien hardi, lui dit-il, d'assurer qu'il ne me reste plus rien. Je vais vous faire voir que j'ai encore quelque chose à lui donner. Je lui fais présent de vous-même. Prenez le, dit-il au Gentilhomme, faites-en ce que vous voudrez. Celui-ci obéit à l'instant, se saisit du personnage, l'emmene chez lui, & ne le lâcha qu'après avoir reçu une bonne somme pour sa rançon.

Il seroit à souhaiter que tous les Grands fissent la même chose à l'égard de tant d'injustes Courtisans qui les obsèdent, & les empêchent de mon-

trer aux autres des sentimens d'un cœur vraiment généreux.

§. 3. C'est un vrai sommeil qu'une vie passée dans la mollesse & dans le sein des plaisirs. Ne faire aucun usage de la raison & de l'esprit, être dans un enchantement continuel, ne se repaître que de chimères & d'illusions, n'est-ce pas-là dormir ?

Qu'un revers de fortune vienne ouvrir les yeux à un homme endormi dans la mollesse & dans l'abondance, l'enchantement cesse, le fantôme s'évanouït ; cet homme se réveille & commence à penser. La réflexion est le fruit des peines & des contre-tems, & une espèce de fortune pour l'esprit & pour le cœur.

§. 4. Damon, dites-vous, qu'une aveugle fortune vient de tirer de la lie du peuple, pour le combler de ses faveurs, a déjà oublié ses amis, ses proches, & ne se souvient presque plus du lieu d'où il ne fait que de sortir : enfin les richesses ont fait perdre à Damon la mémoire & le peu de jugement qu'il avoit. Je ne vois là rien qui doive vous surprendre. Qu'un homme qui n'est pas accoutumé à marcher sur des

lieux fort élevez, se trouve sur le haut d'une tour, s'il n'a un certain caractere de cervelle, la tête lui tourne, il ne sçauroit reconnoître ceux qu'il vient de quitter dans le moment. Il court risque à chaque instant que le moindre vent ne l'emporte & le précipite avec plus de rapidité, que l'on ne l'a vû s'élever.



L' O R M E

ET LE CHAMPIGNON.

F A B L E.

DEPUIS long-tems un Orme audacieux,
 Des vents bravoit la rage,
 Et portant son front dans les Cieux,
 Dominoit tout le voisinage,
 Quand près de là, dans un petit réduit,
 Un Champignon, ouvrage d'une nuit,
 Pour la premiere fois commença de paroître,
 Or, toujours prompt à se faire connoître,
 Notre orgueilleux Ormeau,
 Pour captiver l'hommage,
 De ce voisin nouveau,
 Lui tint à peu près ce langage.
 Mille rameaux divers
 Sur mon tronc respectable,
 S'élevant dans les airs,
 Contre la grêle redoutable,
 Font un rempart puissant.
 Dans cet azile impénétrable,
 L'on voit maint arbrisseau naissant,
 Devenir grand, à couvert de l'orage
 Et du couroux d'Eole menaçant •
 Vient jouïr du même avantage :
 Mais à ton tour Vassal reconnoissant,

Trouvant sous mon ombrage
 Le refuge promis,
 Toi, du hazard nouvel ouvrage,
 Ne rougis point d'être soumis.
 Tu dois ce tribut à mon origine,
 Car, comme chacun sçait l'obscur antiquité
 A peine a vû ma première racine,
 Et dans ces lieux je fus planté
 Par une main divine.
 De cet Ormeau pétri de vanité,
 Et grand parleur sur sa noblesse,
 Tel fut en racourci
 Le discours plein d'adresse.
 Mais conseillé par la sagesse,
 Le Champignon lui répondit ainsi :
 Content du sort tranquille
 Que les Dieux m'ont donné,
 Sans le secours de ton azile,
 Je sçaurai vivre fortuné :
 De la dangereuse tempête,
 Je dois peu redouter les coups,
 Si la foudre toujours sur la superbe tête
 De tes pareils déchargea son courroux :
 Ne crois donc pas que d'un espoir frivole
 Imprudemment flatté,
 Je veuille à ta vanité folle
 Sacrifier ma douce liberté.
 Pour vanter la beauté
 De ton épais feuillage,

Ne fais point tant de bruit ,
 N'est-ce pas un vain étalage ,
 Si tu ne portes aucun fruit ?
 L'on voit , dit-tu , sur ta tige fleurie ,
 Mille rameaux divers ;
 Mais ces rameaux sont-ils tous verts ?
 Non , non , ta racine flétrie ,
 De ce tronc respecté ternissant la splendeur ,
 A produit , je le vois , mainte branche pour-
 rie ,
 Fatale à ta grandeur .
 Enfin ta souche antique
 Descend de la Divinité ,
 Et ce préjugé chimérique
 Passe chez toi pour vérité :
 Mais sur ce point , voici ce que je pense :
 Le chetif arbrisseau ,
 Dans le sein de la terre , a puisé sa naissance ,
 Ainsi que l'Orme le plus beau ;
 Quelle est la différence
 De leur extraction ?
 L'un est dans la vieillesse , & l'autre dans l'en-
 fance .
 L'Ormeau peu satisfait de la distinction ,
 Par piquante investive ,
 Alloit reprimer le caquet
 Du Champignon , lorsqu'au moment arrive
 Le Possesseur du champ avecque son Valet .
 Maître , dit celui-ci , cet Orme ,

Qui ne porte aucun fruit,
 Rend votre champ difforme ;
 Et d'ailleurs le circuit
 Que fait sa racine profonde ,
 De la terre jadis féconde ,
 Détourne le produit :
 Aussi-tôt dit (car en ce monde
 En faut-il tant pour perdre ce qui nuit ?)
 Le Maître veut que la Coignée ,
 De l'Arbre criminel, tranche la destinée :
 Aussi-tôt fait, & l'Orme en un clin d'œil,
 Vit renverser son tronc & son orgueil.
 De ce bas monde ainsi passe la gloire !
 Témoin de ce revers le sage Champignon
 Se réjouit, comme bien l'on peut croire ,
 De n'être pas le compagnon
 De la tragique histoire :
 Car échapant aux regards dangereux
 Que la grandeur attire ,
 Il évita le sort de l'Arbre malheureux.
 Or de la fision que je viens de décrire
 Sur le ton doctoral ,
 Pour qui voudra continuer de lire
 Voici le sens moral.
 Petits craignez des Grands les flatteuses pro-
 messes ;
 Ils vous trompent souvent par de fausses cou-
 leurs.
 Si l'on les voit pour vous prodiguer leurs car-
 resses ,

Comptez que le serpent est caché sous ces
fleurs.

Et vous Grands enyvrez de ces folles vapeurs
Que cause la noblesse ,

Pour voir la fin de vos longues erreurs,
Prenez ici le fil de la sagesse.

Nous sommes tous enfans

D'une mere commune ;

Serons nous moins parens ,

Si l'aveugle fortune

Nous fait plus ou moins grands.

De l'Orme enfin la vanité punie

Peut nous prouver en même tems

Qu'un sort au-dessous de l'envie ,

Par le sentier de la tranquillité

Nous conduisant à l'autre vie ,

Fait pendant celle-ci notre félicité.





AMUSEMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

N O M B R E I I.



U N E grande réputation n'est pas toujours l'effet d'une science profonde & d'un grand talent ; elle dépend quelquefois de certaines circonstances favorables. L'ignorance de quelques siècles a beaucoup contribué à rendre célèbres plusieurs Hommes médiocres , qui , à la faveur des ténèbres , ont enlevé sans peine l'approbation & les suffrages , & se sont immortalisés à leur aise. Il y a une fortune pour les Sciences & pour les Talens.

On est heureux lorsqu'on ne trouve aucun préjugé à combattre, & qu'on peut établir des principes, sans être obligé d'en détruire d'autres. Les premières règles d'une Science ou d'un Art ne manquent point d'être suivies. La docilité avec laquelle on les reçoit, récompense bien la peine de celui qui les a faites : il a autant d'obligation aux siècles passez de les avoir ignorées, que le sien lui est redevable de les avoir inventées.

Les préjugés qui se sont formez, pour ainsi dire, dans l'enfance des Sciences & des Arts, sont un grand obstacle à leur perfection : le tems qui devoit les détruire, les fortifie ; l'ignorance les a fait naître ; l'antiquité les a consacrez ; l'habitude les perpétuë. L'ambition si naturelle aux hommes leur manque dans une occasion où elle seroit bien noble & bien légitime. Ambitieux en tout, ils cessent pourtant de l'être, lorsqu'il s'agit de se soustraire aux préjugés ; ce qui seroit à mon gré bien capable de flatter l'ambition. Il faut que la lâcheté de l'esprit soit bien plus générale & bien plus difficile à vaincre que celle du cœur. On affronte les plus grands périls,

quand l'intérêt ou la gloire l'ordonnent : mais ces motifs si puissans sur le cœur, ne peuvent rien sur l'esprit. Malgré l'intérêt essentiel, & la véritable gloire qu'il y auroit à triompher des préjugés qui l'obscurcissent, & à trouver la vérité, il aime encore mieux s'égarer dans des chemins déjà frayez, que de s'engager dans des recherches nouvelles, mais épineuses, auxquelles cependant est attachée la perfection des Sciences & des Arts.

Puisque le courage de l'esprit est plus rare que celui du cœur ; qu'il me soit permis de louer ces esprits courageux & héroïques, qui ont assez aimé le vrai pour oser se mettre au-dessus des opinions communes, & qui par des travaux pénibles ont pénétré bien avant dans la nature. Que de peines & de contradictions n'ont-ils pas souffert pour avoir démasqué les anciennes chimères ! Les oppositions, l'impossibilité même qu'ils ont trouvées à détruire les préjugés, & à établir des principes vrais & évidens, me persuaderoient que l'esprit des hommes en général se plaît à être resserré dans certaines bornes, & que la vérité n'a

pas pour lui assez d'attraits pour le déterminer à les franchir.

Il faut convenir que les plus belles découvertes ne coûtent pas seulement à ceux qui les font, mais encore à l'esprit de tous ceux auxquels elles sont présentées. L'éloignement où l'on étoit de la vérité la rend difficile à connoître, quoiqu'on la mette sous nos yeux : on a beau l'approcher de nous, il nous faut faire de grands efforts pour pouvoir y atteindre ; c'est un inconnu dont la présence nous embarrasse, & avec laquelle nous avons bien de la peine à nous familiariser. Elle offre ses lumières à l'esprit, mais elle en veut détruire auparavant les préjugés. Nouvelles réflexions, nouvel ordre d'idées, détails épineux, voilà ce qu'elle exige. Si la vérité, pour être seulement reconnue, coûte tant à ceux à qui on la présente, que n'a-t'elle pas dû coûter à ceux qui l'ont trouvée ? Il faut qu'elle ait bien des charmes, pour quiconque l'a cherchée au prix des soins & de l'étude profonde qu'elle demande,

LETTRE MOSCOVITE.

IL y a ici chaque jour un spectacle bien amusant, & qui ne coûte rien. La Ville entière est le Théâtre; il y a un million d'Acteurs. La pièce commence le matin, & ne finit que fort tard. Le grand nombre & la diversité des personnages, leur mouvement, leurs différentes figures, la quantité de machines roulantes, tout cela fait un coup d'œil bien divertissant; mais le bruit causé par tant de choses agitées ensemble avec le carillon des cloches forme un concert, qui m'a souvent fait regretter la Moscovie. Je laisse-là ce concert pour vous parler d'une autre Musique.

Ils s'est formé dans cette Ville deux sectes de Musiciens. La première est composée de tous les Musiciens à un près: La seconde ne consiste que dans ce seul Musicien, qui a eu le courage de faire une Musique nouvelle. On distingue donc deux sortes de Musiques, l'ancienne & la moderne. Le Prince de l'ancienne Musique fut un fameux Italien d'harmonieuse mémoire, qui vint en France faire briller son talent dans

des conjonctures bien favorables. La France étoit alors à l'égard de la Musique une espèce de Moscovie. Ce grand Musicien parut dans son tems comme un phénomène; n'ayant trouvé aucun rival dans la carrière de l'harmonie, il donna librement l'effort à son génie, & devint à juste titre le Prince de la Musique. C'est lui qui a formé le spectacle de l'Opéra. Tous les Musiciens le reconnoissent pour leur chef : son chant est tendre, aisé & naturel. Ces qualitez essentielles à la Musique caractérisent tous ses ouvrages : ses chœurs sont beaux, soutenus & bien remplis : il régné dans tous ses Opéras une noble simplicité, & une vérité harmonique qui exprime fidèlement la nature.

Après ce que je viens de vous dire de l'ancienne Musique, vous êtes sans doute fort prévenu contre la moderne; & vous avez déjà pris parti avec tous ceux qui la décrient dans ce pays, & qui taxent de mauvais goût ceux qui y trouvent du plaisir. Mais vous reviendrez de ce préjugé, si je vous dis que cet Auteur moderne, que la secte opposée regarde comme le tyran de la Musique, des Musiciens, & des oreilles,

a donné à son Art l'étendue, la vivacité, le goût, & la délicatesse dont il a crû qu'il avoit besoin pour sa perfection. Son chant nouveau, vif, galant, délicat, donne aux sentimens un ton qu'ils n'avoient point encore. Comme l'objet de la Musique est d'exprimer les passions par des sons combinez & adaptez aux idées, il a fait une combinaison de sons très-étendue, qui lui a produit des heureux accords, un chant brillant & varié. Le public a d'abord trouvé ce chant extraordinaire & hors de la nature, parce qu'il étoit accoutumé à un chant simple & uni. *Il y a, comme vous voyez, des préjugés d'oreilles.* Mais on est bien revenu, & on a reconnu que ce qu'on avoit cru être hors de la nature, n'étoit qu'une étude plus profonde de la nature même. Dès qu'on a été un peu familiarisé avec cette Musique nouvelle, on y a trouvé un plaisir nouveau, & on en a senti les beautés : les Musiciens même l'appellent sçavante ; mais ils ne veulent pas l'aimer. Je suis, &c.



VOICI LA RELATION
d'un Voyage traduite de l'Anglois. Comme l'idée m'en a paru nouvelle, j'ai cru que le Public ne me sçauroit pas mauvais gré de l'avoir inserée dans ces Amusemens.

NOUS partîmes de Portsmouth vers le milieu de Juin. Un vent favorable, qui dura plusieurs jours, nous fit espérer un heureux voyage: mais vers la fin du mois, un furieux orage s'éleva tout-à coup.....Je serois en droit de vous faire ici une pompeuse description d'un naufrage. Je pourrois vous dire comment nous vîmes le Ciel dans un instant se couvrir de nuages épais, qu'une funeste nuit se répandit sur la surface des eaux; que la lumière subite des fréquents éclairs ne servit qu'à nous faire appercevoir toute l'horreur de nos malheurs, & à nous jeter dans de plus affreuses ténèbres, & quantité d'autres expressions emphatiques que l'on rencontre par tout dans les Relations & dans les Romans: Mais je veux bien vous faire

grace pour cette fois. Vous sçavez aussi-bien que les Auteurs & les Orateurs les plus habiles , qu'il ne s'élève point de tempête sans nuages ; qu'il ne se forme point de nuages que le Ciel ne s'obscurcisse : Vous sçavez aussi quels effets produisent les éclairs dans une nuit obscure, &c.

Je me contenterai donc de vous dire que cet orage nous jetta le Pilote & moi sur la côte d'une terre inconnue, & que le reste de l'équipage fut submergé.

Cette terre n'étoit couverte que d'épines & de ronces. On y entendoit que des cris de Hyboux, d'Orfrayes, & de quantité d'autres Oiseaux de nuit. Après avoir erré quelque tems dans ce désert, nous apperçûmes enfin, sur le bord d'un bois fort épais, une maison assez mal construite. Lorsque nous en fûmes assez proche, nous vîmes paroître un homme, que nous prîmes d'abord pour un Magicien. Il étoit couvert d'une robe qui auroit pû fournir abondamment de quoi faire trois habits complets. Il avoit sur la tête une espece de bonnet d'une figure assez bizarre. Nous fûmes surpris de lui entendre parler une Langue qui ne

nous étoit pas tout-à-fait inconnue. Que les Dieux Hospitaliers vous soient propices, nous dit-il, avec beaucoup de gravité. En prononçant ces paroles il porta la main à son bonnet. Quoique le mouvement qu'il fit fut assez modéré, il se forma autour de lui une nuée de poussière, qui pensa nous aveugler. Après nous avoir introduits dans sa demeure, où nous trouvâmes une troupe de gens qui nous regarderent avec étonnement, il nous pria de nous asseoir en approchant deux sièges qu'il débarrassa de quelques vieux Volumes poudreux. Il dressa ensuite une petite table, & mit devant nous deux vases, qu'il honoroit du nom de coupe. Nous comprîmes qu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit fait usage; Car, pour parler le langage du personnage, nous vîmes qu'Arahcné y avoit fait autrefois quelque séjour. Voici, nous dit-il, en nous versant d'une liqueur, qu'une soif ardente nous fit trouver supportable, un nectar qui ne le cède en rien à celui que le beau Phrygien répand dans la coupe du pere des Dieux. Il nous tint ensuite de longs discours sur la terre qui l'avoit produit, & nous fit l'éloge

de celui qui le lui avoit envoyé, de ceux mêmes qui avoient cultivé la vigne. Il nous prouva par plusieurs passages que l'hospitalité avoit toujours été fort agréable aux Dieux : mais il s'étendit encore plus sur la gratitude de ceux envers lesquels on l'exerce. Comme il ne nous parut point fort opulent, nous comprîmes aisément où il en vouloit venir. Mon compagnon le prévint ; il tira de sa poche une guinée, qu'il prit sans beaucoup de façon. Non, ce n'est point, nous dit-il aussi-tôt avec une espèce d'antoufiasme, ce n'est point Neptune irrité, mais plutôt quelque Génie bienfaisant qui vous a conduits dans cette heureuse contrée. Vous êtes dans la fameuse Isle de Scientimanie. Vous allez voir dans ce pays l'analyse de toutes les perfections de l'Univers. Il nous apprit qu'il y avoit dans cette Isle quatre Villes, qui n'étoient pas fort éloignées les unes des autres, que ces Villes composoient une seule République. Il n'y a que cette forêt à traverser, nous dit-il, pour aller à la Capitale, & cette forêt n'a que quelques milles de largeur ; mais comme le chemin est assez difficile, je veux

vous y conduire moi-même. Nous acceptâmes volontiers la proposition, & nous nous pressâmes de partir. Il nous tint pendant le voyage quantité de discours, qu'il seroit inutile de vous rapporter ici. Il nous apprit entre autres choses qu'il y avoit aux environs plusieurs demeures semblables à la sienne, qu'il appelloit la banlieuë de Scientimanie : que ceux que nous avions vû chez lui étoient destinez à habiter un jour une de ces Villes ; mais qu'ils falloit qu'ils passassent auparavant plusieurs années dans ces retraites ; parce que pour être trouvez dignes du droit de Bourgeoisie, il falloit qu'ils se fussent entièrement défaits des manières communes qu'ils avoient contractées pendant le tems qu'ils avoient vécu parmi les autres hommes ; & que pour les former, les très-Amplés & très-Scientifique Seigneurs les Etats de Scientimanie faisoient choix de quelques personnes distinguées par leur profonde érudition, du nombre desquels il ne se croyoit pas un des moins considérables.

Il y avoit déjà plus de quatre heures que nous marchions, sans apparence de sortir encore sitôt du bois : outre

que le chemin étoit fort raboteux, nous rencontrions à chaque instant des routes différentes, qui alloient en tournoyant, & conduisoient dans des endroits forts obscurs, où nous allions à tâton comme des aveugles. Ce qu'il y avoit encore de fâcheux, c'est que nous nous heurtions à chaque moment contre des poteaux que les Scientimanes avoient plantez, à ce que nous dit notre guide, pour la commodité des Etrangers. Nous ne pûmes nous empêcher de nous plaindre de ce qu'il nous avoit trompez, en nous disant que nous n'avions que quelques milles de chemin à faire; il nous dit qu'il auroit bien pû nous mener par une route qui nous auroit conduit en moins de tems; mais que les vénérables Seigneurs de Scientimanie l'avoient interdite pour des raisons dont ils ne devoient rendre compte à qui que ce soit. Nous prîmes le parti de nous taire, & de prendre patience.

Après avoir encore marché quelque tems, nous appercûmes un amas confus de maisons. Quoique nous n'en fussions pas fort éloignez, nous ne pûmes cependant rien distinguer; parce que cet endroit étoit couvert d'un

broüillard fort épais. Voilà la fameuse Capitale de Scientimanie, nous dit notre conducteur, vous n'avez plus que fort peu de chemin à faire; vous ne sçauriez vous égarer. En disant ces mots, il retourna sur ses pas & nous laissa là, sans nous donner le tems de lui faire la moindre question. Nous arrivâmes à la Ville accablez de fatigues. Nous marchâmes cependant encore assez long-tems sans rencontrer personne. Nous apperçûmes enfin au milieu d'une grande place, un cercle de personnages habillez à peu près comme celui qui venoit de nous quitter. Ils nous parurent occupez de quelques affaires fort sérieuses. Nous prîmes cependant la résolution de les interrompre, en les priant de nous indiquer quelque endroit où nous pussions aller prendre quelque repos; mais sans faire aucune attention à ce que nous leur disions, & sans même jeter les yeux sur nous, ils continuerent toujours leur conversation. Je jure par Hercule, disoit un d'entre eux, avec une espèce d'émotion, qui toutefois ne diminuoit rien de la gravité que l'on remarquoit jusques dans le moindre de ses gestes, je jure par Hercule que je

ferai voir dans son discours plusieurs propositions que je défie de montrer dans aucun de nos Auteurs. O Dieux ! dit un autre , quel sacrilege ! Comment peut-on souffrir une telle peste dans la République ? Qui plus est reprit le premier , au mépris du grand Aristote il a violé toutes les regles de l'art : il a placé des antitheses , où il falloit des péristases , des sinecdoches , au lieu d'hyperboles ? O tems ! O mœurs ! Quel funeste présage pour la République ! Les travaux & les veilles de tant de grands Hommes qui ont passé toute leur vie à puiser dans les sources de la vénérable antiquité , vont devenir inutiles. Bientôt nous allons être réduits à parler comme le reste des Mortels : bientôt l'érudition ne fera plus distinguée de l'impéritie ; & le sçavant sera confondu dans la foule des ignorans. Ces hommes tout animez qu'ils étoient , parloient avec tant de lenteur , que nous vîmes bien qu'ils ne finiroient pas sitôt : c'est pourquoi nous ne jugeâmes pas à propos d'attendre plus long-tems.

A quelque distance de là nous rencontrâmes un homme qui nous parut plus traitable. Nous ayant abordez , il

nous fit entendre qu'il étoit un des plus considérables de la Ville, & que si nous avions besoin de quelque chose, nous n'avions qu'à nous expliquer. Nous lui dîmes que nous étions de pauvres Marchands, qu'une tempête avoit jetté sur cette côte. Que si..... O cruel désir des richesses, s'écria-t'il aussi-tôt avec transport ! dans quelle abîme de malheurs ne précipite-tu point les Mortels incensez ! Il se mit ensuite à nous débiter de longues périodes sur l'âge d'or, l'âge d'argent, & l'âge de fer, où, disoit-il, les Mortels audacieux osent construire des machines sacrilèges, pour franchir l'espace immense que les Dieux avoient placé entre les différentes terres, pour empêcher que leurs habitans n'allassent troubler la tranquillité les uns des autres. Ce misérable déclamateur pensa nous désespérer. Hélas, lui dis-je, nous ne sentons que trop la grandeur de nos malheurs ! Enseignez-nous, je vous conjure, un lieu où nous puissions nous retirer : nous vous jurons par ce qu'il y a de plus sacré, que lorsque nous ferons un peu remis de nos fatigues, nous reviendrons entendre la suite de votre discours. Mais il ne fit

aucune attention à ce que nous lui disions. Voyant que nous ne pouvions en tirer aucune raison, nous nous en allâmes en maudissant le cruel sort qui nous avoit conduit dans ce pays barbare. Nous laissâmes cet impitoyable harangueur, qui déclamoit toujours comme s'il ne se fut point apperçu que nous l'eussions abandonné.

Nous vîmes venir au-devant de nous un bon vieillard, à qui mon compagnon fit, d'une voix presque éteinte, la même prière que nous avions fait aux autres. Il parut touché de notre état. Il nous apprit qu'il étoit au service d'un homme fort charitable : il ne demeure pas loin d'ici, nous dit-il, je vais lui parler ; je ne doute point qu'il ne vous assiste : attendez moi ; je ne tarderai point à vous rejoindre : un moment après nous le vîmes reparoître. Il nous mena dans un appartement, où nous trouvâmes un homme qui nous reçut d'une manière fort affable : il alloit se mettre à table ; il nous pria de nous asseoir avec lui. Il nous fit pendant le repas plusieurs questions ; mais comme il s'apperçut que le sommeil nous accabloit, il nous fit conduire dans une chambre, où on nous avoit préparé un lit.

Le lendemain le vieillard vint nous trouver de la part de son maître. S'étant assis auprès de nous, nous le questionnâmes beaucoup sur le pays & ses habitans. Il nous dit que cette Ville avoit été autrefois fort célèbre, que les Scientimanes passoient alors pour les plus habiles de l'Univers; qu'ils faisoient un grand commerce de Vent & de Fumée; qu'il venoit chez eux beaucoup de Marchands de tous côtes, sur-tout de l'Europe. Mais les choses ont bien changé de face, continua-t'il, ils ne trouvent presque plus de débit: ils sont réduits à garder leurs marchandises, & à vivre des biens que leurs prédécesseurs leurs ont laissez. Nous lui demandâmes de quelle profession étoit son Maître: comme il n'y a personne parmi les Scientimanes, nous dit-il, qui soit capable de régir ces biens, il lui en ont donné le soin; mais il a bien desaffaires avec ces sortes de gens: quoiqu'ils n'entendent rien, ils veulent se mêler de tout tout.

Il étoit en train de nous apprendre bien des choses; mais son maître qui entra sur ces entrefaites interrompit la conversation. Il nous dit qu'il venoit de recevoir une Lettre qui l'obligeoit

de partir incessamment pour la Ville de Mathésie ; que si nous voulions il nous y conduiroit, que nous y trouverions peut-être quelque Vaisseau, qui pourroit nous remener dans notre Patrie. Nous acceptâmes ses offres avec plaisir. Nous étions prêts à partir, lorsque nous vîmes arriver un de ceux que nous avions vû la veille sur la place. Je suis enchanté, dit-il en entrant, je viens d'entendre un discours qui a ravi d'admiration tout l'illustre Auditoire : l'Orateur a creusé dans la profonde antiquité : il n'y a point d'Auteur qu'il n'ait cité pour prouver la vérité de son sujet. Quel choix de termes ! quelle force d'expressions ! quelle disposition de figures ! quelle cadence ! quelle harmonie ! quelle abondance ! quelle véhémence ! Enfin personne n'a jamais mieux prouvé que tout homme est sujet à la mort. Il entra ensuite dans le détail des plus beaux endroits du discours. Mais le Maître du logis lui ayant représenté qu'il étoit obligé de partir incessamment, nous fûmes enfin délivrés de cet ennuyeux personnage, & nous partîmes au plutôt.

Lorsque nous eûmes quitté Scienti-manie, nous aperçûmes une Ville qui

n'étoit pas fort éloignée : nous demandâmes à notre conducteur si c'étoit Mathélie ; il nous répondit que c'étoit Métromanie. Nous passerons par cette Ville, nous dit-il, mais nous n'y demeurerons pas long-tems : il y régne depuis plusieurs siècles une maladie que l'on tenteroit en vain de guérir ; ce n'est point qu'il n'y ait parmi les Métromanes des gens qui veulent s'ériger en Médecins : mais les remèdes dont ils se servent, ne font que rendre le mal plus dangereux : ils ne composent ces remèdes que lorsqu'ils sont eux-mêmes dans les accès les plus violens de leur maladie : il n'y a point d'habitant qui soit exempt de ce mal, qui leur cause des transports continuels. Ces transports ne produisent cependant point les mêmes effets dans tous les malades : car quelques-uns sont gais & divertissans, mais la plupart sont hargneux ; toujours prêts à se déchaîner, le plus souvent contre leurs plus grands amis. Nous arrivâmes en trois quarts d'heures à Métromanie. A peine fûmes nous entrez dans cette Ville, que nous rencontrâmes un homme, dont la figure m'effraya. Ses cheveux étoient hérissés, & ses habits tout en désordre. Il

faisoit des contorsions , & rouloit les yeux comme un possédé. Lorsque nous fûmes près de lui , il se mit à crier , en jettant sur nous un regard furieux : Par Pegase , il faut que je les écrase : Quoi ! ces misérables Grenouillés des marais du Parnasse auront l'audace de critiquer un ouvrage qu'Appollon même se feroit gloire d'adopter : Il se mit ensuite à déclamer ces Vers.

Haut-Bois , Fifres , Tambours , Trompettes ,
Unissez vos accens divers ,
Un nouveau Mars va remplir l'Univers ,
Du bruit de ses conquêtes.
O Ciel ! que vois-je ! Où suis-je ! &c.

Nous doublâmes le pas , pour éviter ce dangereux personnage. Peu de tems après nous vîmes une foule de gens qui nous fermèrent le passage ; nous fûmes obligés d'entrer dans le premier endroit : nous demandâmes pour quoi ce monde étoit ainsi assemblé ? On nous dit que deux hommes venoient de mettre l'épée à la main ; chose dont on n'avoit jamais entendu parler depuis la fondation de Métromanie , qu'un des deux Champions s'imaginoit être dangereusement blessé , quoiqu'on n'ait pû trouver sur lui la moindre égratignure. Nous entendîmes aussi-tôt un grand bruit de Tambours & de Trompettes. Nous voulumes aller voir ce que c'étoit : on nous dit qu'il devoit se donner ce jour-là une grande bataille : les Tragimanes & les Comanes , nous dit-on , qui sont les deux premières familles de cette Ville , se sont de tout tems disputé le pas avec beaucoup d'animosité ; ce qui a toujours causé de grands troubles : on a enfin résolu de terminer ce différend par une bataille rangée. Chacun courut aux armes , & tout le monde s'étant assemblé dans

la place, on se mit en marche vers la porte de Mathésie. Nous voulumes être témoin de cette fameuse action. Lorsqu'ils furent en rase campagne, ils se diviserent en deux corps d'armée, & se disposerent au combat.

Comme cette Lettre n'est déjà que trop longue, je remets au premier ordinaire la description de ce combat, & la suite de cette relation. J'aurai beaucoup plus de choses à dire sur la Ville de Mathésie & celle de Sophimanie. Je suis, &c.

DIALOGUE.

DESCARTES ET N***

DESCARTES.

EH bien, mon cher N, comment va la Philosophie dans l'autre monde? mon nom y fait-il beaucoup de bruit?

N. On y parle encore beaucoup de vous; mais votre crédit est bien tombé.

D. Comment je ne suis plus cette lumière qui éclaira tout l'Univers, en dissipant les ténèbres de l'ancienne Philosophie?

N. On dit que cette lumière n'a fait qu'éblouir, & que si vous avez détruit les erreurs des anciens Philosophes, ce n'étoit que pour y substituer les vôtres.

D. Mais mon système paroissoit si évident, que les plus grands Génies le regardoient plutôt comme une histoire exacte de la création de l'Univers, que comme une hypothèse.

N. Il est vrai que vous avez fait de l'Univers une machine admirable; mais tout s'use avec le tems, mon cher Descartes, toute votre machine s'est détraquée: il s'est trouvé beaucoup d'irrégularitez dans votre machine.

ment. On a été obligé de ramasser des débris des anciens systèmes pour rétablir le monde.

D. En quel état est donc à présent la matière ?

N. Elle est bien altérée depuis que vous êtes parti. Alors tout étoit plein jusqu'au moindre petit pore ; mais à présent il n'y a pas d'endroit où il ne se trouve du vuide. De votre tems il n'y avoit point de partie dans la matière qui ne fût divisible ; à présent ce sont tantôt les points de Zénon, tantôt les atomes solides & impénétrables d'Epicure, qui composent les corps.

D. Ah ! je crains bien pour mes pauvres Tourbillons.

N. On en fait encore quelque usage ; mais le tems viendra bientôt à bout de les détruire.

D. Cependant n'ai-je pas fait voir évidemment qu'il étoit impossible d'expliquer sans leurs secours la plupart des effets qui s'opèrent dans la nature ?

N. Bien des gens l'ont crû. Mais vous-même n'avez-vous pas détruit des principes qui passaient pour incontestables ?

D. Que dit-on de la pesanteur des corps ?

N. Sous votre règne c'étoit des coups de la matière étherée, qui pouffoient les corps vers le centre de la terre ; à présent c'est la vertu attractive d'Aristote ; mais qu'on a habillée à la moderne.

D. On n'aura peut-être point touché à la matière globuleuse ?

N. Un nouveau Philosophe qui a pénétré bien plus avant que vous dans la nature, a disséqué, anathomisé les rayons de la lumière. Il a fait des découvertes admirables, & très-utiles. On avoit crû bonnement sur votre pa-

role que la différence des couleurs ne dépendoit que d'une certaine disposition de parties des objets, qui réfléchissant la matiere globuleuse de telle ou telle manière, produisoient sur l'œil des mouvemens conformes à cette disposition. Mais il a fort bien fait voir que toutes les couleurs sont dans la lumière, & qu'il n'y a point de rayon qui n'ait la sienne propre.

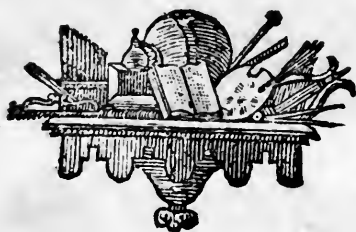
D. Ils auront sans doute aussi dérangé mes Automates?

N. Il y en a qui disent que vous étiez à ce sujet un insigne extravagant. Mais d'autres plus senezez ne peuvent s'empêcher de dire que cette invention est admirable. Néanmoins rebutés par le détail immense où il faut entrer pour faire jouer les ressorts nécessaires à faire aller ces machines, ils ont coupé court; ils ont donné aux animaux des esprits qui naissent & meurent avec eux, semblables aux Génies tutélaires des anciens Payens. Il y en a qui ont été jusqu'à en donner aux plantes mêmes. Si cela continuë on n'osera plus faire le moindre mouvement dans l'appréhension où l'on sera de chagriner quelque esprit.

D. O Ciel ! il n'y a rien qui soit à l'épreuve du tems, les Sciences mêmes sont sujettes à la vicissitude ; Avouons de bonne foi que les hommes sont bien insenezez de vouloir pénétrer des choses qui seront toujours infiniment au-dessus de leurs lumières. La nature est une mer immense où leur esprit s'égare à chaque instant. L'homme est sur la terre semblable à un Voyageur, qui au commencement d'une nuit obscure se trouve au milieu d'une vaste forêt. Après avoir parcouru mille sentiers différens, lorsque le jour vient à paroître, il arrive tout fatigué dans le même endroit d'où il étoit parti la veille.

NOUVEAUX AMUSEMENS

SERIEUX
ET COMIQUES.
TOME I.



A PARIS,

Chez CHARLES GUILLAUME, à l'en-
trée du Quay des Augustins, du côté
du Pont S. Michel, à S. Charles.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVERTISSEMENT.

TOUS les Auteurs demandent dans leurs Préfaces, les suffrages du Public, ou plutôt grace; quelques-uns l'ont obtenu, & plusieurs en ont abusé, au lieu d'être animés de son indulgence qui devoit les engager à finir les Ouvrages dont ils ont donné les premières parties, ils laissent languir ce terrible & équitable Juge des années entières après les suites; aussi voit-on que très-souvent le débit de ces suites n'est pas si rapide quand on l'a fatigué par une si longue attente.

L'on pourroit nommer ici quelques Ouvrages modernes qui ont eu grand cours par leur bonté, & par l'attention des Auteurs à remplir leur engagement avec le Public. Madame de Gomez nous en donne un bel exemple dans son exactitude à donner sans interruption les suites de ses cent Nouvelles, qu'elle n'a point discontinué; l'on est à la trentième Partie, & l'on peut lui rendre la justice, que plus elle va en avant, plus elle pique la curiosité de ses Lecteurs.

4
La Feuille dont il s'agit ici se donnera sans interruption les Lundis & Vendredis de chaque semaine : si elles reçoivent un accueil favorable, on s'attachera à donner du nouveau & du bon ; si on y trouve quelques Pièces qui aient déjà été imprimées, elles paroîtront nouvelles au plus grand nombre des Lecteurs, & ne seront jamais indifférentes aux autres par la rareté des livres d'où elles sont tirées. Au reste, le titre que je donne à ces Feuilles de NOUVEAUX AMUSEMENS SÉRIEUX ET COMIQUES, doit faire voir que mon but n'est autre que d'amuser mes Lecteurs. Si j'y parviens, je croirai mes soins assez récompensés, & le Libraire y trouvera son compte.

A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Nouveaux Amusemens sérieux & comiques*, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'Impression. A Paris le 7. Septembre 1735. MAUNOIR.



NOUVEAUX
AMUSEMENS
SERIEUX ET COMIQUES.
N. I.

ELOGE DES MIROIRS.



'ORIGINE des Miroirs est
presqu'aussi ancienne que le
monde ; il n'en est pas de mê-
me de la matiere dont ils sont
aujourd'hui composés. Dès
qu'il y eut un Soleil, des métaux, des
fontaines , il fut facile aux premiers
hommes de contempler leur figure dans
ces divers sujets qui la reproduisoient.
L'ombre des corps en retraçoit à leurs
yeux toutes les proportions : le cristal
des eaux portoit l'empreinte de leur vi-
sage , & la surface unie du cuivre ou de
l'acier leur tenoit lieu de la glace la plus
polie. Mais que ce soient les Sidoniens ,

qui, les premiers, ayent employé le verre à cet usage ; que ce soit Praxitele qui du tems de Pompée ait inventé le premier miroir d'argent ; qu'Esculape en ait fait un de plomb, comme Pline, Polidore, Virgile & Cicéron le rapportent, c'est ce qui n'est fondé que sur la vanité des Grecs, qui se sont faussement attribué l'invention de plusieurs choses dont les Latins trompés par leurs impostures, leur ont dans la suite fait honneur.

Les plus anciens Miroirs que nous connoissons sont ceux dont il est parlé au 38^{me} Chapitre de l'Exode, sans qu'on sçache néanmoins positivement de quoi ils étoient composés : il y a bien de l'apparence qu'ils étoient d'or, d'airain, ou d'acier, ou même d'une certaine pierre lumineuse & transparente, telles que les Anciens en mettoient à leurs fenêtres. C'est Pline qui rapporte que cette sorte de pierre, qui se trouvoit en Espagne, étoit du même usage que les vitres, qu'elle se fendoit comme l'ardoise en feuillets deliés, & qu'elle étoit aussi transparente que le verre. Si elle étoit aussi fragile, c'est ce que nous ne sçavons pas, du moins défendoit-elle les chambres du vent & de la poussière, & donnant un libre passage aux rayons de la lumière, laissoit aussi aux yeux la liberté de voir au travers.

Pour ce qui est du verre , on prétend qu'il fut premierement inventé dans la ville de Sidon en Phenicie , qu'il fut fait d'un certain sable trouvé proche du tombeau de Memnon ; & que non seulement ce verre , mais encore tous les métaux composés du même sable , retournoient en leur premiere matiere quand ils étoient jettés au vent. Je pourrois appuyer cette opinion du témoignage de tous les Sçavans qui la rapportent : mais pour épargner un vain amas d'autoritez qui ne feroient peut-être pas une grande impression sur les esprits , je me contente de rappeler l'occasion qui donna lieu à cette découverte.

Comme on avoit allumé un grand feu auprès de Tyr & de Sidon , pour se défendre du froid qui s'y faisoit sentir avec violence , on s'aperçût que le sable enflâmé se condensoit en une masse solide & brillante. Cette production naturelle fut bientôt perfectionnée par le secours de l'art. C'est aux Philosophes à rechercher de quelle qualité sont ces parties du sable , fondues par le feu , qui en fait une matiere transparente. De tels changemens n'ont rien qui doive nous surprendre. Ce sont des jeux de la nature qui se plaît à diversifier ses ouvrages. Cette métamorphose n'est pas plus difficile à croire que

celle qui se voit en quelque endroit de la Forest Noire , où l'eau qui tombe goutte à goutte , se change en une pierre aussi dure que le rocher d'où on la voit sortir. Il y a de même dans le Holstein une terre qui change en pierre une chandelle.

Quelle que soit l'origine du verre , & la découverte à laquelle on en doit la première invention , rien n'est plus beau ni plus admirable que la manière dont il se fabrique : qu'une cendre préparée se fonde , & devienne une liqueur enflammée : qu'une goutte de cette liqueur puisée au bout d'une verge de fer , prenne , à l'aide d'un souffle léger , toutes les figures qu'il plaît à l'Ouvrier de lui donner : c'est sans doute un effet merveilleux de l'industrie qui ne cesse de nous ravir , que parce qu'elle est trop commune. Cette goutte brulante n'est d'abord qu'un bouton de feu : le souffle en fait à l'instant un plat , un verre , une bouteille. Emblème admirable de la toute-puissance du Créateur , qui anima autrefois par son souffle un peu de terre , & qui fit de cette terre détrempée une figure vivante ! Faut-il s'étonner après cela , si en France , il n'y a que les Gentils-hommes qui puissent exercer cet art miraculeux ? C'est que la noblesse de l'Ouvrier doit répondre à celle d'un si rare ouvrage.

Que les Arts seroient illustrés, si de semblables distinctions excitoient parmi ceux qui y excellent, la noble émulation, seule capable de les perfectionner ! Mais, hélas ! l'habitude en ôte tout le prix, & les plus belles choses cessent de l'être à force de devenir vulgaires. Quelle matière approche de la beauté du verre & du cristal ? Quels métaux seroient à comparer avec le brillant qu'on y admire, s'il avoit plû aux hommes d'y attacher la même estime qu'ils accordent souvent à de bien moindres objets ? Tout n'est que terre, & doit retourner en terre. Que l'une endurecie par les rayons du Soleil, reçoive par le moyen du feu, la forme & la couleur qui nous la rendent si précieuse ; qu'une empreinte diversement figurée lui donne une valeur arbitraire, qui ne dépend, ni de sa bonté réelle, ni de son utilité effective, c'est un effet du caprice qui règle tout selon l'opinion. Qu'on n'appelle point barbares les peuples qui font le même usage de certaines coquilles. Elles ne sont précieuses parmi eux, que parce qu'elles sont rares : chaque chose n'a de prix ni de mérite, qu'autant que lui en attache l'imagination. On fait cas d'une goutte d'eau pétrifiée, formée dans le creux d'un rocher. On court les mers pour les recueillir, & l'on s'expose

volontiers aux dangers d'une navigation longue & penible : cependant on ne peut tirer aucune véritable utilité de ces choses qui ne servent tout au plus que d'une vaine parure. Mais il suffit qu'elles viennent de loin , & qu'on ne puisse les avoir qu'à grands frais. C'en est assez pour irriter la convoitise de l'homme , toujours désireux de ce qui est rare , & qui ne peut s'acquérir qu'avec beaucoup de difficulté. Rien ne lui seroit plus facile que de faire du verre & du cristal toutes sortes de meubles pour son usage : il néglige cette matiere pure & brillante, pour s'attacher à d'autres qui n'ont , ni la même consistance , ni le même éclat. En est-il qui soit susceptible de plus de figures différentes , & qui reçût d'une maniere plus intime les diverses couleurs qu'on voudroit lui donner ? Que d'histoires anciennes la peinture nous a transmises sur le verre , que ni le bois , ni la toile n'auroient pû conserver si long-tems ! Il est vrai que ce bel art, perdu en partie par la négligence des hommes , est bien différent aujourd'hui de ce qu'il étoit autrefois ; mais plus il est imparfait maintenant , plus il devrait exciter notre émulation , dans un siècle où l'on se pique de perfectionner les plus belles découvertes.

Il est vrai aussi que la fragilité du verre est pour la plupart une raison de le mépriser. Mais n'est-il rien d'aussi fragile dans la nature , à quoi nous ne prodiguions nos soins & notre admiration ? La frêle beauté d'une fleur , qu'un même soleil voit naître & mourir , coûte au Curieux qui la cultive des peines & des recherches incroyables ; cependant à peine a-t-il vû éclore cette fleur , qu'elle panche la tête & se fane , ne laissant tout au plus qu'un léger souvenir de ce qu'elle a été. Plus le verre est fragile , plus il mériterait d'être conservé. Qu'un corps dur & solide subsiste par lui-même , quel mérite lui en peut-on attribuer ? Que l'airain , l'acier , le marbre bravent le tems & les saisons , c'est l'effet d'une qualité propre qui est en eux , & qui leur est commune avec les pierres les plus viles. Mais qu'une matière claire , déliée & transparente excite d'autant plus notre attention , qu'elle dureroit davantage plus elle en seroit ménagée : c'est précisément ce qui seroit digne de l'homme , qui marqueroit en cela la bonté de son goût & de son discernement. On déclame contre Tibere d'avoir fait mourir un Ouvrier qui avoit seul le secret de rendre le verre malléable. Ce secret étoit beau , je l'avoue , & méritoit d'être transmis à

la posterité. Mais après tout , qu'a fait en cela ce Prince cruel , sinon de faire mieux connoître le prix de cette matiere fragile , qui auroit épuisé les trésors des humains si on avoit pû la rendre capable de résister au marteau. Il a prévenu les dépenses énormes qu'on auroit faites à l'envi pour s'en pourvoir , & a peut-être voulu exciter les races futures à retrouver un secret qu'il suffisoit de leur montrer.

La Chymie s'exerce en vain à rendre le verre pliant & maniable. En vain ceux qui l'exercent disent qu'on en viendrait à bout en faisant infuser cette matiere dans une eau distillée de deux portions égales de sang de bouc & de cendres de verre mêlées avec le vinaigre ; l'événement a fait voir que cet art est un art trompeur qui commence par le mensonge , qui continue par l'illusion , & qui mene infailliblement à l'Hôpital. Que de beaux ouvrages on auroit fait de cette matiere lumineuse & brillante , si on avoit pû la fondre comme l'argent & les autres métaux ! Si déjà nous en avons de si beaux vases & de si belles glaces , jusqu'où n'auroit-on point poussé cet art , s'il eût pû s'exercer impunément sur un sujet d'ailleurs susceptible de tant de beautés ?

Le plus rare chef d'œuvre que l'Anti-

quitte nous vante en ce genre , c'est une Sphere qu'Archimede inventa , sur laquelle on voyoit le mouvement du Soleil , de la Lune , & des autres Astres , d'autant plus semblables à eux-mêmes , que le verre imitoit mieux leur éclat ; tous les corps lumineux de la voute azurée y paroissoient dans leur naturel. Quoi, dit Jupiter, en voyant cette subtile machine !

L'adresse d'un Mortel peut-elle aller si loin ,
Que d'enfermer les Cieux dans un globe de
verre,

Que d'y faire mouvoir la Terre ,
Et se jouer ainsi de mon principal soin.

Ce qu'Archimede a fait autrefois , personne ne le peut-il plus faire ? Cette Sphere après-tout , ne représentoit que les objets qu'on y avoit appliqués. Combien plus ne doit-on pas estimer nos glaces de miroirs qui représentent , non des objets qui y soient appliqués ou peints , mais les objets purement étrangers , qui s'y reproduisent en se représentant devant elles.

Rien n'étoit plus naturel que de concevoir qu'une glace polie étoit plus propre qu'aucun autre corps à recevoir l'impression des objets : mais il s'agissoit de les y fixer , de faire en sorte qu'ils y fussent apperçûs , que la glace retint l'objet qui lui étoit présenté pour les re-

produire. Plus la glace étoit claire & transparente , plus l'objet la pénétrait fans s'y arrêter. Sans doute que le fond obscur & noirâtre d'une fontaine , dont la surface unie reproduit les corps qui sont à l'entour , a fait imaginer de mettre quelque chose d'opaque sous la glace qui empêchât l'objet de passer au travers le plomb ou le vif-argent qu'on y applique ; fit d'abord cet effet qu'on avoit lieu de s'en promettre. Il fixa l'objet imprimé dans le poli de la glace , & cet objet , retenu par l'opacité du corps qui lui étoit opposé , y demeura aussi long-tems que la figure dont il est l'image. Mais comment cette même image est-elle aperçûe de ceux qui la regardent ! C'est , disent les Philosophes , par la répercussion qui s'en fait dans le miroir. L'image de notre visage qui est reçûe naturellement dans ce corps poli & brillant , revient d'elle-même frapper nos yeux qui sont d'autres miroirs faits exprès pour la recevoir à leur tour ; le propre du regard appliqué sur un corps lumineux , c'est d'être renvoyé par la réflexion au moyen des rayons qui partent de l'un & de l'autre. L'œil des animaux n'est autre chose qu'un véritable miroir que la nature leur a donné pour reproduire les objets qui se présentent à eux de toutes parts. Otez-en ce qu'il y a de noir &

d'obscur opposé à la partie lumineuse & brillante, vous leur ôterez infailliblement la faculté de voir ce qui marque qu'il n'y a que cette opacité jointe à la partie la plus claire de l'œil qui y fixe l'objet, & qui l'y retienne: de dire maintenant comment cet objet corporel, retenu & fixé dans l'œil, est appercû de notre ame qui est toute spirituelle, c'est ce qui n'appartient qu'à l'Ouvrier incomparable qui l'a formé: que les Philosophes disputent tant qu'ils voudront sur la nature de cette faculté visuelle: qu'ils la fassent consister dans l'humeur cristalline ou vitreuse dont l'œil est composé, dans la tunique rétine ou dans la conjonction des nerfs optiques: toujours sera-t-il impossible de concevoir comment la matiere peut agir sur une substance immatérielle, & comment une substance qui pense peut être affectée par l'impression des corps. Ne cherchons point ailleurs que dans la toute-puissance de Dieu, la cause d'une union si incompréhensible, & contentons-nous d'admirer ce que nous ne pouvons ni concevoir, ni expliquer.

Comme l'œil est le miroir de la nature, le miroir est l'œil de l'art; tout ce que l'art peut produire s'y peint & s'y représente dans ses yeux. L'ingénuité, la simplicité, la candeur, s'y montrent de

même que la duplicité , la fourberie , & l'inhumanité. Il n'est point de mouvement dans l'ame que les yeux n'expriment à leur tour. Plus un fourbe adroit s'efforce de cacher ses sentimens véritables , plus ses yeux démentent son cœur ; & font connoître que sa bouche le trahit , les yeux clignotans sont un signe d'inconstance & de perfidie ; les yeux louches & de travers marquent peu de droiture & de docilité ; l'œil clair & serain au contraire marque une ame franche & sincere , tout de même qu'un regard farouche est un signe peu équivoque de férocité. Ce n'est pas que ces regles ne soient quelquefois douteuses : on seroit trop heureux si on étoit assuré de ne s'y méprendre jamais. Mais pour l'ordinaire , les yeux sont les témoins fideles des mouvemens de l'ame ; & quelque effort que l'on fasse , il est bien difficile de les faire mentir.

De même la glace du miroir représente indifferemment les objets difformes comme les beaux , les visages disgraciés comme les plus agréables. En vain une Coquette sur le retour prétendrait y trouver des appas que l'âge lui refuse , son miroir lui montrera sans déguisement toutes les rides de son front. Qu'elle s'efforce tant qu'elle voudra d'en remplir les creux , toujours lui reprochera-t-il

l'artifice qu'elle employe pour réparer l'outrage des ans , par les couleurs empruntées dont elle se peint. Et si par hazard elle réussit si bien à se recrépir le visage , qu'elle paroisse contente de son masque le matin , du moins en le déposant le soir sur sa toilette , ne pourrat-elle se cacher à elle-même la difformité de son naturel. Que de femmes paroissent ainsi de jour avec un visage d'emprunt , qui auroient honte d'être vûes la nuit avec celui qu'elles ont reçu de la nature ! Il est entr'autres un pays dans le monde où il semble qu'elles jouent toutes la Comédie. Tout y est faux, tout y est masqué. Leurs cheveux , leurs visages , leurs dents, rien n'est à elles, qu'autant qu'elles l'ont acheté à prix d'argent : il n'y a pas jusqu'à leur embonpoint qui ne soit un effet de l'artifice. Leur gorge enflée & soutenue avec art , doit toute son apparence au corset qui l'assujettit , deux bourrelets de crin leur forment des hanches postiches qui prennent en marchant un branle qu'on appelle le bel air. Un large & vaste panier qui insulte aux passans , acheve de réparer le défaut de la taille , & leur donne l'avantage de faire paroître la beauté & la finesse de leurs jambes. Aussi rien n'est-il plus plaisant que tout cet attirail étalé le soir sur leurs toilettes : là un tour

de cheveux pour cacher ceux que l'âge a fait blanchir ; ici un ratelier démonté , ornement nécessaire d'une bouche dégarnie. D'un côté maintes serviettes dépositaires de l'enluminure dont brilloit le visage de jour : de l'autre , bandelettes , coussinets , appuis secourables d'une peau flasque & pendante. Partout , boîtes , petits pots , recelant mille ingrédients qui répandent au loin une odeur fade & désagréable.

Encore s'il n'y avoit que les vieilles Coquettes qui eussent recours à cet artifice pour se donner de faux attraits ; mais les jeunes l'employent indiscretement , croyant par là relever leurs charmes. Celle qui se croit trop pâle rehausse son coloris d'une couche de vermillon ; celle qui n'a pas la peau assez blanche , l'enduit de plâtre & de ceruse : celle qui se trouve quelque rudesse dans le teint , l'adoucit par quelques légers traits de bleu appliqués délicatement à côté de la bouche , & sur les temples , en sorte que quand on les surprend en déshabillé , on est tout étonné de trouver d'autres visages. Belles qui ne consultez que votre miroir , prenez aussi l'avis de vos Amans ; ils vous diront s'ils sont sinceres , que plus vous faites d'efforts pour les charmer par ces attraits empruntés , plus vous réussissez à les dé-

goûter & à leur déplaire. Je pardonne à celles qui ne doivent briller qu'aux flambeaux de donner une double teinture à leurs joues & à leurs levres; mais pour vous qui êtes faites pour paroître au grand jour, eh, quoi! ne sçavez vous pas que la pure nature est ce qui plaît le plus à notre sexe? Ignorez-vous d'ailleurs les ravages que fait sur peau le fard dont vous la chargez? Il en ronge le suc & le poli, il en ôte toute la douceur & la grace; craignez-vous de ne vieillir pas assez-tôt? Le moïen seur de rider votre peau, c'est de l'enduire de cette matière étrangere, qui y trace peu à peu de profonds sillons.

C'est peu qu'une Coquette se peigne de blanc & de rouge, si elle n'arme encore ses regards de tout ce qui peut les rendre plus pénétrants & plus vifs. Je la voi devant son miroir qui essaie de nouveaux charmes: tantôt donnant à ses yeux un air de langueur, pour captiver les cœurs qu'on ne peut gagner que par la tendresse: tantôt les animant d'une douce fierté pour irriter les désirs par des refus bien ménagés. Je la voi qui compose son visage, ses manieres, son maintien selon le goût de ceux à qui elle veut plaire; qui se peint les sourcils de noir, qui les polit, qui les forme en arcs pour décocher de là des traits plus dangereux & plus per-

çans : qui donne à sa bouche un gracieux sourire pour faire voir au travers du corail de ses lèvres, le bel email de ses dents rangées comme autant de perles. Je la voi enfin contente de toute sa personne ; marchant d'un air de confiance à la conquête des cœurs, comme à une victoire certaine.

Il n'en est pas de même d'une autre figure que je me représente ; & dont l'original n'est que trop commun de nos jours. C'est un Barbon qui a une jeune femme , & qui cachant sa tête chauve à l'aide d'une perruque blonde, se croit encore capable d'effacer tous les mugnets. Je le voi qui s'avance à pas lents vers son miroir ; pour y contempler sa face vermeille ; & qui passant mollement la main sur son menton frais rasé , s'applaudit de le sentir aussi doux que celui d'un jeune novice ; de là il ajuste galamment son rabat, & pressant les deux côtes de sa perruque, il s'efforce de couvrir les creux de ses joues décharnées. Mais quelle est sa surprise , lorsqu'un miroir magique substitué malicieusement à la place du naturel ; lui fait voir son front orné d'un bois qu'il se croyoit bien éloigné de porter ; indigné , furieux à cet aspect, il veut casser la glace traîtresse qui révèle un secret jusqu'alors ignoré de lui seul ; mais au moment qu'il leve la main pour

la rompre , il voit cette même main s'allonger vers lui pour le frapper , il recule effrayé , & ne se console de sa disgrâce que par le grand nombre de Confreres que le sort a associés à son destin. Il passe ensuite la main sur son front , & ne sentant rien de ce que la glace lui a représenté , il est presque tenté de croire que sa disgrâce n'est qu'imaginaire. Que de gens se consolent à ce prix d'un malheur qui n'est tel que dans l'opinion , & qui , ou ignorant leur sort , ou feignant de l'ignorer , s'en dédommagent sur autrui par une semblable vengeance ! C'est le parti le plus sage sans doute ; je ne dis pas de faire société de cornes , mais de feindre d'ignorer un accident dont personne ne peut se flatter d'être à couvert.

Passé pour ceux-là , qui produisent des effets si bizarres. Mais quel dommage de casser ou de supprimer les autres qui représentent si naïvement tous les objets ! Que feroit la plus belle moitié du monde qui passe la moitié de sa vie à se contempler dans ces glaces fidèles ? Que feroient les blondins & les Abbez coquets , qui ne sortent jamais sans y avoir étudié chaque jour de nouvelles minauderies ? L'un après s'être adouci la main dans une pâte de senteur , regarde si en ajustant sa perruque , il fait briller de bon air le diamant qu'il porte au petit doigt. L'autre

caressant son petit collet , & ouvrant artistement sa tabatière , repete à loisir le rôle qu'il doit jouer tout le jour dans un cercle de femmes. C'est peu d'avoir comme elles une toilette équipée de tous ses agrêts : Quel Petit-maître en épée ou en manteau noir , n'a pas aussi un miroir de poche , ne fût-ce que pour s'y curer les dents ? Pourquoi non ? Si un petit vent a dérangé sa chevelure , faut-il entrer ainsi en désordre dans une assemblée où tout doit être compassé avec la dernière justesse ? Il est bien plus galant de s'arrêter un moment à la porte , pour rajuster la figure dont on va faire montre tout exprès. C'est une occupation que de voir & d'être vû ; car pour les jolies choses qu'on a à dire , ce sont quantité de petits riens , que l'on débite pourtant avec tout l'esprit du monde. N'a t'on pas lieu d'être bien content de sa journée , quand on n'a pas perdu la peine qu'on a prise le matin à s'adoniser ?

Mais quittons ces portraits fantasques pour parler d'une autre sorte de miroirs , ce sont ceux qui multiplient les objets étant eux-mêmes composés de plusieurs glaces différentes. On en voit qui représentent non-seulement ce qui leur est opposé , mais aussi l'intervalle des corps séparés par un certain espace. D'autres ne rassemblent que les couleurs , laissant à

part les proportions des figures qui en sont revêtues ; d'autres montrent le nombre , l'équilibre d'un poids suspendu en l'air ; d'autres ne retenant des figures que leur attitude , nous peignent le mouvement , le repos , l'embonpoint , la maigreur ; d'autres conçoivent la lumière , le feu , la chaleur , tellement même que ces derniers peuvent enflâmer le bois & les habits à une certaine distance. C'est aux Naturalistes à expliquer les raisons de cette propriété des miroirs ardents : mon dessein n'est pas de m'engager dans cette recherche : il suffit de remarquer , que toutes les étoffes de couleurs s'enflamment beaucoup plus aisément que le blanc. Chacun sçait les effets prodigieux de ces miroirs , qui reduisirent autrefois des flottes entières en cendres. Archimede qui en fut l'inventeur , a traité au long de leur construction. Personne n'ignore non plus qu'il faut qu'ils soient concaves , pour réunir en un point les rayons du Soleil , & suppléer par ce moïen à ce que l'éloignement où il est de nous , lui fait perdre de sa chaleur & de sa force. Nous lisons que l'Empereur Anastase étant assiégué dans Constantinople par Vitallien , le Philosophe Proclus fit faire de ces miroirs ardents qu'il suspendit aux murailles de la Ville , vis-à-vis des Vaisseaux ennemis qui en furent consumés dans un

moment avec tous les Soldats & les équipages. Et ce qu'on éprouve de plus fâcheux en ces occasions, c'est qu'il n'y a que l'eau douce qui puisse éteindre un pareil incendie; l'eau de la mer, bien loin d'y pouvoir être d'aucun secours, ne servant qu'à rendre le feu plus vif & plus ardent.

Il est encore d'autres sortes de miroirs, qui, inégaux en certains endroits, creux & convexes dans d'autres, & unis dans le milieu, représentent une infinité de figures différentes, les unes droites, les autres couchées, les autres renversées; il en est qui élargissent les objets, d'autres les allongent: il en est qui les grossissent, d'autres qui les diminuent; il en est enfin qui les éloignent, & d'autres qui les approchent. Je pourrois aussi parler des miroirs allégoriques dont la nature est remplie, & où l'on voit comme dans un tableau, toutes les circonstances de la vie humaine; mais comme cette matiere nous meneroit trop loin, & que ce discours est déjà assez long, il convient de le finir ici pour ne pas abuser de la patience du Lecteur.

F I N.



NOUVEAUX AMUSEMENTS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. II.

ELOGE DU SILENCE.

LE Silence est une suspension de discours, qu'on ne peut représenter par des paroles, & qui cesse d'être, au moment qu'on veut dire ce qu'il est. On le peint un doigt sur la bouche, pour nous apprendre que c'est en se taisant qu'on doit faire son portrait. Mais comme l'écriture est muette, aussi bien que lui, j'espère qu'elle exprimera parfaitement son image sur le papier, & que l'Ecrivain & le Peintre auront le même privilège. Les traits noirs & sombres de l'écriture ordinaire lui conviennent encore mieux que les couleurs vives & brillantes de la peinture; & il va paroître dans ces lignes comme dans une obscure forêt, où les Poètes nous disent qu'il fait

Tome I.

B

sa demeure. Ce n'est pas néanmoins un silence mystérieux & taciturne que je veux décrire; c'est d'un silence éloquent que j'entreprends la peinture: c'est de la conversation muette que j'ai dessein de parler. Oui, je n'avance point un paradoxe. Il y a un silence éloquent & une conversation muette, qui se tait à propos, & avec esprit, qui parle toujours assez, & dit mieux que les plus grands Orateurs.

Cet entretien, tout tranquille qu'il nous paroît, n'est pas sans mouvement & sans action, l'air de la personne, ses yeux, les traits de son visage, ont ici l'office de sa langue, & l'on voit dans un instant ce qu'elle pense, & ce qu'elle veut dire; car s'il est en notre pouvoir de nous taire, il ne l'est pas de même de retenir le mouvement intérieur de nos passions, qu'un certain sang léger & subtil fait monter au visage, & y représente si bien ce que le cœur a de plus caché. Notre ame est comme un papier mince & fin, dont le visage est le revers, & sur lequel on peut lire tout ce qui est écrit au dedans. Il faut donc bien régler les mouvemens de notre ame, si l'on veut se taire intérieurement, avant que de se taire extérieurement, & que l'un ne démente

pas l'autre. On a dit d'un ancien Romain, qu'il parloit avant que d'ouvrir la bouche, & qu'un certain air qui paroïssoit sur son visage, rendoit son éloquence presque inutile. Ovide peint ainsi Germanicus, quand il écoute, & garde le silence. Sa posture, son air, son visage, ont quelque chose de spirituel & d'éloquent. Il n'y a pas, continue-t-il, jusqu'à son habit propre & modeste, qui ne fasse attendre de lui un discours plein de politesse & de bon sens. Voilà une éloquence muette jusques dans les habits.

Le Silence donne même de la grace à la personne, & les femmes qui se piquent de paroître belles, sçavent se ménager là-dessus, & vaincre leur naturel, pour profiter de l'avis du Poète, qui dit pour plus d'une raison, qu'une femme qui se tait en vaut beaucoup davantage : mais, soit homme ou femme, il s'en trouve plusieurs qui se dédommagent bien à se taire du plaisir & de l'agrément qu'ils auroient à parler, ou plutôt qu'ils perdent en parlant, ils ont plus de douceur ou plus de majesté. La bouche, & le port sont mieux ménagés dans le silence que dans le discours ; & pour un qui aura bon air en parlant, il y en a mille que la parole défigure. Pour ne rien dire de l'ac-

cent & du son de la voix , qui gâtent souvent les plus belles choses , & qui donnent même du mépris pour la personne qu'on estimoit auparavant. Mais ce silence doit être judicieux , naturel & sans affectation , autrement il est stupide , méprisant , ridicule. On déplaît , & on fatigue quelquefois autant les gens en ne disant rien , qu'en parlant trop.

Sil'on en croit Salomon , le sage & le fou sont semblables dans le silence, c'est le voile de l'ignorance , comme la parole est la pierre de touche de la science & de la capacité , & qui distingue l'étourdi d'avec l'habile homme ; mais néanmoins il y a une grande différence entre une personne qui se tait par ignorance ou par stupidité , & une autre qui se tait par jugement. Il est facile de le remarquer sur leur visage , l'une & l'autre paroissent ce qu'elles sont , soit qu'elles parlent , ou qu'elles se taisent. Le stupide est interdit & embarrassé , quoiqu'il ne parle pas ; ses yeux égarés , sa bouche entr'ouverte , ses mains dans le mouvement le font aisément connoître. Le sage , au contraire , a l'air libre , le visage assuré , & fait voir par sa contenance , un silence raisonnable & volontaire.

Il y a plusieurs sortes de silence dans

le monde , selon les differens lieux où il habite , & qui ont du rapport à diverses personnes qui se trouvent dans la conversation. Un silence qui inspire l'horreur & l'effroi , & qui regne dans les bois , dans les deserts , dans les cavernes , & dans les tenebres ; il paroît dans les gens d'une humeur sombre & noire , & qui gardent ce qu'on appelle un morne silence. Un silence qui inspire les respects & la crainte , & qui regne dans les Temples & dans les Palais ; il paroît dans les Souverains , dans les Magistrats , & dans tous ceux qui sont d'humeur grave & sérieuse , qui parlent peu & par mesure. Un silence qui inspire l'ennui & la tristesse , & qui regne dans les prisons , & dans tous les vilains lieux ; il paroît dans les personnes laides , affligées , distraites & rêveuses. Un silence qu'inspire la joye & la tranquillité. & qui regne dans ces réduits & dans ces lieux enchantés où l'art nature se sont épuisés pour les embellir ; il paroît dans les belles Personnes d'humeur douce & agréable. Un silence enfin qui inspire la confiance & la franchise , & qui regne sur la mer pendant le calme & la bonace , où sur les eaux pures & tranquilles des rivieres & des fontaines ; il paroît dans les personnes artificieuses , dissi-

mulées & politiques , ou dans celles qui sont sinceres , patientes & paisibles.

De tous ces silences , ou plutôt de toutes ces personnes , il n'y en a que trois qui soient propres dans la conversation : les sérieux , les agréables , les paisibles , parce que les uns savent se taire avec majesté , & les autres avec douceur & avec agrément : leur silence , bien loin de faire mourir la conversation , sert à l'entretenir , & à lui faire reprendre haleine : ainsi que les pauses dans un Concert , pour délasser , & pour soutenir l'harmonie ; mais pour les trois autres , elles sont insupportables dans la conversation. Leur silence la rend suspecte , la rompt , la divise & la dissipe. Il gêne , fait bâiller , ennuye & fatigue. Tels sont les hiatus ; les bâillemens , & la cacaphonie dans un Concert , car la conversation doit être comme la musique.

Un mélange confus du silence & du bruit.

Et de même que dans les Concerts , on finit toujours par les tons les plus approchans du silence , comme si l'harmonie n'étoit parfaite que par où elle a commencé , la conversation doit toujours rouler sur un ton qui approche du silence , & comme si elle alloit finir.

Il en est du silence comme des couleurs sombres, mornes, qui rassemblent & réunissent les rayons visuels, trop dissipés par la lumière : qui rassurent la vûe trop affoiblie par des couleurs vives & éclatantes, auxquels on peut comparer les conversations brillantes & tumultueuses. Enfin, si la perfection de la peinture consiste dans une juste dispensation de la lumière & des ombres, & dans ce qu'on appelle clair obscur ; si la diversité & la beauté des couleurs se tire de l'artiste mélange du blanc & du noir, la belle conversation se forme de la sage économie du silence & de la parole.

Les lettres Hébraïques sont pleines de mystères, prétendent les Rabins, & les Cabalistes. Ils disent que Mem, qui est la troisième lettre qu'ils appellent mere, représente le Pere Eternel, qui dans son repos garde le silence, & demeure renfermé dans son essence incompréhensible à toutes les créatures. Ils ajoutent que cette lettre comprime, & resserre les levres, afin que rien n'entre dans la bouche & n'en sorte ; ce qui est un signe de l'Ecriture, & un symbole du silence. Il y avoit aussi plusieurs Hieroglyphes chez les Anciens, & j'en remarque deux fort opposés, & qui méritent bien qu'on y fasse réflexion.

On le représentoit tantôt par un poisson, tantôt par un chien. Le poisson est naturellement muet, & le chien ne se tait que par discipline. Le premier est le symbole de ceux qui prennent le parti de la retraite & de la solitude, & qui gardent un silence perpétuel & volontaire. Le second est le symbole de ceux qui, dans les compagnies & dans le commerce du monde, parlent avec circonspection, & ne disent que ce qu'il faut dire; les uns & les autres méritent beaucoup de louanges, mais, à mon sens, les derniers en méritent davantage. Un silencieux porte avec lui sa récompense, & ne court aucun danger. Il est aisé de se taire quand on n'a personne à qui parler, & qu'on s'en fait une vertu & un mérite de Religion; mais un homme public, dévoué à la Chaire, ou au Barreau, ou bien

Un de ces beaux parleurs de qui tout le métier
Est d'aller caqueter de quartier en quartier,

ne se tait, & ne garde le silence qu'avec une grande mortification; tout l'invite à parler; on l'écoute, on l'applaudit, & il ne connoît point de silence que celui qu'on fait pour l'entendre. Persuadé qu'il est par là, de son éloquence, emporté de passion ou de zèle, flatté de

l'amour propre, & du son enchanteur de ses paroles; dont ses Auditeurs sont charmés, quelle peine & quelle violence n'est-il pas obligé de se faire pour se retenir, & pour ne rien dire de trop, & plus qu'il ne faut? Incapable alors d'attention sur soi même, & de remarquer qu'on s'ennuye de l'écouter, il s'abandonne au torrent qui l'entraîne, & ne s'arrête qu'après s'être épuisé, & avoir fatigué son Auditoire. Imaginez-vous un vaisseau qui a le vent en poupe, & qui cingle à pleines voiles; un char dont les chevaux ont pris le frein aux dents, & qui roule, ou plutôt qui vole dans une rase campagne: il faut un Pilote & un cocher habile pour les arrêter, & pour éviter les écueils, & les précipices où il est prêt de tomber. Il n'y a aussi que le sage Orateur qui, dans les actions publiques, soit capable de se posséder, & de garder un judicieux silence.

Les Disciples de Pithagore étoient cinq ans sans parler, non seulement parce qu'ils avoient besoin de ce tems là pour posséder à fond la doctrine de leur Maître avant de l'enseigner en public; mais aussi pour apprendre à se taire, & à ne parler que bien à propos dans la conversation & dans les Assemblées publiques. Les autres

Philosophes étoient des babillards & des déclamateurs à outrances , qui ne cherchoient qu'à parler , & à imposer aux autres un silence qu'ils ne pouvoient pratiquer. La seule Secte de Pithagore en faisoit profession , & l'enseignoit par son exemple.

Le Sauveur du monde qui étoit la parole même , s'est plus communiqué aux hommes par le silence que par le discours. Dans les occasions les plus importantes de parler , il a gardé un profond silence , & en se taisant , il a confondu la malice & la curiosité des Juifs. Enfin , il a toujours aimé la retraite & la solitude ; & presque toute sa vie s'est passée dans un continuel silence. Exemple qui prouve à la lettre ce qu'un Ancien a dit , que les hommes nous apprennent à parler , & les Dieux à nous taire : & d'où l'on peut justement conclure avec lui , qu'une personne qui garde le silence , approche en quelque sorte de la Divinité. Plus on est sage , sçavant , vertueux , & plus on est retenu à parler : l'austerité des mœurs , la sublimité du génie , la dignité de la condition le demande. Pour lors on s'explique plus noblement , & on se fait beaucoup mieux entendre par des signes , que par des paroles. Toutes les passions trou-

vent même dans le silence des manieres plus éloquentes de s'exprimer , que dans le discours quand leur violence qui nous ôte quelquefois la voix & la parole , nous réduit à les représenter par des gestes & par des signes. La nature parle seule , & le silence est l'éloquence du cœur. Rien ne persuade mieux dans l'amour & dans la colere : la plus tendre protestation , la plus terrible menace est le silence.

L'art oratoire & l'art de chanter, où la voix & la parole sont dans leur perfection, reconnoissent néanmoins les agrémens & les avantages du silence , & sçavent bien en profiter. La Rhétorique l'a mis au nombre de ses figures , & la Musique en a fait une de ses parties. L'une a le *Tacet* , l'autre a la réticence.

Le silence n'est donc pas moins nécessaire dans la conversation que la parole. Il faut se taire & laisser parler les autres ; il faut quelquefois les arrêter , s'arrêter soi-même , pour supprimer cent choses qu'on ne doit pas dire , & qu'on ne veut pas contredire. Il faut beaucoup dire en se taisant par modestie , par tranquillité , par égalité , par patience , enseigne un saint Evêque de notre siècle , qui sçavoit joindre l'usage du monde avec la pureté des mœurs. En effet , cette maxime se

doit pratiquer dans la belle conversation comme dans les entretiens des Religieux les plus austeres. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui entrent dans le commerce du monde, & qui courent de cercle en cercle, & de ruelle en ruelle, fussent persuadés de cette vérité, qu'il y a un silence qui fait tout l'agrément & toute la beauté de la conversation, & qui vaut mieux mille fois que tout ce qu'ils peuvent dire. Mais peu de gens sçavent le secret de cet ingénieux & agréable silence. Tout le monde n'a pas le don de bien parler, tout le monde n'a pas aussi le don de se taire à propos; c'est un art difficile à pratiquer, & même un Auteur moderne soutient que pour être éloquent, il vaut mieux apprendre à se taire qu'à parler. Un autre bel esprit assure qu'il y a un silence qui parle, comme des paroles qui ne disent rien; & une dixième Muse qui s'appelle la Taciturne, qui fait valoir toutes les autres. Un Académicien a défini fort juste le véritable caractère de cette dixième Muse, dans le compliment qu'il fit lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française. Il est bon, dit-il, que vous ayez quelqu'un qui soit réservé pour cette Muse à qui Numa Pompilius fit élever des Autels dans l'ancienne Rome, & qui

préside à la science de se taire , & à l'art de bien écouter. Le silence, dit agréablement un sçavant homme , est une chose si divine, qu'il mérite bien qu'il y ait une Muse qui en fasse les honneurs. Ce fut avec raison que Numa Pompilius obligea les Romains à adorer cette Muse muette & silencieuse , puisqu'il tenoit d'elle la plûpart des enseignemens qu'il leur avoit donné. En effet, que ne doit-on pas au silence ? C'est le pere de la méditation , & la méditation a mis au jour les loix, les reglemens, les maximes, la politique , & toute la conduite des hommes. C'est pourquoy un de nos Poëtes, sous le nom de la Muse de Chaville a représenté un illustre Chancelier , & un Grand Ministre d'Estat, dans une solitude où , comme un autre Numa Pompilius, il alloit souvent méditer les Oracles qu'il rendoit ensuite par tout le Royaume.

Bien loin autour de lui regne un profond silence.

C'est air si que ces lieux semblent le reverer.

Le plus petit Zéphir n'oseroit respirer ,

Les chansons des Oiseaux sont à l'instant cessées ,

Tout craint de le distraire en ses hautes pensées.

La nature agit sans éclat , & sans bruit dans ses plus admirables productions, &

garde toujours un grand silence dans tout ce qu'elle fait ; ce qui devroit bien nous apprendre qu'on pénétre plutôt les mystères par la méditation que par la parole. Aussi nous a-t-elle donné de doubles organes pour les découvrir , & ne nous a donné qu'une seule langue pour les expliquer. Nous avons deux yeux , & deux oreilles , & nous n'avons qu'une langue. C'est pourquoi l'étude du sage qui suit les ordres de la nature , n'est qu'un perpétuel silence , qu'il observe même dans le commerce de la vie avec ses amis : car le silence est encore le pere du secret , aussi bien que du mystere , & ce n'est qu'en se taisant , qu'on mérite la qualité de confident ; mais c'est aussi de tous les silences le plus difficile à garder , car c'est moins un effet de la prudence & de la discretion , qu'un don du Ciel réservé à peu de personnes.

Les Anciens sacrifioient à la Déesse Angerone , c'est à-dire , à la Déesse du Silence , & pendant le Sacrifice , une Vestale accompagnoit le Grand Prêtre avec un silence grave & majestueux.

Scandet cum tacita Virgine Pontifex ;

dit Horace dans quelqu'une de ses Odes. Il y avoit dans la Ville d'Erithrez

un Temple de Minerve, dont la Prêtresse étoit nommée HESICHIA, c'est-à-dire, qui demeure en repos, & qui est tranquille.

Le culte silencieux convient très bien à la Divinité, puisque le silence est en quelque façon le Temple, & le Tabernacle de Dieu même : si l'on considère l'impénétrabilité de son essence, & de sa nature, ou le secret universel de toutes les choses qu'il a créées, & dont il s'est réservé la connoissance. Rien n'est aussi plus capable de représenter sa grandeur & sa Majesté. Il a toujours fait partie de ses plus hauts mystères, & c'est la plus grande louange qu'on lui puisse donner. *Tibi silentium, Deus, in Sion*, chante le Prophète couronné dans le texte Hébreu. N'est-ce pas de cette manière que les créatures insensibles le louent, & chantent sa gloire, & que celles qui sont animées & raisonnables, doivent répondre à cet Hymne mystérieux par un profond & respectueux silence; seul Cantique qui soit digne de lui?

Que cette éloquence des yeux
Sur la parole a d'avantage !
Souvent en se taisant on s'explique bien mieux,
Et le silence est le langage
Le plus propre à louer les Dieux.

Après ce que je viens de dire , faut-il s'étonner si les Poëtes en ont fait une Divinité , & s'ils l'ont représenté avec de si riches & de si magnifiques descriptions , dans les lieux où il tient son Empire , & lorsqu'il préside aux grandes Assemblées ? Je n'en citerai point d'exemples. Les Sçavans ont la mémoire chargée de ces beaux endroits ; & il est tems de finir un discours que je consacre au Silence. Je pourrois tomber moi-même dans le deffaut que je condamne ; car l'on n'offense pas moins ce Dieu en écrivant , qu'en parlant , & ma plume seroit aussi coupable que ma langue , si je poussois plus loin son éloge.

LE DOUBLE MARIAGE.

UN aimable héritière d'une des meilleures familles de Rouen , avoit pris de la tendresse pour un jeune Chevalier qui l'aimoit avec passion, soit pour la naissance , soit pour le bien , ils se convenoient : & comme l'amour s'en méloit , il n'auroit pas été difficile au Chevalier de se rendre heureux si l'employ qu'il avoit à l'Armée , ne l'eût obligé d'attendre à demander l'agrément de ses parens

au retour de la campagne , qu'il ne se pouvoit se dispenser de faire. Il servoit en Italie sous M. le Maréchal de Broglie , & ayant été commandé dans une occasion où nous perdîmes quelque monde , il fut compté au nombre des morts. La nouvelle s'en répandit dans la Province , elle vint aux oreilles de la Demoiselle qui en fut inconsolable. Elle pleura , soupira , parla continuellement de ses bonnes qualités , & se le mit si fortement dans l'esprit , qu'elle croyoit le voir paroître devant elle à chaque moment. Pour donner trêve à son chagrin , on l'envoya chez une Dame de ses parentes qui avoit un Château au Pays de Caux ; c'étoit une jeune veuve , jolie , qui avoit de l'esprit , la conversation fort agréable , ce qui attiroit chez elle tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de son voisinage. La belle affligée y trouva quelque soulagement à ses chagrins , mais elle n'en put oublier la cause ; elle se déroboit tous les jours , pour venir dans le Jardin rêver en liberté à la perte qu'elle avoit faite.

Cependant le Chevalier n'étoit pas si bien mort qu'il n'eût fait connoître presque aussitôt qu'il avoit encore part à la vie ; on visita ses blessures : elles furent trouvées dangereuses , mais non pas mor-

telles. On en prit un très-grand soin , & il fut en état de quitter l'armée dans le tems que les Troupes entroient en quartier d'hyver : il revint en Normandie , grande joye pour ses amis qui l'ont pleuré mort. Il s'informe de sa Maîtresse , on lui apprend où elle est , & à quelle extrémité sa douleur l'avoit portée ; son amour redouble par la connoissance qu'on lui donne de ses chagrins ; il meurt d'impatience de la revoir , & lui veut porter lui-même la nouvelle de son retour à la vie. Comme il s'en connoît fortement aimé , il se fait une joye sensible de l'agréable surprise que sa vûe lui doit causer , & sans la faire tirer de l'erreur où le bruit de sa fausse mort l'a mise , il part de Rouen avec un Conseiller & un Abbé de ses amis ; aucun d'eux ne connoissoit la Dame chez qui elle étoit , & cela facilite le dessein qu'ils ont de faire passer pour une rencontre du hazard , ce qui est une occasion recherchée.

Il pouvoit être onze heures du soir quand ils arriverent au Château. Feignant d'ignorer à qui il est , le demandent au Portier qui leur vient ouvrir ; & sur sa réponse ils le prient de faire dire à la Dame , qu'un Conseiller du Parlement qui s'est égaré en allant à Dieppe , la supplie de lui vouloir donner une chambre à lui

& à deux de ses amis, pour y attendre le jour. La Dame avoit un procès, & le crédit d'un Conseiller, qui peut être son Juge ou solliciter pour elle, lui paroît un secours envoyé du Ciel. Elle leur fait faire excuse de ce qu'étant déjà couchée elle est contrainte d'attendre jusqu'au lendemain à les voir, cependant les ordres se donnent, & l'on n'oublie rien pour les bien recevoir; la nuit se passe, ils demandent à quelle heure ils pourront remercier la Dame de ses bontez. On leur répond qu'elle s'habille, & pendant ce tems, le Conseiller & l'Abbé descendent à l'écurie pour sçavoir si on a eu soin de leur chevaux; le Chevalier qui ne songe qu'à son amour observe la situation des appartemens; & ayant pris garde qu'ils donnent sur le Jardin, il y entre dans l'espérance que sa Maîtresse paroîtra à quelque fenêtre. Il n'y a pas fait trente pas, qu'il la voit sortir d'une allée couverte, elle y étoit venue ce matin selon sa coutume, & elle essuyoit quelques larmes qu'elle avoit encore données au souvenir de la mort de son Amant. Il s'avance, elle l'apperçoit; & comme elle en avoit l'imagination toute remplie, elle le prend pour son phantôme, fait des cris épouvantables, & s'enfuit vers une salle qu'elle avoit laissée ouverte. Il court après elle.

pour tâcher de l'arrêter, mais sa diligence est vaine, elle redouble ses cris & a plutôt fermé la porte qu'il ne l'a pû joindre. Cette action est remarquée d'un domestique qui entroit dans le jardin; il en va donner avis à sa maîtresse, elle descend dans la salle, trouve sa parente évanouie; & comme elle étoit héritière de grands biens, & qu'on avoit déjà fait courir le bruit de quelque projet pour l'enlever, elle ne doute point qu'on n'ait voulu en venir à l'exécution, & que ce qu'on lui est venu dire le jour précédent du Conseiller égaré, n'ait été un artifice pour donner une entrée au Ravisseur. Tout la confirme dans cette croyance. On a vû courir un homme après la Demoiselle qui ne s'en est sauvée qu'en s'enfermant, & on l'a trouvée évanouie de frayeur : ces deux amis qui s'arrêtent avec leurs chevaux; semblent avoir le dessein de se tenir prêts à fuir quand ils seroient venus à bout de leur entreprise, & il n'y a rien autre chose à penser de ce qui s'est fait.

Tandis que l'on prend soin de la belle évanouie, la Dame envoie chercher du secours, fait armer les gens en moins de rien, vingt hommes avec des hallebardes, des mousquetons & autres armes, vont à l'écurie où le Chevalier étoit venu rendre compte à ses deux amis de la

rencontre qu'il avoit faite , ils sont surpris de se voir coucher en joue, & d'entendre dire qu'il n'y a point de quartier pour eux, s'ils ne se laissent conduire dans un cabinet grillé , où la Dame a donné ordre qu'on les enferme : ils ont beau demander la cause de l'insulte que l'on leur fait , & se plaindre du peu de respect que l'on a pour un Conseiller : ce nom de Conseiller qui avoit fait de si grands effets quand ils arriverent, n'est plus d'aucune considération, & ils sont à peine dans le cabinet , où cette troupe mutine les garde , que la Dame leur vient dire qu'après les avoir fait recevoir chez elle de la manière la plus obligeante, elle n'auroit jamais crû qu'ils eussent voulu lui faire l'outrage dont elle prétend réparation. Le Conseiller prend la parole , & se plaignant sans trop d'aigreur de la violence qu'on lui a faite, il ajoute qu'il ne voit pas de quels mauvais desseins on a pû le soupçonner , sur tout quand il vient avec un Abbé dont le caractère le doit faire croire incapable d'y prêter la main ; la Dame répond que la partie étoit bien faite , & que l'on ne vouloit pas aller loin sans mettre les choses en état de se pacifier par le mariage ; cette réponse & quelques autres paroles lui font comprendre qu'on les soupçonne de n'être venus au Château que pour

enlever sa parente ; le Chevalier qui ne devine point pourquoi on leur impute ce dessein sur la frayeur qu'il sçait que sa vûe a causée à sa Maîtresse , dit qu'il est vrai qu'une Demoiselle a pris la fuite toute effrayée de l'avoir trouvé dans le jardin , mais qu'on la lui fasse voir , & qu'il est fort assuré qu'elle ne le reconnoîtra point pour un ravisseur. Il conjure la Dame avec tant d'instance de lui accorder cette grace , qu'elle les quitte pour aller sçavoir si sa parente est en état de venir , elle la trouve revenue de son évanouissement , mais si interdite de ce qu'elle a vû , que le trouble de son ame paroît encore peint dans ses regards. Cette belle personne la prévient , & d'abord qu'elle est entrée , elle lui dit qu'elle ne sçait comment elle est demeurée vivante après que l'ombre du Chevalier qu'elle a tant aimé , lui est apparue. La Dame persuadée que la frayeur qu'elle a eue de la poursuite d'un ravisseur a fait égarer sa raison , la prie de la suivre , & l'assure qu'elle lui fera faire entière satisfaction de l'injure qu'elle a reçue : elle entre dans le cabinet sans sçavoir pourquoi , sa présence y est nécessaire , & elle n'a pas plutôt jetté les yeux sur le Chevalier qu'elle pousse de nouveaux cris ; elle retombe presque dans le même état d'où elle vient d'être retirée. Le Chevalier

s'approche & se plaint d'une manière si tendre du malheur qu'il a de ne pouvoir paroître devant elle sans l'effrayer, qu'enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, elle trouve assez de voix pour lui demander s'il peut-être vrai qu'il ne soit pas mort; il répond qu'il ne sçait si elle a donné un ordre absolu pour le tuer à ceux qui l'ont amené dans ce cabinet avec des hallebardes & des mousquetons, mais que si elle veut bien consentir qu'il vive, il vivra tout à elle comme il a fait jusqu'à là, & toujours dans les sentimens passionnés qu'elle ne condamnoit pas avant qu'il la quittât pour aller à l'Armée. Il n'en fallut pas davantage, pour faire connoître à la Dame ce qu'elle n'avoit pû démêler d'abord. Jugez de sa surprise: elle entend nommer le Chevalier, & voyant la joye éclater sur le visage de sa parente, elle tombe dans une confusion; dont elle ne sort que par les choses agréables que le Conseiller commence à lui dire sur cette méprise. Elle lui en fait mille excuses, & se sert pour cela de termes si obligeans, que comme elle étoit très-bien faite de sa personne, le Conseiller s'en laisse toucher: elle le prie de remettre son voyage de Dieppe, & de demeurer quelques jours chez elle pour lui donner lieu de réparer ce que son inconsidérée précipitation lui

avoit fait faire d'injuste. Le Conseiller accepta l'offre : il trouvoit tant d'esprit & tant d'agrémens dans l'aimable veuve , qu'il ne fut pas fâché de faire pour elle ce qu'un commencement d'amour lui faisoit déjà secrètement souhaiter : il passa donc trois ou quatre jours dans le Château , & l'entretien de cette aimable personne eut de si doux charmes pour lui , qu'il n'y paroissoit pas moins attaché que le Chevalier l'étoit à renouveler à sa Maîtresse les protestations du plus tendre amour. L'Abbé s'aperçut de l'engagement que le Conseiller prenoit pour la Dame ; & comme il ne pouvoit se mettre de la conversation d'aucun côté sans troubler un tête à tête : il leur dit enfin en riant qu'il s'ennuyoit d'être sans emploi , tandis qu'il les voyoit tous quatre si agréablement occupés. Je ne sçai si cet avis donna lieu au Conseiller de s'expliquer sérieusement ; mais l'intelligence continua , les affaires se conclurent , & l'Abbé fut appelé quelque tems après pour la cérémonie des deux mariages. Le grand OUI qu'il a fait prononcer à ces quatre Amans , les a mis dans un état si heureux , que pour l'en récompenser , ils lui souhaitent tous les jours une Mître.



NOUVEAUX AMUSEMENTS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. III.

ELOGE DE LA BELLE MAIN,

A MADEMOISELLE ***

IL est juste , Mademoiselle , de rendre hommage à votre mérite , dès que l'on a eu l'honneur de vous voir , & ce seroit pure félonnie que d'oser s'en dispenser. L'ancien usage des hommages veut que le Vassal mette ses mains dans celles de son Seigneur , pour lui témoigner sa soumission & sa fidélité , & le Ciel m'est témoin que je souhaiterois avec passion de pouvoir accomplir cette cérémonie dans toute son étendue : mais puisque ma mauvaise fortune ne me le permet pas , trouvez bon , je vous prie , que pour y suppléer en quelque manière , je vous fasse part de certaines réflexions que j'ai faites sur la dignité de la main.

De toutes les parties dont la merveilleuse machine du corps humain est composée , il n'en est aucune qui soit compa-

Tome I.

C

rab e à la main. Pour faire concevoir une idée sublime de la suprême intelligence de son Auteur , c'est par elle qu'il a voulu ennoblir & distinguer son plus parfait ouvrage. C'est par el e seule qu'il a compensé tous les avantages qu'il sembloit avoir accordés sur l'homme au reste des animaux ; avec la main , l'homme surmonté la férocité des tigres & des lions , assujettit la masse énorme des éléphans , contraint les chevaux indomptés , & les farouches taureaux de servir à ses usages. C'est en vain que pour dérober les oiseaux à son empire , la nature leur a donné le secours des aîles , & les a fait habiter dans un élément supérieur. La main leur dispose des filets , & leur lance des traits qu'ils ne peuvent éviter. La main forme les plus courageux de leur espece à déclarer la guerre aux autres , pour servir à la nourriture , ou aux divertissemens des hommes.

C'est à la main qu'il appartient d'exécuter tout ce que peut imaginer la fécondité de l'esprit , & il semble par là , toute bornée qu'elle paroît , qu'en quelque maniere , elle participe à l'immensité de l'ame raisonnable. Ses idées ne sont , pour ainsi dire , que le berceau des arts. C'est la main qui les porte à cet accroissement , & les élève à cette perfection qui nous les

fait admirer. Sans le secours de la main , l'Architecture ne construiroit point ces superbes Palais , ni ces somptueux Mausolés qui sont l'ornement des Citez , & le dernier effort de la magnificence des Rois. C'est l'ouvrage de la main qui charme nos yeux dans la Peinture , & qui dans la Musique instrumentale nous enchante par les oreilles. Les Sciences , toutes immatérielles qu'elles se picquent d'être , ne lui sont pas moins redevables de leurs progrès & de leurs accroissemens. Par le secours de la main , l'esprit forme les caracteres de l'Ecriture , & trouve le secret de peindre & de communiquer les pensées. La main , par son industrie , accomplit les salutaires opérations de cette partie de la Médecine la plus infailible , à qui les Grecs ont donné par excellence le nom de Chirurgie, ce qui signifie ouvrage de la main. C'est la main qui trace les figures de la Géométrie , & qui en établit les démonstrations ; c'est la main qui nous représente dans l'Astronomie , les positions & les mouvemens des corps celestes , & qui , par des sistêmes ingénieux , expose à nos yeux toute la miraculeuse disposition de l'Univers. Mais s'il est question d'envisager la gloire , cette passion dominante des belles ames, dans sa plus brillan-

te Sphere , qui consiste dans les actions militaires , ne trouverons-nous pas que c'est de la main qu'elle emprunte cet éclat , qui efface tous les autres ?

Faut-il forcer des murailles , renverser des escadrons , gagner des batailles , & remporter des victoires , c'est à la main qu'il appartient d'exécuter tout ce qu'inspire le courage. Faut-il graver des inscriptions , frapper des médailles , plier des Couronnes , élever des statues & des arcs de triomphe à l'honneur immortel des vainqueurs , la seule industrie de la main peut suffire à la validité de la gloire. En un mot , si c'est la main qui fait des Conquerans , c'est aussi la main qui leur distribue les récompenses.

Je pourrois encore ajoûter que les vertus qui paroissent les plus intellectuelles , ne lui sont pas moins redevables. La main chez les Rois est le symbole de leur justice , comme le sceptre l'est de leur autorité. C'est par la main que la valeur délivre les foibles de l'oppression des plus puissans. C'est par la main que la charité soulage les besoins des malheureux. La Foi , cette Reine des vertus , se sert elle-même de la main dans les merveilles qu'elle opere ; l'imposition des mains fait descendre les graces du Ciel , & donne aux Chefs

de la Religion leur caractère le plus auguste. L'élévation des mains est le stratagème innocent dont la piété se sert dans la prière pour désarmer le courroux du Seigneur, & pour en attirer les secours dans le besoin le plus pressant. Jamais le peuple de Dieu ne put être vaincu par les Amalécites, tandis que Moïse eut la force de tenir ses mains élevées.

Je ferois un livre plutôt qu'une lettre, si j'entreprendois d'épuiser les éloges de la main. Tout ce que j'ajouterai, c'est que la même supériorité que la main exerce sur les autres parties, la belle main l'obtient sans difficulté sur toutes les autres mains. Les mains les plus fortes & les plus industrieuses rendent hommage à la belle main, & se présentent d'elles-mêmes pour recevoir les fers qu'il lui plaît de leur faire porter. A la présence des belles mains de Dalila ou de Cléopâtre, les mains de Samson ne sont plus robustes, quoiqu'auparavant elles eussent terrassé & déchiré un lion par morceaux : celles d'Antoine ne sont plus victorieuses. La belle main met en mouvement toutes les puissances de l'ame; elle réveille ou calme comme il lui plaît toute l'harmonie des passions. Il n'est point de cœur si ferme qui ne tremble quand elle menace,

il n'en est point de si dur qui ne s'amolisse quand elle caresse; il n'est point de larmes dont la source ne tarisse quand elle se donne la peine de les essuier; point de défiance, point de jalousie qu'elle ne fasse évanouir par une légère étreinte. Déguisez la beauté sous les habillemens les plus bizarres, pour essaïer de la rendre inconnue, si la belle main se découvre par hazard, on connoîtra par elle une charmante personne, ainsi que par l'ongle on connoît un lion. Les Poètes n'ont pas jugé pouvoir mieux caractériser une de leurs plus aimables Déeses, qu'en la nommant l'Aurore aux doigts de roses; & quand Homere fait blesser Venus par Diomedé, il la fait blesser à la main, afin de redoubler l'atrocité de l'injure, par le mérite de la partie offensée. Toute la neige dont les belles mains sont couvertes, n'empêche pas que leurs moindres attouchemens ne soient tout de flâmes, & l'on peut assurer que l'insensibilité qui leur résiste, est une maladie déplorée. Il semble même que la belle main soit un appanage de la qualité. Vous trouverez aisément des femmes du bas peuple qui auront de beaux yeux, & une belle bouche, rarement pourrez-vous en rencontrer qui conservent de belles mains. Enfin, si l'on

peut dire que les yeux portent les armes de l'amour, on ne disconviendra pas qu'il n'appartienne aux belles mains de porter le sceptre de son empire.

Ce sont vos belles mains, Mademoiselle, qui m'ont inspiré toutes ces pensées, & qui m'ont en même tems fait naître le dessein de vous envoyer quelques paires de gants de Grenoble, pour m'acquitter de la discrétion que je vous dois. En contribuant de quelque chose à la conservation de ces belles mains, je me figure que je contribue à celle de l'empire de l'amour, dont elles sont le plus solide appui. C'est de ces gants fortunés que vos belles mains sortiront quelquefois avec leur blancheur éblouissante, comme la lumière sort d'un nuage, & malheur pour lors aux libertez qui en seront frappées. Je sçai que je prépare des armes contre moi-même, & vous avez bien l'air, si je vous revois quelque jour, de faire passer mon cœur par vos mains, mais je ne m'en plaindrai point, quoi qu'il en puisse arriver, & je suis accoutumé de longue main à trouver des charmes aux blessures, quelque cuissantes qu'elles puissent être, quand c'est une belle main qui les a faites. Permettez-moi de finir en baissant vos belles mains. Pourquoi faut-il que ce ne

soit qu'une formule de compliment , & non pas une chose réelle ! Souvenez-vous de moi , je vous prie , dans ce petit cabinet de verdure , où l'on ne peut tenir que quatre ; trop heureux qui pourroit vous faire souhaiter quelque jour qu'on n'y fût que deux.

Je suis votre , &c.

*CONSIDERATION SUR LA VANITÉ ,
& sur les differens caracteres des
Hommes.*

J Aime le Payfan innocent , ou le Laboureur soigneux , qui travaille journellement pour nous nourrir , je veux du bien au Marchand fidèle , & à l'Artisan industrieux , qui prennent peine pour nous loger & nous vêtir. J'honore le bon Sodat , qui répand généreusement son sang pour nous , & le Gentilhomme bien né prêt à combattre pour le salut de la patrie. Je respecte le Pasteur discret , qui paît son troupeau dans l'amour du Seigneur , & selon l'esprit de charité ; & le S. Religieux , qui prie humblement & avec ardeur pour ses péchez & ceux du Peuple : mais l'homme vulgaire & vain me

déplaît , qui ose s'ériger en Juge pour dominer sur plus grand que lui , ou qui ne fait pas scrupule d'acheter à deniers comptez le droit de régler la fortune, ou de décider du sort de nos vies & de nos biens selon son caprice. J'en'ai pas moins de mépris pour le faquin opulent, qui me barre en rue le passage , ou qui m'éclabousse avec son carosse ; pour l'homme d'Eglise dépravé , & pour le jeune homme à petit collet , qui se donne des airs de Petit maître. J'estime l'honnête homme qui va droit son chemin dans la simplicité de son cœur , qui aide volontiers les foibles & qui compatit & s'intéresse à la nécessité des malheureux ; mais je ne sçaurois souffrir le méchant , le vain , le dur , le délicat & le mauvais plaisant ; & selon moi , celui-là seul est raisonnable , qui se considère comme il l'est en effet , Pèlerin , ou envoyé sur la terre ; qui dans l'incertitude de la vie en envisage à toutes fins le terme ordinaire , ou naturel , & y conforme sous le bon plaisir de la Providence , ses louables entreprises , ou ses innocens projets ; qui se réduit aux usages légitimes de ce bien commun qu'il a plû à Dieu de nous donner , & qui fait en même tems une juste attention aux vrais devoirs de sa mission.

Mais je ne puis assez m'étonner de la dureté de cœur , de l'extravagance , ou de l'aveuglement de celui qui se passionne à l'excès & sans mesure , pour ce qu'on appelle les faux biens , ou par les choses visiblement périssables dont la possession , loin de nous pouvoir remplir , ne nous est pas certaine un seul moment ; qui consume inconfidèrement le tems si cher & si précieux , le plus souvent en choses vaines & abusives , qui ne nous touchent , ou ne nous conviennent point ; qui s'attachent avec opiniâtreté à la poursuite d'un procès , ou de quelqu'autre intérêt temporel , lorsqu'il devroit par raison & par nécessité ne plus songer qu'à mourir ; ou enfin qui par une autre espece de caprice , ou de sot entêtement se réduit au milieu de son plus bel âge , à donner la gêne à son imagination , pour former à sa maniere un ouvrage prétendu de son crû , ou souvent un mauvais Livre , non dans la vûe d'être utile au Public , & de mériter du prochain , mais par le seul & ridicule motif de laisser une vaine idée de son nom à la postérité , & d'échaper s'il pouvoit au commun destin des hommes , qui est la mortalité. Toute cette conduite est sans doute assez bizarre , & peu digne de l'homme sensé , par rapport à sa

nature & à sa fin cependant c'est ce qui se trouve continuellement présent à nos yeux; & tel le blâme ou l'improove en autrui, qui dans le moment ou un peu après, ne s'apperçoit pas qu'il tombe à son tour dans le même égarement. On ne doit donc pas s'étonner si le plus sage des hommes a prononcé en ses jours cette notable sentence : *Que le nombre des fous, ou des extravagans est infini, & le Philosophe a pensé juste, qui entrant dans la considération de lui-même, nous a laissé ces paroles: Magna vita pars elabitur malè agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.*

LE RETOUR IMPREVU.

Histoire.

C Hacun se dit malheureux, & tout le monde semble avoir raison, tant il y a de fatalité marquée dans la plûpart des choses qui nous arrivent. Un Cavalier des plus accomplis en a fait l'épreuve depuis peu de tems. Une fort jolie personne chez qui le voisinage lui donnoit un accès, eut tant de charmes pour lui qu'insensiblement il en devint amoureux. Il

étoit vif dans ses passions, & l'amour qu'il eut pour elle à force de la voir, ne le laissa pas long-tems balancer sur le parti qu'il avoit à prendre; elle étoit dans une grande jeunesse, mais d'un esprit mûr, que lui donnoit naturellement ce que les autres n'ont coûtume d'acquérir qu'avec beaucoup de soin & d'étude: sa douceur, sa modestie & un caractère insinuant qu'elle faisoit remarquer en toutes choses, étoient des agrémens trop sensibles pour ne pas produire un prompt effet sur l'esprit de Cavalier. Il lui déclara les sentimens que son mérite lui avoit fait prendre; il en reçut toutes les marques de reconnaissance qu'une fille bien née peut donner en pareille occasion, accompagnée de cette aimable rougeur qui plaît à ceux qui la font naître, & qui laisse deviner ce qu'on ne dit pas; elle dépendoit de parens qui devoient regler sa destinée, & elle le prie de s'adresser à eux s'il vouloit que sa déclaration eût quelque suite. Quoiqu'il ne pût l'obliger à dire qu'elle se sentoit touchée pour lui, c'en étoit assez pour lui faire voir qu'il ne seroit pas haï si elle avoit la liberté de l'aimer. Aussi s'expliqua-t'il dès le lendemain avec sa mere, qui trouvant en lui des qualitez estimables, & assez de bien pour rendre

sa fille heureuse , reçut la proposition avec plaisir , lui promettant de la faire agréer à son mari , que quelques affaires retenoient dehors pour trois ou quatre mois : le terme étoit long pour le Cavalier qui eût voulu être sûr de son bonheur , afin que la Belle fût moins réservée , mais il eût été dangereux de lui en écrire. C'étoit un homme entier dans ses volontez , qui pesoit long-tems les choses avant de les conclure , & auprès de qui il y avoit de grandes mesures à prendre pour l'amener à ce qu'on souhaitoit de lui. La Belle qui avoit observé le caractère du Cavalier se tint sur ses gardes pour ne point s'abandonner à toute la reconnaissance qu'elle se sentoit capable d'avoir pour son amour ; elle avoit pour lui des manieres très-obligantes, mais son cœur demeuroid libre , ou du moins l'engagement qu'il prenoit n'étoit pas si fort pour qu'il lui en coûtât son repos s'il falloit rompre. Cet Amant eût été heureux s'il eût retenu le sien dans une pareille disposition ; mais plus il eut sujet d'espérer, plus il s'enflâma , & il ne connoissoit plus d'autre bonheur pour lui que la possession de cette Belle. Rempli de cette idée , il devint le plus amoureux de tous les hommes. Le pere revint , & apprit à

son retour le dessein du Cavalier qui lui fit la même déclaration qu'il avoit faite à la mere. Il la reçut comme lui faisant honneur, & demanda quelque tems pour lui répondre : l'incertitude où il le laissa commença à l'alarmer, il eut recours à la mere qu'il conjura de prendre ses intérêts. Ce fut peut-être ce qui leur nuisit. Le trop d'empressement qu'elle témoigna pour faire réussir le mariage, la rendit suspecte à son mari, qui trouvant mauvais qu'elle voulût agir en maîtresse, se mit en tête de faire valoir son autorité de pere. Il avoit eu quelques vûes avant que de s'éloigner, pour l'alliance d'un homme encore plus riche que le Cavalier, & qui n'avoit pas moins de naissance. Il lui fit parler sous main, & les personnes qu'il fit agir, le firent si adroitement que l'ayant mené en un lieu où il paroïssoit que le hazard l'eût conduit, ils lui donnerent moyen de voir la Belle & de l'entretenir, sans qu'elle pût soupçonner qu'il y eût aucun dessein. Il la trouva toute aimable, & donna son consentement à ce qu'on lui proposoit. Le Pere déclara au Cavalier qu'il ne pouvoit lui donner sa fille. Ce fut un coup de foudre pour lui ; il employa tout pour en détourner l'effet : mais toutes ses plaintes & ses prieres fu-

rent inutiles. La mere s'emporta avec une hauteur, qui ne servit qu'à avancer ce qu'elle croyoit empêcher en s'emportant: il ne se peut rien imaginer de plus tendre & de plus touchant que ce qu'il dit à la Belle; mais elle étoit jeune & incapable de résister à son pere qu'elle connoissoit inébranlable dans ses résolutions; ainsi après avoir assuré cet Amant que si elle avoit été libre, elle l'auroit préféré à tout autre, elle pria de ne lui point imputer le refus dont ses soins étoient payés; le mariage se fit, & le Cavalier qui ne voulut point en être témoin, alla chercher dans une Cour étrangere des amusemens qui dissipassent le chagrin qui l'accabloit. La Belle trouva son mari fort amoureux pendant quelque tems, mais il avoit une passion qui l'emportoit sur l'amour; la fureur du jeu le possédoit, & elle augmenta en lui après qu'il fût marié, il perdit des sommes si considérables que le désordre qui se mit dans ses affaires passa jusqu'à son esprit. Ce ne fut plus cet homme obligeant, honnête, qui méritoit d'être aimé par ses complaisances, la mauvaise humeur le prit; il devint rude, fâcheux & intraitable dans son domestique; sa femme à qui il cachoit une partie de ses grandes pertes eut beau lui faire de

ces douces remontrances, qui gagnent les plus obstinés dans leurs passions, de petits gains qu'il faisoit quelquefois le flattant de l'esperance de se rétablir, il se roidissoit avec aigreur contre les conseils qu'elle lui donnoit, & la patience fut le seul remede dont elle put se servir dans un si grand mal; il s'abîmoit cependant de plus en plus, & continuant toujours de perdre, il se trouva si fort à l'étroit après divers emprunts, qu'il avoit peine à fournir aux dépenses qu'il étoit nécessairement obligé de faire. Sa femme qui le plaignoit & qui étoit plus à plaindre que lui, offrit de se retirer à la campagne où ils pourroient vivre plus commodément & avec moins d'embarras; il refusa ce parti, & toujours plongé dans le chagrin, il la réduisit à l'abandonner à sa conduite, quelques malheurs qu'elle en pût prévoir. Ce fut alors qu'elle eut sujet de se repentir d'avoir déferé trop aveuglément aux volontez de son pere: l'image de la douce vie qu'elle auroit menée si elle eût épousé le Cavalier qui l'avoit aimée si tendrement, ne se présentoit à son esprit que pour son supplice: il y avoit trois ans qu'il étoit parti; & comme elle avoit un sensible regret d'en avoir pas répondu à son amour, la nouvelle

qu'elle reçut de son retour lui causa du chagrin ; elle fut fâchée qu'il vînt être spectateur de sa mauvaise fortune, & que supposé qu'il fût encore assez attaché à elle pour l'en vouloir consoler , il lui paroïssoit qu'ayant si peu sujet d'aimer son mari , elle ne devoit point souhaiter la vûe d'un homme pour qui elle s'étoit senti du penchant. Elle n'en put refuser quelques visites ; mais elle eut beau se tenir dans une grande réserve , le Cavalier qui se croyoit affermi par trois ans d'absence, contre les charmes de cette aimable personne, ne put la revoir sans sentir renaître son premier amour ; ses regards pleins de langueur en furent les marques, & il lui échapa quelques peroles dont elle se crut obligée d'arrêter la suite : elle lui représenta l'inutilité d'une passion qui la rendroit criminelle si elle contribuoit à l'entretenir ; & se servant du pouvoir qu'elle avoit sur lui , elle l'obligea de lui permettre ou qu'il ne la verroit plus , ou qu'au moins ce seroit très-rarement. Le Cavalier voyant qu'il étoit de ses intérêts de lui obéir , & que plus il la verroit plus ses sentimens pour elle prendroient de force , résolut de sacrifier à son repos une vûe qui le troubloit. Il se répandit dans les compagnies ; & comme

une passion s'éteint par un autre engagement, il crut ses amis qui lui conseillèrent de se marier ; on lui proposa un parti avantageux, la personne étoit bien faite, de bonne famille, & avoit de la beauté ; ses qualitez étoient suffisantes pour lui faire croire que quoi qu'il ne sentît pas pour elle cette vivacité qui tend à l'amour, il vivroit heureux en l'épousant ; il étoit très honnête homme, & se croyoit assuré que le tems & la raison y feroient naître les sentimens de tendresse qui lui seroient dûs : ain'i ne voulant point laisser traîner cette affaire, & s'arrêtant au dehors, sans rien approfondir par lui même, se maria. La Dame qu'il avoit aimée avec tant de passion l'apprit avec joye, mais elle fut bien modérée, quand elle sçut peu de tems après qu'il n'avoit pas lieu d'être content de sa femme ; c'étoit une personne bizarre dont l'humeur capricieuse ne s'accommodoit de rien, elle vouloit ce qu'elle vouloit par un pur entêtement & non par raison, & ce qu'elle avoit souhaité d'abord cessoit de lui plaire un moment après : ce caractère si différent de celui du Cavalier le rendit très-malheureux : comme il en souffroit beaucoup, il alla s'en consoler avec la Dame qu'il voyoit de tems en tems, &

à qui il avoua qu'il ne s'étoit marié que pour tâcher d'affoiblir la passion qui l'avoit obligé à lui deffendre de la voir souvent ; ils ne purent s'empêcher de plaindre leurs malheurs : mais ceux de la Dame finirent bientôt, du moins d'une certaine façon ; son mari ayant disparu pendant un mois sans qu'elle pût apprendre ce qu'il étoit devenu , elle en reçut enfin une lettre qu'il lui écrivoit de la Rochelle ; elle marquoit que ne pouvant plus paroître dans le désordre où étoient ses affaires , il alloit voir dans les Pays étrangers si la fortune ne lui seroit pas plus favorable ; il lui nommoit le vaisseau sur lequel il devoit s'embarquer le même jour avec deux personnes qu'il lui nommoit , & qu'elle connoissoit. Par la relation qu'elle avoit avec leurs familles, elle sçut six mois après que ce vaisseau avoit fait naufrage, sans qu'il s'en fût échappé que peu de gens qui s'étoient sauvés dans la chaloupe, un des deux amis de son mari étoit de ce nombre, & il ne fut pas plus d'un an à revenir. Il lui rapporta que le vaisseau s'étant entr'ouvert presque aussi-tôt qu'il s'étoit jetté dans la chaloupe , il avoit vû les flots l'engloutir , & qu'elle pouvoit se compter pour veuve, elle fit faire d'exac-

tes perquisitions , & par tout ce qu'on apprit , la perte de son mari demeura constante. Ce fut alors que le Cavalier fut au désespoir de ne pouvoir se dédire de l'engagement qu'il avoit pris ; il offrit ses soins & son crédit à la Dame , pour bien établir ses droits contre les prétentions des Créanciers , & il la servit très-utilement ; mais elle refusa de lui tout autre secours , & conduisit si bien ses affaires , qu'elle vécut en repos , si ce ne fut pas dans l'abondance , son mérite ne laissa pas de lui attirer encore des partis avantageux si elle eût voulu se remarier : on l'en pressa inutilement , la vie tranquille qu'elle menoit avoit trop de charmes pour elle pour qu'elle pût se résoudre à changer d'état. Dix ans se passèrent de cette sorte très-longs pour le Cavalier , qu'une fièvre continue délivra enfin de son incommode femme. Il n'eut plus alors de pensées que pour la Dame qui commença à se repentir de s'être déclarée trop hautement contre un second mariage ; elle lui avoit obligation , & l'amour ardent qu'il avoit toujours senti pour elle , se montra si tendre & si empressé , qu'elle étoit fâchée de la résistance qu'elle apportoit malgré elle à ce qui pouvoit le rendre heureux ; il eut besoin du tems

& de patience pour surmonter les obstacles que lui suscita le trop de délicatesse de la Dame ; & ce ne fut pas sans employer toutes sortes de moyens , qu'il vint à bout de les vaincre : elle se rendit & tout fut arrêté pour le jour du mariage , & la joye qu'il en ressentit alla à un tel excès , qu'il en tomba dangereusement malade : après quinze jours d'une fièvre violente , on désespéra de le sauver , il le connut , & on ne peut rien ajouter à tout ce qu'il dit de tendre , sur le regret qu'il avoit de quitter la Dame. Il s'écrioit mille fois le jour qu'il voyoit bien qu'il étoit de son destin de n'avoir jamais que des espérances , puisque sur le point d'être heureux , il falloit qu'il renonçât pour toujours à ce qui lui étoit le plus cher. La Dame répondoit à sa tendresse , & lui cachant sa douleur , pour ne le pas effraïer , & tâchant de lui faire croire qu'il pouvoit encore espérer , elle lui dit vrai sans l'avoir crû. Sa fièvre diminua , & il se vit enfin hors de péril ; on eut grand soin de ménager sa santé , & il lui fallut plus de deux mois pour la rétablir entièrement , après quoi on arrêta de nouveau le jour heureux après lequel il soupiroit depuis si long-tems. La Dame ordonnoit quelque chose qui regar-

doit la cérémonie du lendemain, lorsqu'on la vint avertir que l'on demandoit à lui parler ; un peu après elle vit entrer un homme qu'elle ne reconnut pas d'abord , mais dont la voix la jetta dans une surprise qui lui fit faire un grand cri. C'étoit son mari , ce mari qu'elle croyoit mort depuis dix ans , & qui s'étant sauvé sur une planche du vaisseau, dont elle avoit appris le naufrage , étoit passé dans les Pays les plus éloignés , où il avoit pris un autre nom : le désir de vaincre sa mauvaise fortune l'avoit obligé de s'associer avec des Flibustiers fort déterminés, avec lesquels il avoit resté sept ans , pendant lequel tems il avoit amassé de grandes richesses qu'il rapportoit, & dont il esperoit faire un si bon usage , qu'il feroit perdre le souvenir de sa mauvaise conduite. La Dame l'auroit oublié très aisément, si les assurances qu'on lui avoit données de sa mort , ne l'eussent engagée à des sentimens d'amour qu'elle ne pouvoit plus conserver sans crime. Elle éprouvoit des peines terribles sur le sacrifice qu'il lui en falloit faire , & l'état où elle se représentoit qu'alloit être le Cavalier qui l'aimoit véritablement , & qui étoit si digne de sa tendresse , la faisoit souffrir cruellement ; cependant il

falloit se vaincre , & ne s'attacher qu'à son devoir, elle le fit avec des sentimens de vertu que tout le monde admira , après avoir instruit son mari de l'engagement que sa fausse mort lui avoit fait prendre. Rien ne peut être comparé au désespoir du Cavalier, il s'abandonna à la plus vive douleur, & ne pouvant en mourir , il voulut au moins mourir au monde, & alla s'enfermer dans un Monastere où le tems & la raison lui ont fait ouvrir les yeux sur le peu que sont les choses qui nous attachent le plus. Il prit l'habit de Religieux quelque tems après, & les vœux qu'il a fait ensuite avec une entiere résignation, l'ont mis à couvert des passions dont il s'est vû agité durant tant d'années.

*NON LICET OMNIBUS ADIRE
Corinthum.*

CE Proverbe est trop ancien & trop commun pour être ignoré , même par ceux à qui la Langue Latine n'est pas familiere. Les sentimens sont partagés sur le motif de ce Proverbe. *Il n'est pas permis à chacun d'aller ou d'aborder à Corinthe.* Les uns l'ont appliqué à la

difficulté qu'il y avoit d'approcher de cette ancienne Ville de la Grece, à cause de sa situation avantageuse, & de sa fortification qui la rendoient respectable, même aux Romains, avant que Lucius Mammius leur Général l'eût saccagée, l'an 146. avant la Naissance du Sauveur du monde. D'autres ont crû que son usage venoit de ce que les Courtisannes de Corinthe vendoient si cher leurs faveurs, que les Amans les plus passionnés & les plus opulens se ruinoient auprès d'elles, avant d'en être reçûs favorablement. Le Philosophe Démostene en convient dans la réponse qu'il fit à ceux qui vouloient l'engager de prendre part aux faveurs de ces Courtisanes : *Non, dit-il, ma Philosophie ne m'a pas encore procuré une fortune assez considérable pour pouvoir acheter si cher un repentir.*

F I N.



NOUVEAUX AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. I V.

ELOGE DE LA FOURMY.

JE laisse aux Historiens le soin d'écrire la vie des Grands Hommes , & les actions glorieuses des Conquerans; pour moi je choisis des sujets plus simples , je me borne aux productions de la nature , & entre les divers objets qu'elle nous présente ; la Fourmy toute petite qu'elle est , me paroît mériter l'admiration & la louange auxquelles Salomon nous renvoye , comme à une Maîtresse capable de nous faire la leçon. Lucien & Virgile n'ont pas cru indigne d'eux d'exercer leurs plumes sur différens animaux , & plusieurs autres d'entre les Anciens ont fait paroître leur éloquence en traitant de semblables sujets.

Plus un sujet paroît vil & méprisable , plus il y a de gloire à le traiter dignement ;

Tome I.

D

que dis-je ? ce n'est ni des graces du discours , ni de la beauté des figures , ni des ornemens étrangers que peut nous fournir l'éloquence , que je prétens me servir pour relever les avantages de la Fourmy : c'est de la simple exposition du sujet que je veux tirer aujourd'hui son éloge. Commençons donc par rechercher l'origine de ce petit animal.

Quel autre peut en avoir une plus noble , puisque Dieu même a pris plaisir à le former , pour retracer en lui une partie de ces attributs ? En effet nous remarquons dans la Fourmy tant de vestiges admirables de la Divinité , qu'on ne peut pas douter que cet Estre Souverain n'ait eû des desseins tout particuliers dans sa formation. En sorte que si les Heros se vantent d'avoir eu Jupiter pour Pere , la Fourmy peut se glorifier avec plus de raison d'avoir une origine toute céleste d'autant plus illustre que son Auteur est plus puissant & plus élevé que Jupiter. Ce n'est pas un paradoxe que j'avance , ni un lieu commun fondé sur l'influence générale de la première cause : c'est une vérité particulière à la Fourmy sur qui Dieu a exercé immédiatement la puissance merveilleuse de ses opérations. Quel autre que ce Souverain maître du Monde pour donner aux êtres créés , les connoissances nécessaires pour

prévoir l'avenir ? la Fourmy auroit-elle tant d'industrie , tant d'adresse , tant de prévoyance , tant de discernement pour distinguer les tems & les saisons ; tant d'art & d'habileté pour se faire entendre à ses pareilles , tant d'ordre & de jugement pour exécuter de concert les desseins de sa petite république : si celui qui connoît tout , qui peut tout , qui pourvoit à tout , n'eût communiqué à cet insecte une portion de sa lumière , par un privilège spécial , qui le distingue des autres si avantageusement ? il n'appartient qu'à Dieu de donner l'intelligence pour concevoir , la mémoire pour rappeler le souvenir du passé , la prévoyance pour juger de l'avenir , le raisonnement pour tirer des conséquences justes , & la prudence pour agir d'une manière conforme aux desseins qu'on a une fois conçus.

Les hommes tout habiles qu'ils sont se trompent souvent dans leurs mesures : ils prennent le change , ils se trouvent en défaut dans leurs vûes & dans leurs projets ; le manque d'union & de concert fait souvent échoüer leurs desseins les mieux imaginés : faute de prévoyance , ils rencontrent des obstacles invincibles dans l'exécution de leurs plus belles entreprises : la moindre chose les arrête parce qu'ils n'ont pas toujours ni les forces , ni les lu-

mieres nécessaires pour aplanir toutes les difficultés. La Fourmy au contraire jamais ne se dément , ni ne se dérange : toujours justes dans ses mesures , elle arrive à coup sûr à la fin qu'elle s'est proposée. Toujours sage , toujours prevoiyante, elle ne s'écarte point de son but : toujours active , elle ne remet point à un autre tems le travail d'une saison convenable , aussi nous est-elle donnée comme le modèle d'une bonne conduite ; d'où il s'ensuit que c'est Dieu qui l'a formée pour ce dessein , puisqu'autrement il nous auroit envoyé à une école peu certaine , & que ce seroit un moyen fort équivoque de nous instruire , que de nous proposer une maîtresse qui pourroit errer dans ses leçons.

Quel pere donne à ses enfans des préceptes , dont il n'ait pas éprouvé lui-même la solidité & la justesse ? seroit-ce prendre le soin qu'il faut de leur éducation , que de la confier à des mains novices dont on n'eût pas reconnu auparavant l'expérience & la capacité ? Dieu nous renvoie à la Fourmy , c'est une marque que ce petit animal a tous les talens nécessaires pour nous instruire , & que toute la suite de sa vie doit servir de règle à nos actions. Entrons donc maintenant dans le détail de sa conduite , elle nous apprendra ce que nous devons faire , & ce que nous devons éviter ; ce qui est honteux

ou loüable , ce qui est desavantageux ; ou utile , ce qui est juste ou criminel ; que tous les sages de l'antiquité se vantent après cela d'avoir donné aux hommes de leur tems les préceptes de la plus austere sagesse , comme ils n'avoient que leurs lumières pour guide , & qu'une vertu farouche pour principe de leurs actions ; on pourroit leur montrer qu'ils se sont souvent trompés dans leur morale , & que ce qu'ils ont estimé bon & loüable , n'est que l'effet d'une vanité ridicule qui les portoit à se distinguer du reste des humains. La Fourmy , incapable d'errer dans ses principes , agit sur des regles toujours constantes : c'est l'immutabilité de Dieu-même qui sert de baze à tous ses mouvemens.

Admirez la diligence infatigable avec laquelle la Fourmy travaillé l'Eté pour l'Hiver. Ne faut-il pas qu'elle raisonne sur le tems propre à faire ses provisions ? qu'elle connoisse la saison de semer , pour attendre celle de recueillir ? qu'elle réfléchisse sur l'importance qu'il y a pour elle de profiter de celle-ci , pour ne pas laisser échaper le tems favorable de la moisson ? Alors accumulant grain à grain un monceau de froment capable de nourrir toute la république , on la voit avec ses sœurs ferrer ce froment dans un grenier commun. Représentez-vous un peuple nombreux ras-

semblé de divers villes pour transporter chacun dans le lieu de sa demeure les provisions nécessaires pour en remplir les magazins. Chaque bande a ses chefs, sa route, son quartier d'assemblée : chaque troupe a ses instructions, son rendez-vous, l'ordre de sa marche : chaque particulier a ses fonctions dans la conduite du convoi dont il est chargé ; de même la république fourmilliere, sçachant qu'elle chercheroit inutilement en Hiver de quoi subvenir à son entretien, se rassemble de toute la contrée qu'elle habite, pour se rendre dans un champ en même tems que les moissonneurs. Là on les voit venir par divers routes, comme autant de petites colonies qui se rendent à l'assemblée générale des états ; ou comme autant de petites armées, qui vont se réunir sous un même drapeau. Qui peut comprendre comment se fait la convocation qui assemble à point nommé tant de petites troupes séparées ? Se peut-il qu'elles n'ayent un mot de ralliement, ou un signal général, auquel chacune se rend dans le lieu d'où chaque troupe doit partir ? Il faut même que les unes partent plutôt & les autres plus tard, à mesure qu'elles sont plus ou moins éloignées du quartier où elles doivent toutes se rassembler.

Arrivées qu'elles sont sur les lieux, c'est un plaisir de les voir s'empresser à concou-

rir chacune au but que la troupe se propose. L'une mordant un grain de bled, se met en devoir de le transporter : l'autre en roulant un autre plus gros qu'elle, le pousse devant soi avec peine, dans l'impossibilité où elle est de s'en charger. Celle-ci choisissant son fardeau à proportion du chemin qu'elle a à faire, prend si bien ses mesures que sa charge ne puisse lui échaper; celle-là aidée par ses compagnes, partage avec elles le travail qu'elle ne peut soutenir seule; & toutes se donnent un mouvement égal, n'épargnent ni leurs soins, ni leurs peines pour travailler au bien commun. On en voit même qui servant de voiture, se couchent sur le dos, & embrassant de leurs pattes un grain qu'elles ne pourroient porter autrement, sont trainées par leurs compagnes comme un petit charriot vivant. Quand une fois elles sont chargées, c'est alors qu'on les voit défiler en bon ordre, pour retourner au lieu où se doit faire le dépôt. Nulle embarras, nulle confusion ne les arrête dans leur marche; mais tant que le jour dure, elles se hâtent de mettre le convoi en sûreté. Si quelques-unes trop chargées succombent sous le poids qui les accable, alors toute la troupe fait halte, & les plus alertes attendent celles qui le sont moins. Si celles de diverses contrées se rencontrent, elles marchent

ensemble , jusqu'à un lieu propre à se ranger chacune sous son étendart. Là se reconnoissant & se démêlant sans peine, elles se rejoignent à leurs corps & ne le quittent plus qu'elles ne soient arrivées à leur habitation. Semblables à une troupe de Soldats , qui se sont confondus dans la mêlée, elles se regardent, elles s'informent & se reconnoissent à certaines marques, regagnent dans peu le gros dont elles ont pû se séparer.

Ce n'est pas tout. Si dans cette alte qu'elles ont été obligées de faire, il leur a aussi fallu se décharger : ne croyez pas que chacune ait posé son fardeau çà & là , sans précaution ni sans ordre. Semblables encore à des soldats qui mettent toutes leurs armes en faisceau , elles ne font qu'un monceau de toutes leurs charges, qu'elles reconnoissent chacune comme un soldat reconnoit son mousquet. Ce n'est pas de jour pour l'ordinaire qu'elles font ces sortes d'altes , c'est au clair de la lune , tems plus propre à les rafraichir & à les soulager. Le moment du départ est-il venu ? C'est alors qu'elles se remettent en marche, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées au lieu où est le magasin général de leurs provisions. Là elles n'entassent pas d'abord pêle-mêle le bled qu'elles apportent, elles savent qu'il ne pourroit pas se garder. Comme leur grenier n'est autre qu'un trou pro-

fond dans la terre, il faut empêcher le grain d'y pourrir ou d'y germer, & c'est en quoi l'on ne peut encore trop admirer leur prudence.

Déposant donc premièrement leur fardeau dans une place bien nette, elles séparent avec soin le grain mouillé d'avec celui qui ne l'est pas, elles donnent à celui-là le tems de sécher, faisant sentinelles nuit & jour; de peur que quelqu'un ne l'emporte. Quand il est bien sec, elles en rongent soigneusement les deux extrémités, tant pour en ôter par là le germe, que pour se payer de leurs peines, par cet essai qu'elles font d'une nourriture dont elles doivent vivre tout l'Hiver. Elles le serrent ensuite soigneusement, se donnant bien de garde de tout manger en un jour, ni même en un mois, mais proportionnant leurs repas tant à l'amas qu'elles ont fait, qu'à la répartition qui s'en doit faire.

Quelle autre république est mieux réglée que celle de ce peuple de fourmis? Vit-on jamais rien de mieux policé ni de plus sage, rien de plus économe, ni de plus prudent? c'est peu d'employer tout le jour au travail dont chacun se charge; la nuit-même, la nuit qui est le tems du repos, pour les autres animaux, n'apporte point de relâche à leurs occupations. C'est

que l'oisiveté est la peste des états, & que l'agente fourmilier ne subsiste qu'autant qu'elle est dans un perpétuel mouvement. C'est peu d'appeller mouvement l'activité infatigable avec laquelle elle s'occupe ; il n'est point de peuple si robuste qui pût soutenir leurs longs & pénibles travaux. Car enfin ; ne croyez pas que le transport que les fourmis font de leurs vivres , se fasse toujours par des sentiers plats & unis : qu'elles n'ayent que peu de chemin à faire pour se rendre au lieu où elles amassent leurs provisions : qu'il ne faille y retourner qu'une fois pour remplir le magasin qui doit les nourrir toute l'année. Souvent c'est un long & pénible voyage que ce peuple entreprend sans s'effrayer d'aucuns dangers. Ni l'ardeur brûlante du soleil, ni les incommodités d'un chemin rude & escarpé, ni les pluies qui surviennent, capable de les inonder, rien ne les rebute dans le zèle qu'elles témoignent pour le bien commun de leur petit état : toutes se signalent à l'envie & montrent d'autant plus de courage qu'il y a plus d'obstacles à surmonter.

Tantôt il faut venir de loin avec de pesans fardeaux, beaucoup plus gros que le corps de celle qui le traîne : tantôt il faut passer par des chemins difficiles & raboteux ; tantôt il faut franchir des fossés & grimper sur des cailloux qui sont pour elles au-

tant de rochers escarpés : tantôt il faut passer des creux pleins d'eau , qui sont autant de lacs ou autant de larges rivières ; quel autre animal , dans son espèce , ne se décourageroit à la vûe de toutes ces difficultés ? La fourmy au contraire , excitée par cela même , qui sembleroit devoir la rebuter , s'anime d'autant plus au travail qu'il lui paroît plus difficile & plus pénible , preuve certaine que ce n'est ni la force , ni la puissance qui vient à bout des plus grands desseins , mais le seul courage qu'on témoigne à les entreprendre & l'assiduité avec laquelle on s'applique à les exécuter. Souvent au bout d'une longue & fatigante route , la fourmy n'est encore qu'à la moitié de son travail , arrivée avec sa charge au pied de l'arbre ou du rocher où elle habite , il faut s'y guinder avec effort , & y guinder avec elle le poids énorme qu'elle y transporte. De quelle adresse , de quelle force n'a-t-elle pas besoin pour y rouler les grains qu'elle n'y peut porter ? Tout cela , à votre avis , n'est-il pas une belle leçon pour l'homme ; & n'ai-je pas eu raison de dire , que la fourmy nous est proposée de Dieu comme le modèle de nos actions ?

La prévoyance & l'assiduité au travail ne sont pas les seules vertus des fourmis : la justice & l'équité brillent encore dans tous

leurs déportemens. Les voit-on jalouses l'une de l'autre, se piller mutuellement le fruit de leurs épargnes ? les voit-on se faire la guerre pour s'enlever ce qu'elles ont amassé chacune avec tant de soin ? voit-on qu'elles s'enrichissent réciproquement de leurs dépouilles ? que se cachant les unes aux autres le butin qu'elles ont recueilli , elles se dressent des embuches pour se surprendre ? que les plus fortes s'engraissant aux dépens des foibles , les unes soient dans l'abondance , pendant que les autres meurent de faim ? Il regne entr'elles , au contraire , une si parfaite égalité , que jamais l'envie ne trouve place parmi un peuple chez qui tout est en commun. Comme elles ont toutes une égale ressource dans leur travail & dans leur industrie , il n'est pas surprenant qu'elles ne soient point envieuse d'un bien , qui n'est tel parmi elles qu'autant qu'il est partagé. Que des hommes lâches & voluptueux, qui se sont ruinés par le luxe & par la débauche, attentent aux biens de ceux qui goutent le fruit de leurs épargnes , c'est un effet naturel de l'oisiveté , qui entraîne ordinairement après elle une longue suite de toutes sortes de vices. Mais qu'un peuple laborieux soit toujours riche , que chacun y jouisse en paix de son héritage , qu'il ne craigne ni les envieux , ni les ravisseurs , c'est une suite

de l'industrie , qui n'envie pas dans les autres ce qu'elle peut acquérir par les mêmes moyens.

Seneque rapporte , que Pacuve, qui étoit Prêtre en Syrie, avoit accoutumé de faire tous les jours si grande chere , qu'il ne croyoit jamais pouvoir en faire de meilleure le lendemain. C'est pourquoi regardant la table comme son plus beau lit d'honneur ; & l'abondance de vin & de viande , dont il se gorgeoit , comme la souveraine félicité , il assembloit à chaque repas les joüeurs de flutes , & les autres musiciens funéraires , comme pour finir sa vie au milieu de ce lugubre concert ; ensuite quand les vapeurs de Bacchus ne lui permettoient plus de se soutenir, il se faisoit mettre sur un lit , & porter ainsi dans une autre chambre, comme au milieu d'un convoi funebre ; regardant l'assoupissement de l'ivresse , comme la plus belle & la plus glorieuse mort. Ce n'est pas vivre en effet ; c'est mourir , que de ne vivre que pour le plaisir de la table ; & si la vie n'est agréable qu'autant qu'on en jouit par la reflexion , c'est se priver soi-même volontairement de la vie , que de se plonger dans un abrutissement qui en suspend toutes les fonctions , la fourmy nous donne encore à cet égard une leçon admirable de frugalité & de tempérance ; elle travaille

pour avoir de quoi vivre ; mais elle ne vit pas uniquement pour manger. Plus raisonnable mille fois que ces avides gloutons , dont le large ventre est un sépulchre infatigable , elle se nourrit , pour vivre , & conserve une santé d'autant plus vigoureuse , qu'elle se nourrit plus frugalement. Combien de gens qui ne se donnent pas même le tems de faire digestion , qui , plus infames que les brutes , provoquent honteusement leur estomach à se décharger de ses superfluités , pour le remplir de nouveau par une sensualité monstrueuse ! c'est imiter Pacuve en un point , c'est vouloir s'étourdir pour descendre plus tranquillement au tombeau.

Il n'y a gueres qu'une crainte puérile de la mort , qui puisse faire aimer un si affreux genre de vie , que ces ventres à triple étages exagèrent tant qu'ils voudront le plaisir qu'ils trouvent dans les bons morceaux : Je soutiens qu'ils leur deviennent insipides par l'habitude , & que c'est moins le plaisir qu'ils cherchent en se remplissant si horriblement , qu'ils ne cherchent à s'étourdir par les fumées du vin pour se rendre la mort moins terrible. Ils ignorent que c'est l'avancer , que de détruire ainsi leur tempérament ; & il leur importe peu quand elle vient , pourvû qu'ils ne la voyent pas venir : Est-ce à cette sorte

d'extravagance que l'exemple de la fourmy peut servir de leçon ? Envain on voudroit guérir par des préceptes tirés de la nature , une folie que les Loix divines & humaines sont même trop foibles pour réprimer.

Toutefois ce n'est pas seulement aux fols que la fourmy est donnée pour maîtresse , elle peut encore instruire les plus sages , & Salomon dit qu'elle surpasse en prudence ces derniers. Quoi , les Philosophes les plus consommés dans l'étude de la sagesse ? Quoi les plus graves Docteurs , les plus habiles conducteurs des républiques ; les personnages les plus distingués par l'étendue de leurs connoissances , seront renvoyés à l'école de ce petit animal ? c'est un paradoxe qui révolte l'esprit humain , toujours porté à se croire le plus parfait des ouvrages du Créateur. Mais si nous considérons qu'entre les plus éclairés, il n'y en a point dont les lumières ne se démentent quelquefois : qu'entre les plus forts il n'y en a point qui ne donnent des marques de foiblesse : qu'entre les plus prudents & les plus réglés , il n'y en a point qui ne se laissent quelquefois aller à l'égarement ; nous conviendrons que la Fourmy peut servir de modele aux plus sages , puisque toujours semblable à elle-même , elle ne s'écarte jamais de son but. Que les

plus pures des vertus humaines soient néanmoins mêlées de quelque imperfection, c'est ce que l'expérience nous confirme par des exemples de toutes les conditions & de tous les âges. Il reste au fond de l'âme de tous les mortels un certain levain de corruption, qui ne manque gueres de gâter leurs actions les plus nobles, par le penchant secret qu'ils conservent tous pour la volupté, à moins d'une vigilance continuelle sur soi-même, d'une application non interrompue à ses devoirs, d'une défiance perpétuelle de son propre cœur, il est presque impossible de se soutenir même dans la plus grande habitude du bien, faut-il remonter jusqu'aux siècles les plus reculés pour faire voir que les Payens étoient convaincus de cette vérité ? je n'en veux alleguer d'autre exemple qu'Hercule, ce Heros si fameux, que les Poëtes nous peignent comme un prodige de force & de valeur, cependant ce même Heros, qu'ils nous représentent comme purgeant l'Univers de monstres, ne put étouffer dans son cœur le monstre dangereux de la volupté ; après nous l'avoir dépeint supérieur aux plus énormes travaux, ils nous le montrent assis lâchement aux pieds d'Omphale, changeant en un vil fuseau la massue qui lui avoit acquis tant de gloire, que ce soit un fait cer-

fain , ou un trait fabuleux pour servir d'em-
blème à notre foiblesse , toujours est-il cor-
stant que les Poëtes ont voulu nous figu-
rer par-là l'instabilité des vertus humaines,
qui parviennent rarement jusqu'au bout
de la carrière , sans aucun mélange d'im-
perfection. On peut donc renvoyer les plus
sages à l'école de la fourmy , puisque tou-
jours active , toujours soigneuse , toujours
vigilante , elle ne se relâche jamais dans
son assiduité au travail , & que son exem-
ple nous montre plus efficacement que tou-
tes les harangues , que c'est peu d'avoir
bien commencé , si l'en ne persevere avec
courage.

O R I G I N E D E L' O R D R E de la Jarretière.

C Et ordre fut institué en 1350. par le
Roi Edoüard , surnommé le Reli-
gieux ; ce Prince étoit amoureux de la
Comtesse de Salisbury , une des plus bel-
les femmes de son siècle : cette Dame en-
dansant, laissa tomber une de ses jarretieres,
& le Roi l'ayant relevé les Seigneurs se
prirent à rire & la belle en rougit : ce qui
obligea ce Prince de dire *honny soit qui mal y*
pense : il déclara en même tems qu'il ren-

droit cette jarretiere si illustre que les personnes de la premiere qualite se feroient honneur de la porter; en effet, il en institua un ordre de Chevalerie qui s'est rendu si célèbre , qu'on compte au nombre de ces Chevaliers huit Empereurs, vingt-six Rois étrangers & quantité d'autres Princes Souverains; il y a une image de S. Georges Patron d'Angleterre sur cette jarretiere, qui est un rubans bleu avec cette devise, *honny soit qui mal y pense*, que les Chevaliers portent à la jambe gauche, parce que c'est de ce côté-là que celle de la Comtesse se détacha.

Invention du Canon & de la Poudre.

L'invention du canon est une suite de celle de la poudre à tirer. Berthold Schowart, Moine Allemand, grand Chimiste, la trouva par hazard, ayant fait une composition de Salpêtre, de souffre & de charbon, & ayant couvert le mortier d'une pierre pour allumer sa chandelle, il s'avisa de battre le fusil auprès de ce mortier, une étincelle étant tombée sur cette matiere, le feu y prit & fit sauter la pierre dont le mortier étoit couvert. Ce Moine en fit l'expérience en cette sorte, il fit une lumiere au canon d'une clef, le chargea de

cette poudre, & y mit le feu qui sortit avec grand bruit. Ce même Berthold en enseigna l'usage aux Venitiens l'an 1380. qui s'en servirent contre les Genoïs.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de cette funeste invention. Pierre Messie, dit en ses diverses leçons, que les Maures qui étoient assiégé en 1343. par Alfonse XI. Roi de Castille, tiroient certains mortiers de fer, qui faisoient un bruit semblable au tonnerre, & D. Pedre Evêque de Leon en la chronique du Roi Alphonse qui conquît Toledé, dit qu'en une bataille navale, qui fut donnée entre le Roi de Tunis, & le Roi Maure de Seville, il y a plus de 460 ans que ceux de Tunis avoient certains mortiers de fer avec quoi ils tiroient force tonnerres de feu. Du Cange dit qu'il a vû dans les Registres de la Chambre des Comptes, que l'usage en étoit en France dès l'année 1338.

ORIGINE DU MOT DE GUEUX.

Lorsque Brederode présenta la Requête contre l'Inquisition & les autres nouveautés qu'on vouloit introduire dans la Flandres : il fut accompagné de trois cens Gentilshommes qui s'étoient confédérés pour maintenir les privilèges des dix-sept

Provinces. Marguerite d'Autriche ; fille naturelle de Charlequint & femme d'Octave Farnese , Duc de Parme , avoit le Gouvernement des Pays-Bas pour Philippes II. Roi d'Espagne. Cette Duchesse ayant paru surprise de voir Brederode à la tête d'un si grand nombre de noblesse ; Charles , Comte de Barlemont , pour la rassûrer , lui dit en François : *que ce n'étoient que des gueux.*

Le lendemain fixième Avril 1566. les Confédérés étant à table ; & parlant de donner un nom à leur Confédération , ils se ressouvinnrent du mépris du Comte , & tous s'écrierent : *vivent les gueux.*

Ensuite Brederode sur la fin du repas , s'étant mis une besace au col , & prenant une écuelle de bois pleine de vin , but à la Compagnie , & protesta qu'il étoit prêt de perdre les biens & la vie pour la défense de la liberté du Païs. A ces paroles , les acclamations générales recommencerent , & l'on cria plus fort qu'on n'avoit encore fait , *vivent les gueux.* Ensuite Brederode ayant seulement goûté du vin & donné l'écuelle & la besace au plus proche , elles passerent de main en main , & tous les assistans firent raison de la même protestation que Brederode ; c'est ainsi que le nom de gueux qui a fait tant de bruit dans l'Europe , prit son origine parmi la licence

& dans la debauche d'un festin ; & c'est ainsi que bien souvent les affaires les plus importantes & les plus sérieuses ont par hazard des commencemens très-foibles & très-ridicules.

Les Confédérés parurent les jours suivant dans Bruxelles , vêtu de bure grise , avec des petites écuelles de bois à la ceinture , & portant au col une médaille en ovale , qui représentoit la tête de Philippes II. Roi d'Espagne.

En tout fidelles au Roi

Revers.

Deux mains jointes ensemble tenant une besace.
Jusqu'à porter la besace.

E L E' G I E.

M Ille fleurs qu'on voyoit de toutes part
écloré

Annonçoient le retour de la brillante Flore ,
Du bel Astre du jour les rayons renaissans ,
De leur divin éclat venoient dorer nos champs ;
Et le chant des oiseaux ranimant la nature ,
Des ruisseaux pour un tems étouffoit le murmure :

Tandis que dans son cœur le timide Tircis
Renfermant à regret ses plus secret soucis ,
Dans des lieux écartés , les yeux baignés de larmes ,

Déteste de l'amour les invincibles charmes ,

Et les tristes accens de sa mourante voix ;
Font gémir les vallons & résonner les bois :
Lieux tranquilles , dit-il , où mon cœur insensible

Jouïssoit d'un repos si charmant si paisible ,
Vous qui jusqu'à ce jour occupant mes desirs ,
Partagez avec moi mes innocens plaisirs ,
Ne songez désormais qu'à partager ma peine ;
L'amour m'a fait sentir tout le poids de sa chaîne.

Ce superbe Tyran , jaloux de mon bonheur .
Epuise enfin sur moi sa plus dure rigueur ,
Ou plutôt c'est Iris qui me rend misérable.
Ce Dieu , sans ses appas , n'a rien de redoutable .

C'est d'elle , c'est de ses yeux qu'il emprunte les traits ,
Qui le vengent d'un cœur qui crut n'aimer jamais.

Helas ! aimable Iris , dont l'ame indifférente ,
Ignore encore l'ardeur de ma flamme naissante
Que ne me cachiez-vous ces charmes dangereux ,

Que l'amour n'a formé que pour les malheureux :

Et toi , cruel destin , auteur de mon martyre ,
Sans qui j'aurois toujours rejeté son empire ,
Falloit-il me livrer dans un moment soudain
A tout ce que ses loix ont de plus inhumain ?
Ah ! ne nourrissons plus le poison qui me tue.
Cachons mon triste amour pour jamais à sa vue ,
Et forçons , s'il se peut , mes trop timides sens
A vaincre des transports si doux & si pressans ,

Vains efforts, vains secours, que vous sert de
m'instruire

Des foiblesses d'un cœur qui s'est laissé séduire ?

Pourriez-vous résister à des attraits si doux ?

Non, les beaux yeux d'Iris sont plus puissans que
vous.

Brûlons, brûlons plutôt d'une flamme si belle,
Sacrifions mes jours à sa fierté rebelle,

Aimons & sans former d'inutiles regrets ;

Découvrons-lui les maux que sa beauté m'a
faits.

Mais que dis-je ? je sens ma raison inflexible,

Me la représenter encore plus insensible,

C'est trop, c'est trop languir sous ses injustes
Loix.

Etouffons mes soupirs pour la dernière fois.

Quoi ! pourrois-je cesser d'adorer tant de char-
mes ?

Non, non, aimable Iris, Tircis vous rend les
armes.

Et toi, fors de mon cœur, importune raison,

Tes sévères conseils ne sont plus de saison.

§ Le *Commitimus* est un Privilege que
le Roi accorde pour plaider en première
Instance, en demandant ou en défendant,
aux Requêtes de l'Hôtel ou du Palais ; &
si ces personnes privilégiées étoient assi-
gnées devant un autre Tribunal, ils peu-
vent évoquer & demander leurs renvois,
pourvu que l'Instance n'ait pas été instrui-
te ou contestée depuis l'assignation ; car

en ce cas , on a comme renoncé à son Privilege , & on ne peut être admis à évoquer qu'après l'appel. Les Lettres de *Com-mittimus* ne durent qu'une année , après laquelle il faut les faire renouveler. En 1367. ce Privilege n'étoit en usage que pour les Officiers de la Maison du Roi ; mais sous le Regne de Charles VII. il fut donné à tous les Officiers du Parlement ; & par les suites on l'a étendu à plusieurs autres personnes , & même à des Chapitres & Communautés Religieuses.

Etimologie de Galimathias.

Galimathias , vient de ce qu'il s'agissoit dans un plaidoyer du Cocq d'un certain Mathias , & l'Avocat à force de répéter *Gallus Mathie* , se méprit , & dit *Gali-Mathias*.

§. Compas , ce fut Perdrix neveu de Dedale , qui le trouva aussi-bien que la Scie dont l'arrête d'un Poisson , ainsi nommé , lui donna l'idée ; Dedale vivoit l'an 2744.





NOUVEAUX AMUSEMENTS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. V.

*L'HEUREUX INTENDANT,
ou la Constance récompensée par
l'Amour.*

M Ademoiselle de B..... née avec tous les avantages dont la nature peut favoriser une jeune personne, soit pour la beauté, soit pour l'esprit, & les qualitez de ce qu'on appelle une belle ame: qui jointes à la parfaite éducation que Madame sa mere s'étoit attachée à lui donner, la rendoient accomplie; aussi faisoit-elle l'admiration de la Cour & de la Ville. Avec ces perfections dont une Naissance distinguée relevoit le mérite, elle attendoit au milieu d'un assez grand nombre d'adorateurs que quelqu'un l'aimât assez pour ne pas considérer qu'elle avoit fort peu de bien. On

Tome I.

E

s'empressoit à la voir, c'étoit à qui lui prodigueroit plus de douceurs, mais personne ne venoit à l'essentiel ; & comme elle étoit aussi éclairée que sage, elle ne prenoit aucun engagement, écoutant tout indifferemment, elle empêchoit que son cœur ne nuisît à sa fortune.

Enfin le Marquis de R... veuf, sans enfans, extrêmement riche, quoique âgé de près de 75. ans, qui rendoit de fréquentes visites à Madame la Comtesse de B.... sa mere, la trouvant un jour seule avec elle, la pria de lui donner une audience paisible sans l'interrompre dans tout ce qu'il lui diroit. Après qu'on lui eut promis cette complaisance, il commença par lui dire, qu'il la prioit de le regarder comme le meilleur ami de sa maison, & qu'encore que son âge avancé eût dû le mettre à couvert des surprises de l'amour, il sentoit bien qu'il en avoit un violent pour elle ; qu'elle ne devoit pas en être surprise, puisque cet amour n'étoit point l'effet d'une passion qui n'eut pour objet que le seul désir de se satisfaire ; qu'il étoit réglé par la raison, & que si le nombre de ses années lui pouvoit causer assez de dégoût pour la mettre hors d'état de vivre heureuse avec lui, il la prioit de s'expliquer nettement, pour empêcher

que la déclaration qu'il lui faisoit n'eût aucune suite. Que si cependant la disproportion de son âge ne l'effrayoit point, il étoit prêt de lui assurer deux cens mille écus sur son bien, sans compter beaucoup d'autres avantages qu'elle pouvoit espérer, selon les manieres qu'elle prendroit avec lui; qu'il ne cherchoit, & ne chercheroit toute sa vie uniquement qu'à la rendre heureuse: mais que pour ne lui donner aucun sujet de dire qu'il n'eût pas agi sincèrement, il l'avertissoit que si elle vouloit bien se résoudre à l'épouser, son dessein étoit d'aller demeurer à quarante lieuës de Paris, dans un Château qu'il avoit près de Blois, d'une situation très agréable & fort richement meublé, où tout ce qu'elle pourroit souhaiter lui seroit fourni en abondance, que toute la Noblesse du voisinage se feroit un plaisir de lui procurer tout l'agrément que l'on peut désirer en une Province fertile, & où il se trouve toujours une compagnie choisie; & qu'il la prioit de croire, que s'il prenoit ce parti, ce n'étoit par aucun mouvement d'humeur jalouse, mais parce que le séjour étant fort beau, il y jouiroit plus tranquillement du plaisir d'être toujours avec elle, voulant renoncer à tout embarras d'affaires, dont il

remettoit le soin à un Intendant.

On écouta le bon-homme d'une manière qui lui fit comprendre que sa proposition faisoit plaisir ; mais comme une réponse précise eût pû paroître suspecte si elle eût été précipitée, elle fut remise au lendemain. La Comtesse ayant examiné les avantages considérables que sa fille trouvoit en ce mariage, les lui représenta avec feu, & cette Belle qui s'étoit toujours conservée libre, n'eut pas de peine à croire sa mere sur le conseil qu'elle lui donna de s'attacher au solide.

On lui offroit trente mille livres de rente, avec le nom de Marquise, c'étoit en quelque façon de quoi la consoler du chagrin de quitter Paris, où il ne lui étoit pas deffendu d'espérer que le veuvage la rameneroit dans quelques années. On ne perdit point de tems à terminer cette affaire, qui fut conclue avec de très grands avantages pour cette aimable personne : Le vieil Marquis dont l'amour étoit fort tendre, & qui vouloit lui faire trouver de l'agrément dans l'espece d'exil où il l'avoit préparée, la laissa maîtresse de toutes les choses qui pouvoient le plus la satisfaire, & alla même beaucoup au-delà de ce que le rang où il l'élevoit sembloit demander. Son équipage & son train fu-

rent magnifiques; & comme elle avoit la voix fort jolie, & une grande passion pour la Musique, il mit auprès d'elle une Demoiselle & d'autres filles qui sçavoient chanter. Il ne restoit plus qu'à choisir un Intendant qu'il vouloit habile, & en même tems bien fait, afin qu'il pût donner la main à son Epouse en qualité d'Ecuyer. Il en refusa un grand nombre, enfin on lui en amena un dont il fut content.

C'étoit un homme de fort belle taille, âgé de trente ans, d'une physionomie heureuse, & qui joignoit à l'habileté dans les affaires, le talent particulier de jouer parfaitement bien de plusieurs instrumens, & particulièrement du Clavecin : la belle Marquise en jouoit aussi passablement, & il pouvoit lui donner des leçons utiles pour la perfectionner.

On partit peu de tems après le mariage, pour se rendre au Château du vieil Marquis, où à peine on fut arrivé, que la beauté de cette charmante Marquise y attira beaucoup de personnes considérables de l'un & de l'autre sexe. Elle les reçut d'un air noble & engageant qui lui acquit une estime générale; mais si sa beauté, son esprit, & ses autres belles qualitez firent parler tout le monde à son avantage, sa conduite & sa parfaite sagesse furent en

elle un mérite qu'on ne pouvoit assez élever. L'obligation qu'elle se sentoît avoir à son époux , faisoit dans son cœur les mêmes impressions que l'amour auroit pû faire , & par reconnoissance de ce qu'il avoit fait en sa faveur, elle avoit pour lui des complaisances qui le charmoient d'autant plus , qu'il n'y paroissoit rien de contraint : elle vouloit qu'il fût toujours auprès d'elle , & quand il passoit une heure ailleurs, elle se plaignoît comme s'il ne l'eût pas aimée assez tendrement. Ils se promenoient souvent ensemble , & au retour de la promenade , elle se divertissoit , ou à faire des especes de Concerts , ou à prendre des leçons de Clavecin de son Intendant , qui de son côté avoit arrangé les affaires du Marquis , & régloit admirablement bien sa Maison ; tous les Domestiques dont il avoit trouvé le secret de se faire aimer par ses manieres affables & polies, disoient à l'envi du bien de lui , (qualitez rares en un Intendant ,) & le Marquis tiroit de ses soins tous les avantages que le bon ordre & l'exactitude sont capables de produire ; il le chargeoit de veiller à découvrir ce que pouvoit souhaiter la jeune Marquise , qu'il ne vouloit pas qu'il laissât manquer d'argent , quelque dépense qu'elle voulût ;

faire, & lui faisant même de tems en tems des présens considérables. L'Intendant qui le portoit à ces libéralitez, engageoit aussi la jeune Marquise à marquer encore s'il se pouvoit, plus d'empressement pour son époux : & les utiles conseils qu'il leur donnoit à l'un & à l'autre, l'en faisoient aimer également.

Cette jeune Beauté qui recevoit ses conseils avec plaisir, & qui sçachant ce qu'il faisoit pour ses intérêts, prenoit en lui une extrême confiance, ne recevoit jamais de louanges de sa part, sur les manieres dont elle en usoit envers son époux, malgré le dégoût que la vieillesse donne naturellement aux jeunes personnes, qu'elle ne les rejettât, en lui disant qu'elle ne faisoit que ce qu'elle devoit faire, & que quand le Marquis auroit été d'une humeur bizarre, elles'y seroit tellement accommodée, qu'elle auroit été toujours heureuse, par le plaisir de bien remplir ses devoirs, (sentimens peu communs en ce siècle, même en celles qui ont des époux jeunes, aimables, & qu'elles se sont souvent fait gloire de choisir par inclination.) Cette ouverture de cœur si obligeante pour lui, redoubloit l'attention qu'il avoit pour toutes les choses qu'il sçavoit pouvoir lui plaire, & à regarder son em-

pressement, on auroit pû croire que l'amour y eût eu part, si son zele n'eût pas paru aussi vif quand il s'agissoit de faire ce qui pouvoit contenter le Marquis. Ils lui trouvoient tous deux beaucoup de bon sens & de finesse d'esprit, & quoiqu'il le tînt toujours dans un grand respect, ils prenoient très-souvent plaisir à le faire entrer dans leur conversation.

Quatre ans s'étoient écoulés de cette sorte, quand le vieil Marquis mourut; la jeune Marquise en eut une véritable affliction, & cette mort la mettant dans l'embarras pour la discussion de ses droits, elle pria l'Intendant de ne pas l'abandonner dans le besoin qu'elle avoit de ses conseils. Après avoir donné à son deuil ce que la bienséance exigeoit d'elle, elle voulut s'attacher plus fortement un homme qui lui étoit utile; & pour cet effet, elle lui proposa de lui faire épouser sa Demoiselle, qui étoit très-jolie, & qui n'avoit pas mal fait ses affaires depuis qu'elle étoit à son service; l'Intendant la remercia du soin qu'elle vouloit bien prendre de son établissement, & la supplia de trouver bon qu'il pût demeurer à lui, afin qu'il fût plus entierement à elle.

Un procédé si honnête ne put déplaire.

à cette Dame, qui lui connoissant un vrai mérite, n'étoit pas fâchée de s'appercevoir qu'il fût attaché à la servir par un mouvement plus fort que celui de l'intérêt. Il mit ses affaires dans un très-bon ordre, lui assura ce que les héritiers de son défunt mari vouloient lui disputer, & termina à son avantage tous les différends qu'elle eut avec eux. Toutes ces attentions, le désintéressement avec lequel il agissoit, & le peu de tems qu'il employa à cette affaire, lui attirerent une confiance si parfaite de cette Dame, que s'étant apperçue quelque tems après que sa beauté ou son bien, lui faisoient rendre des soins assez empressés, elle lui dit un jour en riant, que si elle se remarioit, ce ne seroit point sans prendre son avis. Mais qu'il faudroit pour l'y obliger, qu'on lui eût donné des marques d'amour si convaincantes, qu'il lui fût impossible de douter qu'on ne l'aimât très-sincèrement, & pour elle-même.

L'Intendant lui répondit avec une honnête liberté, que si elle lui faisoit l'honneur de le consulter dans une affaire de cette importance, la passion qu'il avoit de la voir aussi heureuse qu'elle méritoit de l'être, le rendroit encore plus difficile qu'elle ne seroit elle-même sur un pa-

reil choix , qui la devoit d'autant plus embarrasser , que pour en être contente , il falloit que sa raison fût d'accord avec son cœur.

La premiere année de son veuvage étant expirée , elle quitta la Province , & vint à Paris , où ceux qui se croyoient le plus en droit d'esperer qu'elle les écouteroit favorablement , ne manquerent pas de se rendre peu de tems après.

Elle y vit bientôt grossir sa Cour par de nouvelles conquêtes ; & la résolution qu'elle avoit prise de préférer celui qui lui donneroit la plus grande marque d'amour étant connue , chacun tâcha de se distinguer entre ses rivaux , par ce qui pouvoit la convaincre davantage que toutes ses volonteés lui étoient soumises : les fêtes galantes, les promenades, les concerts, & tout ce que la plus fine politesse a de plus délicat , fut mis en usage ; cependant aucun ne se déclaroit qui n'eût à souffrir l'examen de l'Intendant , avec qui elle se faisoit en particulier un plaisir malin de passer comme en revue tous les différens caracteres de ses prétendans ; elle vouloit qu'il lui dît sincèrement ce qu'il en pensoit , & en marquant leurs qualitez estimables, il sçavoit si bien trouver leur défauts , & les lui faire si bien

connoître , qu'on n'en pouvoit faire une peinture plus vive , & plus délicate. Il y avoit sur tout une chose qu'il avoit peine à leur pardonner , & qui selon lui suffisoit pour les exclure. C'étoit qu'ils sembloient convenir eux-mêmes du peu de mérite qu'ils avoient , puisqu'étant persuadés qu'il avoit quelque crédit auprès d'elle , ils essayoient de le corrompre , en lui offrant des sommes considérables , s'il appuyoit leurs prétentions de telle sorte que leur amour fût suivi d'un heureux succès.

La Marquise louoit son désintéressement & sa générosité qui lui faisoient refuser ces offres , & qui l'obligeoient de n'avoir en vûe que ses seuls avantages. Son choix demeurant toujours indécis , Madame de D : l'une de ses plus particulieres amies étant venue lui faire visite , fit tomber la conversation sur l'espèce de persécution que l'attachement de ses adorateurs lui attiroit ; & sur la peine qu'elle avoit à se déterminer à choisir un Maître , dans la juste crainte de subir le triste sort de quantité de femmes de la Cour , qui par la conduite de leurs Epoux , se trouvent la triste victime d'un sordide intérêt , qui a presque toujours les plus fortes apparences d'une violente passion.

Madame de D... qui avoit ses vûes, calma ses craintes avec esprit, & cette éloquence persuasive qui lui est si familière ; & quand elle eut mis l'esprit de la Marquise au point où elle desiroit, elle lui dit qu'elle auroit été charmée de faire tomber son choix sur un Gentilhomme en qui elle prenoit intérêt & d'assez de naissance pour ne lui point faire quitter le nom de Marquise, & en qui elle se tenoit fort assurée qu'elle ne pourroit trouver que le seul défaut d'avoir peu de bien, & que si elle vouloit lui permettre de se déclarer, elle l'en faisoit juge elle-même.

La Marquise lui répondit que ce n'étoit point un défaut essentiel qui pût s'opposer à son estime, mais que n'ayant point caché que pour se donner elle vouloit être sûre d'être fortement aimée, elle ne comprenoit pas comment on lui proposoit un homme qu'elle n'avoit jamais vû, qui ne songeoit à elle, que parce qu'en l'épousant il rencontroit de grands avantages du côté de la fortune.

Son amie la satisfit en lui apprenant que le Gentilhomme l'ayant vûe à la promenade quatre jours avant qu'elle épousât le vicil Marquis, s'étoit senti un si violent amour pour elle que la con-

noissance qu'il eut ensuite de l'engagement où elle étoit, n'avoit pû le mettre en état d'y résister : qu'entraîné par son amour, il l'avoit suivie dans la Province, afin que le plaisir de la voir dont il avoit fait tout son bonheur, lui fût au moins un soulagement dans la violence de sa passion ; qu'il lui avoit même parlé quelquefois sans que ses regards, ni ses paroles lui eussent rien découvert des tendres sentimens de son cœur ; que le respect qui l'avoit toujours forcé de se taire le tiendrait encore dans cette même contrainte, tant il se croyoit éloigné de mériter quelque part dans son estime, si comme son amie, elle n'avoit voulu parler malgré lui, persuadée qu'un amour si pur, & si constant, soutenu d'un vrai mérite, attiroit son attention, & qu'elle trouveroit en lui ce qu'elle cherchoit s'il étoit vrai que pour être digne d'elle, ce fût assez de l'aimer parfaitement.

La jeune Marquise étonnée de l'aventure., demanda à son amie comment étoit fait cet Amant respectueux, qui avoit pû se tenir dans cette grande réserve, quoiqu'il l'aimât depuis tant d'années. Madame de D... lui répondit, que comme il falloit que ses yeux fussent contens, ce qui dépendoit fort souvent du goût, il lui se-

roit assez inutile de lui en faire un portrait avantageux ; qu'elle pourroit en juger par elle-même , si elle vouloit lui faire visite le lendemain , que ce Gentilhomme devoit venir lui parler de quelque affaire, & que c'étoit une occasion de l'examiner, sans qu'il sçût encore qu'elle lui eût rien appris des sentimens qu'il avoit pour elle. La Marquise y consentit , & son amie ne l'eut pas plutôt quittée, qu'elle fit part de l'aventure à son Intendant, dont elle voulut prendre le conseil sur ce qu'elle devoit faire, supposé que l'on pût venir à bout de la convaincre d'un aussi rare exemple d'amour que celui dont son amie lui avoit parlé ; car , disoit-elle, je ne reconnois point à ce trait aucun de nos Courtisans , entêtés de leur mérite, ils se font un plaisir parfait de divulguer leurs aventures vraies ou fausses , & certainement un pareil effort de discrétion me paroît chimerique , en un siècle où la vanité & l'ostentation sont les Déitez auxquelles presque tous les hommes sacrifient.

L'Intendant lui répondit que quoiqu'il la connût assez généreuse pour ne s'attacher qu'au seul mérite dans le choix qu'elle feroit, il avoit peine à ne pas compter pour un grand défaut le manque de bien,

dans un homme à qui sa naissance pouvoit permettre des prétentions ; & qu'enfin , de la maniere qu'il comprenoit qu'elle devoit être aimée , (si par l'excès de l'amour on se pouvoit rendre digne de son cœur ,) il ne pouvoit croire que quatre années passées à l'adorer en secret , dussent donner sujet d'aspirer à un prix si haut.

La Marquise sourit de l'opinion avantageuse qu'il témoignoit avoir d'elle ; & après lui avoir dit que son zèle l'aveugloit , elle voulut qu'il lui aidât à trouver cet Amant passionné qui étoit allé la chercher dans sa retraite ; mais elle eut beau rappeler tous ceux que le hazard y avoit conduit , & qui pouvoient lui avoir caché ce qu'ils étoient , son cœur ne lui parla pour aucun , & par un mouvement inconnu , elle eût été fâchée de rencontrer parmi eux , celui qui l'aimoit depuis si long-tems.

L'claircissement ne fut pas plus loin que le lendemain , qu'elle se rendit chez son amie comme elle lui avoit promis , & elle voulut que l'Intendant lui donnât la main , afin qu'étant témoin de cette entrevue , il lui dît sincèrement ce qu'il pensoit du nouvel Amant qui vouloit se déclarer.

Son amie l'assura tout de nouveau qu'elle ne pouvoit faire un choix qui lui convînt mieux à ne regarder en lui que la naissance & les qualitez essentielles qui font l'honnête homme. Cette assurance lui ayant fait témoigner une grande impatience de le voir ; il est aisé de s'imaginer jusqu'où alla sa surprise, lorsque tout d'un coup elle vit son Intendant à ses genoux , qui se découvrit pour cet Amant déguisé, à qui, depuis si longtemps , le seul plaisir de la voir avoit tenu lieu de toutes choses. Vous êtes la maîtresse de mon sort , Madame , lui dit-il les larmes aux yeux , si ma témérité a le malheur de vous déplaire , vous pouvez d'un mot m'en punir ; & m'exilant volontairement de ma Patrie , pour vous éviter le déplaisir de voir un homme qui se feroit attiré votre indignation pour avoir osé vous adorer , je sçaurai vous venger de mon audace. On ne peut rien ajouter à ce qu'il dit de vif sur la violente passion qui l'avoit contraint à devenir l'Intendant du vieil Marquis.

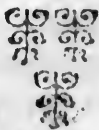
La Marquise troublée de ce qu'elle venoit d'entendre l'écouta sans l'interrompre ; mais quoiqu'elle gardât le silence , il eut la joye d'appercevoir dans ses yeux que la connoissance qu'il lui donnoit ne

lui étoit pas désagréable : après l'avoir fait relever , elle repassa dans son esprit l'abaissement où il s'étoit mis pour elle , les sages conseils qu'elle avoit reçus de lui , sur la complaisance qu'elle devoit à son mari , le zèle empressé qu'il avoit fait éclater dans tout ce qui avoit pû lui faire plaisir , & toujours avec de si grands témoignages de respect , & en s'observant si bien , que jamais il ne lui étoit rien échappé qui eût donné lieu de soupçonner la cause d'un si fort attachement :: toutes ces choses ayant leur mérite , & notre Amant en ayant un auquel il étoit difficile de résister , la Marquise ne put se défendre d'avouer qu'il l'emportoit sur tous ceux qui aspiroient à toucher son cœur ; elle lui demanda quelque tems pour se reconnoître , & se remettre de l'agréable sur prise que lui avoit causée cette aventure.

Il ne fut pas malaisé à notre Amant de la porter à le récompenser , & s'étant fait connoître à elle pour le Marquis de V** dont la Maison a donné plusieurs Cardinaux à l'Eglise , des Commandeurs à l'Ordre de Malte , & des braves Officiers Généraux à la France : ce Gentilhomme obtint peu de tems après de sa chere Maîtresse le libre aveu du don de son cœur ,

avec cette satisfaction particuliere qu'elle ne fit point de difficulté de lui dire que par un secret penchant qu'elle auroit voulu se cacher à elle-même , elle avoit souhaité plus d'une fois depuis son veuvage qu'il se pût trouver d'une naissance à le pouvoir épouser sans honte.

Madame la Comtesse de B... mere de la Marquise, étant morte depuis environ deux ans, & étant libre de ses actions, la cérémonie de leur mariage se fit en peu de jours. Cette Dame se fit un plaisir d'Amante d'avantager son cher époux de la moitié de son bien; ils furent passer quelques mois dans leur Terre près de Blois, qui avoit resté à la Marquise par le partage des biens de la succession du Deffunt, d'où le Marquis de V * * ramena sa belle épouse à la Cour, de laquelle il obtint l'agrément d'un Régiment d'Infanterie, & la Marquise eut celui de lui donner avant la fin de l'année, un fils qui fait l'objet de leurs délices.



LE MAL SANS REMEDE.

*Avanture aussi naturelle que
plaisante.*

L'Experience que l'on fait de certaines choses est sans doute au-dessus de tous les raisonnemens des meilleurs Philosophes. En effet Aristote & Platon auroient travaillé en vain à me prouver par des argumens en forme , que le plus grand plaisir de la vie étoit celui de bien faire ses affaires dans le besoin , toute leur Philosophie n'auroit pû me le persuader , & les meilleures raisons de ces grands hommes auroient été très-inutiles pour m'en convaincre ; cependant l'expérience que j'en viens de faire ne me permet plus d'en douter.

Il y a quelque tems que me trouvant en compagnie de très-aimables Dames , dont les manieres galantes & la conversation spirituelle m'avoient convaincu qu'on ne pouvoit goûter ailleurs un plus parfait plaisir , lorsque tout d'un coup il me prit une douleur de ventre qui fut suivie de plusieurs tranchées si violentes qu'elles me permirent à peine de me re-

tirer en bon ordre ; je n'étois pas à deux pas de cette maison , que désespérant de gagner la mienne , je voulus me mettre à mon aise au coin d'une rue : ce qui ne put me réussir , tant à cause des lanternes qui étoient déjà allumées , que parce qu'il passa dans ce moment du monde qui me fit rengainer fort mal à propos. Dans cette malheureuse conjoncture , j'eus recours à mes pieds , & me mis à courir de toute ma force ; mais hélas ! que l'on court mal quand on est chargé d'un si pésant fardeau ; les tranchées augmentèrent & étant obligé de m'arrêter pour serrer les jambes , & toutes les autres parties de mon corps , crainte d'accident , je résistai dans cette posture au torrent qui menaçoit de rompre la digue , & dis :

Helas ! je n'en puis plus , quelle douleur extrême !

Ne puis-je en ce besoin me secourir moi-même ?

Sort , fortune , destin , n'oserois-je espérer

Que mon derrière au moins auroit à me céder ?

Que ne m'es-tu propice une fois en ma vie ?

Ou plutôt que n'es-tu contraire à mon envie ?

Cet accès s'étant un peu modéré , je remis à la voile de mon mieux pour me ren-

re chez moi avant l'orage, mais ces tran-
chées qui venoient de me quitter revin-
rent plus fort que jamais, & m'obligerent
de m'arrêter encore pour reprendre la
même posture :

Ce fut dans ce moment que perdant l'espé-
rance,
J'eus besoin du secours de toute ma constance,
Je vis le point fatal que j'allois succomber,
Et que mon ventre ingrat refusoit d'écouter.

Ce fut en effet dans ce redoublement
que je pensai céder à la violence de mes
maux, qui m'auroient fait faire innocem-
ment une très-vilaine action ; je surmon-
tai encore une fois la difficulté, en repre-
nant toujours une posture qui me mît en
garde aux assauts de mon ventre, & j'ar-
ivai enfin heureusement au logis dans le
temps qu'il m'eût été impossible de ne
point succomber à la tentation ; je ne fus
as plutôt assis en lieu convenable ,
que m'abandonnant de corps & d'esprit
à tout ce que la colique demandoit de
moi, je goûtai un plaisir si sensible, que
je fus transporté hors de moi-même ; tout
ce que l'amour a inspiré de plus tendre à
un cœur véritablement amoureux, ne
peut donner qu'une idée grossière de ceux
que je trouvai à me voir à mon aise.

Qu'on ne me vante plus les plus doux plaisirs de la vie , tous ces plaisirs ne feront qu'une ombre très-imparfaite de celui qu'on a *de faire au besoin ses petites affaires.*

Le sujet que je traite est ingrat de lui-même , & quoique l'on fasse , on ne peut le mettre en très-bonne odeur. Les expressions dont on est obligé de se servir ne sont du goût de personne ; & pour fin que soit le tour qu'on leur donne , il ne peut leur laisser que des pensées très-mauvaises , qu'il faut toujours éviter quand on le peut. Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de faire un petit mémoire de la chose du monde qui m'a fait le plus de plaisir en ma vie , & de faire part à mes amis des réflexions que j'ai faites pendant le tems que j'y ai été sensible ; je pourrai m'en servir dans mes heures de chagrin , & je tâcherai de me faire de ce mémoire un antidote (qui en me renouvelant ce plaisir par les idées que m'en donneront mes réflexions) me servira dans le plus fort de ma mélancolie.



E N I G M E.

J' Ai le visage long & la mine naïve ,
Je suis sans finesse & sans art ;
Mon teint est fort uni , sa couleur assez vive ,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord est civil , j'ai la bouche riante ,
Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais quoique je sois belle , agréable & char-
mante ,
Je regne sur bien peu de cœurs.

On me cajole assez , & presque tous les hom-
mes
Se vantent de suivre mes loix ,
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous
sommes ,
Dont le cœur réponde à la voix ?

Ceux que je fais aimer d'une âme si fidelle ,
Me font l'objet de tous leurs soins ,
Et quoique je vieillisse ils me trouvent fore
belle ,
Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité ,

Cependant il est vrai qu'on ne peut me con-
noître

Qu'au milieu de l'adversité.

On donnera l'Explication de cette
Enigme à la Feuille suivante.

QUESTION GALANTE.

Quest-ce que l'Amour?

C' Est un Lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demi, qu'à toute heu-
re on expire;

Qui dès le grand matin tourne & hâte nos pas
Vers un objet qui fait notre martyre;

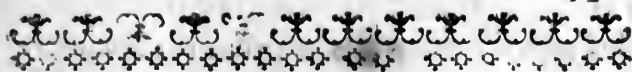
C'est ce charmant accord qui nous force d'ai-
mer;

C'est ce je ne sçai quoi qu'on ne peut exprimer;
En un mot c'est un feu toujours insatiable

Qui nous dévore & nous suit en tous lieux.

Plusieurs disent que c'est un Dieu,
Pour moi je crois que c'est un diable.

F. I. N.



NOUVEAUX AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. V. I.

ELOGE DE L'ABEILLE.

QUE la nature est un champ vaste qui fournit une ample matière de réflexions ! que les moindres de ses productions sont admirables , & qu'il est difficile d'en découvrir toutes les beautés ! je n'entreprendrai pas de traiter à fonds les divers sujets qui se présentent à mon esprit , je ne saisis que ce qui me frappe , & ne me propose que de me divertir en m'instruisant. Ainsi quoique l'*Abeille* soit elle seule un monde de perfection , je n'ai garde de prétendre épuiser le sujet , je me contenterai de glaner dans ce champ où l'on a déjà fait une moisson abondante.

C'est ici , hommes lâches & paresseux , que vous trouverez des leçons d'un travail assidu & infatigable. C'est dans l'industrie

Tome I.

F

de l'*Abeille* que vous apprendrez à vaincre une ennuyeuse & funeste oisiveté. Mais vous ne serez pas les seuls à qui ce petit animal donnera des préceptes d'application & de prudence. Les plus sages y étudieront la justice , la concorde , la pitié , la tempérance , & les Rois même s'y instruiront du grand art de bien gouverner ; quelle ne doit pas être l'intelligence de l'*Abeille* , pour être capable de toutes ces vertus qu'elle possède dans un degré si éminent ! le Prince des Poëtes Latins n'a pas craint de la nommer une portion de l'intelligence divine , d'autant plus subtile qu'elle est renfermée dans un plus petit corps.

On ne peut presque pas en douter , quand on considère que l'*Abeille* possède tant de qualités différentes , qui semblent supposer de la pensée & de la réflexion. Quelle prudence , quelle sagacité ne fait-elle pas paroître dans les effets merveilleux de son industrie ! est-il un artisan , quelque habile qu'il soit dans la Mécanique qui puisse pousser si loin l'adresse & la subtilité de son travail. Ce n'est pas seulement dans le gros de son ouvrage que l'*Abeille* fait admirer la délicatesse de son art , c'est encore dans l'ordre & l'arrangement de toutes ses parties , où l'on remarque une disposition au-dessus de tout l'es-

fort humain. On a vû des peuples barbares transporter leurs familles , & leurs biens dans des chariots ; on les a vûs couvrir ſucceſſivement de ces maiſons roulantes la face des déferts où ils étoient errans. Mais de même qu'ils n'avoient aucune demeure fixe , ils ne ſuivoient auſſi aucun ordre au-dedans de ces maiſons ſujettes à de ſi fréquens changemens. Tout y étoit pêle-mêle , parce qu'ils ne ſ'attachoient à aucun lieu ; ils n'avoient ni chambres , ni lits , ni foyers ſéparés , parce qu'ils marchotent toujours à l'aventure , & ne connoiſſant ni loix , ni police , ils campoient au hafard , ſans beaucoup de choix , ni de précautions.

Les Abeilles , mieux réglées , font tout avec ordre & avec ſageſſe , leur ſociété eſt une république , capable de ſervir de modèle aux états les mieux policés. Si quelquefois elles font errantes & vagabondes , ce n'eſt pas pour vivre en déſordre dans les lieux où elles font quelque ſéjour , mais portant par-tout les ſages loix de leur gouvernement , elles les obſervent avec une ſubordination toujours égale , & toujours uniforme. Arrêtons-nous avec elles dans le lieu qu'elles ont choiſi pour y fixer leur habitation , nous admirerons leur intelligence dans le ſoin qu'elles prennent de ſe précautionner con-

tre tout ce qui pourroit troubler leur harmonie. C'est une discipline exacte dont on ne les voit jamais s'écarter. Tel qu'un Gouverneur expérimenté , qui prend possession d'une place, parcourt d'abord tous les quartiers , visite les fortifications & les arsenaux , examine si tout est en ordre & en état de deffense , telles les Abeilles , en entrant dans la ruche où elles veulent s'établir , visitent d'abord tout le logement , les unes montent à la voûte , les autres s'attachent aux côtés , toutes choisissent leur poste , & après avoir examiné si tout est en bon ordre , elles s'appliquent à purifier la ruche de tout ce qui pourroit rebuter leur propreté. Elles retranchent tout ce qui leur paroît inutile , & font tous les travaux necessaires pour se garentir des autres insectes leurs ennemis. Pour cela elles ne perdent pas un moment , elles enduisent d'abord la ruche d'un suc d'herbes ameres pour en écarter les bêtes qui seroient tentées d'en approcher.

Si nous venons ensuite à considérer la manière admirable dont elles travaillent , je vous avoie qu'elle est au-dessus de toute expression ; leur adresse à former ces petites loges qui composent les rayons , est une chose inconcevable , & tous les Auteurs qui en ont voulu parler , se sont

contentés d'en admirer la structure , sans en décrire le travail. Ces petites loges ont six angles , mais compassés avec tant de justesse que tout l'art humain n'a jamais pû les imiter. Leur premier ouvrage est destiné pour le Roi qui est élevé sur une espèce de Trône , d'où il préside sur toute la République ; car cet état , quoique Républicain tient aussi de la Monarchie tel qu'on nous dépeint celui de Pologne. C'est sous la conduite de ce Roi , que le peuple Abeille s'occupe à garnir ses rayons , dans les uns se renferme le miel , dans les autres la cire , & dans les autres sont placé ces petits vermissaux, lesquels étant couvé & échauffé, produisent leurs semblables, & les rendent fécondes: qui n'admireroit leur sagacité à démêler chacune leur cellule , sans jamais se tromper , dans le nombre infini de petites loges qui partage la ruche ? Pensez-vous qu'imprudentes & étourdies , comme notre espèce , elles aillent troubler le travail l'une de l'autre ? non , si l'une a commencé un ouvrage , jamais une autre ne vient le déranger , chacune a sa tâche , qu'elle continue sans inquiétude & sans interruption. Nulle Ville , nulle Place de guerre n'est mieux gouvernée , ni mieux policée , les unes ont soin de tenir la ruche propre , d'enlever leurs compagnes mortes , & de

purifier le lieu où gissoit leur corps ; les autres font la ronde partout , & chassent soigneusement les bourdons , à cause de leur paresse. On en voit qui font sentinelle à l'entrée de la ruche , pour attendre les voyageuses , & les aider à se décharger de leur fardeau. D'autres comme dans ces maisons publiques, où l'on occupe à divers métiers , un grand nombre d'artisans , donnent le matin le signal du travail , & le soir celui du repos , par un petit bourdonnement particulier qui n'imite pas mal la trompette.

Hors de la ruche , elles ne sont pas moins admirables par leur adresse à s'enrichir du butin des fleurs , pensez-vous qu'elles s'attachent indifféremment à toutes celles qui se présentent ? Choisisant chacune l'espèce qui leur est propre , soit pour le miel , soit pour la cire , on ne voit pas qu'elles se trompent jamais. Plus habiles en cela que les plus experts Botanistes , qui souvent après plusieurs années d'étude , se méprennent encore dans la connoissance des simples , jamais les Abeilles ne font de ces *qui pro quo* dangereux. On ne les voit pas non plus , inconstantes dans leur choix , voltiger de fleur en fleur , comme le Papillon volage , elles ne quittent point celle à laquelle elles sont une fois attachées , qu'elles n'en ayent

exprimé tout le suc. Leur provision est-elle faite ? elles l'enferment dans une espèce de sac ou de bourse que la nature leur a formée exprès , & prenant leurs vols vers la ruche avec beaucoup de diligence, elles ne perdent pas un moment , quoique chargées & fatiguées qu'elles soient. Ont-elles déposé leur fardeau ? ne croyez pas qu'elles se reposent lâchement dans leur loge ; elles reprennent aussi-tôt l'effort , pour aller sucquer de nouvelles fleurs , encore n'y vont-elles pas au hasard , ni sans précaution , comme font la plupart des hommes dans leurs entreprises ; elles connoissent les tems & les saisons , & sans jamais se laisser surprendre par l'orage , elles rentrent toujours à propos pour l'éviter. Ne les avez-vous jamais vû fondre avec précipitation & en grand nombre dans la ruche ; c'est un signe infaillible de pluie ou de tempête.

Vous parlerai-je en particulier des qualités de leur Roi ; de son autorité , du bon ordre qu'il fait observer dans sa république , & en même tems de l'obéissance & de la soumission de ses sujets , de leur ardeur à le suivre , de leur fidélité à le défendre ; je vous ai déjà dit , qu'il est placé au plus haut de la ruche sur une espèce de trône. Il est plus gros que les autres , pour imprimer du respect par sa prestan-

ce , & il a une marque sur la tête, en forme de Diadême , à quoi elles le reconnoissent, il ne travaille pas, ce qui seroit indigne de sa majesté ; & d'ailleurs étant toujours un des anciens , qui a donné en son tems assez de preuves de ce qu'il sçait faire , il est juste qu'il se repose , & la Royauté est à cet égard la récompense de ses travaux , il n'est pas oisif pour cela ; attentif à donner ses ordres & à les faire observer , il est assez occupé des soins du gouvernement , qui demandent une application continuelle. Mais n'ayant de pouvoir que pour le bien, il semble qu'il soit incapable de faire du mal ; s'il condamne les paresseuses , & s'il les punit , c'est avec une douceur qui est bien différente de nos loix pénales. Ce Roi n'a pas même d'aiguillon comme les autres , pour marquer que ce n'est ni la passion , ni la violence qui le fait agir.

Représentez-vous un Royaume dont le Roi aime ses sujets , qui les défend , qui les soutient , qui n'a d'autre ambition que de s'en faire aimer , qui n'entreprend point de guerre onereuse à ses peuples , qui ne les rebute point par des loix injustes , qui ne les ruine pas par ses exactions , qui au contraire les fait jouir d'une paix solide , qui les soulage dans leurs besoins , les prévient dans leurs nécessités , les console dans leurs malheurs, Représentez-

vous un Royaume , dont les sujets aiment leur Roi , qui le regardent moins comme leur Souverain , que comme leur père , qui le respectent , lui obéissent , & sont toujours prêts à le servir , & à le défendre. Tel est le gouvernement des Abeilles digne de servir de modèle à toutes les nations. Leur Roi ne cherche pas à étendre son empire aux dépens de ses sujets ; il ne médite point de conquêtes plus onéreuses , qu'utiles à ses peuples , il ne les accable point d'impôts pour satisfaire son ambition & son luxe.

Il ne leur enleve pas leur subsistance ; pour s'engraisser du suc des malheureux ; content d'une simple part de la provision commune , il laisse jouir les autres du fruit de leurs travaux. Il ne leur prescrit pas des loix au-dessus de leur forces , & pour leur donner bon exemple , il est le premier à les observer. Aussi ce peuple est-il si content de son Roi , qu'il le respecte comme son bienfaiteur , & lui obéit comme à son père. N'avez-vous jamais remarqué cet attachement des Abeilles pour leur Roi ? Lorsque la ruche est remplie , & qu'elles veulent se séparer , elles attendent ses ordres pour partir avec lui , & dès qu'il prend son effort , elles le suivent toutes en foule , elles l'entourent même par respect , toujours attentives à la route qu'il

voudra tenir , & ne le perdent jamais de vûë. Si elles se partagent , c'est pour former , comme une avant-garde , un corps d'armée , & un autre de reserve , ayant toujours leur Roi au milieu ; s'il s'arrête , comme pour faire alte , les unes le couvrent , & l'environnent par honneur , les autres voltigent sur ses aïles , comme pour aller à la découverte , & observer l'ennemi ; & il n'y en a aucune qui ne soit prête d'exposer sa vie pour le défendre , leur amour pour lui va même si loin , que s'il vient à mourir , elles le pleurent continuellement , par un murmure sourd & lugubre que l'on n'entend jamais que dans cette occasion ; elles ne mangent plus , elles s'abandonnent à leur désespoir , on diroit qu'elles ne veulent pas lui survivre.

Heureux le peuple qui est ainsi gouverné ; heureux le Roi qui aime ses sujets , & qui en est lui-même cheri comme un pere ! chacun s'afflige de sa mort , parce que chaque famille perd en lui un appui , un protecteur ; au lieu que le Roi , qui a regné en Tyran , bien loin d'être regretté , ne fait répandre que des larmes de joye.

L'explication de l'Enigme en la feuille précédente , est l'Amitié.

LA PRINCESSE SOPHIE ,

*Ou les troubles de Russie arrivés sous la
minorité du Czar Pierre I. surnommé le
Grand , dernier régnant*

LE Czar Theodore , fils du Czar Alexis-Samelinik , étant tombé dans de grandes maladies , où toutes sortes de remèdes étoient employés inutilement , donna lieu de croire que quoique fort jeune encore , il ne vivroit pas long-tems. Sa mort arrivant , il n'avoit pour héritiers que deux freres ; l'un appellé Jean , & l'autre Pierre. Le premier étoit attaqué du mal caduc , & dans chaque Lune il en avoit tous les accidens. Il étoit d'ailleurs aveugle , & aussi foible de corps que d'esprit. Le second qui étoit plus jeune de huit ans , pouvoit n'être regardé que comme un enfant qui avoit besoin d'être conduit. Ainsi la Princesse Sophie , qui ne doutoit point que son frere Théodore ne mourût bien-tôt , se flata d'obtenir facilement la Regence , pourvû qu'elle vînt à bout de sortir de son Couvent , où elle avoit été enfermée selon la coutume établie , que les Filles de la Maison Czarienne y doivent passer toute leur vie , sans pouvoir jamais être mariée. Elle avoit alors du moins quarante ans , & une dif-

formité de corps qui surprenoit. Elle étoit d'une grosseur monstrueuse, & avoit la tête large à proportion, avec du poil au visage, mais autant que sa taille étoit courte, & grossière, autant son esprit étoit délié, fin & politique; en sorte que sans avoir jamais lû Machiavel, elle possédoit toutes ses maximes, & sur tout celle qui porte, qu'il n'y a point de crimes que l'on ne puisse commettre quand il s'agit de regner. Dans cette avidité du Gouvernement dont elle étoit possédée, elle affecta de faire paroître pour son frere Théodore toute la tendresse que l'amitié la plus forte est capable d'inspirer. La compassion qu'elle témoignoit avoir de ses maux, lui faisoit dire souvent qu'elle étoit bien malheureuse de ne pouvoir lui rendre elle-même les petits services dont un malade a besoin. Elle envoyoit demander à toute heure de ses nouvelles dans les accès de son mal, & à force de dire qu'on ne le soulageoit pas comme elle feroit, si on lui vouloit permettre d'être auprès de lui; elle fit si bien qu'elle obtint la liberté de sortir de son Couvent. Quand elle fut auprès du malade, ce furent des soins dont rien n'approchoit. Elle le veilloit le jour & la nuit, & s'il lui falloit donner des remèdes, elle ne pouvoit souffrir qu'il les reçût d'aucune au-

tre main que de la sienne , jugeant bien que plus elle marqueroit d'ardeur pour le secourir , plus elle s'attireroit l'amitié & la reconnoissance de ce Prince ; & en même tems la considération & l'estime de tous ceux qui étoient témoins des empressemens qu'elle avoit pour lui. Cependant par ses manieres honnêtes elle s'insinua dans l'esprit des Grands , pour lesquels elle avoit beaucoup d'égard , & gagna le peuple par ses caresses , ne s'étudiant qu'à contenter les uns & les autres , & à les accoutumer à voir sans chagrin ce qu'ils n'avoient jamais vû. Elle devoit, ce semble, être satisfaite de l'heureux succès qu'avoit eu la démarche de sortir de son Couvent ; mais comme elle avoit à craindre qu'on ne la forçât quelque jour à y rentrer, ce qu'elle jugeoit inévitable ; à moins qu'elle ne se rendît la maîtresse absolue ; elle crut que le seul moyen d'y réussir étoit de former un grand parti , qui eût intérêt à la conserver. Elle examina le mérite des Grands qu'elle y voulut engager ; & ne jugea personne plus capable d'être mis à leur tête que le Prince Galischin. C'étoit un homme de très grande qualité ; descendant des derniers Ducs de Lithuanie , de la Maison des Jagellons. Les Grands parurent assez contents de ce choix , se persuadant qu'il n'auroit que le seul nom de

Ministre, & qu'ils partageroient toute l'autorité avec lui. Le Prince qui étoit beaucoup plus éclairé qu'eux, n'eut pas de peine à les entretenir dans leurs espérances pendant la suite du Regne de Théodore, qui mourut d'une mort assez subite, étant seulement âgé de vingt-deux ans. Comme il ne laissa point d'enfans, son frere Pierre, quoique cadet & du second lit, lui succéda d'abord, à cause de l'incapacité de Jean son aîné. La Princesse Sophie, qui aspirant à se rendre maîtresse absolue de tout l'Etat, ne voyoit que les Officiers de la Couronne & les Grands qui pussent s'opposer à ses desseins, ou par l'ambition particuliere de chacun d'eux, ou par le déplaisir qu'ils pourroient avoir tous ensemble, de se voir gouverner par une femme, employa sous main Couvenski, homme hardi & puissant, qu'elle avoit mis dans ses intérêts pour susciter les Estrelits ou Estrelles, espece de Milice, comme les Janissaires de la Porte, qui sous prétexte de venger la mort du Czar Théodore qu'ils soutenoient avoir été empoisonné, firent un si cruel massacre des plus grands Seigneurs, que si pour appaiser le tumulte, la Princesse voyant qu'ils poussaient trop loin les choses, ne fût sortie du Palais, & ne se fût montrée, leur fureur eût continuée à pren-

dre de nouvelles victimes , pour s'enrichir de leurs dépouilles. Les Bojars ou Sénateurs , & le Patriarche s'entremirent aussi pour faire épargner le sang ; & ce grand trouble étant apaisé , le Prince Pierre fut couronné au contentement de toute la Russie. La Princesse qui eût mieux aimé la Couronne sur la tête de Jean son frere de pere & de mere , éclata publiquement , prétendant que l'élection de Pierre faisoit injustice à son aîné. Les Bojars & le Patriarche lui représenterent inutilement que Jean étoit un Prince infirme , aveugle , & perclus de la moitié de son corps. Elle se servit des Estresles dont dix-huit mille en vingt-huit Regimens ont accoutumé de résider à Moscou pour la Garde du Czar : ayant trouvé le moyen de mettre de son parti le Bojar Kouvarck , Président de la Chambre des Soldats , & ainsi la force à la main , elle fit proclamer & couronner Jean , premier Czar , regnant en société avec Pierre , après quoi elle vint à bout de faire agréer que comme les Princes étoient dans une grande jeunesse , elle prendroit sur elle tout le fardeau de l'Etat.

On esperoit que les troubles finiroient par-là , mais on fit des cabales dans la milice qui est composéé en partie d'Estreles , & en partie de Bourgeois de Moscou , qui

sont presque tous des marchands fort riches , qui sont bien aise de se dire de ce corps. La Cour , sur l'avis qu'elle eut de tout ce qui se tramoit, soupçonnant qu'on en vouloit à la maison Czarienne, partit de Moscou, & se retira à un Cloître appelé la Trinité , éloigné de la Ville d'environ douze lieuës d'Allemagne. Peu de jours après la Milice se souleva de nouveau , & l'éloignement des Czars donnant plus de lieu au désordre, le Bojar Couvenski lâcha la bride aux Estresles, permit le pillage & le massacre , & il suffisoit alors d'être d'un autre parti que du sien , pour devenir coupable de la mort du Czar Theodore. Son premier Médecin fut mis en pieces , comme lui ayant donné du poison. On assassina le grand Chancelier & son fils , & l'on commit des cruautés inouïes. La Princesse Sophie avertie de tout se fit un mérite de tant de massacres. Elle envoya faire compliment à Couvenski sur le zèle qu'il montrait à venger la mort de son frere , l'assurant qu'elle se tenoit obligée de tout ce qu'il avoit fait , sa politique l'obligeoit à flatter un furieux qui étoit à craindre ayant les armes à la main. Cependant ses honnêtetés apparentes ne servoient qu'à en hardir Couvenski , qui après les engagements qu'elle avoit pris avec lui , crut qu'il pouvoit tout oser , jusqu'à mettre la couronne

sur sa tête. La chose lui paroissoit d'autant plus aisée , que les massacres des Grands qui l'auroient pû traverser par leur crédit , étoient approuvez , & qu'on lui en faisoit même des complimens ; d'ailleurs il croyoit avoir gagné l'amitié de la milice en lui permettant les vols & les pilleries , & il étoit fortement persuadé qu'il n'y en avoit aucun qui n'entreprît tout pour lui ; les uns par reconnoissance , & les autres par l'espérance d'une plus grande fortune , s'il arrivoit quelque changement. Il leur avoit toujours inspiré un grand mépris pour les Czars par l'imbecillité de l'un , & par la grande jeunesse de l'autre , après laquelle on devoit attendre , qu'il seroit sujet au même accident que ses freres , ce qui seroit cause qu'on ne verroit jamais sur le Trône un Prince qui scût connoître le mérite de chacun , & récompenser leur valeur. Animé par toutes ces vûes , il résolut de n'épargner rien pour son entière élévation , & pour avoir quelque droit dans ce qu'il avoit envie d'entreprendre , il crut devoir s'allier auparavant dans la maison Czarienne , & proposa le mariage de son fils avec la Princesse Catherine , sœur cadette de la Princesse Sophie , qui n'avoit point voulu entrer dans un Couvent , voyant que sa sœur en étoit sortie. Sa té-

merité n'eût pas le succès qu'il s'étoit promis. On fit réflexion à la Cour que cet alliance étant contre la Coûtume , ne pourroit se faire qu'au préjudice des jeunes Czars , & la Princesse Sophie , quoiqu'elle eût consenti à la plupart des crimes de Couvenski , fut la première à opiner à sa mort , pour le punir d'une ambition , qui faisoit craindre des suites très-dangereuses à l'Etat.

C'est la Coûtume en Moscovie de célébrer la fête de tous les Enfans de la maison Czarienne. Le Prince ou la Princesse dont la fête est solennisée, fait un régal, & reçoit les complimens des principaux de l'Empire. La Cour voulut célébrer au Couvent de la Trinité la Fête de sainte Catherine, dont la Princesse que Couvenski destinoit à son fils , portoit le nom. La Princesse Sophie en fit donner avis à tous les Bojars , & invita particulièrement Couvenski , qui continuoit à Moscou les cruautés qu'elle avoit feint d'approuver.

On prit cependant des mesures pour se défaire de cet aspirant au Trône. Deux cent Cavaliers apostés l'attaquerent sur le chemin de la Trinité. Il fut pris & conduit dans une maison voisine , où après qu'on lui eût lu sa Sentence , on lui coupa la tête ainsi qu'à son fils. Les Estresles furent d'abord étourdis du coup , mais à

leur étonnement succéda bien-tôt la rage , ils s'attrouperent , disant , hautement qu'ils avoient perdu leur pere , & qu'ils vouloient venger sa mort sur tous ceux qui en étoient les auteurs , sans distinction de personne. Ils se saisirent en effet des Arsenaux & des munitions de guerre , & ils paroissoient d'humeur à n'épargner rien. La Cour voyant quel danger menaçoit l'Etat , fit promptement assembler les autres troupes qui de tout tems ont une haine irréconciliable contre les Estresles , & ordonna aux officiers Allemands , qui sont en grand nombre , de se rendre incessamment à la Trinité. Chacun obéit à l'ordre , abandonna sa femme & ses enfans pour courir où il étoit appelé , & aucun ne fut retenu par la crainte que les Estresles ne se vengeassent sur sa famille de l'obéissance qu'il rendoit aux Czars. Cette crainte qu'ils pouvoient avoir n'étoit pourtant pas sans fondement. Les Allemands avoient leurs quartiers dans un Faubourg de Moscou , & les Estresles ne manquerent pas de s'y transporter , dans le dessein d'y faire main-basse , mais ils furent arrêté par les remontrances de quelques-uns de leurs vieux camarades , qui leur firent connoître que s'ils massacroient les femmes des Allemands , outre la vengeance des maris qui iroient con-

tr'eux à tout excès , ils ne devoient espérer ni paix , ni pardon , après une action si barbare : ils furent touché de ces raisons : le quartier fut conservé , & ils chercherent à faire leur paix. La Cour ayant jugé à propos de leur pardonner , les Czars retournerent à Moscou , accompagnés de la noblesse & de tous les officiers étrangers , les Estrefles qui vinrent à leur rencontre sans armes , se jetterent par terre , & crièrent miséricorde.

Les Princes ayant fait signe de la main qu'on leur pardonnât , les soldats se leverent & les conduisirent jusqu'au Palais , avec de grandes démonstrations de joye. La mort de Couvenski & de son fils , produisit l'effet que la Princesse avoit attendu. Elle obtint pour elle la Regence de l'Etat , en vertu de laquelle elle conféra à Galischin son favori , la Charge de Grand-Chancelier , & celle de Ministre d'Etat temporel ; c'est-à-dire , d'Administrateur pendant un certain tems , & distribua par ses avis les autres Charges considérables à ses créatures. Galischin commença les fonctions de sa Charge de Chancelier par une exacte perquisition des Estrefles coupables de la sédition qui venoit d'être étouffée. Il fit exécuter les principaux , & condamner les autres en exil. On en composa quatre Regimens , dont

l'un fut relegué à Biologrode , frontière de Tartarie ; l'autre à Sibirka sur le Volga , dans le Royaume de Cazan ; le troisième à Kourska en Ukraine, & le quatrième à Sueska dans le même Pays.

Tout étant ainsi pacifié , & la Princesse Sophie qui avoit de l'amour pour Galifchin , se voyant en état de tout entreprendre , voulut s'assurer de lui entièrement par le mariage. Toute la difficulté étoit de se défaire de la femme de ce Prince , à quoi il ne pouvoit se résoudre , ayant naturellement de l'honneur , outre qu'il en avoit eu de grands biens , & des enfans qui lui étoient chers. Cependant comme les femmes sont ingénieuses , elle fit si bien qu'elle engagea Galifchin à porter sa femme à se faire religieuse ; moyennant quoi , selon la Religion des Moscovites , il obtiendrait peu de tems après du Patriarche la permission de se remarier, en exposant que la force de son temperament ne lui permettoit pas de garder le célibat. La femme de Galifchin , ayant donné les mains à la chose , la Princesse ne douta plus qu'elle ne réussit dans ses desseins , qui étoient de se placer elle-même sur le Trône ; pour cela il falloit faire approuver à Galifchin la mort des Czars , qu'elle avoit absolument résolue. Ce Prince plus habile qu'elle , & moins

amoureux , lui representa l'horreur de ce crime , lui faisant comprendre qu'il ne manqueroit pas de leur attirer la haine de tout le monde , laquelle quoique cachée , pourroit un jour éclater , & donner occasion aux Mécontents , sous prétexte de venger les Czars , de faire contr'eux ce qu'elle avoit fait contre Couvenski. En la détournant de son dessein , il lui en fit approuver un autre plus raisonnable & en apparence plus sûr. Ce fut de marier le Czar Jean , que dès que ce Prince auroit des enfans , le Gzar Pierre n'auroit plus d'amis ni de créatures : qu'en ce cas-là ils se marieroient , & pour rendre leur mariage plus agréable à toute la Moscovie , ils feroient élire pour Patriarche le Pere Silvestre , Moine Polonnois, Grec de Religion , & homme habile , qui proposeroit aussi-tôt un Ambassade à Rome pour la réunion de l'Eglise de Russie ; qu'ensuite ils contraindroient le Czar Pierre à se faire Prêtre , ou si cela ne se pouvoit , qu'ils trouveroient moyen de s'en défaire par des voyes sûre & moins odieuses que celles que proposoit la Princesse , qu'ils obligeroient le Czar Jean à se plaindre de sa femme , & à faire voir que les enfans qu'elle auroit eus, ne seroient point de lui ; que de cette manière ils la feroient mettre dans un Couvent , après quoi ils se-

roient obtenir au Czar Jean la permission d'en épouser un autre dont ils seroient sûrs qu'il n'auroit aucuns enfans , que par ce moyen sans craindre d'en courir la haine des Russiens ; ils seroient les maîtres de l'État pendant la vie de cet inhabile Prince , & les héritiers après sa mort n'y ayant plus de mâle dans la famille des Czars.

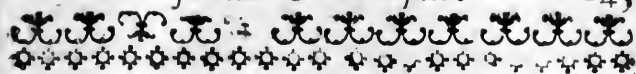
La Princesse trouvant également son compte à ce dessein y consentit , & laissa à Galischin le soin de le faire réussir , il commença par marier Jean : & comme les Czars ne s'allient jamais dans les Pays étrangers , & qu'ils choisissent parmi les plus belles filles de toute la Russie , qu'on leur amene à la Cour , celle qui leur plaît le mieux , il ne fut pas difficile à Galischin de lui donner une femme qui convînt à ses desseins. Cependant la paix ayant été faite avec la Pologne , on délibéra dans le Conseil de guerre d'envoyer en Crimée contre les petits Tartares , un corps d'armée considérable , & le Prince Galischin en fut nommé Généralissime , il fit ses efforts pour se décharger de cet emploi , mais la pluralité des voix l'emporta , & quoiqu'il vit bien qu'on ne cherchoit qu'à lui nuire en le faisant sortir de Moscou , il fut engagé d'honneur à prendre la conduite de cette expédition en 1687. La campagne finie , Galischin par les pré-

sens qu'il eût l'adresse d'obtenir des Czars, ou plutôt de la Princesse, en faveur de l'armée, appaisa certains mouvemens qui s'élevoient dans les troupes contre sa personne, & gagna encore les principaux de la noblesse, par des emplois qui les dédommageoient de leurs dépenses, de sorte qu'il fut reçu à la Cour avec tous les témoignages de joye qu'il pouvoit souhaiter, & reprit en main les affaires avec plus d'autorité qu'auparavant. La femme du Czar Jean accoucha, mais le malheur ayant voulu que ce ne fut que d'une fille, il fallut se consoler en attendant mieux.

Toute cette intrigue ne put être conduite si secrettement, que les amis du Czar Pierre n'en fussent instruits.

Ils voulurent y donner remede, mais ne se sentant pas assez puissans pour l'entreprendre en l'état où étoient les choses, ils engagerent un autre Prince Galischin, parent de celui-ci, à se joindre à eux, & l'influèrent si bien dans les bonnes grâces du jeune Czar, qu'il en devint favori, & une seconde expédition ayant été résolue en Crimée en 1689. on obligea, sous prétexte d'estime, le grand Galischin à aller pour la seconde fois commander l'Armée.

On donnera dans la feuille suivante la suite de cette Histoire.



NOUVEAUX

AMUSEMENTS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. VII.

Suite de l'Histoire de la Princesse Sophie.

Pendant son absence on maria le Czar Pierre malgré la Princesse , une action si hardie grossit son parti , & toute la jeunesse se déclara pour ce Prince ; Galischin de retour de cette seconde campagne trouva les affaires dans un changement qui lui donna de grandes inquiétudes. Le mariage de Pierre & la grosseffe de sa femme avoient rompu toutes ses mesures , l'audience lui fut refusée , & ce ne fut que par les prières de la Princesse qu'il fut admis à baiser les mains du Czar. Il essuya de sanglans reproches sur le mariage du Czar Jean , & il ne put venir à bout de justifier sa conduite. Quelques jours s'étant passés avec assez de tranquillité pour Galischin , la Princesse voulut répandre

des biens considérables parmi les Bojars ; & reconnoître par - là les bons services qu'ils avoient rendus ; mais le Czar Pierre s'y opposa fortement sous prétexte de faire examiner la qualité des services, afin d'y proportionner les récompenses , & ce ne fut qu'après des instances bien des fois répétées , qu'elle obtint enfin le consentement de faire ce qu'elle souhaitoit. Les dons qu'elle fit aux Chefs d'armées aux autres Officiers Généraux , & même à tous les Gentils-hommes qu'elle étoit bien aise d'affermir dans son parti , causerent d'autant plus d'étonnement qu'ils n'avoient point encore été pratiqués en Moscovie , & que les Czars s'étoient toujours contentés de donner une veste Royale à ceux qu'il leur plaisoit d'honorer ; cependant la Princesse n'étoit pas contente , quoiqu'on l'eût laissé maîtresse des libéralités qu'elle avoit jugé à propos de faire ; on lui avoit fait acheter fort cher ce plaisir par les oppositions qu'elle y avoit rencontrées , ce qui lui étoit sensible au dernier point , après avoir gouverné l'Etat à sa fantaisie , & sans aucune contradiction pendant plusieurs années. Ce qui venoit de lui arriver lui faisoit voir , que plus elle laisseroit augmenter l'autorité de son frere, plus elle verroit diminuer son pouvoir. Elle s'imaginait avec beaucoup d'apparence que s'il

ne lui avoit pas refusé absolument la permission qu'elle lui avoit demandée , il s'étudieroit à l'avenir à lui refuser des graces ; & prendroit plaisir à perdre ses créatures , pour l'obliger après divers mécontentemens à quitter la partie , & à se retirer dans son Couvent : elle ne pouvoit rien prévoir de plus terrible pour elle. Ainsi son ambition la dévorant , comme elle étoit courageuse au-delà des personnes de son sexe , elle résolut de tout tenter pour se maintenir dans le poste où elle étoit , & se repentant d'avoir suivi si long-tems les conseils moderés de Galischin , elle lui fit comprendre que s'ils laissoient le Czar Pierre sur le trône , leurs ennemis ne se contenteroient pas de la ruiner de crédit insensiblement ; mais qu'ils pousseroient la chose plus loin , en la forçant de rentrer dans son Monastère , ce qui ne pouvoit arriver qu'elle ne l'entraînat en même tems dans sa chute , lui , sa famille , & tous ses amis. Galischin ne put résister à ses raisons , & bien qu'il eût beaucoup de prudence , & qu'il fût naturellement ennemi de tous les conseils violens , il trouva tant d'apparence dans toutes les choses qu'elle lui représenta , qu'il ne put se défendre d'entrer dans la conspiration qu'elle méditoit. Il auroit bien voulu seulement avant qu'on entreprît rien , envoyer

son fils aîné en Pologne , sous prétexte d'ambassade , avec la plus grande partie de ses richesses , afin de s'y pouvoir mettre à couvert de l'orage , si le projet manquoit de succès ; mais l'impatience de la Princesse l'emporta , elle lui remontra qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; & que ce qu'il vouloit faire seroit une précaution inutile , puisqu'après toutes les mesures qu'elle avoit prises depuis fort long-tems , elle étoit sûre de l'exécution de son dessein. Elle prit donc la résolution de se défaire du Czar Pierre qui étoit alors à une de ses maisons de plaisance , appelée Olerokeusko , à une petite lieue de Moscou ; elle chargea de cette dangereuse commission , Théodore Thekelavitaï , Président de la Chambre des Estresles , qui de simple Ecrivain , étoit devenu par l'appui de cette Princesse , *Акатрик* , ou *Porte-épée* , dignité immédiatement après les Bojars Sénateurs. Ce Theodore promit d'exécuter fidèlement l'ordre de la Princesse Sophie. Il assembla six cens Estresles affidés , & commandés par un Colonel dans le Château de Crim , résidence du Czar & du Patriarche , & où sont toutes les Chambres de Justice , & s'étant mis à leur tête , il les disposa à le suivre à Obrokeusko ; mais dans le tems qu'il ordonnoit de leur mar-

che , deux de ces Estresles , touchés de remords , résolurent de ne point souiller leurs mains dans le sang de leur Prince , & s'étant dérobés sans qu'on y prît garde , ils coururent avertir le Czar Pierre , qui surpris au dernier point, se leva de son lit , & fit avertir ses oncles freres de sa mere , pour les consulter sur ce qu'il avoit à faire : on résolut d'envoyer à la Ville pour s'informer de la verité du fait , & ceux qui furent chargés de cette commission ayant rencontré Thekelavitaï , à la tête de ses Estresles , se tirèrent à quartier , & prirent ensuite les devans pour en avertir le Czar. Il n'eut que le tems de monter en Carosse à la hâte avec sa mere , sa femme & sa sœur , & se sauva du côté du Couvent de la Trinité , suivi de ses plus fideles serviteurs : les conjurés arrivés chercherent par tout le Czar , & ceux des Estresles qui étoient de garde , ne sçachant rien de l'affaire ; mais seulement étonnés de sa fuite , dirent à leur Président qu'il étoit parti la nuit avec grande précipitation. Thekelavitaï retourna vers la Princesse, qu'il ne trouva pas moins chagrine que lui de ce que l'entreprise avoit manqué ; cette fuite causa beaucoup d'étonnement dans Moscou ; on n'en pouvoit deviner la cause , mais sur le soir on sçut que le Czar Pierre avoit

envoyé faire à la Princesse de grands reproches de sa perfidie. Elle nia tout , & soutint qu'on s'étoit allarmé mal à propos, en donnant le nom de conjurés à des Estresles qu'on envoyoit relever la garde , & qu'on lui faisoit tort de lui croire l'ame assez noire pour pouvoir penser à perdre son frere. Comme on relève ordinairement la Garde de jour , & que les Estresles étoient arrivés de nuit à Obroksenko , on demeura persuadé de la chose. Le Czar Pierre écrivit à tous les Borsars & à toute la noblesse , qu'ils eussent à se rendre incessamment à la Trinité , & ayant averti tout l'Empire de l'attentat de Thekelavitau , il envoya des ordres à toutes les Villes de tenir la milice prête pour le soutenir. On accourut de tous les endroits du Royaume , & en moins de huit jours , il vit auprès de lui un grand nombre de Noblesse , il envoya aussi ordre à Galischin de se rendre à la Trinité , mais il s'excusa sur ce que le Czar Jean le retenoit. Pendant ce tems la Princesse employoit tout pour avoir de son parti les Estresles que Pierre se ménageoit , elle en fit appeller certains Officiers , qui préféablement aux Colonels , ont en de semblables occasions grand pouvoir sur les esprits , & les ayant fait ranger au bas de l'escalier , le Czar Jean & elle sortant de

la Messe , s'arrêterent , & le Czar leur dit que son frere s'étant retiré à la Trinité sans que l'on en scût la cause , il avoit dessein sans doute de troubler l'Etat , & que pour éviter les facheux inconveniens qui pouvoient naître de sa retraite , il leur défendoit de lui obéir , quelqu'ordre qu'ils en reçussent. La Princesse appuya cette défense , mais les Estresles ne laisserent pas de se rendre auprès du Czar Pierre ; de sorte qu'ayant appris que la plupart des Bojars s'étoient joints à lui , elle ne trouva point de plus sûr parti pour elle , que de tâcher à faire sa paix. Cette Princesse choisit pour cela deux de ses Tantes , sœurs de son Pere , & une de ses sœurs , qui sur son exemple étoient sorties du Couvent , & qu'elle n'avoit osé y faire rentrer , de peur que ses ennemis n'en prissent sujet de l'y vouloir faire rentrer elle-même. Elle les envoya à la Trinité , où étant reçues à l'endroit qui servoit de retraite au Czar , elles le prièrent de ne point ajouter foi aux bruits que l'on avoit répandus , l'assurant qu'il y avoit du mal entendu dans cette affaire , qu'on vouloit malicieusement broüiller le frere avec la sœur , & qu'il pouvoit en sûreté revenir à Moscou. Le Czar leur fit si bien voir que sa terreur n'avoit point été panique , que convaincuës de la conspi-

ration , par les circonstances ; elles commencerent à pleurer , protestant qu'elles n'y avoient aucune part, & jurant qu'elles ne retourneroient plus à Moscou , résolues de vivre ou de mourir avec lui. La Princesse ayant eu avis du mauvais succès de la négociation de ses Tantes , elle s'adressa au Patriarche , & en lui marquant toute sa douleur elle fit si bien que le bon-homme consentit à s'employer pour l'accommodement qu'elle souhaitoit ; il partit le même jour , exposa au Czar le sujet de sa visite , & n'oublia rien de ce qu'il crut propre à remettre la bonne intelligence entre le Czar , & la Princesse sa sœur : mais il fut fort étonné d'apprendre que la conspiration s'étendoit jusqu'à lui , & que si le dessein avoit réussi , le Moine Silvestre se seroit fait reconnoître Patriarche. Cette nouvelle étourdit extrêmement ce bon-homme. Il crut qu'il ne feroit pas mal de demeurer à la Trinité , jusqu'à ce qu'on eût éclairci & pacifié les choses , & en même temps il fit une déclaration publique pour mettre les Conjurés en Arrêt. La Princesse doublement affligée , assembla les gens de son parti , & dans le Conseil qu'ils tinrent ensemble , il fut résolu que l'on tiendrait Thekerlavita dans le Palais ; elle prit ensuite le chemin de la Trinité , accompagnée de

Galischin & de la plûpart de ses amis , afin de tâcher d'appaîser son frere , qui de son côté avoit envoyé de seconds ordres aux Estresles de se rendre incessamment auprès de sa personne. Elle n'étoit pas encore à moitié chemin , lorsqu'un Bojar , qu'envoya le Czar au devant d'elle , l'obligea de retourner sur ses pas , en lui disant qu'elle ne feroit pas reçue. La Princesse n'ayant pas jugé devoir passer outre , & appréhendant la colere de son frere , reprit le chemin de Moscou. Le lendemain les Estresles , & les Allemans se rendirent tous à la Trinité , les Bojars s'y assemblèrent , & résolurent entr'eux d'envoyer prendre les traitres en quelque lieu qu'on les pût trouver. Un Colonel à la tête de quatre cens hommes fut chargé de cette commission ; il vint à Moscou , & marcha au Palais ; là il demanda hautement qu'on lui livrât Thekelavitaü ; on fit d'abord quelque résistance , mais le Colonel ayant persisté , la Princesse qui se vit abandonnée , & qui craignoit les suites de son refus , livra le coupable & ses adherans qui furent conduits chargés de chaines à la Trinité.

D'un autre côté Galischin voyant sa fortune sur le point d'être renversée , & se flattant de la pouvoir soutenir par sa fermeté , résolut d'aller lui-même justifier

sa conduite auprès du Czar , il prit le chemin de la Trinité , accompagné de son fils & de plusieurs grands Officiers ses créatures ; mais la porte du Couvent se trouva fermée pour lui & pour sa suite ; & après qu'on lui en eut refusé l'entrée , on leur donna des gardes à tous , avec ordre de ne point sortir de la maison où ils étoient. Si-tôt que Thekelavita fut arrivé , il fut conduit dans le grand salon , où le Czar avoit assemblé ses Bojars , on l'interrogea quatre heures , & de-là on le mena dans une tour du Couvent , où il souffrit la torture , c'est-à-dire , les étrières de la façon qu'on les donne en Moscovie , ce supplice est des plus cruels. On attache le patient sur le dos d'un homme robuste , qui est tout droit sur ses jambes , appuyant ses mains sur une espece de banc à la hauteur de la tête ; l'Exécuteur est à trois pas de là , avec un foïet de nerf de bœuf , ayant au bout trois aiguillettes de cuir d'Eland , cru , & non tanné , & qui par conséquent ne tranche gueres moins qu'un rasoir , il en donne de toute sa force sur le dos du patient , & fait ruisseler le sang à chaque coup. Thekerlavita en ayant essuyé quelques uns , avoit qu'il s'étoit chargé de tuer l'Impératrice mere , & le Czar Pierre , & que la Princesse Sophie l'avoit poussé à cet

te entreprise , dont il découvrit toutes les circonstances. Le Czar , quoique fort persuadé de l'inhumanité de sa sœur , ne voulut pourtant point deshonorer publiquement une Princesse de sa Maison ; & le jeune Galischin , favori du Czar , eut besoin de tout son crédit pour l'engager à ne pas ternir l'honneur de sa famille par le supplice de son parent , Prince du même nom : on examina ensuite sept scelerats , qui devoient exécuter le massacre , on leur donna la question extraordinaire , qui fut de leur raser la tête , & de leur faire tomber goutte à goutte de l'eau bouillante sur le crane , ce qui leur fit aussi-tôt confesser tout par l'excès de la douleur : après qu'ils eurent déclaré leur crime , & nommé tous ceux qui étoient de la conspiration , on passa deux jours à délibérer ce qu'on feroit des criminels. Galischin , son fils , & ses amis , furent condamnés à l'exil , la Sentence lui fut prononcée au pied de l'escalier , par un Secrétaire d'Etat , il l'écouta debout , & environné de Gardes , elle portoit qu'il lui étoit ordonné de la part du Czar de se rendre à Karga , ville sous le Pole , & d'y demeurer le reste de ses jours , en disgrâce de Sa Majesté , dont la bonté cependant étoit telle , qu'elle lui accordoit trois sols par jour pour sa subsistance ; sa

justice ordonnant que tous ses biens seroient confisqués au trésor. Le malheureux Galischin ayant fait une inclination , & répondu se ulement qu'il étoit difficile de se justifier devant son maître , se retira , & fut conduit au lieu de son exil par un Colonel.

On dépêcha un Secrétaire d'Etat à Moscou , pour se saisir de son Palais , où l'on trouva quantité de meubles très-riches ; cent mille ducats enterrés dans une cave , quatre cens poutes de vaisselle d'argent ; chaque poute valant quarante-francs , & quelques especes d'argent monnoyé. Sa femme , son fils , & la femme de ce fils furent envoyés au même exil ; le lendemain Thekelavitaï eut la tête coupée sur un billot , & l'on punit du même supplice deux des sept Estresles qui devoient porter les premiers coups. Le Colonel qui s'étoit chargé de commander le détachement eut les écrivains ; après qu'on lui eût coupé la langue , il fut relegué en Sibirie avec un sol par jour pour sa subsistance ; les cinq autres eurent aussi la langue coupée , & furent envoyés au même lieu , pour la chasse des Martres Zibelines. Toutes ces exécutions finies , le Czar Pierre fit conduire la Princesse Sophie dans le Monastere qu'elle avoit fait bâtir à une demie lieue de

Moscou. Ce Prince revint à Moscou , où il fit son entrée à cheval , les dix-huit mille Estresles de la Garde étant sur les armes , un quart d'heure après sa femme & sa sœur arriverent en carosse , & tous ensemble ils allerent descendre au Palais. Le Czar Jean vint recevoir son frere au haut du degré , ils s'y embrasserent , & s'étant promis l'un & l'autre leur amitié ; chacun deux se retira dans son appartement particulier ; depuis ce tems là il ne s'est fait mention de Jean qu'à la tête des actes. Telle fut la fin de la Regence de la Princesse Sophie qui se seroit conservée dans sa puissance , si elle s'étoit contentée de gouverner l'Etat sous son frere : mais pour s'être livrée à son ambition , elle s'est vûe confinée pour le reste de ses jours dans un Convent qu'elle abhorroit , avec 200. Religieuses qu'elle avoit fait venir expres de Kiovie dans le dessein de s'acquérir le plus de créatures qu'elle pourroit , ayant depuis tenté , mais inutilement , de se sauver en Pologne. Le Czar Jean mourut peu de tems après , & laissa son frere Pierre seul Monarque de ce vaste Empire , qu'il a rendu très-florissant par le soin qu'il a pris d'y établir des Manufactures , & d'y faire fleurir les Arts. Ce Prince qui possédoit d'éminentes qualités , étoit d'une grande taille , il la

voit le visage beau , les yeux assez grands ; mais un peu égarés , il a mérité le nom de *Grand* par ses conquêtes , & ses travaux , il se divertissoit cependant à faire tirer ses favoris les uns contre les autres , qui bien souvent s'assommoient à l'envie pour faire leur cour. L'Hyver il faisoit faire de grands trous sur la glace , & obligeoit les plus grands Seigneurs à passer pardessus en traîneaux , il se rejoüissoit quand il les voyoit tomber dans ces trous où beaucoup se noyoient par la foiblesse de la nouvelle glace. Plaisirs de la nation , sans doute ? ainsi que l'on a vû dans d'autres pays se plaie aux courses de *Taureaux* , & aux combats particuliers.

*LA TRAHISON PUNIE ,
ou l'Heureux Traître.*

HISTOIRE.

S'il est certain qu'on n'aime pas quand on veut , il ne l'est pas moins qu'on ne cesse point d'aimer quand la raison le conseille ; il y a un je ne sçai quoi qui l'emporte sur tous les raisonnemens que l'on peut faire , & auquel souvent il est inutile qu'on s'obstine à résister. Une jeune Demoiselle plus belle que laide , mais non pas assez pour toucher sensiblement

sans qu'on la connût , se trouva dès l'âge de quinze à seize ans , d'un esprit mûr & solide , qui la mettant en état de voir ses défauts dans ceux d'autrui , lui donna en même tems une grande attention sur les moyens de s'en corriger. Ce fut son unique étude. Il seroit à souhaiter qu'elle fût universelle , & que personne ne voulût s'en exempter ; l'application qu'elle eut à veiller sur elle-même , la rendit honnête , douce , insinuante , & ne lui laissa pour toute fierté que celle qui fait estimer les personnes de son sexe. Léandre Gentilhomme assez riche , & d'une naissance qui le pouvoit distinguer , ne la put voir quelque tems sans être touché de son mérite. Il eut pour elle beaucoup d'assiduité , & l'on n'en fut point surpris. Son humeur égale & complaisante ; la vivacité de son esprit , & l'enjouement qui accompagnoit les moindres choses qu'elle avoit à dire , la rendoient digne d'un pareil attachement ; mais s'il s'acquit son estime , il ne put gagner son cœur. Elle vouloit bien le recevoir pour ami , & dès qu'il lui parloit comme amant , elle lui marquoit une froideur qu'il ne lui étoit pas possible de vaincre. Ainsi ce fut inutilement qu'il s'expliqua : sa passion n'eut aucun succès , & la mère de la Demoiselle , qui trouvoit l'affair

re avantageuse, ne put l'engager à y consentir. Cependant Léandre se flattant qu'avec le tems il lui feroit perdre son indifférence, continua toujours de la voir; & son amour paroissant fort violent, on blamoit la Belle de son obstination à n'y pas répondre. Elle répondit que pour se résoudre au mariage, il falloit que l'étoile s'en mêlât, & qu'elle attendoit sans impatience ce que la sienne résoudroit de sa fortune. Cette réponse ayant été rapportée devant Oronte, Cavalier, plein de mérite, & son voisin, il dit agréablement qu'il n'y avoit point d'autre étoile que le cœur, & qu'apparemment l'amant dont il étoit question voulant toucher celui de la Belle, ne s'y prenoit pas comme il devoit : on lui répondit que c'étoit une aventure à tenter pour lui, que la Demoiselle méritoit les soins du plus honnête homme, & qu'il acquereroit beaucoup de gloire de réussir à une conquête, où un Gentilhomme avec une forte passion & beaucoup de bonnes qualités, sembloit avoir échoüé ; il se trouva touché de ce défi. Il se résolut à voir la Belle ; & s'assurant sur sa bonne mine & sur l'agrément qu'il sçavoit donner à la conversation ; il mit en usage tout ce qu'il crut propre à le faire aimer ; la Demoiselle le regarda attentivement, rien ne

lui déplût dans sa personne. C'étoit un air libre , & un dehors prévenant , qui se faisoit écouter avec plaisir Aussi ne fut-elle pas fâchée de le connoître. Toutes ses visites furent agréablement reçues & il y avoit des instans où elle croyoit sentir pour lui ce qui lui sembloit n'avoir jamais senti pour personne ; mais malgré de si douces dispositions , son penchant, qu'elle ne démêloit pas bien , ne pût prévaloir sur sa raison , & si son cœur commençoit à lui être favorable , elle s'en rendoit si bien maîtresse , que rien ne lui échappoit qui pût le faire connoître, elle auroit été charmée de s'en voir aimée , mais quelques fortes assurances qu'il pût lui donner de mettre tout son bonheur à lui plaire ; comme elle avoit beaucoup de discernement , elle y remarquoit toujours plus d'esprit que de passion , & quoique ce qu'il lui disoit n'eût rien de contraint ni d'étudié , ses yeux ne parloient pas si bien que sa bouche , & il y avoit un arrangement dans ses douceurs qui empêchoit qu'elle ne les prît pour des vérités. Cependant plus il la voyoit , plus il découvroit en elle un fond de mérite qui lui avoit d'abord été inconnu , & qui se développant de jour en jour , lui fit admirer une grandeur d'ame dont il fut charmé. Rien n'étoit si noble que ses

sentimens , & son esprit n'avoit pas moins de solidité , qu'on y remarquoit de délicatesse. Tout cela fit son effet. Oronte qui avoit entrepris de se faire aimer , sans autre dessein , aima véritablement , & commençant à n'exprimer plus que ce qu'il sentoit ; il le fit d'une manière , qui ne manqua pas de persuader. Ce n'étoient plus des discours suivis , il disoit cent fois la même chose & il la disoit toujours avec plus de force. La Belle , pour l'enflamer davantage , lui cacha long-tems qu'elle fût convaincuë de son amour , & son incrédulité , quoi qu'affectée , fut un aiguillon pour le porter au dernier excès. Enfin , ses empressemens qu'il redoubloit à toute heure , adoucirent la fierté qui l'empêchoit de se rendre. Elle fut contrainte de lui avouer qu'elle croyoit être aimée , & elle ne put lui faire un aveu si doux pour lui , sans lui faire voir en même tems qu'il étoit aimé. Quels transports ne fit-il pas éclater quand il se vit sûr de son bonheur ? Il ne fut plus question que de terminer le mariage , & on ne le pouvoit conclure assez-tôt pour satisfaire son impatience ; ainsi ce lui fut quelque chose de cruel que la nécessité qu'on lui imposa d'attendre l'arrivée d'un oncle de la Demoiselle , dont elle héritoit en partie , & qui ne pouvoit se ren-

dre à Paris de plus d'un mois. Le chagrin que lui donna ce retardement fut soulagé par le plaisir qu'il eut de se voir aimé d'un amour sincère. En effet la Belle qui s'abandonna au je ne sçai quoi qui l'avoit vivement frappé à la première vûe du Cavalier , le trouvant digne de sa plus forte tendresse, ne mit plus de bornes aux sentimens que son penchant l'obligeoit de prendre. C'étoit sa première passion, & elle fut vive & très-véritable. Léandre qui s'étoit attaché à elle depuis si long-tems ne put voir sans une extrême douleur qu'un autre eût vaincu son indifférence , après tant de soins qu'il avoit perdus pour s'en faire aimer. Il lui en fit des plaintes touchantes ; & elle rejetta ce qui arrivoit sur l'ordre immuable de la destinée. Cependant Oronte tout convaincu qu'il étoit du parfait mérite de la Belle , s'oublia assez , pour se laisser ébloüir à la beauté. Une jolie Brune que le hazard lui fit voir dans un quartier des plus éloignés du sien , parut à ses yeux toute brillante. Il n'y avoit rien de si engageant que l'extérieur de sa personne ; tout y étoit plein de graces, & il étoit mal aisé de se sauver de ses charmes , quand elle vouloit se servir de leur pouvoir ; il lui conta des douceurs. Elle prit plaisir à les écouter , fort persuadée qu'elle en

étoit digne. Rien ne fut plus vif que ce début , & dès ce premier moment ils se plurent l'un & l'autre. Il alla chez elle peu de jours après , on fut ravi de le voir , point de bornes à ses visites. Il découvroit tous les jours quelque nouveau charme dans sa nouvelle conquête ; & à force de lui dire qu'elle étoit aimable, il la trouva telle, & son cœur demeura pris.

Comme elle ignoroit qu'elle avoit une Rivale , avec qui l'honneur ne permettoit pas à ce Cavalier de chercher à rompre , elle lui fit certaines avances qui le convinquirent , que s'il en vouloit faire la recherche on l'écouteroit favorablement. Elle étoit fort riche , & s'il n'eût pas eu d'engagement le parti n'étoit pas à dédaigner. Il suivit aveuglement les mouvemens de son fol amour. Il parla , il dit plus qu'il ne devoit ; & la réponse qu'il eut , lui faisant une espece de nécessité d'aller plus loin , il poussa la chose jusqu'à ne pouvoir plus reculer sans honte. Grand embarras ! qui le jeta dans un trouble qu'il ne pût cacher aux yeux de sa premiere maîtresse. Elle voulut en sçavoir la cause , & il la rejetta sur ce que son oncle différoit trop à venir. Son chagrin ayant paru obligeant , on lui en sçût gré , & la Belle lui en tint un compte qui l'auroit charmé s'il n'a-

voit eu qu'elle dans le cœur ; mais enfin son désordre se calma. Il parut plus amoureux que jamais ; & l'oncle étant arrivé ; on signa le contrat de mariage. Il n'y avoit plus que deux ou trois jours jusqu'à celui qu'on avoit choisi pour les marier , quand un incident fort imprévu , renversa tous leurs projets. La Belle accompagnée d'une parente , étant sortie pour aller à un Couvent d'un Fauxbourg où elle avoit quelque amie à voir , quatre hommes à demi masqués se montrèrent dans le tems qu'elle sortoit de carosse , & l'ayant mise dans une chaise de Poste , malgré les efforts & les cris de sa parente , ils avancerent si vîte , qu'en fort peu de tems elle les perdit de vûë.

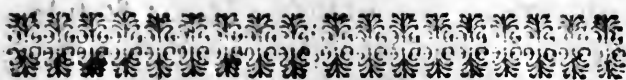
Cette nouvelle qu'elle annonça à son retour , mit la famille dans une grande consternation ; Oronte en fit paroître toute la douleur imaginable , & avec deux ou trois de ses amis , sans perdre de tems , il courut après les ravisseurs ; mais leur diligence ne servit de rien , & on n'eut aucune nouvelle. Leandre qui avoit aimé la belle , s'étant absenté depuis quelques jours , on ne douta point qu'il ne fût l'auteur de l'enlèvement. On fit des poursuites contre lui , & il ne les eut pas plutôt apprises , qu'il se présenta , voulant se justifier , son amour seul lui atti-

roit les soupçons qu'on avoit formés. On a peine à ceder à son rival un bien qu'on croit avoir mérité ; mais cette présomption n'étoit pas une évidence , & il repoussa l'accusation avec tant de force qu'aucun des parens ne voulut soutenir. Cependant la belle étoit enlevée , & on ne sçavoit que penser de ce malheur. On fit les plus exactes recherches , & quelques soins que l'on prît d'envoyer de tous côtés ; il fut impossible de découvrir ce qu'elle étoit devenuë. L'occasion étant favorable à Oronte , après qu'il eut fait de son côté tout ce qu'on pouvoit attendre d'un amant fort inquiet , il demanda aux parens qu'on lui rendît sa parole , & que le contrat qu'il avoit signé demeurât nul. Ce qu'il demandoit étoit trop juste pour le pouvoir refuser, la belle avoit disparu. Aucun d'eux ne pouvoit dire entre les mains de qui elle étoit , & quelque assurance que l'on eût de sa vertu un enlèvement étoit toujours une tache auprès de gens délicats. Il ne se vit pas plutôt dégagé, que se déclarant plus ouvertement à la jolie Brune ; il ne songea plus qu'à contenter son amour. Le mariage se fit , & les avantages qu'il y trouva du côté de la fortune , donnerent sujet à tous ses amis de se réjouir du changement ; mais il n'en fut pas ainsi de lui. S'il eut une belle femme , riche , & qui lui avoit paru ai-

mable , il reconnut en fort peu de tems , que le dedans ne repondoit pas à ce bel extérieur dont il s'étoit laissé éblouir. Elle étoit bisarre , imperieuse , aimoit à se distinguer par la dépense , & ne connoissoit pour toute raison que son caprice. Point de complaisance , point d'honnêteté. Elle vouloit ce qu'elle vouloit avec un entêtement qui la rendoit intraitable. Oronte eut beau vouloir ramener son esprit par la douceur ; il l'aigrit en la flattant & la même bisarrerie qui l'avoit portée à l'aimer d'abord , changea tout d'un coup ce mouvement en aversion : elle le tenoit indigne d'elle , lui faisoit mille reproches , & ne s'appliquoit qu'à lui donner du chagrin. Fière d'un vif éclat de beauté qui lui attiroit de l'encens par tout , elle ne pouvoit le regarder sans dédain ; & s'opposant à toute heure à tout ce qu'il souhaitoit , elle le rendit le plus malheureux de tous les Epoux. Ce fut alors qu'il se repentit véritablement d'avoir été infidèle , & son repentit fut encore plus grand , quand trois mois après son mariage , la Belle que son cœur avoit trahie , parut tout d'un coup , ayant été ramenée par les mêmes hommes masqués qui la laisserent la nuit à dix pas de sa maison. Vous jugez bien qu'on s'en pressa de lui demander d'où elle venoit , & où on l'avoit menée depuis

plus de quatre mois qu'elle étoit perduë. Sa réponse fut qu'on l'avoit traitée avec des honnêtetés inconcevables ; mais sans qu'elle eût pû apprendre ni où ni avec qui elle étoit ; qu'après avoir d'abord marché plusieurs heures , on étoit entré dans une forêt que l'on avoit traversée toute la nuit, qu'au point du jour elle s'étoit trouvée dans une maison où une Dame âgée & civile, étoit venue l'assurer qu'elle y seroit la Maîtresse, sans qu'elle dût craindre qu'il lui arrivât rien de facheux ; que cette Dame qui venoit souvent manger avec elle , étoit la seule personne qu'elle eût vûë depuis son enlèvement , avec une femme de chambre qui demouroit toujours auprès d'elle pour la servir ; qu'elle avoit taché inutilement de la corrompre pour sçavoir par quelle raison on l'avoit amenée en ce lieu là , & à quel dessein on l'y retenoit , qu'on lui avoit dit seulement que si elle vouloit se marier , on se faisoit fort de lui trouver un parti avantageux ; mais qu'on ne lui avoit jamais nommé personne, & qu'enfin sans lui donner aucun autre éclaircissement sur son aventure, on avoit trouvé à-propos de la ramener.

*On donnera la suite de cette Histoire à la
feuille suivante.*



NOUVEAUX AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. VIII.

ELOGE DE L'ARAIGNEE AUX DAMES.

C'Est à vous que j'adresse ce discours, aimables & charmantes Dames, dont les mains subtiles & délicates donnent à tout ce qu'elles touchent toutes les figures qu'il leur plaît. Ne diroit on pas que nous sommes au tems des métamorphoses, & que le fil & la soye ne passent sous vos doigts, que pour y prendre autant de formes différentes ? Votre adresse me fait souvenir du beau modèle que la Nature nous propose, & que vous imitez si parfaitement. Je parle de l'Araignée, qui paroît d'abord si méprisable ; mais que cette idée ne vous effarouche pas. L'Araignée a assez de mérite pour enlever à

l'homme sa plus grande gloire ; & si le langage de ce petit animal étoit entendu , autant que ses merveilles sont admirées , il détruiroit bien tous les raisonnemens qui mettent l'industrie des hommes au-dessus de la sienne , & ne souffriroit pas même qu'on en fît seulement la moindre comparaison. Il y a long-tems qu'elle a lieu de se plaindre de notre ingratitude & de notre jalousie. Il semble que la honte que l'on a de la voir exceller dans les beaux Arts, soit la cause de la guerre continuelle qu'on lui fait , les femmes surtout , à qui elle sert de modèle dans les ouvrages dont elles se piquent le plus , aussi bien que dans l'activité qu'elles doivent apporter au travail , les persécutent de la manière la plus cruelle. Il n'y a pas jusqu'aux ignorantes de Servantes , qui n'ayent sans cesse les armes à la main , pour détruire ses belles tapisseries dont elles ne connoissent pas le prix.

C'est pour la venger de toutes ces insultes , que j'entreprends aujourd'hui son éloge.

Il est bien des hommes , & même des Héros, dont le panégyrique seroit fait en deux mots , si l'on s'en tenoit à la vérité pure. Que d'artifices ne faut-il pas employer pour colorer un faux mérite ? Il n'en est pas de même dans le sujet que

j'entreprends de traiter ; il n'y a point de si petite Araignée de la belle espede dont je veux parler , dont le juste éloge ne fournit un volume. Quel autre intérêt que celui de la vérité , pourroit m'obliger à prendre sa défense ? C'est un insecte , j'en conviens ; mais en dépit de ce nom injurieux , c'est une des grandes merveilles de la nature. Insecte qui cède aisément à l'homme , le vain titre de raison dont il n'est point jaloux , pourvû qu'on ne lui dispute pas la gloire d'être le maître de plusieurs sciences & de plusieurs arts , qui sont les marques essentielles de cette raison qu'on fait tant valoir. Mais avant que d'entrer dans le détail des rares qualitez de l'Araignée , il est bon de rechercher son origine.

Cet animal , aussi bien que plusieurs autres que je connois , ne manquent pas de généalogistes flatteurs. Je pardonne aux hommes qui n'ont rien pour se distinguer , que la qualité d'en faire chercher l'origine dans les siècles les plus reculés , & de se croire issus de quelque demi-Dieu. Si l'on en croit l'histoire fabuleuse , la race de cet animal accompli est descendue d'une certaine *Arachné* , Demoiselle d'une illustre extraction , qui fréquentoit les Divinitez de son tems. C'étoit la plus habile mortelle qu'on

eût jamais vûe en fait de tapisserie, & autres ouvrages de l'aiguille. Elle eut la vanité de s'égalér à Pallas, & même de la défier; de quoi cette Déesse se tint fort offensée. Et comme la jolie petite créature, dont j'ai la cause en main, excelle en cet art, & qu'on ne sçait ce que devint cette *Arachné*, non plus que son frere qu'elle aimoit à la folie, on s'est imaginé que c'étoit un tour de Pallas qui les avoit changés tous deux en *Araignée*, à cause de la ressemblance du nom. Mais sans nous arrêter à la fable, pour rehausser la noblesse de l'*Araignée*, il suffit que cet animal ait servi à la fiction des plus fameux Poëtes, qui sçavoient bien choisir les sujets en qui il se trouvoit plus de mérite, pour les faire briller dans leurs ouvrages.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que le monde subsiste, l'*Araignée* a toujours été un objet d'admiration à ceux qui ont passé pour les plus grands Esprits. Ils ne font pas le même cas de l'un & de l'autre sexe de cette espece; ils les distinguent comme parmi nous, & préfèrent incomparablement celui qu'ils appellent le beau sexe. C'est celui-là seul qui se fait admirer, qui cultive les arts & les sciences, & qui fait les choses merveilleuses dont j'ai à vous entretenir. L'autre n'en

est que spectateur; il se contente de partager avec sa chere moitié, mille petites douceurs qu'il est ravie de lui procurer sans se donner aucune peine.

Ne croyez-vous pas que le beau sexe chez les Araignées, tire vanité, comme nos Belles, de la beauté de leurs corps. Chez les beaux Esprits c'est une bagatelle; & les Araignées ne se soucient pas de se distinguer par cet endroit: non qu'elles le prennent sur le ton des précieuses ridicules qui joignent l'indolence au faux sçavoir, mais parce qu'elles font, pour ainsi dire, tout esprit. Voilà de quoi intriguer les spéculatifs, & ce qui leur paroîtra sans doute un paradoxe. Mais ce paradoxe, tout merveilleux qu'il paroît, est pourtant facile à concilier avec la vérité. Tout le corps de l'Araignée n'est qu'un fil, qui sert à tout ce que son esprit peut imaginer de plus subtil, de plus adroit, de mieux proportionné, & de plus régulier; c'est d'elle même, & de sa propre substance, qu'elle tire toute la matière de ses ouvrages; & si ce fil presque imperceptible est sa propre production, comme les pensées sont la production de notre ame qui ne sont guères différentes de la substance même qui pense, il s'ensuit que si l'Araignée est matérielle, elle est du moins d'une matiere si subtile, qu'el-

le approche fort d'un esprit. J'ai pour garant de cette pensée, un ancien Docteur de l'Eglise qui s'y entendoit très-bien. C'est le grand Saint Augustin, qui, parlant du fil dont est composé le corps de l'Araignée, dit que l'esprit a beau fournir de nouvelles productions, il demeure toujours le même, & ne diminue point; au contraire, il augmente ses facultés & les perfectionne davantage; de même, dit ce Pere, le corps de l'Araignée ne cesse pas d'être entier, quoiqu'il produise continuellement des fils. Un autre Partisan celebre de l'Araignée nous fait connoître la justesse de ce rapport des fils dont elle est toute tissue, & dont elle fait tant de prodiges; avec les raisonnemens de l'esprit dans la maniere de les tisser. Après avoir employé leur finesse imperceptible, & la vitesse de l'ouvriere, pour nous donner une juste idée des plus subtiles images que l'esprit tire des objets sensibles, & de l'usage qu'il en fait en un instant, en les combinant avec d'autres images, il va au devant des chicannes de ceux qui croient qu'une substance ne cesse pas d'être corporelle, pour avoir quelque analogie avec l'esprit. Qu'il me soit permis d'ajouter avec lui, que, non seulement ce fil tient beaucoup du spirituel, mais encore,

que l'Araignée n'étant qu'un peloton de ce fil, & ce peloton se remuant, & se de-vidant de lui-même avec tant de promptitude, d'industrie, & de délicatesse, que les hommes les plus habiles ne sçauroient rien faire de pareil, il paroît plus un esprit sans corps, que non pas un corps sans esprit.

Ce n'est pas néanmoins que l'Araignée n'ait aussi ses beautés corporelles : à en juger par la délicatesse de ses ouvrages, il faut qu'elle ait de fort jolis doigts : ce qui n'est pas un petit ornement, véritablement ce doit être quelque chose de bien mignon & de très-bien proportionné, son corps ne peut être que très-doux au toucher, & ni la peau, ni les cheveux de nos belles n'ont rien de si fin & de si délicat. Quand leur bon ami Ovide veut les dépeindre avec leur charmante chevelure pour les faire aimer, il la représente semblable au coton qui couvre l'Araignée, & dont elle fait ses beaux tissus. Mais laissons ces agrémens du corps, & parlons de l'esprit dans les formes.

L'homme, si vous voulez, a tous les titres & les prérogatives d'une créature raisonnable ; mais s'il s'agit de le prouver par les effets, de mettre la raison en usage, d'être immanquable dans sa science, de servir de patrons aux plus sçavans, &

d'avoir l'approbation des plus habiles, il faut alors que l'homme qui fait tant le gros Seigneur, cede le pas à l'Araignée, comme à une Dame d'un très-haut mérite. Qu'on me nomme une science qui ne soit employée en ce que nous lui voyons faire, & dont elle ne se tire mieux que les plus habiles Docteurs. Tout le génie d'Euclide, occupé à imaginer des lignes qui ne furent jamais, & suant jour & nuit sur les démonstrations, n'est qu'une imitation de ce que fait l'Araignée; & il faut dire à sa louange qu'elle sçait mieux que lui la Géométrie pratique. Démocritene se moque pas quand il assure que nous ne sommes pas les Disciples de l'Araignée en l'art de toutes sortes de tissures; sans tant parler, sans tant raisonner, sans préceptes, sans étude; sans jamais avoir été à l'école, elle attrape cela le mieux du monde, au lieu que les hommes, avec tout leur esprit, leurs patrons, & tous les efforts de leur imagination, sont contraints de la prendre pour modèle. Elle n'est pas seulement bonne Géomètre à tirer les lignes de sa toile, puisqu'elle lui sert de Palais, de retranchement, de pièges, d'embuscades; il faut qu'elle soit encore habile en Architecture, en fortifications, & en toutes les autres parties des Mathématiques, & qu'elle sçache toutes

les ruses de la Guerre & de la Politique. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle n'a pas besoin de plan, de compas, d'instrumens, de coups d'essai; elle met en œuvre tout d'un coup, & dans la perfection. Tout ceci paroîtroit une fable si nous ne le voyions tous les jours de nos propres yeux, & si nous n'avions les témoignages des plus fins connoisseurs en ces sortes de sciences. Ils nous font remarquer que l'Araignée est immanquable dans son art. C'est un point bien essentiel que celui-là. *Que d'erreurs! que de méprises!* dont les plus habiles ne sont pas exemts, quand ils veulent réduire en pratique leur sçavoir! Il est bien difficile qu'on ne manque en quelque chose, & l'on sçait qu'en fait de Mathématiques, il suffit que l'instrument gauchisse tant soit peu, ne fût-ce que d'un point, pour manquer une ligne, un angle, un cercle bien régulier. Notre petite Mathématicienne n'est point sujette à tous ces défauts. Les lignes, les angles, les cercles qu'elle fait faire de toutes les façons, sont d'une justesse incomparable. Entrons un peu dans le détail de ses ouvrages, & voyons la travailler comme nous la représente un Philosophe de ses amis qui est le célèbre Aristote.

Elle commence, dit-il, par tirer ses

fil en forme de lignes , un de rayons qu'elle étend tout au tour du centre à la circonférence ; puis prenant le juste milieu , elle se met à tramer du centre vers les extrémités du cercle : & ce n'est pas sans raison qu'elle choisit ce milieu qui renferme bien des mystères. Après cet essai , elle travaille à se faire quelque petit château de la même tiffure en quelque lieu le plus propre à son repos, & là , elle se tient en sentinelle. Si quelqu'un de ses ennemis déchire sa toile , elle l'a bientôt racommodée si bien qu'il n'y paroît pas. Elle ne va pas chercher bien loin de quoi faire cette toile ; son ventre , comme je l'ai déjà dit , lui fournit assez de coton ou de soye toute filée. Un fameux Auteur qui a fait son histoire , est surpris de cette prodigieuse fertilité qui sort du corps de cet animal , non en trompant les yeux , comme font ces Bateleurs , qui semblent tirer de leur bouche des centaines d'aunes de ruban ; mais on voit bien que tout le fil qu'elle met en œuvre vient de son cru. Notre Auteur n'est pas moins surpris de la dextérité de ses doigts , de la rondeur de ses fils , & de l'égalité de sa trame , du centre d'où elle commence un tissu plus serré , elle continue en élargissant ses vuides qui sont toujours d'une proportion égal , & qui sont

un ouvrage d'un seul fil que l'ordre & l'art rendent indissoluble. Quand il est achevé, vous diriez que c'est une place régulière, dont la circonférence est divisée en faces & en angles plus égaux qu'on ne pourroit le faire au compas. Qu'il faut d'adresse pour la construction de cet ouvrage suspendu d'une manière assez lâche pour céder au vent, & s'en jouer en obéissant à son souffle, mais assez forte néanmoins pour lui résister ! Peut-on voir une Architecture mieux entendue que son logement ? C'est une autre sorte de tissure plus forte & plus chaude pour la garantir du froid. L'entrée en est faite comme celle des Villes bien fortifiées, qui est un peu de côté. Vous avez beau regarder dedans, vous ne voyez personne dans la place. Sçavez-vous à quoi servent ces longs fils que vous voyez détachés du corps de l'ouvrage ? Ce n'est pas seulement pour le tenir suspendu en l'air, & l'attacher d'une façon invisible en haut & en bas, à droit & à gauche ; ce sont encore autant de ponts de communication, soit pour accourir de son logement en sa citadelle, lorsque quelque petit étranger a l'indiscrétion d'y voler, soit pour en visiter les dehors quand elle le juge nécessaire. Croiroit-on qu'on pût tirer tant d'usages d'un fil ? Mais quel fil ? Vous avez,

Mesdames, beaucoup d'adresse au bout des doigts ; vous filez d'une grande délicatesse : mais ne vous offensez pas si je dis qu'il n'en fut jamais aucune parmi vous qui puisse aller de pair avec l'Araignée ; elle file sa soye d'une subtilité si imperceptible , que vous ne sçauriez la distinguer de l'air qui l'environne, dont elle a la couleur. Voila ce qui s'appelle des *Sujets imperceptibles* qu'il n'appartient pas à tous les Orateurs d'entreprendre. Il faut en connoître la beauté aussi bien qu'on le fait parmi nous. Qu'on persécute cette Maîtresse Artisane, qu'on la traite de vil insecte, qu'on détruise par-tout ce que son bel art a construit ; c'est pourtant à qui la louera le plus dans l'histoire. L'un vous dira que c'est un miracle de la nature, un autre que l'Araignée est inimitable. Nous entendons dire à quelques-uns de ses Pannegyristes , que c'est le grand Artisan du monde qui l'instruit lui-même , & que si les autres animaux ont quelque talent, il faut tirer l'échelle après cette habile Tisseranne, qui fait paroître elle-seule plus d'esprit que toutes les Fées ensemble. Il faudroit avoir perdu la raison pour ne rendre pas cette justice à celle qui a une si grande foule d'approbateurs Mais, faisons un peu l'anatomie de son cœur, & voyons si elle a les inclinations aussi no-

bles que ses ouvrages sont parfaits en tout genre.

Nous avons déjà dit que notre petite Architecte avoit de grands desseins dans son admirable structure , dont elle tire tous les alignemens du centre qu'elle sçait trouver en habile Géomètre. Tous ses desseins tendent à prendre le divertissement de la chasse, pour laquelle elle a naturellement un fort penchant. Jusqu'ici nous avons pû voir qu'elle a toutes les inclinations des beaux esprits , par le plaisir qu'elle prend à mettre en pratique tout ce qui fait leur étude ; car il n'est pas croyable qu'elle passe les jours & les nuits dans de si nobles occupations , seulement pour en tirer quelque profit ; mais par le plaisir secret qu'elle y trouve en vertu du penchant qui naît avec elle , dans quelques fonctions que nous l'ayons vûe s'exercer , elle n'y réussiroit pas si parfaitement , si elle ne se piquoit d'honneur. Ce qu'il y a d'admirable , c'est la variété de ses desseins. Pour ne rien dire davantage de ses talens pour la tiffure , la tapisserie , les ouvrages d'Ingénieur , & tout ce qui occupe les plus habiles Artistes , parlons seulement de sa passion favorite pour la chasse. Il n'y a point d'inclination plus noble que celle-là ; c'est celle des Princes & des Rois ; & on a vû de grandes Dées-

ses, dont ce penchant a immortalisé la mémoire. Une marque qu'on a le sang noble, & qu'on est bon Gentilhomme, c'est quand on se sent du penchant pour la chasse. Cela supposé, l'Araignée va triompher de tout ce qu'il y a de chasseurs. Son inclination & son adresse dans cet exercice la vont faire primer entre les Rois & les meilleurs Gentilshommes. Que feroient nos Princes & nos gens de *Qualité* ? A quoi passeroient-ils le tems, si notre petite Diane ne leur avoit appris à chasser ? Ils n'auroient pas le plaisir de faire tomber un cerf, ou d'autres bêtes sauvages dans leurs toiles, si notre adroite Chasseuse ne leur eût enseigné à les faire sur le modèle des siennes, qui, selon des Auteurs dignes de foi, ont donné la naissance à toutes les autres : chacun tombe d'accord que c'est elle qui a enseigné l'art de la chasse, non seulement en général, mais encore de cette sorte de chasse que l'on fait aux oiseaux avec des filets. C'en est pas une petite obligation que les Nobles ont à l'Araignée, de leur avoir procuré un divertissement si agréable ; en effet c'est une chasseuse infatigable, qualité qui suffit seule pour fonder un titre de noblesse. Mais c'est peu d'avoir ce noble penchant, si l'on ne s'en sert avec adresse. Quels sont les meilleurs chasseurs du mon-

de qui atteignent à son habileté à cet égard ? Si nous la suivons à la chasse, nous admirerons premièrement la finesse de ses rets, dont à peine on peut voir les fils, étant, comme j'ai dit, de la couleur de l'air, ce qui est cause que les mouches fort étourdies s'y laissent prendre comme des sottés. Je ne sçai pourtant si elles sont aussi sottés qu'on les fait, surtout après qu'un aussi grand homme que Lucien leur attribue autant d'intelligence pour éviter les embûches de leur ennemie. Mais qui ne seroit attrapé par l'artifice dont se sert l'Araignée pour tromper les plus fines mouches ? La toile de notre Chasseuse est tissue de manière qu'il est impossible de remuer le moindre petit fil, que le mouvement ne se communique jusqu'aux extrémités de sa résidence : en quoi elle a parfaitement observé toutes les règles du mouvement ; Touchez un fil, tous les autres sont ébranlés, & c'est son mot d'avis ; quelque éloignée qu'elle soit, c'est comme si elle étoit dans une chambre pleine d'échos. Prononcez si bas que vous voudrez une parole d'un côté, on vous entend de l'autre. Rien de plus léger que l'Araignée. L'écho n'est pas plutôt parti, qu'elle est au centre de sa toile, où tirant un peu le fil de cet endroit, elle comprime tout le reste de la tiffure ; & voilà Dame mouche

liée & garotée. La malheureuse fait une triste figure entre les pattes de l'Araignée victorieuse, qui la fatigue, la secoue, & lui succe le sang à gogo. Sa vigilance est merveilleuse à épier ces sortes d'occasions, & son pied est toujours alerte pour ne les pas manquer. S'il faut de la patience à un chasseur pour attendre que la proie passe, l'Araignée lui en donne aussi l'exemple. Elle est continuellement aux aguêts, & immobile comme une pierre, elle attend dans un grand silence son gibier qu'elle ne manque jamais, & dont elle est toujours sûre de se régaler, à la différence des chasseurs qui n'ont pas toujours cet avantage; ils ne prennent pas tous les lièvres qu'ils courent, & souvent au lieu d'un bon dîner qu'ils espéroient faire, ils sont obligés de jeûner. Ce ne sont que des novices, en comparaison de Dame Araignée leur maîtresse. Cette petite Princesse ne laisse rien échapper de ce qu'elle chasse, elle n'a qu'à tirer un certain fil, c'est comme si elle avoit tiré un coup de fusil, l'oiseau est bas & c'est autant de mis dans sa gibecière. Elle en prend autant qu'il s'en présente: elle en a toujours de reste pendu au croc. C'est ce qui lui fait tant aimer cet exercice, où elle trouve non seulement de quoi entretenir sa table, mais encore de quoi passer

sa vie agréablement. Sans sortir de dessus ses terres, elle trouve du gibier en abondance qu'elle n'épargne point, surtout quand il le mérite. Le moucheron est le plus ordinaire : après avoir fait enrager bien des gens, il vient finir ses jours sur les terres de notre chasseuse. Il ny a point de petit animal plus insolent que celui-là. Vous sçavez l'histoire de celui qui, de propos délibéré, prit la résolution de faire enrager un Lion, en le perçant de son aiguillon dans les endroits les plus sensibles. Le Roi des animaux étoit prêt de succomber sous les supplices que le moucheron lui faisoit souffrir, lorsque celui-ci content de ce bel exploit, s'envola dans les airs chantant sa victoire, & en chantant alla donner sans y penser dans les filets de l'Araignée, qui aussi-tôt en fit justice : bien d'autres animaux ont eû le même sort, quoiqu'ils soient plus gros, on croiroit quelquefois qu'elle voudroit aussi prendre les hommes, & même tous les habitans d'une Ville, tant elle tend de filets dans les rues en un beau jour d'Esté. Ils sont si fins, ces filets, que, sans s'en appercevoir, on va donner dedans comme des mouches. Mais non, l'Araignée ne les montre que pour enseigner ce stratagème aux amateurs de la chasse, & pour avertir les hommes de se

donner de garde de tant d'autres pièges qui sont continuellement tendus à leurs pas. C'est encore une autre matiere d'éloge pour l'Araignée considérée par ses autres qualitez , qui mériteroient le nom de vertus dans notre espece.

La premiere , c'est son discernement , comme elle sçait que son gibier ne donne qu'au Soleil levant , ou quand il se couche , elle ne prend que ce tems-là pour chasser. Elle a aussi un tems pour travailler , car quoiqu'elle ne soit jamais oisive , & qu'elle ait toujours quelque piece de tapisserie sur le métier , ou quelque chose à racommoder à ses filets , un de ses intimes amis qui la connoît très-particulièrement , assure qu'elle s'occupe avec plus d'activité le douzième jour de la Lune , que tout le reste du mois. C'est aux Naturalistes à rendre raison de cette circonstance qui ouvre une vaste carrière à leurs méditations ; je passe à l'utilité de l'Araignée , au personnage qu'elle fait dans le monde , de Juge , & de Bourreau en même tems , par la justice qu'elle fait de plusieurs petits criminels dont notre espece est vengée par le moyen de ses toiles. Ne les pend-elle pas sans miséricorde à ses fils qui sont comme autant de gibets dressés pour les punir ? Que dirai-je de son amour pour la retraite , qui fait

qu'elle vit contente dans son trou , appliquée à son travail , assidue à faire journellement les mêmes exercices , & peu curieuse de ce qui se passe dans le monde ? Charitable d'ailleurs , autant qu'il lui est possible , tirant le venin des lieux où on la laisse s'étendre en liberté : couvrant quelquefois de ses toiles d'illustres malheureux que poursuit une injuste vengeance , & offrant dans ces toiles mêmes un remède assuré contre les blessures qu'on se fait en travaillant. Que dirai-je aussi de sa frugalité , ne subsistant que de l'air , pendant l'intervalle que les saisons ne permettent pas aux mouches de paroître , & que retirée dans l'intérieur de son Palais , elle attend sans impatience le retour de celle qui lui procure sa subsistance & ses plaisirs ? Tout le monde sçait que l'Araignée passe près de six mois sans alimens , & qu'elle se montre même très-peu dans l'hiver ; admirons donc en tout l'instinct particulier que la Divinité a mis dans cet insecte , qui est ennemi de plus des trois quarts des mortels qui les haïssent avec raison , mais qui devroient cependant réfléchir sur ce qu'il nous enseigne de moral.

*Description des charmes de la vie
rustique.*

HEureux qui dégagé du monde & des affaires ,

Dans un sage repos met ses plus doux plaisirs ,
Et qui sans rien devoir borne tous ses desirs ,
A cultiver les champs que labouroient ses peres.
Heureux celui qui fait son unique bonheur

D'aimer la probité , & de chérir la candeur !
Il n'est point effrayé par le bruit des trompettes ,

Mais il dort au doux son des champêtres musettes ;

Ses yeux n'ont jamais vû les flots

Enflés par un cruel orage ,

Faire désirer le rivage

Aux plus assurés Matelots.

Content d'un fertile héritage ,

Il ne va point aux Grands rendre un servile hommage.

Sensible aux plaisirs seulement ,

Que procure une vie innocente & rustique ,

On le voit tantôt qui s'applique

A marier adroitement

Aux plus hauts peupliers les branches de sa vigne :

Et retranchant l'inutile sarment ,

Conserver le meilleur afin qu'elle provigne.

Tantôt dans des vallons charmans
Il voit errer ses bœufs parmi les pâturages,
Qui de leurs longs mugissemens,
Font rétentir les Bois & les antres sauvages
Tantôt dans la belle saison
Il presse dans sa main le miel qui sort des rui-
ches,
Dont il remplit de larges cruches,
Et tantôt des brebis il coupe la toison.
Mais à quels doux plaisirs son ame s'abandonne ?
Qu'il ressent de charmes divers,
Quand il voit arriver l'Automne,
Le chef orné de pampres verts.
A cueillir des raisins lorsque sa main s'apprête,
C'est pour vous les offrir au beau jour d'une
fête,
Grandes Divinités, dont les soins bienfaisans,
Conservent ses jardins, & protègent ses champs,
Couché sur le gazon, assis sous de vieux chê-
nes,
Il goûte des Zephirs les flatteuses haleines.
Pendant que cent petits ruisseaux,
Qui tombent des rochers pour arroser les plai-
nes,
Le chant plaintif de mille oiseaux,
Et le murmure des fontaines,
Par un mélange sans pareil,
L'invitent à goûter les charmes du sommeil.
Mais lorsque les frimats, & l'extrême froidure,
Font gémir les mortels, & languir la nature,

Il voit avec plaisir ses ardens Limiers
Faire la guerte aux Sangliers.

Tantôt il tend des rêts à la Grive goulue ,
Tantôt à la facile Grue ;

Quelquefois il s'estime heureux ,
Quand d'un lacet le piège inévitable ,
Lui fait prendre un Lièvre peureux ,
Comme le fruit d'une chasse agréable.

Parmi des plaisirs si charmans ,
Qui pourroit ressentir les amoureux tourmens ?
Que si les loix d'un heureux hymenée ,

L'ont uni pour jamais
Avec une épouse bien née ,
Et de qui les vertus surpassent les attraits.

Si cette épouse , aussi douce que sage ,
Prend soin de ses enfans , & veille à son ménage ,

Si pour lui signaler l'excès de son amour ,
Et soulager sa lassitude ,

Elle allume un grand feu quand il est de retour ;
Si par un rare effet de son exactitude ,

Elle renferme son troupeau ,
Elle lui tire du vin agréable & nouveau ;
Si d'ailleurs sans se mettre en aucune dépense ,
Elle apprête un repas où regne l'abondance ,
Non , tout ce que le luxe , & l'amour des plaisirs ,

Peut inventer de propre à flatter les desirs ,
Ni tout ce que des Rois la suprême puissance
Peut étaler de faste & de magnificence ,

Rempliroient beaucoup moins mes vœux &
mes souhaits ;

Que de plaisirs si doux , & si parfaits.

Il est vrai que l'on voit la pompe & l'opulence ,
Regner avec éclat dans la maison des Rois.

Mais on voit regner dans les Bois ,
Et la droiture , & l'innocence.

Où, tout ce qu'ont d'exquis la Perdrix & l'Or-
tolan ,

La Gelinotte & le Faisan ,
Me plairoit moins que l'Ozeille sauvage ,
Que l'Olive , qu'un tendre Agneau ,
Que la chair d'un jeune chevreau ,
Qu'un Berger rempli de courage
A garanti de la dent des loups.

Ressent-on des plaisirs plus doux
Que de voir ses Brebis repues ,
Le soir à leur bercail revenir lentement ,
Et ses Bœufs harrassés , traîner languissam-
ment ,

Le soc renversé des charues ?

De voir à son foyer de robustes Valets ,
(Signes certains de sa richesse ,)
Raconter à l'envie les travaux qu'ils ont faits ,
Pendant que leur souper se dresse.

Quand l'Usurier Damon eut tenu ce discours ,
Résola de quitter le tumulte des Villes ,
Et de passer le reste de ses jours
Parmi des plaisirs si tranquilles ;

Il ramassa tout son argent ,
 Mais ne pouvant forcer le malheureux pen-
 chant

Qu'il avoit eu de la Nature ,
 Il se repentit de son choix ,
 Et plaça son argent une seconde fois ,
 Pour en tirer encore une plus grosse usure.

De la grandeur de la Terre.

LA Terre a 3710. lieues françoises communes de diamètre, & de circuit, 9540. tel que l'embrace la ligne del'Equateur, & a 40000040 millions de distance depuis son centre jusqu'au Firmament; tellement que si une meule de moulin en tomboit, il lui faudroit 90. ans de chemin devant qu'elle touchât terre, encore qu'elle fist cent lieues à chaque heure.

EPITAPHE D'UN BABILLARD.

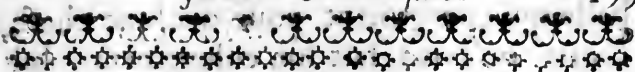
TOut doux, Passant: dans ce tombeau repose

Jean, qui ne sçut jadis faire autre chose
 Que babiller toujours mal à propos :

Or n'éveillez pour Dieu ce sot Apôtre,

Et gardez-vous de troubler son repos,

Si vous craignez qu'il ne trouble le vôtre.



NOUVEAUX

AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

* N. VIII.

* La feuille
le suivante
marquée
N. VIII.
doit être
N. IX.

Suite de l'Histoire de la Trahison punie.

L'INCIDENT paroïssoit si peu commun qu'il n'étoit pas vraisemblable. Il est inutile de vous dire combien cette aimable personne fut touchée quand elle apprit qu'Oronte étoit marié, elle versa quelques larmes, & se contenta de dire : *Je n'avois aimé que lui ; une Fille enlevée l'a effrayée, il a eu raison.* Lorsqu'elle sçut tout ce qu'il souffroit dans son mariage elle le plaignit, & se fit même un plaisir de le voir pour le consoler. Le Cavalier s'avoüa coupable, & lui demanda pardon de l'engagement qu'il avoit pris contre ce qu'il lui devoit, lui souhaitant autant de bonheur qu'il voyoit pour lui de malheurs à essuyer. Son premier amant Leandre, reprit son amour & les parens de cette

Tome I.

* H

belle qui comptoient pour quelque chose l'éclat qu'avoit fait son enlèvement , lui conseilloient de l'écouter ; mais elle s'en deffendit , & protesta que s'étant trouvée si mal d'aimer , on n'auroit jamais à lui reprocher un nouvel engagement , outre qu'elle étoit persuadée que personne n'étant si digne de sa tendresse qu'Oronte , elle ne pouvoit être satisfaite d'aucun autre choix. Des sentimens si obligeans pour lui ne purent lui être communs , sans qu'un nouveau repentir lui fit sentir de nouveaux chagrins. Sa mauvaise étoile poussa son malheur encore plus loin , sa femme fut attaquée de la petite verole , & les differens remedes qu'elle employa pour conserver sa beauté , la détruisirent. Elle devint d'une laideur incroyable , & le dépit qu'elle en eût l'ayant renduë déplaisante à elle-même , ce fut un redoublement de mauvaise humeur qui ne se peut concevoir. (Il est vrai qu'il est bien touchant pour une femme qui sçait qu'elle est belle , de subir un semblable accident , & de perdre les avantages dont la nature l'avoit favorisée.) Les égaremens de sa raison alloient jusqu'à la fureur , & Oronte n'avoit aucun moment agréable que lors qu'il alloit conter ses déplaisirs à sa premiere Maîtresse , qui pour leur commun repos , ne vouloit le voir que très-rarement. Deux ans se passerent

dans un si cruel martire , & il n'en auroit trouvé la fin qu'en mourant , si sa femme desespérée de n'être plus belle , ne se fut attiré par son chagrin une fièvre violente qui le délivra de ses persecutions. Ce fut ensuite à notre belle a disposer de sa destinée : elle l'aimoit trop pour refuser de le rendre heureux , quand le tems que la bien-seance demandoit fût expiré. Combien l'état violent dans lequel il s'étoit vû dans son premier mariage , lui fit-il trouver de douceur dans le second ! Cette tendre épouse ne s'attachoit qu'à lui plaire , & il ne cherchoit qu'à meriter les charmans égards qu'elle avoit pour lui. Il regardoit comme un crime le fol amour qu'il l'avoit séduit , & il lui offroit souvent , si elle ne l'en croyoit pas assez puni par tout ce que lui avoit fait souffrir la plus bizarre de toutes les femmes , de consentir à toutes les peines qu'elle y voudroit ajouter. Elle ne répondoit qu'en lui donnant de nouvelles marques de tendresse ; & après qu'il se fut ainsi assuré de son amour , il lui demanda si elle voudroit bien donner un appartement pour quelques jours à une vieille tante qu'il avoit , & qui venoit tout exprès de la campagne pour les féliciter sur leur mariage. Cette proposition fut reçûe avec plaisir ; mais quelle fut la surprise de cette aimable femme , lorsqu'allant au devant

de cette tante pour la saluer, elle reconnut la même personne chez qui on l'avoit conduite après l'avoir enlevée. Ce fut alors que tout le mystère se trouva développé : ce Cavalier s'estoit laissé aveugler par son amour, & pour épouser la jolie brune, il avoit fait enlever celle, qui eût mis obstacle à son dessein ; il se jeta à ses pieds pour obtenir son pardon, elle le releva en l'embrassant. Il avoit été assés puni de sa perfidie, & on l'avoit traité par ses ordres avec tant d'honnêteté lors qu'elle avoit sujet de se croire entre les mains de ses plus grands ennemis, que connoissant que l'amour est une passion impétueuse, qui souvent ne laisse pas l'usage de la raison, elle oublia sans aucune peine tous les sujets qu'elle pouvoit avoir de lui reprocher l'injustice & la violence de son procédé. Ces heureux époux continuent de goûter les véritables douceurs que deux cœurs véritablement unis, trouvent dans la possession de l'objet aimé.

L'AMOUR ET LA FOLIE,

F A B L E.

UN jour le grand Maître des Cieux,
 Content d'un amoureux mystère,
 Et plus joyeux qu'à l'ordinaire,

Voulut regaler tous les Dieux.

Il fit préparer l'ambrosie ,

Et les mets les plus délicats :

Et lui-même de ce repas ,

Ordonna la ceremonie.

Par son ordre de tous côtés

Mercuré porte la nouvelle ,

De cette fête solemnelle ,

A toutes les divinités.

D'abord chacun fit sa partie ,

Pour y paroître des premiers :

Les deux qui vinrent les derniers ,

Furent l'amour & la folie.

Pour la fête de ce beau jour ,

Leur présence étoit importante ,

Car toute fête est languissante ,

Sans la folie , & sans l'amour.

Dans une bonne intelligence ,

On les voyoit vivre tous deux ,

Et même on remarquoit entr'eux ,

Une affés juste ressemblance.

Mais il arriva par malheur ,

Qu'à la porte ils se rencontrèrent ,

Et que tous deux se querellerent ,

Et mirent tout le Ciel en rumeur.

Le point d'honneur en fut la cause ,

L'amour voulut prendre le pas ,

Mais l'autre n'y consentit pas ,

Et prétendit la même chose.

Tu n'entreras pas devant moi ,

Dit l'amour d'un ton de colere ,

Le grand Jupiter est mon pere,
Et tous les Dieux suivent ma loy.

Et moi repartit la folie,
Moi que tu viens chercher toujours,
Que ferois-tu sans mon secours,
Si je n'étois de la partie?

Comme on voit parmi nous souvent,
Les précieuses, les bourgeoisés,
Exciter de semblables noises,
Pour passer dessous ou devant.

Après les raisons, les injures,
Après les injures, les coups,
Puis on met sans dessus dessous,
Raisons, cornettes, & coëffures.

De la folie & de l'amour,
Telle fut alors la querelle,
Qui pour ce dernier fut cruelle,
Car l'autre fit un mauvais tour.

Comme il osa dans sa furie,
La fraper avec son carquois,
Elle à l'instant avec son doids,
Lui creve les yeux, il s'écrie.

Et de toutes parts on entend,
A l'aide, au meurtre, on m'affassine,
Si fort, que la troupe divine,
Accourut à cet accident.

Jupiter même en diligence,
Y vint laissant là le regal,
L'amour lui découvrit son mal,
Et le pressa pour la vengeance.

La folie aussi de son côté,

Dit ses raisons pour se défendre ,
 Mais à peine put-on l'entendre ,
 A voir l'amour si maltraité.

Alors vint une certaine Déesse ,
 Que toucha ce malheur nouveau ,
 Sur les yeux lui mit un bandeau ,
 Lui marquant toute sa tendresse.

Cependant malgré sa douleur ,
 Il avoit un parti contraire ,
 Car il n'est si mauvaise affaire ,
 Qui ne trouve son défenseur.

Je veux dire qu'en ce rencontre ,
 Comme en tous autres differens ,
 On se partagea sur les rangs ,
 L'un étoit pour , l'autre étoit contre.

Les uns soutenoient que l'amour
 Devoit précéder sa partie ,
 D'autre tenant pour la folie ,
 Condamnoient l'amour à leur tour.

Enfin Jupiter en bon pere ,
 Accorda ce long démêlé ,
 Et dit à l'amour désolé ,
 C'est mots qui finirent l'affaire.

Puisqu'il faut qu'à vivre sans yeux ,
 La folie ainsi te reduise ,
 Je veux qu'en tout tems , en tous lieux ,
 Ce soit elle qui te conduise ,

Ainsi dit ainsi fait , & c'est depuis ce jour
 Que par tout la folie accopagne l'amour.

ELOGE D'ANDRIENNE LE COUVREUR, A

*Morte d'un flux de sang le lundy 20. May
1730. âgée de 40. ans ; elle avoit jouée le
Rôle de Jocaste dans la Tragedie d'Oedi-
pe , & celui d'Hortense dans la petite
Comedie du Florentin , le Mercredi d'au-
paravant.*

ON ne scauroit exprimer les regrets du public , à la Cour & à la Ville , sur la perte de cette inimitable Actrice qui avoit l'art admirable de se pénétrer au degré qu'il falloit , pour exprimer les grandes passions , & les faire sentir dans toutes leurs forces. Elle alloit d'abord au cœur , & le frappoit vivement avec une intelligence , une justesse & un art qu'il est impossible de décrire ; elle animoit même les Vers foibles par la finesse & le feu de son jeu , & les plus beaux recevoient de nouveaux agrémens dans sa bouche. Le pathétique de la déclamation dans presque tous les grands caracteres tragiques n'a jamais été poussé plus loin , & on ose assurer , sans crainte d'être démenti par le Public , que peu des meilleures Actrices du Théâtre François ont été aussi généralement chéries du Parterre &

des loges , & ont fait répandre autant de larmes. Mademoiselle le Couvreur n'avoit ni une grande voix , ni une prestance avantageuse , ni beaucoup de ces graces dont le beau sexe est en possession pour charmer les yeux & le cœur ; mais elle étoit parfaitement bien faite dans sa taille médiocre , avec un maintien noble & assuré , la tête & les épaules bien placées , les yeux pleins de feu , la bouche belle , le nez un peu aquilin , & beaucoup d'agréemens dans l'air & les manières ; sans embonpoint , mais les jouës assez pleines , avec des traits bien marqués , pour exprimer la tristesse , la joye , la tendresse , la terreur & la pitié : le gout recherché & la richesse de sa parure donnoient un nouvel éclat à son air imposant , à sa démarche , & à ses gestes précis , & presque toujours énergiques.

Elle n'avoit pas beaucoup de tons dans la voix , mais elle sçavoit les varier à l'infini , & y joindre des inflexions , quelques éclats , & je ne sçai quoi d'expressifs dans l'air du visage & dans toute sa personne qui ne laissoient rien à désirer ; avec la parole libre , elle avoit la prononciation nette , & une maniere de déclamer tout-à-fait originale , & qui lui étoit particulière.

Mademoiselle le Couvreur étoit de

Paris ; fille d'un Chapelier du Faubourg Saint-Germain ; le feu sieur le Grand lui avoit montré à déclamer : après avoir joué la Comédie dans les Provinces , à la Cour de Lorraine , & avoir beaucoup brillé sur le Théâtre de Strasbourg , elle fut reçue dans la troupe du Roy , au mois d'Avril 1717. ayant débuté par les Rôles d'*Electre* & de *Monime* , qu'elle joua avec tant d'applaudissement , qu'on disoit tout haut qu'elle commençoit par où les grandes Comédiennes finissent d'ordinaire ; nous avons oïi dire à quelques spectateurs , que dans ces grands Personnages tragiques (car dans le Comique elle ne jouoit & ne brilloit que dans un petit nombre de Rôles.) ils croyoient voir véritablement une Princesse qui jouoit la Comédie pour son plaisir.

On lui donne la gloire d'avoir introduit la déclamation simple , noble & naturelle , & d'en avoir banni le chant ; c'est elle aussi qui la première a mis en usage les Robes de Cours , en jouant le Rôle de la Reine Elisabeth dans la Tragédie du Comte d'Essex.

Ceux qui lui ont vû jouer le Rôle de Berenice , ont sans doute remarqué avec quel art elle passoit subitement de l'état le plus triste & le plus affreux à la situation la plus gaye ; alarmée de l'infidélité

de Titus , elle se rassuroit dans la pensée qu'il n'étoit que jaloux , lorsque dans le Rôle d'*Elisabeth* elle apprenoit l'amour du Comte d'Essex pour la Duchesse d'Irton : en effet livrée au plus grand mépris qu'une femme , & sur tout qu'une Reine puisse essuyer , avec quelle sensibilité ne descendoit-elle pas de la fierté la plus haute à l'excès de la plus grande tendresse , jusqu'à se joindre à la Duchesse pour sauver le Comte dans *Electre*, lorsque gémissante & chargée de fers , elle se livroit par gradation , & faisoit éclater la plus grande satisfaction , en prononçant ces mots : *Ah ! mon frere est ici* ; ses avides regards sur ce frere qu'elle ne connoissoit encore que par les mouvemens de la nature, étoient si expressifs qu'on ne sçauroit se rappeler cette scene sans en être attendri ; on peut ajouter qu'on n'a peut-être jamais si bien enten du l'art des Scenes muettes ; c'est-à-dire , si-bien écouté , & si bien exprimé le sens des paroles que l'Acteur qui étoit en scène avec elle disoit.

Au reste , elle aimoit extraordinairement son métier , & avoit au suprême degré ce qu'on appelle des entrailles & du sentiment ; elle entendoit très-bien le sens des paroles qu'elle déclamoit. Elle joignoit à ces talens , de la politesse , du sçavoir vivre & de l'esprit : on a même

vû de ses lettres que Voiture n'auroit pas désavouées ; elle fréquentoit les meilleures maisons de Paris , & y étoit souhaitée. Voici son Epitaphe.

Ci git le corps mortel qu'empruntoit Melpomene,

Quand, sous le nom de le Couvreur,
Elle enchantoit sur notre Scène,
Les yeux, l'esprit, & le cœur.

Tombeau de Mademoiselle le Couvreur.

Que renferme hélas ! ce Tombeau ?

Les Muses y versent des larmes,
Les Amours y brisent leurs armes,
Et l'éclairent de leur flambeau,
C'est le Couvreur qui de la Scène,
Formoit les plus touchans appas,
Les graces avant son trépas
Ne suivoient plus que Melpomene.

Le Jaloux généreux, ou la surprise agréable.

HISTOIRE

U Ne jeune personne , belle , & brillante , & qui avoit de quoi toucher le cœur le plus insensible , par mille ac-

grémens qui animoient sa beauté , vivoit très-retirée dans un des quartiers de Paris le plus fréquenté , ses manieres étoient nobles & fort engageantes ; l'enjouement de son humeur joint à beaucoup de vivacité d'esprit , lui faisoit dire à toute heure des choses très-fines , & elle les disoit avec une grace qui charmoit tout ceux qui l'entendoient. Avec des qualités si peu communes , il ne faut pas s'étonner si elle étoit recherchée par tout ; si on faisoit quelques parties de plaisir , on tâchoit de l'en mettre , afin qu'elles fussent plus agréables , & la joye naissoit dans tous les endroits où sa complaisance l'engageoit de se trouver. Chacun s'empressoit d'ailleurs pour être reçu chez elle ; comme il étoit difficile de la voir sans sentir presque aussi-tôt ce je ne sçai quoi qui fait aimer , les adorateurs ne lui manquoient pas ; mais si elle sçavoit inspirer des passions , elle avoit un grand défaut qui en arrêtoit la violence. Sa fortune ne repondoit pas à son mérite , & les assiduités , quand elles étoient trop grandes l'obligeant toujours à demander quel en étoit le motif , on ne lui rendoit des soins qu'autant qu'il falloit pour n'être pas contraint d'en venir à une explication précise des sentimens qu'elle faisoit naître. Ce n'est pas que plusieurs de ses

amans ne se déclarassent dans les formes ; mais la résolution qu'elle avoit prise de ne consentir à se marier , qu'elle ne trouvât un parti considérable , la portoit à se défaire de tous ceux qui n'étoient point assez riches pour la pouvoir mettre dans un état opulent. Ainsi la raison gouvernoit toujours les mouvemens de son cœur , & ce qui étoit capable de plaire à ses yeux ne l'emportoit point sur la politique. Elle étoit encore sans engagement lorsque les prières d'une tante qui tenoit un rang assez distingué dans une Ville de Province des plus agréables , l'obligerent à l'aller voir , & à passer quelque tems chez elle. Elle fit là un fracas terrible ; chacun cherchoit à la divertir & à lui donner des fêtes , & comme c'étoit la saison du carnaval , elle brilloit dans toutes les assemblées. Il s'en fit une où elle fut la reine du bal , un masque très-propre & de fort bon air qui avoit montré beaucoup d'esprit en lui contant des douceurs , fut pris par elle à danser , il s'en acquitta avec une grace merveilleuse. On s'empressa pour sçavoir qui il étoit & personne ne le pouvant deviner , on pria la belle , qu'il continua toujours d'entretenir , d'obtenir de lui d'ôter son masque ; il y consentit , à condition qu'elle se contenteroit

de voir son visage , sans lui demander rien de plus , & qu'elle lui permettroit de lui rendre visite le lendemain. La condition fut acceptée , & s'étant démasqué pour quelques momens , il lui presenta un inconnu , qui le fut également pour tous ceux qui s'approcherent ; il étoit jeune , avoit les traits assez réguliers , & une physionomie fort heureuse ; il ne sortit point que le bal ne fût fini , & il parut par tout ce qu'il dit à cette aimable personne , qu'il en emportoit l'image gravée dans son cœur ; la Demoiselle de son côté trouva dans ses manieres pour elle , tout ce qu'elle auroit souhaité dans un amant , si on l'avoit obligé de faire un choix , & elle sentit que sa vanité n'eût pas été satisfaite s'il eût manqué à la venir voir le jour suivant ; il lui tint parole , & lui dit mille choses obligeantes sur la grace qu'elle avoit bien voulu faire à un inconnu , de lui permettre de venir admirer en elle ce qu'il n'avoit pû encore rencontrer ailleurs ; la conversation fut des plus vives & il se fit entr'eux un combat d'esprit , où il eut été malaisé de dire qui meritoit de remporter l'avantage ; cependant la belle ne put faire dire à l'inconnu , ni qui il étoit , ni d'où il étoit , il s'en défendit toujours quelque tour qu'elle pût prendre pour

L'obliger à se découvrir : sa curiosité se sentant piquée , par ce refus , elle résolut de la satisfaire , & n'en crut point de moyen plus assuré , que de recevoir toutes ses visites , on ne scauroit résister long-tems à une belle personne , & comme l'amour qu'il sembloit avoir pour elle , lui donnoit sujet de croire qu'elle se rendroit maîtresse de son esprit , elle ne s'opposa pas à la passion dont il commençoit à lui parler ouvertement. Enfin voyant qu'il étoit toujours mystérieux , elle lui dit que puisqu'il vouloit toujours se cacher , elle croyoit devoir se faire connoître , elle lui peignit son caractère , & lui ayant avoué qu'elle avoit fort peu de bien , elle ajouta qu'elle se sentoit pour lui des dispositions assez favorables , mais que cependant , s'il n'avoit assez de fortune pour réparer ce qui lui manquoit de ce côté-là , quelque envie qu'il lui marquât de la vouloir épouser , elle ne souffriroit point qu'une passion aveugle le rendît malheureux aussi-bien qu'elle ; qu'ainsi elle le prioit de se consulter afin de ne pas pousser les choses plus loin , s'il connoissoit qu'ils ne fussent point le fait l'un de l'autre , pour soutenir sans chagrin un engagement qui a toujours des suites facheuses. Ce qu'elle dit étant rempli de raison ; l'inconnu lui répondit qu'il

ne pouvoit la blamer de la connoissance qu'elle vouloit exiger de lui touchant sa fortune , & lui ayant protesté que s'il pouvoit disposer d'une couronne , il la lui voudroit mettre sur la tête , il la conjura de ne le point presser de se déclarer jusqu'au lendemain ; il le fit , mais d'une maniere bien differente de ce que la belle avoit esperé. Il ne parut plus , & elle connut par-là qu'il n'étoit pas en état de lui procurer tous les avantages qu'elle lui avoit marqué souhaiter , pour consentir à être sa femme , non seulement il s'éloigna de la Ville , mais il en partit pour ne plus songer à elle , & en effet , elle revint à Paris quelque tems après , sans avoir sçu de quel côté il étoit tourné. Un pareil oubli qu'elle attribua au peu de fortune de cet inconnu , ne put effacer les impressions que son mérite avoit fait sur son cœur , il y fut long-tems présent , & l'idée qu'elle en garda , la rendit encore plus difficile à recevoir les vœux qui lui furent adressés. Deux ou trois ans se passerent sans qu'elle voulût écouter personne , & enfin un homme qui avoit acquis de très-gros biens , se présenta. Il étoit assez bien fait , & comme il se montra extrêmement amoureux , il n'y avoit aucune raison de le refuser. L'amour qu'il avoit pour elle , le fit demeurer d'a-

cord de tout ce qu'on voulut exiger de lui , pour assurer à la belle une dot considérable si la mort l'en séparoit , les articles furent dressés & signés , & la demoiselle reçut les visites d'un nombre infini de gens qui s'empresserent à lui faire compliment sur son mariage. Elle étoit si belle que tout le monde s'écrioit sur les agrémens de sa personne & sur le bonheur du Cavalier qui faisoit cette conquête.

Tant de loüanges , & surtout celles des hommes commencerent à l'alarmier, il lui sembloit que l'encens qu'elle recevoit de tous côtés lui faisoit trop de plaisir ; & comme il étoit d'un tempérament jaloux , il s'imagina qu'ayant grand nombre d'amis , elle auroit peine à se résoudre de les écarter quand elle seroit mariée , à moins qu'il n'usât d'une autorité qui le rendroit ridicule , & qui peut-être diminueroit dans son cœur les sentimens qu'elle témoignoit avoir pour lui. Une jeune femme , belle & bien faite , ne ferme pas volontiers l'oreille aux douceurs , & quand elle écoute, il est bien rare que ceux qui s'attachent à lui en conter , ne lui plaisent plus que son mari. Ces réflexions le tourmenterent , il considéra combien il hazardoit en se mariant , & combien d'inquiétudes il au-

roit à l'essuyer, à moins que sa femme ne voulût vivre dans une maniere de retraite qui la séparât du monde, ce qu'il ne pouvoit demander sans injustice à la personne qu'il étoit prêt d'épouser. Dans cet embarras d'esprit, il reculoit autant qu'il pouvoit son mariage, dont on le prioit d'arrêter le jour. Ne pouvant trouver aucun prétexte raisonnable de le rompre, il demanda le tems d'écrire à un frere unique qu'il avoit, afin qu'il pût se trouver à cette cérémonie.

Ce frere étoit à Marseille, où un emploi assez important le retenoit. Il fit ce qu'il put pour se dispenser de venir, parce que son éloignement pouvoit lui nuire; mais enfin son frere l'en pressa si fort, qu'il fut contraint de partir. Si-tôt qu'il fut arrivé, le Cavalier alla trouver sa Maîtresse, à laquelle il expliqua ce que son chagrin & ses rêveries lui avoient déjà en quelque sorte découvert. Il ne lui déguisa plus ce qu'il souffroit depuis long-tems, après quoi il déclara qu'il l'aimoit trop pour la vouloir épouser, puisqu'il lui seroit impossible de le faire sans la rendre malheureuse; qu'il étoit jaloux jusqu'à l'excès, & ne pourroit voir sans beaucoup d'impatience qu'on lui rendît la moindre visite; mais qu'afin qu'elle n'eût pas sujet de se plaindre, il lui of-

froit son frere en sa place ; qu'il l'avoit fait venir exprès pour cela , qu'il étoit aimable , & très-bien fait , d'une humeur douce & tranquille , & qu'en faveur de ce mariage qu'il la prioit d'agréer , il lui donneroit tout son bien à la réserve de six mille livres de rente qu'il vouloit garder pour lui. Jamais il n'y eut d'étonnement pareil à celui que ce discours causa à cette belle fille : Elle répondit en personne sage , que comme elle avoit toujours eu la vertu pour guide de toutes ses actions , elle n'auroit nulle peine à vivre avec lui de la maniere qui contribueroit le plus à son repos , & qu'il n'avoit pour cela qu'à expliquer ses intentions. Le Cavalier lui réitéra qu'il se connoissoit trop bien pour la vouloir exposer à tous les chagrins que l'inégalité de son humeur lui causeroit , qu'il ne vouloit ni être contraint , ni la contraindre , & qu'il lui ameneroit son frere le lendemain , pour terminer une affaire qu'il ne doutoit point qu'elle ne dût les rendre tous deux heureux. La Belle ne pouvant plus se défendre de consentir à ce qu'il vouloit , le pria de ne rien dire à son frere de la résolution qu'il avoit prise , parce qu'étant question du plus important engagement de la vie , & ne s'étant jamais vûs , il falloit qu'on leur

donnât quelques jours pour se connoître , & pour sçavoir s'ils pourroient se convenir l'un & l'autre.

Le jour suivant , le Cavalier conduisit son frere chez sa Maîtresse sans lui rien dire autre chose , sinon qu'il le prioit de la bien examiner , afin de lui dire sincèrement s'il croyoit qu'il eût fait un choix digne de lui. La Belle qui donnoit quelque ordre , les fit attendre un moment , & parut à son ordinaire avec tout l'éclat qui accompagne une fille toute aimable.

Quelle surprise pour le frere du Cavalier quand il la reconnut pour cette même personne dont il s'étoit séparé sans avoir voulu se faire connoître ! Son trouble fit assez voir l'agitation de son esprit ; & la Demoiselle qui le reconnut de son côté , ne parut pas moins émue.

Le Cavalier qui crut que son frere n'étoit ainsi agité que par l'admiration que lui causoit la beauté de cette aimable personne , lui demanda en riant si elle étoit à son gré , & après avoir sçu de lui qu'il ne croyoit pas que l'on pût rien voir de plus parfait , il lui apprit ce qu'il avoit résolu de faire pour lui , sa surprise fut fort grande , & d'autant plus agréable qu'ayant été mandé de Marseille pour le mariage de son frere , il étoit bien éloigné de s'attendre à une fortune

si avantageuse de toute maniere. Le lendemain qu'il vit la Belle en particulier, il lui expliqua combien il s'étoit tenu malheureux de ce que le manque de bien l'avoit empêché de profiter des favorables dispositions où il l'avoit vûë, & l'assura qu'il ne s'étoit point passé de jour qu'en songeant à ses bontés il ne se fût plaint de son malheur. Cette Belle toujours sensible à ses belles qualités, lui laissa voir toute la joye qu'elle avoit de ce que son frere qui la devoit épouser avoit bien voulu la mettre en état de répondre à son amour, & l'on peut dire qu'aucun mariage ne fut jamais célébré avec une plus entiere satisfaction des deux parties, que celui là le fut peu de jours après.

Epitaphe de Jean Sobieski Roy de Pologne.

CI git un Roy fameux par plus d'une Victoire,

Le grand Sobieski qui toujours eût la gloire,
Soit qu'il fut sur le trône, ou simple citoyen,

D'être de son pays l'honneur & le soutien;
De son liberateur, l'Empire parle encore.
Vienne dût son salut à ses guerriers exploits,
Ce fut lui que le Ciel choisit de tant de Rois,
Pour porter la terreur au-delà du Bosphore:

Jouis sous tes lauriers d'un repos glorieux ,
 Grand Roy ta course ici doit être terminée ,
 C'est assez que ta main ait été destinée ,
 A faire triompher & Cesar & les Cieux ,
 Les siècles avenir rendront à ta mémoire ,
 Des hommages toujours nouveaux ,
 Et nos neveux verront en lisant ton histoire ,
 Que s'il est bien des Rois il est peu de Heros.

E N I G M E.

Quoique d'un naturel volage ,
 Je ne suis pas à mépriser ,
 Car j'ai l'art d'immortaliser
 Qui de moi fait un bon usage.
 J'ai fait grand nombre de sçavans.
 J'ai aussi produit des pedans ,
 Je m'employe à rendre justice ,
 J'assiste aussi à l'injustice ,
 Je n'ai aucun merite à faire des heureux ;
 Je suis sans crimes envers les malheureux ,
 Quelque fois dans mon humeur noire
 Je fais des vers & des chansons à boire ,
 Sans moi jamais les gens d'affaire
 N'auroient sçu l'art de s'enrichir ,
 Je servirai à les punir ,
 Si l'on prouve qu'il soit faussaire ;
 En secret en public , j'ai souvent eu l'hon
 neur ,
 D'être admis à baiser la main d'un grand
 Seigneur ,

Qui m'employe au sérieux, souvent au
badinage,

Chez le Roy & le Prince, j'ai le même
avantage,

Ne m'enviez pas ce bonheur,

Je n'ai part qu'au secret, jamais à la fa-
veur.

*L'on donnera l'explication de cet Enigme
à la feuille suivante.*

*De quelle manière les Grecs représentoient
la Justice.*

Ils la représentoient par une belle fille
vigoureuse, jettant du feu comme par
les yeux, laquelle étant assise sur un pied
d'estal, étrangloit d'une main le monstre
d'iniquité, & de l'autre elle lui écrasait
la tête avec un bâton, les Poëtes l'en-
tendoient par Astrée, fille de Themis
& de Jupiter, & disoient qu'étant in-
dignée de voir croître tant de vices sur
la terre, elle s'envola au Ciel entre le
Lion & la Balance, signes du Zodiaque,
pour signifier que le Juge doit être géné-
reux comme un Lion, & juste comme
une balance en ses jugemens.



NOUVEAUX
AMUSEMENS
SERIEUX ET COMIQUES.

N. X.

ELOGE DE LA MOUCHE.

LA Mouche est le plus petit de tous les Estres volans ; mais combien n'est-elle pas plus parfaite & plus admirable ? Les oiseaux ont tout le corps couvert de plumes , & c'est le propre de la plume d'être aisément enlevée au vent. La Mouche a pour aîles de petites peaux fines & déliées qui l'emportent d'autant plus en beauté sur la plume, que les étoffes les plus fines l'emportent sur les plus grossières. Peut-on voir sans admiration ces petites aîles , lorsque la Mouche les étend au Soleil ? Peintes de mille couleurs brillantes , elles disputent en beauté avec l'orgueilleux oiseau de Junon. Oui, le Paon , avec l'or & l'azure de sa queue , se cacheroit de honte s'il contemploit une

Tome I.

K

fois tout l'éclat des aîles de la Mouche. Cette peau n'est pas un tissu dur & grossier comme celle des chauves-souris, c'est un clinquant subtil & délicat, où l'œil se perd dans la variété des figures : aussi celles-là ne sont-elles faites que pour les ténèbres, au lieu que celles-cy sont dignes de briller au grand jour. La Mouche n'a pas besoin, comme les oiseaux, de fendre l'air avec effort : on ne la voit point planer terre à terre à tire d'aîles, ni s'agiter violemment pour s'élever bien haut : aussi flexible que les parties de l'air qui la soutiennent, elle s'y balance légèrement, & se laisse aller sans peine partout où son inconstance la porte.

Les autres volatiles, uniquement occupés de leur travail, ne songent, en ramant dans les airs, qu'à parcourir ces espaces vuides, pour se percher ensuite, & trouver plutôt le terme de cette espece de navigation ; c'est pour eux une occupation, c'est un exercice pénible : aussi ne chantent-ils jamais en voyage : ils réservent leur chant pour les bois & les autres lieux où ils font quelque séjour. La Mouche au contraire volant sans peine, & comme en badinant, paroît suspendue en l'air, sans autre effort que celui de s'abandonner à sa légèreté naturelle. Aussi le fait-elle en bourdonnant d'u-

ne maniere si douce & si agréable , qu'il n'y a que l'oreille délicate d'Uranie qui en puisse être blessée lorsqu'elle n'a point dormi de quelques jours. Ce n'est , ni par un sifflement aigu comme celui du Cousin , ni par le son enroué d'une bruyante trompette , comme la Guespe , que ce petit animal agite l'air en voltigeant ; mais par une mélodie d'autant plus harmonieuse , que la flute l'emporte en douceur sur la Cimbale & sur le Cor. Il suffit d'examiner toutes les parties de la Mouche , pour se convaincre de leur juste proportion. Sa petite tête n'est pas comme celle de la Sauterelle , attachée immédiatement à ses épaules ; mais sortant d'un col bien proportionné en longueur & en grosseur , elle peut se mouvoir avec une entière facilité. Ses yeux ne sont point enfoncés ; mais commé une corne polie & brillante , ils paroissent en dehors autant qu'il faut , pour recevoir la lumiere de toutes parts. Sa poitrine pleine & unie n'avance qu'autant qu'il est nécessaire pour balancer le reste du corps. Elle paroît armée d'une cuirasse , que diverses petites bandes entourent & ornent de tous côtez. Son ventre délié paroît aussi couvert d'écailles , & ses pieds , bien distingués l'un de l'autre , se remuent alternativement sans embarras

& sans confusion. Si ses jambes paroissent un peu trop longues , ce n'est pas qu'en effet il y ait rien de superflu dans leur structure , mais parce qu'elles ne pourroient autrement soutenir le poids du corps , lorsqu'il se promene de côté sur quelque chose qui va en penchant. Alors allongant les jambes de dehors , elle accourcit les autres , & les accroche , sans quoi elle ne manqueroit pas de glisser.

Quel autre animal voit-on marcher à la renverse avec la même facilité que la Mouche ? La tête en bas , & les pieds en haut , elle ne craint pas de se précipiter. Quelques-uns ont cru que leurs pieds étoient pleins d'une humeur gluante par le moyen de laquelle elles demeurent attachées à tout ce qu'elles touchent. Mais la véritable raison est , comme on l'a reconnu avec le microscope , que les Mouches ont au bout de chaque pied , deux griffes qui entrent facilement dans les plus petits pores de toutes sortes de corps ; & que de plus , les plantes de leurs pieds sont couvertes d'une infinité de petites pointes semblables aux peignes des cardeurs , avec lesquelles elles s'attachent facilement aux moindres inégalités des corps les plus polis. La Mouche tourne sans peine autour d'un globe suspendu en l'air ; par quelle

autre raison cela peut-il arriver , sinon parce que l'air la soutient également de tous côtez , & que c'est le propre de tous les corps de tendre toujours vers leur centre? Le globe est pour la Mouche une surface unie; elle ne s'apperçoit point qu'elle aille en montant, ni en descendant. Ainsi en est-il de nous , vils habitans de la terre, qui sommes moins que des Mouches aux yeux de celui qui nous a formés. La terre sur laquelle nous marchons est ronde , & nul ne s'apperçoit qu'il soit dessous ou à côté, chaque homme se croit sur le haut de la boule, & y est effectivement par rapport à lui. Cependant chaque point de cette boule a ses antipodes: ce n'est plus une hérésie de le croire : & chaque homme , par conséquent , en a d'autres qui lui sont opposés, qui ont les pieds contre ses pieds, & qui par rapport à lui, semblent marcher à la renverse. Cependant aucuns de ceux qui ont fait le tour du monde , se sont-ils apperçus qu'ils montoient, ou qu'ils descendoient? Ils ont toujours marché devant eux sur une surface qui leur paroissoit unie jusqu'à l'horison. Parvenus au point de cet horison, ils en découvrirent un autre, qui, à mesure qu'ils avançoient, changeoit de place; & ils se sont trouvés enfin insensiblement au

point opposé à celui d'où ils étoient partis , sans que jamais la terre eût cessé de leur paroître platte , quoiqu'ils fussent convaincus eux-mêmes qu'elle est ronde , & qu'ils en avoient fait le tour. La raison, je l'ai déjà dit , c'est que tous les corps tendent naturellement vers leur centre , & qu'entraînés sans cesse vers la terre dont ils sont formés , ils ne s'en écartent par une violence étrangere , que pour y retomber plus rapidement. En faut-il d'autres exemples ? Qu'on jette une pierre en l'air ; que dis je ? Que quatre hommes qu'on supposera placés sur les quatre côtez opposés de la terre , jettent chacun en même tems une pierre en l'air avec toute la force dont ils seront capables : ces quatre pierres ainsi lancées décriront , en s'éloignant une ligne droite semblable à celles qui divisent un cercle à l'angle droit ; puis quand le mouvement étranger qui leur est imprimé sera cessé , elles retomberont aussi-tôt vers leur centre , comme ces quatre lignes qui se réunissent en un seul point. Cependant elles étoient tirées vers les quatre points opposés du monde , l'une à l'Orient , l'autre à l'Occident, l'une au Septentrion , & l'autre au Midi ; & de ces quatre points , il y en a un qui est nécessairement au des-

sus , par rapport à nous , & l'autre au-dessous : le troisiéme à droite , & le quatriéme à gauche ; mais à les considérer par rapport au centre , il n'y a entre eux aucune difference : ils sont tous si égaux dans cette propriété , qu'ils se réunissent au centre commun.

Que la Mouche , en prenant son vol , s'écarte pour quelque instant du globe autour duquel elle marchoit il n'y a qu'un moment : elle y retourne bien-tôt par le poids naturel qui l'y entraîne , & soit qu'elle vole au-dessus ou au-dessous , la terre ou toute autre chose sur laquelle elle s'arrête , est toujours pour elle le centre de son repos. La manière dont se nourrit ce petit animal , n'est pas moins admirable que sa structure. Munie d'une trompe déliée , qu'Uranie dans sa colére a nommée injustement un-aiguillon , elle s'en sert , comme l'Elephant , pour prendre à droit & à gauche la nourriture qui lui est propre. Tantôt suçant doucement le sang , elle en remplit le petit vaisseau qui est à l'extrémité de sa trompe : tantôt assise à la table des plus grands Seigneurs , comme elle étoit tantôt à la nôtre , il n'y a point de mets dont elle ne goûte souvent la premiere. Tantôt se soutenant sur une mer de lait , elle s'a-

breuve de ce nectar, plus doux pour elle que le nectar des Dieux. Il est vrai que si elle y mouille ses aîles, elle paie quelquefois bien cher un bon repas, puisqu'elle trouve son tombeau dans cette vaste mer où elle alloit chercher le soutien de sa vie. Mais si c'est un destin envié de maint buveur, de pouvoir s'ensevelir dans un fleuve de vin délicieux, combien celui de la Mouche n'est-il pas plus digne d'envie, de terminer ses jours par une si douce mort? Le tems qu'elle a à vivre est court; mais quel plaisir n'a-telle pas pendant ce court espace, de se nourrir du suc des viandes les plus délicates, de s'abreuver de miel, de goûter des meilleures confitures, & des liqueurs les plus exquises? L'huile seule est pour elle un poison mortel: c'est l'écueil de sa friandise, elle n'en peut tâter sans expirer au même instant. Mais en revanche, de combien d'autres choses ne lui est-il pas permis d'user, sans qu'on puisse l'empêcher d'en avoir même les prémices? Est-il de si beaux fruits dont elle ne sçache le goût avant nous? Est-il d'Offices si bien fermés, où elle ne s'insinue subtilement pour y choisir à son gré ce qui flatte le plus sa délicatesse? C'est alors que marchant delica-

rement sur les conserves & sur les massépains, avec les quatre pieds qui lui sont donnés pour cet usage, elle enleve des deux autres ce qu'elle veut emporter, ne s'en servant jamais que comme nous nous servons de nos mains.

Il semble qu'elle veuille se venger du soin que prennent les hommes de lui interdire l'entrée de ces Offices; car après s'être gorgée du suc des viandes fraîches qu'elle y trouve, s'il lui prend envie de les salir de ses excréments, ce n'est que pour les corrompre plutôt, & punir par là les pourvoyeurs de leur injustice à son égard. Non contente de fouiller ainsi dans le secret des cabinets, avec quelle hardiesse ne la voit-on pas s'asseoir aux meilleures tables? Là, mêlée parmi les convives, elle goûte de tout, elle touche à tout; & s'il est dans la troupe un beau visage, ou elle le baise en passant, ou souvent même elle s'y arrête. Elle sçait qu'elle ne gâte rien en se colant hardiment sur un teint de lis & de roses; & s'il arrive qu'on l'en chasse, c'est moins parce qu'elle en corrompt la beauté, que parce qu'elle se rend importune à force de baiser. Cela est si vrai, que les Dames ne pouvant les souffrir vivantes, en font au moins des images mortes qu'elles ap-

pliquent en divers endroits de leur peau. Elles n'ignorent pas que les Mouches relevent admirablement leur blancheur, & au défaut de ce petit animal, dont elles ne pourroient souffrir le frétillement, elles en empruntent au moins la figure, qui n'est pas le moindre de leurs ornemens. N'est-ce pas faire hommage à la Mouche de tous les charmes de leur beauté, & expier par cet artifice l'injure qu'on lui fait de la chasser ?

Qu'on blâme après cela la stupidité de cet Empereur, qui s'occupoit à prendre des Mouches : pour moi je lui rends plus de justice ; & convaincu qu'il étoit charmé des rares perfections de ce petit animal, je le loue d'en avoir voulu admirer à loisir toutes les singularités.

La Mouche n'est pas d'abord telle que nous la voyons : ver rampant au commencement, elle naît de la pourriture des cadavres, soit des hommes, soit des animaux. C'est ainsi que la corruption d'un corps sert par des voyes incompréhensibles à la génération d'un autre, & que nous mangeons tous les jours de quoi former ceux qui nous mangeront. Ses pieds & ses aîles se développent ensuite, & de reptile qu'elle étoit, elle devient un être volant ; & pour se perpétuer.

presque aussi-tôt qu'elle a reçu la naissance, elle conçoit & produit un autre petit ver, qui devient lui-même Mouche; voilà par quels progrès cet insecte arrive enfin au point de perfection où nous le voyons, nous avertissant par-là nous-mêmes de la bassesse de notre origine, & du néant dans lequel retomberont un jour ces corps que nous prenons tant de plaisir à parer. Les coquettes se servent pour cela de Mouches: ne pourroit-on pas en tirer un excellent usage en les exhortant seulement à une petite réflexion? Pourquoi non? Le bienheureux François de Sales, permettoit à sa Philotée de se conserver les mains blanches, pourvû qu'en les lavant elle se souvînt qu'elles seroient un jour la pâture des vers. Faisons-en l'application aux Mouches, qui quoique feintes, ne laisseroient pas de produire le même effet, si l'on s'avisoit de penser qu'elles sont le symbole de la corruption, & que nous y retournerons comme elles. Mais à qui pensai-je moi-même de prétendre ramener les coquettes à la dévotion? Montez en Chaire, Docteur, me dira-t'on, ou cessez de mêler à votre froid badinage des réflexions plus froides encore. C'est bien à vous de vouloir dogma-

tiser , & de le faire à tort & à travers dans un sujet si peu grave. Je me tais donc sur cette article , & je reprends le fil de ma narration.

La Mouche soigneuse de se conserver pendant le peu de tems qu'elle a à vivre, évite avec attention les pièges de sa plus dangereuse ennemie. C'est l'Araignée. Quelle précaution n'apporte-t'elle pas pour se garantir de ses filets ? Elle sçait que l'Araignée ne les tend que pour elle : prévenue de sa malice, elle se tient sans cesse sur ses gardes , pour s'empêcher s'il est possible , d'y tomber. Elle s'en défie, elle l'observe ; & craignant d'autant plus ses lacs qu'ils sont plus fins & plus déliés, elle s'en éloigne avec prudence sans jamais braver le péril. Dira-t'on que c'est foiblesse ou poltronerie, quand on voit la Mouche si forte contre les animaux les plus courageux ? Disons plutôt , que c'est un effet de son discernement ; & que se sentant incapable de se dépêtrer d'un lac subtil où elle s'embarasse davantage plus elle fait d'efforts pour en sortir, elle nous montre par-là à ne pas nous piquer d'une bravoure inutile, dans une occasion où l'on est sûr de succomber. S'agit-il au contraire de mesurer ses forces contre un ennemi beaucoup plus redou-

table ? Quel courage , quelle intrépidité la Mouche ne fait-elle point paroître dans un combat si inégal ? Elle ne s'effraye ni de la férocité d'un indomptable Taureau, ni de la fougue impétueuse d'un Courfier superbe. Attachée aux flancs du premier, elle l'agite, elle le pousse au travers des prairies, où répandant au loin la terreur, il fait rétentir les campagnes de ses affreux mugissemens. Tout fuit à son aspect; l'animal furieux s'élance, courant ça & là pour se délivrer de l'ennemi qui le presse. La Mouche seule intrepide au milieu des allarmes communes, signale d'autant plus son triomphe, que plus de gens en ont été témoins. A-t'elle entrepris d'exercer à son tour le Cheval. C'est alors qu'elle remporte encore une plus noble victoire. Tantôt assise orgueilleusement sur sa croupe, elle lui fait fournir une carrière longue & pénible : tantôt s'insinuant dans ses naseaux, elle ne le quitte point qu'elle ne l'ait couvert d'écume & de sueur. L'Elephant même, tout énorme qu'il est, craint les piqures dangereuses de la Mouche : elle pénètre dans les replis tortueux de sa peau ; & malgré sa dureté, elle ne laisse pas d'y faire de profondes blessures. Qui le croiroit, qu'un si petit animal pût mettre en mouvement une si grosse & si

pesante masse? Qui croiroit qu'il pût inquiéter les hôtes les plus redoutables des Forêts?

J'en conçois la raison: c'est moins par malignité, que pour donner en cela une leçon salutaire à cette Belle. Le sommeil du milieu du jour est dangereux; pourquoi, dit la Mouche, y employer un tems destiné à de meilleurs usages? Profitez comme moi de la lumière, & réservez le sommeil pour la nuit, qui est le tems du silence & du repos. Me voit-on inquiète & volage, me promener çà & là dans les ténèbres? M'entend-t'on bourdonner dans l'obscurité aux oreilles de ceux qui sont couchés dans leurs lits? C'est alors que je me repose, & que je laisse aussi reposer les autres comme moi: Mais quand le grand jour paroît, quand le Soleil vient de nouveau échauffer la terre: alors je me reveille; hé le moyen que je laisse dormir les autres quand je vois toute la nature en mouvement! Surmontez un assoupissement funeste qui rend les corps lâches & paresseux; plus vous l'aurez combattu durant le jour & plus il aura de douceurs pour vous quand la nuit sera venue couvrir la terre de ses ombres.

Belle leçon sans doute, & qui mériterait qu'on y fît quelque attention! Quel désor-

dre , en effet de renverser les loix de la nature , de faire du jour la nuit , & de la nuit le jour ! Il est une espece de gens pour qui le soleil répand en vain sa lumiere ; rentrant chez eux quand l'aurore commence à paroître , ils passent les jours entre les bras du sommeil , & ne commencent à sortir qu'avec les Chauvesouris. Ce Peuple ténébreux ne voit & n'agit qu'aux flambeaux : le soleil auroit honte d'éclairer un cercle perpetuel d'actions si peu raisonnables. La Mouche plus sage , fait toutes ses actions au grand jour. Cependant il est peu de mortels qui jaloux du bonheur de la Mouche , la voyent sans attenter à sa vie. On l'attrape , on la met en pieces , & ce martyre même qu'on lui fait souffrir est encore pour son Bourreau une ample matiere de réflexions curieuses. En effet , qu'on lui coupe la tête , on voit dans son corps ainsi séparé , un reste de vie & de mouvement ; tous ses membres palpitent , ils respirent , & ne demandent qu'à se réunir ; il faut l'écraser tout-à-fait , pour obliger son ame à s'éloigner malgré elle de toutes ses parties qu'elle anime. Vous croiriez qu'elle est anéantie , & que cette séparation est sans esperance d'aucun retour ; mais l'experience nous apprend , qu'on peut

rappeller cette ame fugitive, dont il s'enfuit qu'elle est une portion de l'Etre immortel, puisqu'elle rentre de nouveau dans le même corps. Il ne faut pour cela, dit Lucien, que couvrir de cendres une Mouche morte; alors elle se ranime, & cette cendre renouvelant le principe de sa génération, lui donne aussitôt une nouvelle vie. C'est ce que la Fable raconte aussi d'*Hermotime*, son ame l'abandonnoit quelquefois, pour aller se promener hors de son corps, puis après l'avoir laissé quelque tems privé de vie, elle y rentroit, & le ranimoit comme auparavant.

Finissons par un trait fabuleux, qui ne laisse pas de renfermer une vérité. L'on s'étonne que la Mouche soit si importune, & qu'elle aille toujours bourdonnant; on s'étonne qu'elle se plaise à troubler le repos des personnes qui dorment, & particulièrement des jeunes gens: c'est que la Mouche a été femme, & qu'étant rivale de la Lune, dans l'amour qu'elles avoient toutes deux pour Endimion, la Lune la métamorphosa de la sorte, pour la punir de l'importunité avec laquelle elle alloit toujours éveiller ce beau Berger.

L'Explication de l'Enigme de la feuille
N. VIII. est la P L U M E.

Dialogue Sur l'Hyver & l'Esté.

L'Hyver n'est pas toujours également rigoureux ; l'on y voit des jours où les ardeurs du Soleil nous font dire que ce sont des jours d'Esté ; ce fut en un de ces jours que l'Esté & l'Hyver s'étant rencontrés, s'entrechoquerent rudement, l'un prétendant détruire les chaleurs de l'autre, qui ne voulant point céder à son adversaire, s'efforçoit à son tour de diminuer ses rigueurs ; ce triste combat dura jusqu'à ce que le Soleil, pere de l'Esté, étant à son midi, accordât leur différend, en les obligeant tous deux de regner ensemble pour ce jour-là : l'Esté dont la saison n'étoit plus, fut ravi de cet accommodement ; & l'Hyver à qui c'étoit le tour de regner, y souscrivit malgré lui. Cet accord invita Arcas & Leandre à sortir de la Ville encore glacée pour profiter d'un si charmant demi jour. Ils se promenerent le long des murs, & après avoir avoué l'un & l'autre que le chaud de l'Esté temperé par le froid de l'Hyver, forme des jours très-agréables, ils voulurent sçavoir lequel des deux étoit préférable à l'autre ; Arcas prit le

parti de l'Hyver, & Leandre qui fut pour l'Esté lui parla pour l'Esté de cette sorte.

L E A N D R E.

Il faut demeurer d'accord que de toutes les saisons, le Printems est celle qu'on doit le plus souhaiter. Tant de fleurs qu'elle fait paroître, tant de plaisirs qu'on y goûte, font dire avec beaucoup de justice que tout y rit, que tout y enchante, jusques-là même que pour exprimer que la Parque a ravi Lycas notre ami commun dans sa verte jeunesse, qui est le plus bel âge de la vie, nous disons avec douleur qu'il est mort au printems de ses jours. On n'est pas moins obligé d'a-

vouer

A R C A S.

Laissons, je vous prie, mon cher Leandre, une si triste comparaison, & dans un lieu où nous ne venons chercher que la joye, ne renouvellez point le déplaisir que nous cause cette fatale séparation. Je sçai que le Printems est la plus aimable des saisons, ou l'unique qui le soit, si vous voulez : mais préférer l'Esté à l'Hyver, c'est ce que je ne ferai jamais.

L E A N D R E.

Quels plaisirs peut-on trouver dans l'Hyver ?

A R C A S.

Quels charmes si grands peut avoir l'Esté ?

L E A N D R E.

Mille charmes, mille plaisirs, mille douceurs à la campagne; les vallons sont émaillés de fleurs, dont Tircisorne sa chère Lissette. Les prez y sont verds, & nous font part de leurs frais & délicieux gazons pour nous reposer. Les Bois y sont touffus, & y offrent de sûrs aziles à des amoureux mysteres. Les arbres y sont chargés de fruits, qui pour se laisser prendre, pendent sur nos têtes. Les moissons y sont abondantes, & fournissent au Laboureur de quoi semer à pleine main. Dans l'Automne, les Bergers plus attentifs à leurs Bergeres, qu'occupés du soin de leurs troupeaux, y font retentir sans cesse les échos de leurs tendres concerts. Enfin tout y excite à la joye pendant l'Esté.

A R C A S.

N'est-ce pas mal soutenir le parti que vous prenez, que de le vanter par de si méchans endroits ? Si les Bois, alors épais, sont impénétrables au Soleil, ne lui cachent-ils pas mille forfaits ? Si l'on voit des arbres & des moissons, les uns sont sans fruits, les autres trompent les esperances du moissonneur, qui, en se plaignant de l'infertilité de ses champs, gémit sous le poids d'une chaleur fatigante.

Vous me fournissez des armes pour vous battre, Arcas. Si nous avons le malheur de voir, après une si longue attente, nos arbres infructueux, & nos moissons très-peu abondantes, n'est-ce pas au perfide Hyver que nous devons nous en prendre, qui, non content de porter partout la désolation, pendant sa saison, fait souvent au milieu de l'Esté avant le lever du Soleil, sentir ses rigueurs à nos arbres & à nos moissons? Combien de fois, jaloux des louanges que nous donnions à l'Esté, qui nous promettoit de quoi satisfaire pleinement à nos besoins, en a-t'il troublé le regne paisible, & détruit par-là nos légitimes esperances?

A R C A S.

L'Hyver n'est pas toujours coupable des maux dont vous le faites l'auteur. Les trop excessives chaleurs de l'Esté en sont toujours la cause; & s'il est vrai de dire que quelquefois l'Hyver produit ces malheurs, il n'est pas moins vrai qu'en revanche, il couvre & engraisse toujours nos terres de ses neiges. Peu different de ce fleuve admirable, dont le limon fertilise les campagnes d'Egypte.

L'E A N D R E.

Je le veux, Arcas; mais enfin, quel autre avantage a l'affreux Hyver, qui

soit comparable à ceux que nous procure incessamment à la campagne l'agréable Esté?

A R C A S.

De plus grands que vous ne pensez ,
Leandre. Le fidel Berger , dont le trou-
peau ne sort plus , s'y occupe unique-
ment de son aimable Bergere ; & le feu
de ses innocentes amours qui le suffo-
quoit, joint au chaud de l'Esté, temperé
alors par le froid du favorable Hyver,
lui rend cette saison douce; ou si dégui-
sant ses chastes flâmes, il feint d'avoir be-
soin d'un autre feu moins puissant sur lui
mille fois que celui de ses amours , n'est-
ce pas pour s'y trouver auprès de Cloris ,
à qui , sans être interrompu , il conte à
loisir son tendre martyre, qu'il s'en ap-
proche en tremblottant? Le Payfan y est
parfaitement sain , sans être sujet à une
infinité de maladies qui sont les suites fâ-
cheuses des chaleurs de l'Esté. Le labou-
reur qui s'est long-tems occupé à de pén-
bles exercices , y goûte une douce tran-
quillité. Semblable à la prudente fourmi,
il consume dans le repos , & avec plaisir ,
ce qu'il a cueilli avec tant de peine & de
travail pendant l'Esté , si bien qu'il sem-
ble que cette saison n'est faite que pour
servir aux usages , & contribuer aux dé-
lices de l'Hyver.

Votre raisonnement, Arcas, est plus spécieux que solide. Les amours de l'Hyver sont toujours froides (bien que je jure le contraire à Silvie) & vous ne sçauriez me persuader que l'hyver soit supportable, surtout à la Campagne ? Nos Bois qui en faisoient tout l'ornement, n'ont rien conservé de leur beauté qu'un frais incommode. Les arbres y sont généralement dépouillés de leurs feuilles, & se présentent à nos yeux, demi morts, & maudits comme le figuier de l'Evangile. Nos prez y ont perdu leur verdure, nos champs enfin y sont secs & arides, & ne nous laissent que le déplaisir de les avoir vûs parsemés de mille fleurs odoriférantes que l'on n'y voit plus. Mais quittons la campagne, Arcas. Le Bourgeois le comte, le Marquis, qui après avoir congédié leur train, s'y étoient réfugiés pendant neuf mois, pour y épargner de quoi entretenir pendant les trois autres ce misérable train qui se rassemble, la quittent, tant elle est affreuse ; suivons - les à la Ville, & voyons si l'Hyver est à préférer à l'Esté ?

A R C A S.

Il me sera sans doute plus facile de triompher par cet endroit, que par l'autre.

L E A N D R E.

J'en doute, Arcas, & il me semble que la ville est plus riante l'Été que l'Hyver, ou pour mieux dire, qu'elle l'est uniquement l'Été : elle n'offre alors à nos yeux que plaisirs, beauté, magnificence ; l'ami est continuellement à se divertir avec son ami, l'amant ne peut quitter d'un pas son amante, & la longueur des jours prolonge ses doux plaisirs, qu'un courte nuit ne peut interrompre pour long-tems.

A R C A S.

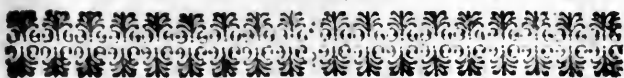
Enfin vous faites, sans y penser, le le portrait fidele de l'Hyver. Quelle saison enfante plus de plaisirs ? ce ne sont que jeux, bals, festins, repas, assemblées, occasions, où la magnificence est absolument nécessaire.

L E A N D R E.

Je le veux croire, si c'est vous faire plaisir ; mais tombez d'acord avec moi, que nous avons mille remedes contre ces maux prétendus ; si la trop excessive chaleur nous incommode, le frais d'une chambre hors des atteintes du soleil nous en garantit ; si la soif nous presse, la glace nous désaltère, & l'usage de l'éventail, qui ne fut inventé que pour faire naître des zéphirs capables de rafraîchir Sylvie, & de lui faire rendre en un instant la beau-

té que la chaleur tâchoit de lui ravir pour un tems , ne nous est pas inconnu. Au reste , si la chaleur du midi nous arrête , que de douces matinées , que d'agréables soirées en revanche ! Mais si-tôt que le trop exact Hyver revient à nous , hélas ! que de déplorables changemens ! tout est triste , tout languit , tout est dans une confusion étrange : l'ami connoît à peine son ami métamorphosé. Le teint décharné & verdâtre d'Ysabelle rend Damon parjure. Nos rives autrefois bordées de peuples , sont désertes ; nos places autrefois théâtre de Nouvelistes , sont abandonnées , nos champs de promenades autrefois si fréquentés , cessent de l'être. Hé pourquoi s'en étonner ! A peine le soleil nous éclaire-t-il de loin , le jour nous quitte presque aussi-tôt qu'il paroît ; vents , gelées , frimats , glaces , broüillards , pluies , tout enfin nous menace & nous accable.

Arcas se préparoit à répondre ; mais le pâle soleil s'étant perdu dans le sein de Thétis , après avoir chancellé quelques momens , l'obligea de rentrer dans la Ville avec Leandre , & d'avouer que la nuit qui venoit si tôt pendant l'Hyver , donnoit lieu de regretter la saison qu'il ne trouvoit pas digne de lui être préférée.



NOUVEAUX AMUSEMENTS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. XI.

LES APPARENCES *trompeuses.*

L'Amour a été de tous les siècles , & on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de grandes douceurs à se voir aimé; mais il ne faut pas quelquefois l'être avec excès pour vivre heureux , & sur-tout en mariage : Ce qui est arrivé depuis quelques jours en est une preuve. Un fort galant homme , mari d'une Dame d'un grand mérite , sembloit n'avoir rien à souhaiter ; il avoit du bien , des amis , des emplois considérables , & l'estime de tous ceux qui le connoissoient ; mais pour ses péchés il étoit si passionnément aimé de sa femme , qu'ils en passaient tous deux de méchans momens. Une bagatelle lui

Tome I.

L

faisoit ombrage : il ne lui suffisoit point de connoître son mari incapable d'aucun attachement préjudiciable à la tendresse qu'elle lui devoit ; trois visites à une même personne bleffoient sa délicatesse ; ce n'étoit pas la trahir , mais c'étoit se plaire ailleurs qu'avec elle , & ne lui pas donner tout son cœur. Il étoit honnête , aimoit le repos ; & pour éviter toute occasion de querelle , il ne lui parloit ni de ses parties de divertissemens , ni de ses plus agréables connoissances. Il chercha surtout à lui cacher les soins qu'il rendoit à une Dame toute charmante de sa personne : il n'y avoit rien de plus touchant , elle avoit infiniment d'esprit , & je ne sçais quoi de si engageant dans ses manieres , qu'il étoit difficile de s'en garantir. Cela étoit dangereux pour un homme qui avoit le goût fin , & elle étoit propre à lui faire des affaires de plus d'une façon ; mais à quelques périls qu'il s'exposât auprès d'elle , il craignoit moins l'embarras de son cœur en la voyant , que celui de son Domestique , si ses visites étoient découvertes. Il eut pourtant beau faire , sa femme le sçut , la Dame lui étoit connue , & la trouvoit beaucoup plus redoutable qu'une autre. Reproches de ses assidues complaisances , à proportion du mérite

de la Belle : grandes justifications pour avoir la paix : on gronde pendant quelques jours, on promet de ne plus la voir, & enfin on se raccommode. Le mari tient parole en apparence, il feint des affaires qui ne le laissent à lui que dans des heures où l'on ne peut découvrir ce qu'il devient : il les employe à voir la Dame, qui n'ayant aucune prétention sur lui, s'accorde sans peine de ce changement. Il avoit la conversation agréable, & c'étoit tout ce qu'elle cherchoit. Cependant sa précaution lui est inutile, & le hazard en décide d'une autre façon. Il étoit un jour chez un Marchand pour quelques étoffes qu'il vouloit choisir, & il y étoit allé dans une chaise à ses armes, avec des Porteurs de sa livrée : on commençoit à lui en développer quelques-unes quand il tourne la tête sur un grand tumulte qu'il entend. Deux Cavaliers se pouffoient l'un & l'autre l'épée à la main, avec beaucoup de vigueur; il en connoît un qui étoit de ses plus particuliers amis; il y court, fait ce qu'il peut pour les séparer, & en vient à bout, aidé de quelques autres qui se joignent à lui.

La querelle pouvoit avoir des suites, il ne les veut point quitter qu'il ne les voye raccommodés, & ils vont ensemble

chez une personne de considération, qu'il prennent pour arbitre de leur différend. Pendant ce tems-là, il s'étoit passé bien des choses qu'il ne sçavoit pas. La Belle qu'il continuoit de voir en secret passe malheureusement en chaise dans l'instant que les deux Cavaliers mettoient l'épée à la main. La vision d'une épée nue fait de grands effets sur la populace; on fuit, on s'écarte, & chacun se ferre avec tant de précipitation, qu'on renverse la chaise & les Porteurs, la Dame s'écrie, les Combattans étoient déjà dans une autre rue; on vient à elle; quelques gouttes de sang font dire qu'elle est fort blessée; on la trouve évanouie, & on l'emporte chez le Marchand devant la Boutique duquel les Porteurs de livrée étoient arrêtés. Autre incident qu'il eût été difficile de prévoir. Tandis qu'on lui jette de l'eau sur le visage, la Dame qui en avoit été jalouse, passe par le même endroit, les femmes sont curieuses, elle voit du monde amassé, elle en demande la cause, on lui répond qu'on s'étoit battu, qu'il y avoit quelqu'un de blessé chez le Marchand, & on lui nomme en même tems son mari. Elle apperçoit ses Porteurs, remarque sa chaise, ne doute point qu'il ne soit le blessé: & ayant crié trois ou quatre fois,

Ah mon cher Mari ! du ton le plus lamentable (car elle l'aimoit beaucoup) elle descend impétueusement de carosse , fend la presse qui environnoit la Belle , & criant toujours , *Ah mon cher Mari :* elle se préparoit à l'embrasser , quand elle reconnoît que c'est une femme. Quel contens ! Elle croit venir au secours de son Mari , & c'est sa Rivale quelle rencontre ! Elle la reconnoît , pousse un cri nouveau ; mais ce n'est plus sur le même ton ; les circonstances de l'aventure lui font penser cent choses , qui la mettent hors d'elle-même : elle s'imagine qu'il s'est battu pour cette Rivale , prend ses Porteurs qu'elle trouve au lieu même où on lui donne du secours , pour une conviction de la chose , impute son évanouissement au chagrin d'avoir causé un grand désordre , & dans cette pensée elle rougit , pâlit , remonte dans son carosse avec la même impétuosité qu'elle en étoit descendue , & la promptitude de son départ ne cause pas moins de surprise à ceux qui examinent ce qu'elle fait , que leur en avoient causé d'abord ses conjugales exclamations , où personne n'avoit rien compris. Elle s'éloigne enfin , & la Belle évanouie commence à ouvrir les yeux , sans avoir rien vû de tout ce qui vient d'arri-

ver. Elle valoit bien la peine que l'on s'intéressât pour elle. Quoique sa blessure ne fût rien, on fait venir un Chirurgien, & après qu'elle s'est servie de quelque précaution contre la frayeur qu'elle a eue, elle se fait remener chez elle.

La Dame jalouse n'en est pas quitte à si bon marché ; son mari qui s'est battu, & sa Rivale évanouie, lui font présumer une intelligence secrète, dont elle tire de fâcheuses conséquences. Elle en est dans une colere inconcevable, la pensée d'être la dupe d'un commerce qu'elle avoit eu lieu de croire fini, ne lui laisse point de repos. Elle soupire, se plaint de la perfidie des hommes, & l'impatience de se venger, lui en faisoit examiner les moyens, quand un Tailleur que lui envoie une de ses amies la vient demander de sa part ; il n'étoit pas à qui le vouloit avoir, & elle est contrainte de suspendre son chagrin, pour ne pas perdre l'occasion. Il prend sa mesure, & voulant envelopper son étoffe avec une autre dont il s'étoit déjà chargé, la Dame qui la trouve magnifique, lui demande à qui elle est ; il répond qu'il la vient de lever chez le Marchand pour une Dame de campagne ; & comme les Tailleurs entrent toujours un peu trop en conversation, il ajoute que

dans la boutique où il l'a choisie, il étoit arrivé depuis une heure ou deux la plus plaisante chose dont elle eût peut-être jamais entendu parler. Là-dessus il lui nomme sa Rivale qu'il y avoit vûe, & lui veut conter malgré elle ce qu'elle savoit avant lui. Il n'en falloit pas davantage pour la mettre aux champs; elle reprend son étoffe, la donne à garder à sa Suivante, & dit avec dépit qu'elle ne veut plus se faire faire d'habits; le Tailleur prend la chose sur le point-d'honneur, lui dit que si elle craint qu'il ne la vole, il veut bien couper l'étoffe en sa présence; & plus la Dame s'obstine à ne vouloir point d'habit, plus il s'entête à vouloir travailler pour elle. Le mari arrive, sa femme le regarde de travers, le Tailleur lui fait ses plaintes, soutient qu'il est honnête homme, (ce qui est assez rare parmi les Tailleurs,) qu'il n'a jamais passé pour voleur, & que puisqu'on l'a appelé pour faire un habit, il ne souffrira point qu'un autre le fasse. C'étoit un grand procès à vuider pour le mari: il commence par se défaire du Tailleur, en lui donnant un louis pour ses pas perdus; il écoute les nouveaux reproches de sa femme, dont il ne sçait que penser; & après lui avoir fait connoître qu'il n'a-

voit aucune part à ce qui l'avoit chagrinée, la remet peu à peu dans sa tranquillité ordinaire.

Voilà comme les choses les plus louables produisent quelquefois de méchants effets : Dieu garde tout honnête homme d'être trop aimé de sa femme.

L'AMANT VENTOUSE.

UN jeune Gentilhomme renfermé jusqu'à l'âge de vingt ans dans le fond de sa Province, sous la dépendance d'un Pédant, qui avoit tâché de lui apprendre beaucoup de choses qu'il ne sçavoit peut-être pas lui-même, vint, il y a quelque tems à Paris, pour y commencer ses exercices, & quand il y vint, on peut dire qu'il étoit tout nouvellement débarqué. Il avoit des manieres embarrassées, & ceux qui prenoient intérêt en lui, ne le virent pas long-tems sans s'appercevoir que l'étude ne lui avoit donné que des connoissances mal dirigées, qui avoient besoin d'adoucissement. Comme il n'y a point d'Ecole plus propre à l'acquérir que celle des Dames, ses amis le menerent chez quelques Belles: il les vit d'abord sans autre dessein

que celui de rendre ses devoirs à d'aimables personnes , que sa naissance engageoit à marquer de la considération pour lui ; mais insensiblement il prit goût , il étoit d'âge à aimer , il avoit un cœur ; & une grande Brune , dont les yeux étoient les plus dangereux du monde , eut tant de charmes pour lui , qu'il en devint éperduement amoureux. La Dame fut surprise de le voir plus souvent chez elle qu'elle ne l'auroit souhaité ; elle étoit si bien faite , qu'elle n'eut pas de peine à deviner ce qui l'attiroit ; ses assiduités ayant commencé à lui faire connoître la passion qu'il avoit pour elle , ses regards & quelques soupirs mal étouffés , acheverent de l'en instruire. Cette conquête la chagrina , elle n'étoit point d'un assez grand poids pour lui faire honneur , & l'exposoit à des importunités fatigantes , pour une personne qu'un cœur novice n'accommodoit pas. Elle feignit n'entendre pas ses premières déclarations , & pour s'en défaire , en le rebutant , elle le railla sur quelques défauts , dont il avoit de la peine à se corriger , & n'oublia pas surtout à lui faire connoître son dégoût pour certaines rougeurs qu'il avoit sur le visage. Il aimoit la Dame , & vouloit lui plaire à quelque prix que ce fût , ce der-

nier reproche lui donnoit de l'inquiétude. Il crut que ses rougeurs étoient la seule chose qui la choquoit ; & dans l'impatience d'y trouver quelque remède , il fit confidence de son chagrin à celui qui l'avoit mené chez elle , & qui apprenoit ses exercices dans la même Académie que lui. Le Confident avoit vû le monde , il aimoit à faire piece ; & sans hésiter , il lui dit que si c'étoit - là le seul obstacle qui l'empêchât d'avoir les bonnes grâces de de la Belle , il lui répondoit de son bonheur ; que ces rougeurs venoient d'une abondance de sang , qu'il étoit facile de détourner , qu'il les avoit eues comme lui , & que pour éviter la guerre qu'on lui faisoit , il s'en étoit fait quitte par des ventouses appliquées sur la partie que Moliere nous a fait si spirituellement entendre , quand dans l'une de ses Pieces il a fait dire , pour insulter un Apotiquaire , *qu'on voyoit bien qu'il n'étoit pas accoutumé à parler des Visages*. Le Gentilhomme aussi crédule que jeune , auroit voulu être ventoufé dans le même instant. Il embrasse le Confident avec une joye extraordinaire , & le conjure de ne point differer à faire venir la même personne dont il s'est servi pour une pareille opération. On prend jour au lendemain , un

Chirurgien a le mot , & deux amis communs font avertis de l'emploi qu'ils doivent avoir dans la Piece : le Confident amene le Chirurgien à l'heure marquée. Le Gentilhomme le prie de n'épargner point son sang , & se couchant sur le ventre , il souffre l'application des ventouses , qui font une copieuse attraction. Les scarifications suivent , on les fait profondes , & après que le Chirurgien en a recueilli deux grandes palettes de sang , il remet les ventouses , & feignant d'avoir oublié quelque chose de nécessaire , il le quitte pour aller jusques chez lui ; il est à peine sorti de la chambre , qu'on entend du bruit dans l'escalier , c'étoient les deux amis à qui on avoit appris le mystere. Ils entrent malgré le Patient qui veut qu'on ferme la porte , & qui a bien de la peine à se tenir couché sur le côté ; ils s'informent de ce qui peut l'arrêter au lit ; & après une conversation générale d'un quart d'heure , l'un des deux passe dans une étroite ruelle , sous prétexte d'avoir quelque secret à lui dire. L'Amant ventoufé tourne la tête sans se remuer , & son ami le prie inutilement de s'aprocher un peu davantage , il n'ose lui dire en termes du galant Voiture ,

Qu'il a pour ne le pas faire une raison fonda-

mentale, sur laquelle, il ne lui est pas permis d'appuyer. Il n'écoute que d'un peu de loin, ce qu'on ne lui diroit pas, si on ne cherchoit à l'embarasser; & enfin le Confident fait l'officieux, en obligeant les nouveaux venus à s'éloigner. Le Chirurgien revient, il ôte les ventouses, & laisse le plaintif scarifié dans des douleurs, dont il ne se console que par l'esperance de n'avoir plus les rougeurs qui blessent les yeux de la Dame. Elle apprend du Confident le tour qu'il lui a joué; & afin qu'il ne jouisse pas seul du plaisir de cette aventure, elle envoie prier le Gentilhomme de lui venir parler le lendemain. Le message lui étoit trop doux, pour ne le pas engager à se faire une nécessité de cette visite. Il se rend chez elle à pied, car l'opération étoit trop récente, & ne laissoit aucune voiture commode pour lui. On le mène dans le cabinet de la Belle, où il ne trouve que des escabeaux fort durs, qu'elle avoit fait mettre exprès; elle le fait asseoir malgré lui; il fait cent postures qui l'instruisent de ce qu'il souffre, & jamais conversation ne parut si longue à un Amant. Il s'en tire le plus tôt qu'il peut, & ce qui le chagrine, c'est qu'au bout de quelques jours, il s'apperçoit que ses rougeurs

augmentoient au lieu de diminuer. Il s'en plaint à celui qui est cause du remède qu'il a essayé, & sa réponse est qu'il seroit bon de recommencer, parce que les ventouses n'ont pas été assez long-tems appliquées. Il s'y seroit résolu sans doute, s'il n'en eût demandé avis à quelqu'un, qui lui dit charitablement qu'on lui faisoit piece. Il avoit du cœur; & ayant rencontré le malicieux Confident, il lui fit mettre l'épée à la main: comme les disgraces assez souvent se suivent, il ne put si bien se servir de son adresse, qu'il ne reçût une fort large blessure, ce qui l'obligea à garder le lit fort long tems. Enfin il guérit, mais le sang qu'il a perdu par les ventouses, n'a pû faire cesser les rougeurs, dont il avoit crû se défaire. Voilà comme on est quelquefois mal récompensé du tems qu'on employe à servir les Belles.

T R A I T D' A V A R I C E.

SI les uns meurent sans avoir le tems de songer qu'ils vont mourir, il y en a d'autres qui sentent si bien approcher la mort, qu'ils connoissent presque leur dernier instant. On n'en peut douter après ce qui est arrivé à un Procureur, à qui une entière connoissance de la procédure

avoit donné lieu d'amasser beaucoup de bien , qui étant à l'extrémité , son plus grand regret en agonisant , étoit de ne pouvoir attendre à mourir , qu'il eût terminé deux grandes affaires dont il devoit être payé largement. On lui disoit qu'il falloit songer aux biens éternels , & il disoit qu'il lui étoit dû beaucoup. Dans ce tems - là , comme il avoit toujours eu l'oreille très-bonne , quand on lui parloit d'argent , il entendit dire qu'un de ses Fermiers lui en apportoit : à ce mot d'argent , il ramassa tout ce qui pouvoit lui rester de chaleur & de force , & tout moribond qu'il étoit , il voulut absolument que l'on fît entrer le Fermier. Le Fermier de son côté demandoit à lui parler , il lui avoit déjà fait plusieurs payemens , sans prendre de quittances , il lui étoit de conséquence de vuider d'affaire avant sa mort. Le Malade n'eut pas plutôt sçu de lui qu'il avoit de quoi achever de le payer , qu'il se montra prêt à recevoir ; on voulut une quittance : il répondit que cela étoit dans les formes ; & comme il n'avoit pas la force d'écrire , il pria un de ceux qui étoient présens de prendre la plume , s'offrant de dicter , pour signer ensuite ; & il dicta en termes assez concis , & celui qui écrivoit n'ayant pas la main

fort prompte à écrire , & le Procureur sentant approcher la mort : *Je suis pressé*, disoit-il souvent , *dépêchez , je n' ai de tems que ce qu'il me faut.* La quittance écrite , on crut le faire signer , c'est ce qu'il ne faisoit jamais qu'il ne vît l'argent compté , & de poids. Quelque pressé qu'il fût de mourir , il n'oublia pas que la chose étoit dans l'ordre , & pour la dernière fois même il n'y eut pas moyen de le faire renoncer à cette habitude. Il fut donc pesé & compté , cela emportoit du tems , & il revenoit toujours à son *dépêchez , je suis pressé.* Enfin tout bien compté & pesé , il signa , & tint parole en mourant un peu après , avec autant de hâte qu'il l'avoit dit.

LA BELLE NORMANDE.

ON a beau prendre des précautions contre l'adresse des Belles , les plus défiants en sont toujours les dupes. Une jeune Dame qu'une occasion pressante avoit obligée d'aller précipitamment en Normandie , en revenoit il y a deux mois , dans un Carosse de voiture , pour Paris , sans autre suite que celle d'une Femme de chambre qui l'accompagnoit ; du blond,

du blanc, du rouge, & quelque régularité de traits, qui pouvoit la faire passer pour belle, plurent assez à un Cavalier qui se trouva auprès d'elle à une portiere: il lui débita quelques douceurs, & pour se mettre dans son esprit en réputation de mérite, il assaisonna ce qu'il lui dit d'obligéant, de quelques petits contes de bonnes fortunes, qui faisoient comprendre qu'il ne tenoit qu'à lui de choisir. La Dame trouva la rencontre fort avantageuse; & comme elle ne cherchoit qu'à diminuer l'ennui du chemin, elle se résolut de se réjouir du Cavalier, en prenant les airs d'une Coquette, elle écouta tout, fôûrit gracieusement aux plus fortes déclarations qu'il lui plut faire, & lui laissant présumer qu'elle le trouvoit aimable, elle lui donna lieu de croire qu'il n'auroit pas de peine à s'en faire aimer. Le soir il entretint fort long-tems la Dame, il la conjura de lui découvrir qui elle étoit, & en reçut une fausse confidence, qui ne le laissa plus douter qu'elle n'eût le cœur sensible pour lui; elle feignit d'être fille, se donna le nom d'une jeune Demoiselle de Rouen, qu'elle avoit connue pendant son voyage, dit qu'elle alloit trouver sa mere à Paris, où elle étoit depuis quelque tems, pour y poursuivre un procès,

qu'elle avoit eu ordre de s'y rendre promptement pour l'accompagner dans les sollicitations qu'elle avoit à faire, que son retour dépendoit de la promptitude avec laquelle son affaire seroit terminée & que si elle se faisoit appeller Madame par la Femme de chambre qu'elle amenoit, c'étoit pour se garantir de la censure des Critiques qui pourroient faire un jugement désavantageux de voir une fille sans escorte dans un Carosse public. Cette confiance fit plaisir au Cavalier, la jeunesse de la Dame rendoit la chose assez vraisemblable, & plus il parut qu'elle lui ouvroit son cœur, plus il se flatta de l'avoir touchée; ce qu'il y eut de particulier dans la fausse histoire qu'elle lui compta, c'est que la belle Normande, dont elle prenoit le nom, avoit avec elle un fort grand rapport de traits; j'en dis pas seulement pour le visage, mais pour la taille & la voix; on en remarquoit la différence à les voir l'une avec l'autre; mais séparément, il n'y avoit personne qui ne s'y méprît; cette ressemblance avoit fait leurs amitiés; la Dame avoit voulu voir la belle Normande, qu'on lui avoit dit être son portrait, elle s'étoit laissée tellement charmer de son humeur, qu'elle en avoit été presqu'inséparable,

jusqu'à son départ; elles s'étoient promises de s'écrire. La Dame commença dès le soir même, & fit à la Belle une relation fort enjouée de la Conquête qu'elle esperoit faire sous son nom. Le Cavalier qui l'avoit quittée fort tard, employa une partie de ce qui restoit de la nuit à réfléchir sur son aventure; comme il étoit Poëte, (& fou par conséquent) il fit provision de Madrigaux amoureux, & il s'en servit le lendemain à faire valoir sa passion à la Dame; c'étoit un amusement pour elle dans le Carosse; on s'écria sur leur tour galant, & on ne put lui voir tant d'esprit, sans lui avouer qu'on étoit fâché de l'avoir connu; jugez combien cet aveu lui donna de joye. La Dame qui étoit bien aise de s'en divertir, lui facilitoit en se penchant, le plaisir qu'il témoignoit prendre à lui parler bas, & il tiroit de sa complaisance des augures assurés de son bonheur. Il fallut descendre pour dîner, le Cavalier lui donna la main, la mena dans la chambre de parade de de l'Hôtellerie, & ce fut alors qu'ils s'expliquerent un peu sérieusement. L'Amant qui commençoit à se laisser prendre, crut que pour se bien mettre auprès de la Belle, il falloit parler de mariage, il ne risquoit rien par là, puisqu'il ne don-

noit que des paroles ; il avoit déjà fait connoître ce qu'il étoit , ainsi il ne s'agissoit plus que de l'éblouir du côté du bien. La Dame qui jouoit son rôle en femme d'esprit , lui fit couper court sur cet article , & lui jettant des regards dont son cœur fut pénétré , elle lui dit qu'un mérite extraordinaire comme le sien lui feroit fermer les yeux sur tout autre chose , si on la laissoit maîtresse de sa personne ; mais que le nom d'héritière qu'elle avoit , & dont on faisoit toujours bruit en Normandie , rendoit sa mere un peu difficile sur un choix dont dépendoit son bonheur ; que cette mere étoit fort bizarre , & qu'il ne seroit pas juste qu'un homme qui étoit à rechercher , se soumît à tous les détours qu'il faudroit prendre , pour obtenir d'elle quelque complaisance sur l'attachement qu'il lui promettoit ; ces prétendues difficultés ne firent qu'enflammer le Cavalier. Il jura une fidélité à toute épreuve , conjura la Belle de l'aimer un peu ; & s'étant familiarisé jusqu'à la nommer *Ma Chere* , il eut joye de s'entendre aussi appeller *Mon Cher*. On apporta le dîné plutôt qu'il n'auroit voulu ; ils mangerent seuls , comme ils avoient fait le jour précédent , & toujours aux dépens du Cavalier. Il fai-

soit le passionné; la Belle lui paroissoit favorable à ses desirs & il n'y a pas lieu de croire qu'il eût voulu la laisser payer. Il n'y avoit avec eux dans le Carosse que deux bonnes gens qui dormoient toujours, & pour qui le langage des douceurs auroit été de l'Hébreu, quand ils se seroient avisés d'y prêter l'oreille: cela leur donnoit la liberté de se parler sans contrainte; la Femme de chambre étoit la seule qui les entendît, & ils n'avoient point à se cacher d'elle. En achevant de dîner, la Dame se fit apporter une écritoire, voulut que le Cavalier lui donnât une copie de ses Madrigaux; l'ordre ne lui pouvoit être plus doux, il aimoit à débiter ses Ouvrages; & la demande qu'on lui en faisoit étoit une marque de passion. Il n'écrivit pas seulement ses Vers, il y joignit une vingtaine de lignes de Prose: & les ayant vû lire à la Dame avec quelque témoignage de plaisir, il la prie de lui écrire à son tour certaines paroles qu'il lui avoit entendu chanter. Il vouloit connoître son caractère, & s'étoit d'ailleurs imaginé qu'à son exemple, elle ajouteroit quelque chose d'obligeant à la chanson qu'il lui demandoit. La Dame qui ne cherchoit qu'à l'embarasser, ne manqua pas de le faire; elle rappella

dans sa memoire un Quatrain qui avoit été fait pour elle , feignit de rêver, comme si elle se fût mêlée de Poësie , & enfin écrivit ces quatre Vers au bas des paroles de la Chanson.

Que le mérite est dangereux,
Pourquoi me l'avoir fait connoître,
J'étois avant ce tems dans un état heureux;
Et je ne réponds plus de ce que je vais être.

Le Cavalier fort persuadé qu'on lui rendoit vers pour vers , baïsa le papier transporté de joye, & continua le reste du jour à faire le soupirant. Le lendemain on arivoit à Paris. La Dame qui composoit son visage comme elle vouloit, prit un air chagrin , qui fit croire au Cavalier qu'elle sentoît comme lui la nécessité de se séparer. On convint d'un commerce d'écriture , en attendant qu'on eût gagné l'esprit de la mere , sur les visites qu'on prétendoit recevoir ; le Cavalier donna son adresse , & ne put avoir celle de la Dame. Elle lui dit pour excuse que sa mere avoit changé de maison depuis trois jours , & que l'on la viendroit prendre à l'arrivée , sans qu'elle scût en quel quartier on la meneroit. Le Cavalier instruit par la Dame , contrefit assez bien

un adieu d'indifférent , & n'eut pour elle qu'une civilité commune, en la conduisant à un Carosse que quelques amies avoient eu soin de lui amener. Le détour qu'elle avoit pris , pour ne pas lui dire où elle devoit loger , lui donna quelques soupçons ; mais il les perdit au sortit de là , par la rencontre d'un Conseiller de Rouen , à qui il demanda en l'abordant s'il connoissoit la Belle Normande , le Conseiller lui répondit que ce seroit un jour une riche héritiere , & la peignit au naturel. Les traits du portrait convenant tous à la Dame, le Cavalier n'eut plus à douter qu'elle n'eût été sincère; la joye qu'il en eut fut grande, figurez - vous avec quelle impatience il attendit des nouvelles de cette aimable personne. Il en reçut un Billet deux jours après; on lui marquoit qu'on s'ennuyoit fort d'entendre toujours parler procès, & qu'il n'y avoit point encore eu moyen de mettre les gens sur d'autres matieres. Le Laquais qui apporta le Billet, nomma la Belle Normande; mais le Cavalier ne put lui faire dire où elle logeoit. Quoique le mystere l'embarassât , il crut en devoir attendre l'éclaircissement sans s'inquiéter, & renvoya le Laquais avec une ample réponse, & des Vers en quantité. Autre Billet de même

nature à trois jours de là : on lui faisoit espérer un rendez-vous par le moyen d'une amie , parce que la mere n'étoit pas encore en état d'entendre raison ; & enfin la Dame ennuyée de duper le Cavalier , & ayant de plus agréables divertissemens , employa ce dernier Billet à s'endéfaire. *Je pars tout présentement , mon Cher , plaignez-moi un peu du malheur qui me renvoye en Province , sans avoir eu le plaisir de vous voir ici une seule fois ; ma mere a terminé ses procès par une espece d'enchantement , une Dame de son païs lui a offert deux places dans son carrosse , ce parti lui a plu , aurois-je avoué qu'il me déplaisoit ? Ces sortes de sincérités sont peu à la mode , & dans les suites se réparent moins qu'un commerce tel que celui que je compte d'avoir avec vous. Partez s'il se peut incessamment , & arrivez avec des airs empruntés ; feignez une affaire avec quelqu'un , vous trouverez mille gens qui donneront dans le panneau : Je finis , ma foiblesse m'est connue , & je craindrois vous en dire trop.*

Ce Billet ne détrompa point le Cavalier , il crut tout , & sans réfléchir sur une proposition de voyage qui lui devoit faire ouvrir les yeux , il résolut d'exécuter l'ordre , & se rendit à Rouen quelques jours après. Il n'eut pas de peine à

y trouver la Belle Normande; le plaisant fut que la Dame à qui elle ressembloit, lui avoit déjà mandé qu'elle lui envoyoit un Amant par lettre de change, que c'étoit à elle à voir ce qu'il étoit à propos de faire, & que si elle se trouvoit d'humeur à s'en divertir, elle pouvoit pousser l'aventure sur l'instruction qu'elle lui donnoit; ainsi elle ne fut pas surprise quand elle reçut un Billet du Cavalier; qu'il l'avertissoit de son arrivée. La mere fut informée de la piece, & voulut bien passer pour bizarre, afin d'empêcher qu'on ne vînt chez elle. Le Cavalier rencontra la Belle allant à l'Eglise, il l'attendit à une porte voisine, & trompé par le grand rapport de traits, il lui parla comme à une personne qui étoit instruite des sentimens de son cœur. La Belle ne joua pas mal son rôle; mais comme il y alloit de ses interêts de n'être pas soupçonnée d'intrigue, elle chercha à rendre le change à la Dame; elle en vint à bout en moins de quinze jours.

On donnera la suite dans la feuille suivante.

NOUVEAUX

AMUSEMENS

SERIEUX ET COMIQUES.

N. XII.

Suite de l'Histoire de la belle Normande.

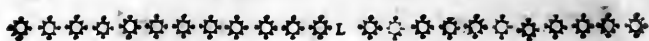
ON l'avoit mise d'une partie de campagne, où la mere d'une de ses meilleures amies la devoit mener. Après que le Cavalier l'eut encore entretenuë trois ou quatre fois, en épiant toujours le moment de sa sortie, elle lui dit pour heureuse nouvelle, qu'elle avoit la permission d'aller passer l'hiver à Paris, qu'il lui étoit encore inconnu, n'y ayant resté que fort peu de tems, & presque toujours chez des Procureurs ou des Avocats. Elle ajouta que la Dame qui se chargeoit d'elle, sçavoit trop bien vivre pour l'empêcher de voir souvent une amie qu'elle s'étoit faite, chez qui il pourroit venir, assuré d'y avoir de ses nouvelles. Cette amie étoit la Dame avecqui elle avoit tant de rapport; elle la nomma, donna son adresse,

& le jour de son départ étant arrivé elle fit si bien, que le Cavalier la vit monter en carosse. La pensée qu'il eut qu'elle partoît pour Paris lui en fit soudain prendre la route, cinq ou six jours se passerent sans qu'il eût reçu aucune nouvelle, quoiqu'elle lui eût promis d'envoyer chez lui. L'impatience le prit il alla chez la Dame qui devoit favoriser leur amour, à peine y fut-il entré, qu'il vit sa femme de chambre. Il la reconnut, & courut à elle; demanda où étoit sa belle maîtresse, & n'eut pas besoin qu'on lui répondit, parce que la Dame parut elle même aussi-tôt après. Elle sortoit d'une salle pour monter en haut; elle n'eut pas sitôt apperçu le Cavalier, qu'elle se douta de la malice de la Normande. Elle en fut entièrement instruite; quand il lui apprit le voyage qu'il venoit de faire, ce fut un chagrin pour elle, qu'il eut appris sa maison; & comme un véritable commerce n'eut pas été de son goût, elle alloit l'éclaircir de la tromperie, quand quelques Dames la vinrent voir; elle les pria de monter: le Cavalier fort surpris de lui voire faire les honneurs de la maison, le fut encore plus de lui entendre donner le nom de Madame. Son mari entra dans le même temps, ses manieres firent connoître aussi-tôt ce qu'il étoit. Ce que lui dirent les Dames, le confirma & mit tant de trouble dans son esprit qu'il en perdit la parole.

Il ne pouvoit démêler comment la même personne pouvoit être fille à Rouën, & femme à Paris, cet embarras le faisoit rêver plus qu'il ne vouloit. On proposa de joüer ; la Dame s'étant levée pour faire donner des cartes, s'approcha du Cavalier, & il lui dit à demi bas, qu'il devoit lui pardonner si elle s'étoit mariée pendant son voyage, une reverance fut sa reponse, il se retira, demanda à un Cocher qu'il rencontra dans la cour, si sa maîtresse étoit mariée depuis long-tems ; il lui repondit, qu'il y avoit déjà plus de dix-huit mois. Alors il fut convaincu que la Dame & la Normande étoient deux personnes différentes ; & comme ce qui lui étoit arrivé lui faisoit connoître qu'elles avoient été de concert à se le renvoyer l'une à l'autre, il renonça à toute les deux, & plaifanta avec ses amis de l'incident de la ressemblance.

Excellence de l'Agriculture.

1^o elle est ancienne pour avoir commencé dès le berceau du monde 2^o Elle est innocente pour n'être nuisible à personne, & utile à tous. 3^o Sa dignité est grande pour avoir été instituée par la sagesse-même dans un lieu agréable & commendée aux premiers Rois de l'univers elle est la source de toute Noblesse.

*Parallele de l'Homme & du Perroquet*

C E n'est pas un miracle de voir deux Individus de la même espece , être si semblables qu'on ait de la peine à les distinguer , sur tout lorsqu'ils sont sortis du même moule. Il s'est vû quelque chose de plus singulier entre deux Freres , qui non-seulement se ressembloient de visage ; mais aussi dont le caractère , l'emploi , le talent , le bonheur , & la disgrâce dans le mariage avoient tant de rapport , qu'on ne sçavoit comment s'y prendre pour désigner celui dont on prétendoit parler, si vous demandiez un de ces Freres par son nom l'autre s'appelloit de même. Veniez-vous à le dépeindre , en disant que vous cherchiez celui qui avoit la langue bien déliée , qui étoit d'une humeur enjouée , & qui ne haïssoit pas le vin , c'étoit le caractère de l'autre. L'appeliez-vous Mr. le Conseiller ? son Frere avoit le même emploi ; disiez-vous qu'il sçavoit chanter ; c'étoit aussi le talent de son frere : qu'il avoit une belle femme ; l'autre en avoit une belle aussi ; mais qu'il avoit un petit malheur , cette disgrâce leur étoit commune à tous deux. C'étoit un grand embarras ; mais en voici bien un autre.

Il est deux créatures que je ne sçaurois distinguer , tant elles sont semblables entr'elles , quoique différentes d'espece , de figure, & de plumage. J'avois envie de parler du Perroquet ; mais je n'en vois que la plume ; à cela près , il ressemble en tout à cet autre Perroquet sans plume , auquel nos peres ont donné le nom d'homme , dont ils auroient pû qualifier l'autre. Si je vais vous dire que le Perroquet , dont je veux vous entretenir , est un animal qui parle , discoure , répond juste , rit , pleure , sifle , crache , rote , qui est capable d'instruction , & qui a la plûpart des affections qui distinguent notre espece , vous le prendrez pour ce Perroquet qui s'appelle homme. Qu'un Auteur définit un *animal siflant* , parce , dit-il , que le *siffler* est naturel à l'homme. Le *Parler* lui est encore plus naturel , aussi bien qu'au Perroquet ; comment donc distinguer ces deux animaux ?

Il est certain qu'entre les Brûtes , plusieurs ont beaucoup de ressemblance avec l'animal qu'on appelle raisonnable , quand ce ne seroit que le Singe. Le Singe de celui là , entre les oiseaux , c'est le Perroquet ; il a des traits de ressemblance bien plus nobles que l'animal au nez écrasé , dont la Guenon est la femelle. Il a quelque chose de si semblable aux passions de l'homme , son parler, & sa conception approchent si fort de son

esprit, qu'en vérité il y a bien peu de différence. Ce ne sont pas seulement les habitans des bois ou notre Perroquet à plume a pris naissance, qui ont l'esprit en suspens, & qui ne sçavent que dire en l'entendant parler; doutant presque que l'homme soit le seul animal raisonnable. Un Badaud de Paris s'écrieroit là dessus: *Quelles Buzes que ces gens là ?* Mais ces Buzes, où les Sauvages, qu'il lui plaît de nommer ainsi, raisonnent mieux que lui assurément, puisque plusieurs Philosophes ont été dans la même perplexité, estimant que ce n'étoit pas la raison; mais l'usage de la parole qui distinguoit l'homme de la bête. Aparemment qu'ils n'avoient jamais entendu des oiseaux parler; autrement ils auroient été fort en peine de sçavoir quelles sont les propriétés essentielles, pour définir la nature humaine.

Quelques oiseaux, à la vérité, se mêlent d'imiter l'homme dans son parler. L'Etourneau en écorche un peu, le Corbeau jargonne, la Pie caquette; & Plutarque ne laisse pas d'en faire de grands éloges, de ce qu'ils imitent si bien, à son avis, le son de la voix. Mais si cela merite qu'il les exalte par-dessus les autres, qui sont muets, combien plus le Perroquet n'est-il pas digne d'être préconisé, lui qui est un véritable Orateur en comparaison d'eux. Il leur serviroit de Maître de langues, en cas de besoin; car à les entendre

parler, auprès de lui le langage humain, il y a autant de difference entre ces babillards & maître Perroquet, qu'entre un Gascon & un membre de l'Academie Françoise. C'est précisément la distinction qu'en a faite un grave Auteur, qui accorde bien aux autres l'honneur d'articuler quelques mots, & de répéter les propres paroles qu'ils ont entendus; mais qui attribue au seul Perroquet le don de parler le langage des hommes, & d'en imiter parfaitement la voix. En effet lequel de tous ces Jaseurs emplumés reprend les paroles; les prononce toutes, & les articule avec la même exactitude, que fait ce Singe de la voix humaine, encore faut-il lui faire réparation pour ce mot, quand on a assez de présence d'esprit pour tenir, comme il fait, un discours suivi, & pour pouvoir prononcer jusqu'au bout une harangue, sans demeurer court, & sans être soufflé; sans mentir cela passe le Singe, & il y en a bien parmi les hommes, tout Perroquets qu'ils sont pour la plûpart, qui n'en sçavent pas même faire autant. Si vous doutez qu'un de ceux au beau plumage ait porté l'art oratoire jusqu'à ce point, je vous citerai un celebre Ecrivain, qui nous assure avoir vû à Rome, chez le Cardinal *Ascagne*, un Perroquet qui prononçoit tout du long le *Simbole des Apôtres*, aussi bien que pourroit faire le Prédicateur le plus habile. Les Orateurs de ce

tems là étoient bien payés, puis que celui-ci ; pour son beau dire , avoit couté à cette Eminence cent pistoles.

Qu'on ne dise pas que c'étoit une répétition plutôt qu'une harangue. Que font la plupart de ces autres Perroquets sans plume sur nos Théâtres & dans les Chaires, sinon de répéter ce qu'ils ont appris? Comment parlent-ils la plupart ? Font-ils plus que ces Perroquets ? S'il lui avoit fallu faire un rôle ; prononcer un discours , pourquoi ne s'en feroit-il pas tiré avec la même facilité & la même grace ? Il n'est pas plus difficile, à un Comedien de reciter des vers qu'il a répétés cent fois ; un Prédicateur n'est pas plus admirable , pour s'être mit un Sermon dans la tête à force de l'avoir prononcé devant les choux de son jardin ; enfin , il n'y a rien qui soit plus merveilleux dans ce que disent les grands avec tant d'applaudissement ; tout y est préparé de longue main : sur le Théâtre, en Chaire , dans les Palais des Rois , ce n'est par tout qu'un rôle appris par cœur ; il n'y a que la scene qui soit différente ; mais après tout , je ne sçai lequel parle mieux de tous ces Perroquets.

Pour le Romain dont il est question, il est certain qu'il ne manquoit pas d'une syllabe , & que tous ceux de son espece ont une mémoire si fidelle , qu'on ne les voit jamais faire le plongeon en Chaire , ni paroître

interdits , ni faire suer au plus fort de l'hiver ceux qui les entendent. Ils parlent hardiment , ne s'embarrassent jamais , & quand une fois ils ont entamé un discours , vous pouvez compter qu'ils iront jusqu'au bout ; sans être obligés , comme certaines gens , de tirer leur papier de leur poche.

Si les yeux ne démentoient les oreilles , souvent on ne feroit aucune distinction de ces deux sortes de Perroquets dont je parle ici. C'est la judicieuse remarque que *Martial* a faite en faveur de la Pie , à laquelle il fait dire en badinant : *c'est la Pie , cette petite parleuse qui vous salue , mon maître : me prendiez-vous pour un oiseau , sans que vos yeux trahissent vos oreilles ?* Il la traite , en habile-homme , de *parleuse* ; elle a beau jargonner , on ne la prendra pas pour un homme , comme le Perroquet. Celui-ci est reconnu pour jouir du privilege singulier d'avoir un langage tout à fait semblable au nôtre. C'est ce qui lui a attiré tout ces titres d'honneur , dont il est en possession , depuis qu'une délicate plume le complimenta de son tems , l'appellant la *splendeur & l'ornement de la Volatile* , l'*oiseau disert , charmant les oreilles de son maître par son beau parler , & imitant si naturellement le langage des hommes.*

Le langage de ceux-ci est un langage étudié , où l'on ne sçauroit se rendre sçavant ni poli , sans une infinité de regles qu'il faut

aller chercher chez les Maîtres en arrangement de paroles & en tours d'éloquence. Et c'est le propre de l'homme au *quarto modo* d'être capable de cette discipline. Mais, ma foi , toute cette Philosophie , bien loin de nous aider à discerner entre les deux sortes de Perroquets dont nous parlons , ne sert qu'à nous embroüiller encore davantage : elle nous fait prendre , ou les hommes pour des Perroquets , ou les Perroquets pour des hommes ; les Perroquets emplumés sont si capables d'être instruits ; étudient si fort l'arrangement des mots & le tour que leur maître leur donne , que c'est une observation qu'*Ovide* a faite dans celui qu'il avoit , & qu'il regrettoit tant après sa mort. *Le pauvre petit mignon* , dit-il , *étoit si studieux , si pensif , que pour bien parler il en perdoit le boire & le manger*. On pourroit ne le pas croire , parce qu'en qualité de Poëte , il vouloit peut-être se faire admirer lui-même par les éloges qu'il en faisoit. Mais *Ovide* n'a dit en vers , que ce que d'autres amateurs de la vérité , ont écrit en simple Prose. Ils nous représentent les Perroquets comme des enfans , à qui l'on donne tous les jours une leçon à apprendre par cœur ; que l'on chatie quand ils ne disent pas bien ; ce qui fait qu'ils sont beaucoup plus susceptibles d'enseignement dans leur tendre jeunesse , que dans un âge plus avancé. Distingués à présent , si vous pouvez , les petits Perroquets de différente

espece. Pour moi, toute la difference que j'y trouve, c'est que les uns viennent des Indes, & que les autres naissent parmi nous. Je veux qu'un homme fait parler avec jugement; mais combien est-il d'années qu'il n'a qu'un langage de Perroquet; est-il entre les mains de sa nourrice? avec quelle peine la bonne femme lui fait-elle prononcer *Papa* & *Maman*? Tout ce qu'il dit dans la suite, n'est-ce pas une répétition des mêmes paroles dont on lui a mille fois rebattu les oreilles? Pourquoi parle-t'il si improprement jusqu'à l'âge de dix ou douze ans? Si ce n'est parce qu'il n'apprend les parties du discours que les unes après les autres, sans sçavoir ni les arranger, ni en user à propos. Un bon Perroquet en peut faire autant, & ce ne sera point par la langue que ceux dont je parle se distingueront de lui.

Attendez qu'ils soient en âge, me direz-vous; c'est alors qu'ils parleront avec esprit, & qu'ils feront admirer leurs réponses. Mais voilà bien de quoi se récrier! quand même cela seroit fort commun, ce qui n'est pas; il suffit de rapporter l'exemple de quelques fameux Perroquets, pour faire voir qu'ils parlent & aussi à propos & avec autant de jugement que les hommes. En voici un, entre autres, dont le fait est trop bien circonstancié, pour ne pas y ajouter foi. Outre quantité d'honnêtes gens qui l'ont vû, le

grand Scaliger, par qui jurent tous nos Sçavans, le confirme; qui pourroit en douter, après un témoignage si authentique.

Il y avoit, disent ils, à la Cour d'Angleterre, un de ces Perroquets blancs, qui naissent dans l'Isle de Bantam près de Java, & qui parlent dans la dernière perfection. Ce judicieux Perroquet vivoit sous le Regne de Henry VIII. dans son Palais qui joignoit la Tamise. Ce mignon du Roi s'émancipa un jour d'aller visiter les jardins; & insensiblement le bruit qu'il entendoit de l'autre côté de la rivière l'ayant attiré sur le bord de la terrasse, en prêtant l'oreille à la voix humaine, dont il étoit si grand amateur, le pied lui manqua, & voilà le pauvre Perroquet dans l'eau, heureusement il lui vint en pensée certaines paroles qu'il avoit entendues, fort à propos pour lui, & qu'il se mit à prononcer de toute sa force : *a bott, a bott fort wenty Pounds*, c'est-à-dire, vite un bateau, vite un bateau pour vingt livres sterling. Un batelier qui passoit du monde, accourt à la voix, sauve le Perroquet & le rend au Roi, à qui il sçavoit qu'il appartenoit, dans l'espérance d'avoir les vingt livres sterling que le Perroquet avoit promises. Le Roi convint de lui donner la récompense qu'il plairoit à cet heureux échappé, de déterminer; après qu'on le lui auroit demandé. La condition ayant été acceptée, ce petit Singe de la voix, & des affections humaines

répondit en homme qui est hors du danger
*Give the Knave à groot; donnez quatre sols, à ce
 maraud.* Peut-on mieux faire l'homme d'im-
 portance, qui promet tout dans le peril, &
 quise mocque des gens après qu'on l'en a tiré?

Il n'est pas facile d'expliquer la raison de
 semblables rencontres. *Perse* croit l'avoir de-
 vinée, lorsque pour insinuer que c'étoit les
 besoins de la vie, plus que l'amour de la
 louange, qui l'animoient à faire des vers,
 il disoit galamment, que c'est la faim qui don-
 ne tant d'esprit aux oiseaux, aussi-bien qu'aux
 Poëtes. *Horace* n'en faisoit point de mystere
 non plus; il attribuoit ses vers hardis & heu-
 reux à son indigence: il faisoit gloire même
 de se comparer au *Perroquet*, & pour cou-
 vrir de confusion un de ses adversaires, il le
 traitoit de *Corneille*. N'est-ce pas assez faire
 entendre, qu'outre qu'il faut véritablement
 être un peu pressé de la faim pour devenir
 bon Poëte, il est encore nécessaire d'avoir
 une aussi belle disposition que le *Perro-*
quet, vous feriez jeuner deux jours un
Coucou qu'il n'en parleroit pas mieux.
 Pourquoi? Parce que c'est un *Coucou*,
 qui n'a pas comme le *Perroquet* cet esprit
 pour comprendre ce qu'on lui enseigne ni
 les organes si bien disposés pour articuler.
 C'est par la tête, qui est le siege de la
 pensée, qu'on juge ordinairement de l'esprit
 d'un homme. Et quoique la sienne soit cou-
 verte de cheveux, & celle du *Perroquet* de

plumés , il n'y a point de difference , pour la grosseur , à proportion du corps. Un habile Phisionomiste a fort bien conjecturé que le Perroquet emplumé dievoit avoir beaucoup d'esprit & de pénétration, parce qu'il a la tête raisonnablement grosse, & qu'il est né sous un aussi heureux climat que les Indes. Il ne faut pas s'étonner , dit-il , de l'entendre parler notre langage , & de lui voir méditer ce qu'il a à dire. dire ce mot de mediter , vous fait rire. Et le Perroquet ne médite-t-il pas du moins aussi bien que tant de gens qui parlent sans penser ? Je voudrois bien sçavoir si certaines personnes que nous voyons tous les jours , parlent avec plus de connoissance que des Perroquets. Je ne trouve que des Perroquets par tout : bien entendu qu'il faut excepter de ce nombre quelque peu de gens qui raisonnent , pourvu encore qu'ils ne nous donnent pas pour raisonnement ce qu'ils n'ont ni médité, ni trouvé eux mêmes : mais reçu de la bouche des autres. Suivons de près cette affaire , & nous verrons qu'il n'y a par-tout que Perroquets. Le Laquais , pour commencer par le dernier rang , le Laquais qui fait le beau parleur , parle d'après son Comte ou son Baron , celui-ci d'après l'homme de Cour, ou d'après la Cour même qu'il aura fréquentée ; & la Cour a son langage à part qui change comme les modes , & qu'on y apprend comme des Perroquets , sans en avoir plus d'esprit pour cela. L'ou-

vrier parle le langage de son maître , un peu chrétien , un peu Gazette , un peu de ce qu'il a appris à l'école , où lû dans quelques vieux bouquin. Il ne change non plus ce langage qu'il à appris , qu'un Gascon ne change son accent. C'est la regle par laquelle il juge de toutes choses ; sa pensée y est toute entiere , de sa vie il n'est rentré en soy-même pour écouter ce que lui dit la raison ; & je trouve que c'est encore faire beaucoup d'honneur à ces sortes de gens , que de les mettre au rang des Perroquets qui méditent. Le beau champ que nous offrent ici ces jeunes Theologiens , ces petits Philosophes , ces grimauds de Galien , lorsqu'ils passent de leur école dans le monde ! que de Perroquets qui parlent un langage dont ils ne se déferont de leur vie pour parler un peu raison :

Une autre sorte de jolis Perroquets se presente à moi , qu'un innocent prenoit autrefois pour des Oyes. Quel raport je vous prie , d'une Oye avec le charmant objet qu'il voyoit ! une jeune beauté , parée de fontanges & de rubans de diverses couleurs , n'a-t'elle pas bien plus l'air d'un Perroquet ? A l'exception , qu'entre les Perroquets qui pensent , le beaux sexe parle fort peu , & qu'entre ceux qui ne pensent pas , il est fort babillard. Je suis moi-même un vrai perroquet , car sans-y penser j'ai laché le mot de *Babillard* , qui ne convient qu'à des Pic-

Je me reprends, leurs ferai-je injure, de dire pour le moins, qu'ils parlent comme de vrais Perroquets l'imagination de la plupart des femmes, est si vive, si susceptible de toute sorte d'idées, & si portée à en faire part, qu'elle ne leur donne pas le tems d'y réfléchir, pour les éventer d'abord, tant elle en est pleine. Aussi ne font-elles pas de profondes impressions dans leur cerveau; elles les rendent telles qu'elles les ont reçues, trop heureux quand elles n'y ajoutent rien du leur. Ce dernier trait est pour celles qui pensent; mais combien y en a-t-il? A moins qu'on n'appelle *penser*, quelques efforts qu'on fait pour retenir par cœur certains lieux communs pour amuser le tapis dans la conversation, & certaines phrases qu'un peu d'usage du monde leur rend propres; avec cet esprit de routine, on ne laisse pas de briller. Si la plupart des femmes vouloient suivre mon avis, je leur conseillerois de parler toujours en Perroquets; & elles devroient m'en sçavoir gré, bien loin de s'en offenser une beauté a beau vouloir faire le bel esprit, & s'engager dans le raisonnement elle ne brille jamais tant par cet endroit que par l'agrément de son langage. Ce n'est point tant un air d'esprit emprunté qui la rend charmante, comme la douceur de son parler; les tons flatteurs qui sortent de sa bouche, gagnent bien-tôt le cœur par les oreilles. Le beau sexe plaît déjà assez par son joli bec.

sans avoir besoin de recourir à d'autres avantages. Et quoique j'aye dit qu'il parle souvent comme un Perroquet, je n'ai garde de croire qu'il y en ait aucun qui le fasse avec plus de grace.

La langue du Perroquet a la fontange de plume, est plus semblable, selon les Anatomistes, à celle de l'homme, c'est pourquoi il a un ton de voix plus mâle & moins agréable que celui de la femme, à qui je laisserai cette distinction glorieuse, pour la démêler d'entre les Perroquets : mais il ne sera pas si facile de donner à l'homme un caractère distinctif, puisqu'outre que le Perroquet a beaucoup de sa voix, il est encore sujet à toutes les passions humaines.

Le nom aussi bien que la présence du Perroquet s'oppose au dessein que j'aurois de sçavoir le jugement qu'on feroit, s'il étoit déguisé sous une autre dénomination, & s'il étoit cachez pour quelque tems derrière le rideau. Ce ne seroit pas la première fois qu'on l'auroit derobé aux yeux, puisqu'on le couvre assez souvent d'un voile, aussi-tôt, ce n'est plus un Perroquet, c'est un vrai-homme ; c'est un *Indien*, arrivé depuis deux ou trois ans, mais fort remarquable par son amour propre, par la complaisance qu'il a pour lui-même, & par la satisfaction qu'il fait paroître, lorsqu'il est applaudi. Quelque inclination qu'il ait pour les hommes plus

que pour les femmes, il hait souverainement ceux qui le méprisent. C'est un flatteur, un bouffon, sensible à la joie & à la tristesse, délicat dans le boire & dans le manger dont le bon vin fait les délices; que si je vous propose de le voir seulement par curiosité, vous me direz que vous avez vû assez d'hommes, & qu'aparamment les Indiens sont faits comme les autres. Mais si je tire le rideau, & que cet Indien nous paroisse ce qu'il est, un vrai Perroquet, dès lors vous n'en avez plus la même idée; que de gens il y a de même, qui perdent à se faire voir. *Perroquet* ou *Indien*, l'un vaut l'autre, il ne faut pas douter que ce ne soit un glorieux, qui s'admire lui-même, qui ne se sent pas de joie qu'and il se contemple ou qu'il s'entend fôier. Mettez-le devant un Miroir, ce petit Narcisse se regarde de tous les côtés; il est charmé de se voir si beau, il écoute attentivement les loüanges qu'on lui donne. La vanité qu'il tire de sa queue, & le soin qu'il prend de la tenir toujours propre, est une preuve convaincante de son penchant à s'adoniser. Nos damoiseaux qui aiment tant leur petite personne, en donnent-ils plus de preuves, lorsqu'ils se regardent aussi bien que les Dames dans leurs Miroirs? Ont-ils plus de complaisance pour eux-mêmes, à cause de leur nœud d'épée, de leur roupet blond, de leurs habits bigarrés, de leurs bas à coin.

dor , pour le plaisir qu'ils auront en sortant d'être salués de tous ceux qui aiment à rendre honneur à la parure ? Mon Perroquet aussi pimpant qu'eux , ne leur cede en rien ; il en a si fort & l'air & les couleurs, que vous ne le prendriez pas moins pour un petit maître des Indes que ceux-ci pour des Perroquets échapés aux Thuilleries.

Entre tous les animaux , l'homme est distingué , parce qu'il est sociable , & qu'il se plaît dans la conversation de ceux de son espece. Autre inclination commune à l'homme & au Perroquet , celui-ci n'est point né pour habiter les forêts ; son penchant pour la société le porte à preferer le séjour des villes à celui des arbres. Sur tout le grand monde, les gens de condition sont ceux qu'il aime le plus. Qu'un pauvre se presente à la porte d'un grand chez qui il est ; en homme de qualité , il sçait le renvoyer avec quelque injure ; cependant en général il aime les hommes quand ils sont enfans , sur tout il en est fou , je n'en veux point d'autre preuve que ce qu'en raporte un Historien qui a écrit de ces Indiens emplumés. *J'ai vû , dit-il , un Perroquet qui aimoit à la folie les jeunes gens sans barbe : ces oiseaux aiment en effet passionnément les enfans : leur plus grand plaisir est d'être avec eux ; & de parler en leur compagnie le langage des hommes.* Il raporte un exemple , qui fait voir que leur amour pour eux ,

quand ils sont grands , n'est pas moindre. *Un Perroquet* , continue-t'il , aimoit si tendrement son maître , qu'il étoit jaloux , s'il en caressoit un autre. Ce maître étant mort , l'oiseau en fut triste tout le reste de ses jours.

Quelques sçavans critiques n'ont pas laissé de trouver à redire à cet éloge du Perroquet , accusant ceux au collier rouge d'avoir de la haine pour les petits enfans , sur lesquels , d'aussi haut qu'ils les voyent , ils tombent , disent-ils , avec la même rapidité que le Faucon sur des Canards. Mais c'est peut-être lorsqu'ils en sont offensé ; & ils ne seroient pas si semblable à l'homme , s'ils ne lui ressembloient encore dans son penchant à la vengeance. Le grand Scaliger avec toute son érudition ne nous empêchera pas d'en croire d'autres auteurs non moins graves que lui , qui protestent avec sincérité , que toute notre race Indienne a de l'amour pour les enfans , lorsque Petrarque nous dit que le Perroquet est flatteur , & que pour appuyer ce sentiment , on allegue Martial , lequel se moquant des courbettes des Courtisans , & de leurs basses adulations , se deffendoit d'être un Perroquet , & d'en avoir le langage , assurant que pour lui il disoit tout court , *bonjour* , *César* , quand dis-je , on accuse le Perroquet de flatterie , c'est aux hommes qu'on doit s'en prendre premièrement , il ne fait que nous imiter ; il

apprend à notre école le ton flatteur , les complimens trompeurs , les termes doux-reux , les fausses protestations d'amitié ; c'est de nous mêmes qu'il apprend à nous cajoler, à nous encenser , à nous amuser par ses mignardises. Il n'est pas nécessaire qu'il sçache de lui-même toutes les souplesses de la flatterie , pour montrer qu'il ressemble en cela à l'homme ; c'est assez qu'il y ait de la disposition , & que l'homme ne fasse rien que des Perroquets ne puissent faire à merveille. S'agit-il de se lamenter , de gémir , de pousser des soupirs, de donner toutes les marques de la plus sensible douleur? notre Indien s'en acquitte aussi-bien que le plus affligé des Humains. Je neveux qu'un exemple pour en convaincre les plus incrédules, mais un exemple des plus curieux qu'il y ait dans toute l'antiquité. Basile , Empereur d'Orient , avoit fait jeter son fils Leon dans un Cachot, à la persuasion d'un certain *Sannabarin* qui l'accusoit , tout innocent qu'il étoit, d'avoir conspiré contre la vie de son Pere. Ce fut un coup mortel pour sa Mere , qui ne cessoit de gémir nuit & jour sur le triste état de son fils , sans que ses larmes pussent toucher l'Empereur , qui y paroissoit insensible. Elle employa des femmes , qui , à la maniere des *pleureuses* remplissoient tout le Palais de leurs voix lugubres & de leur

sanglots. Un Perroquet , ancien domestique , se sentant l'oreille frappée de ces cris lamentables , les retint si bien , qu'il n'en oublia pas le moindre ton , jusqu'à se ressouvenir du nom de *Leon* , & il se mit à se lamenter comme les autres. Un jour l'Empereur l'entendit , & remarquant qu'il prononçoit le nom de son fils , il en fut si touché , que de la honte qu'il eut d'être moins pitoyable qu'un oiseau , il rendit la liberté à *Leon* , & le déclara ensuite son successeur. Preuve que le Perroquet sçait faire le pleureur aussi-bien que ceux de notre espèce qui en font profession , & même encore mieux , puisqu'il remporta la victoire. Comment donc le distinguer de l'espèce humaine ? mais peut-être qu'il ne sçait pas faire le bouffon aussi-bien que nos bâteleurs , c'est ce qui nous reste à examiner.

Pour peu qu'on y fasse d'attention , tout le monde tombera d'accord , que la bouffonnerie est le plus rare talent du Perroquet ; le petit coquin fait quelquefois des éclats de rire , qu'il n'y a point de pere de famille qui y puisse tenir avec toute sa gravité ? Que la femme gronde , & que toute la maison soit de mauvaise humeur , c'est lui qui la remet en joye. Tantôt il miaule comme un Chat , tantôt il chante comme un Coq , ou il hennit comme un Poulain , c'est le portier du logis , l'amusement des enfans , le

joüet des valets , l'admiration de tous ceux qui passent dans la rue. Les Comédiens ont en lui un maître qu'ils ne sçauroient imiter; ils ne réussissent la plupart que dans quelques personnages particuliers ; au-lieu qu'il n'y a point de rôle que le Perroquet ne puisse apprendre. Il fera le vieillard , l'enfant , le maître , le valet , le grandeur , l'étourdi , le Docteur , la précieuse. Voulez-vous un rôle tout-à-fait comique ? il fera le bateleur , mieux qu'aucun de ceux de la foire. Il n'y en a point qu'il ne contrefasse des aîles & de la tête , & qu'il ne surpasse même par la souplesse de son corps, Voyez-le voltiger dans le cercle qui est suspendu au haut de sa cage , quel danseur de corde le peut faire , & si habilement & en tant de façon ? Il a encore cela de commun avec eux , qu'il aime le vin , & qu'il prend plaisir à boire : mais à la différence de l'homme que le vin fait jaser , & qu'il rend stupide quand il en prend trop , le Perroquet n'en prend qu'autant qu'il en faut pour le rendre gai & pour parler avec plus d'esprit , où s'il va jusqu'à s'enyvrer , c'est une yvresse agréable ; on diroit plutôt qu'il contrefait l'ivrogne, que non pas qu'il est yvre effectivement. Après cela demêlés comme vous pourrez l'homme dans le Perroquet , ou le Perroquet dans l'homme. Pour moi je tire mon épingale hors du jeu après avoir montré ce que je m'étois proposé, & je conclus que :

De tous les Perroquets qui volent dans les airs.
 Qui trotent sur la terre, ou qui courent les mers,
 Du Japon à Paris, du Perou jusqu'à Rome,
 Le plus sot Perroquet, à mon avis, c'est l'homme

Origine de l'Astrologie.

Astrologie. Seth fils d'Adam en est l'inventeur ; & Joseph pour prouver l'antiquité de cette science, dit qu'on voyoit de son temps deux colonnes, l'une de pierre & l'autre de brique, où les descendans de Noé avoient gravé les regles de l'Astrologie ; l'une pour résister au feu & l'autre à l'eau, au cas que le Monde vînt encore à périr d'une ou d'autre manière.

Ainsi il ne faut pas attribuer cette science aux Phéniciens, ni aux Assiriens qui ne pouvoient tout au plus que l'avoir perfectionnée.

Etimologie de Maître Aliborum.

Maître Aliborum, ce nom semble être donné par dérision à quelque Avocat ignorant, qui plaidant en latin, & voulant dire qu'un homme n'est pas recevable à ses *alibi*, dit *nulla habenda est ratio istorum aliborum*.

Fin du premier Tome.

A Paris, chez GUILLAUME, Quay des Augustins du côté du Pont Saint-Michel
 à Saint Charles.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**TH
Univers**

--	--	--

4,

